41666 | A

POELLNITZ

42550

AMUSEMENS DES EAUX DE SPA.

Ouvrage utile à ceux qui vont boire ces Eaux Minérales sur les Lieux.

ENRICHI DE TAILLES-DOUCES,

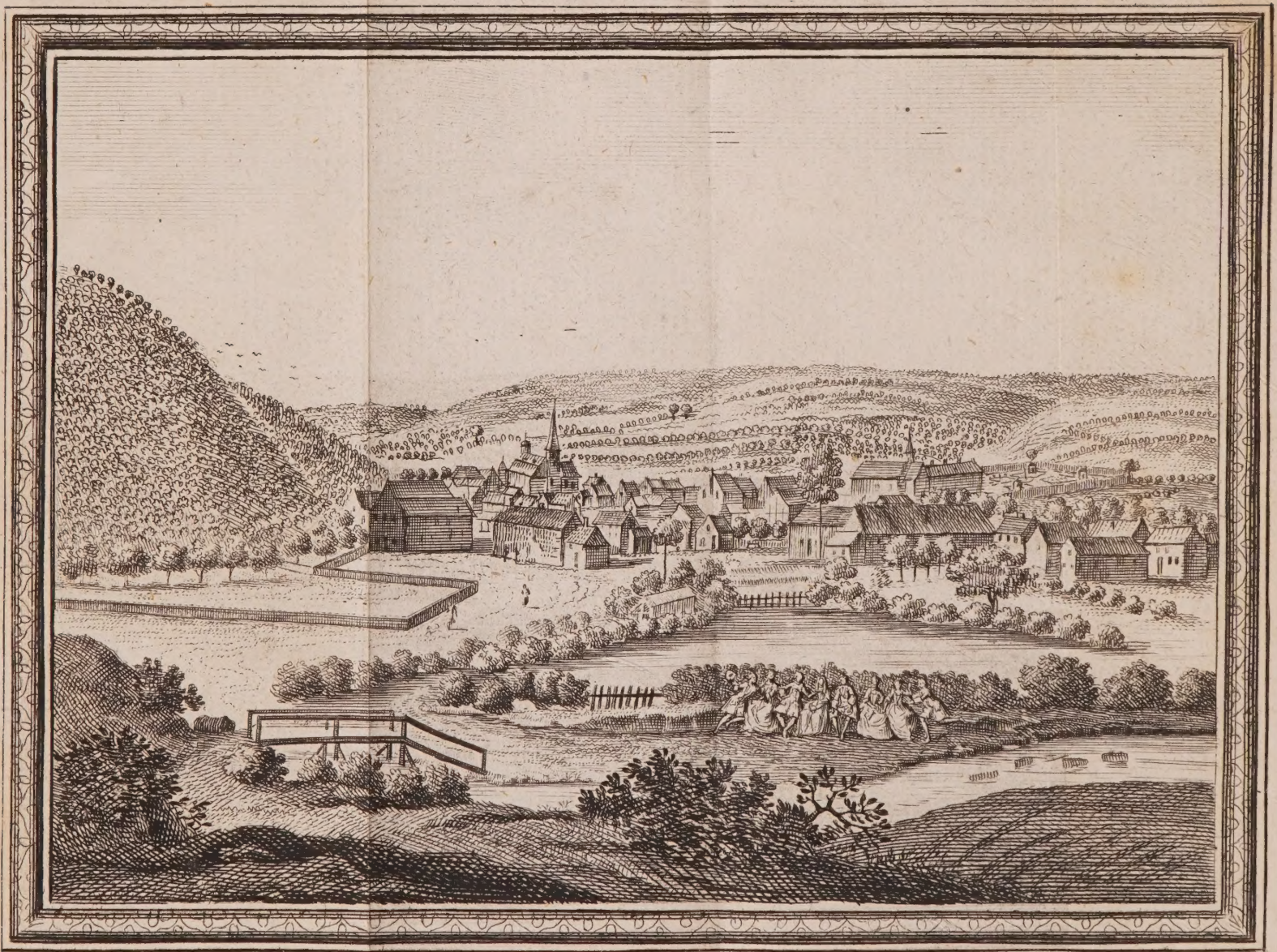
Qui représentent les Vues & les Perspectives du Bourg de Spa, des Fontaines, des Promenades, & des Environs.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez *PIERRE MORTIER,*
MDCCXL.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



La Prairie de Sept heures, à Spa.

De Wey van Seven uuren, tot Spa. N.° 7.

The Medon of Seven hours, to Spa.

AMUSEMENS

DES EAUX

DE SPA.

LA vie des Buveurs d'Eau a quelque choſe de ſi amuſant à Spa, que les jours y coulent avec une rapidité ſurprenante. On eſt perpétuellement dans l'inaction, & cependant on y paroît toujours occupé. A peine a-t-on le tems d'y écrire une Lettre. On n'y fait aucune lecture, parce que toute occupation ſérieuſe y eſt interdite & pernicieuſe. On y a preſque toujours envie de dormir, on y dort pourtant moins qu' ailleurs: encore ſe reproche-t-on le peu de tems que l'on donne au ſommeil, comme un larcin fait aux plaiſirs publics; & nous nous trouvâmes honteux d'avoir oſé faire une partie de dormir. Auſſi nous nous habillâmes promptement, pour réparer le

tems perdu; & dès-que nous eûmes dîné, le Marquis alla prendre l'Abeſſe, *Mr.* Lake vint avec moi chercher Milady, & nous les conduiſîmes chez la Ducheſſe. On y fit une partie de Quadrille; mais comme l'Abeſſe n'y étoit pas fort habile, & qu'elle n'aimoit pas le Jeu, la Ducheſſe propoſa une promenade aux Capucins. Milady parut ſouhaitter qu'on allât à la Prairie *de ſept heures*, qui lui avoit beaucoup plû la veille, & nous en prîmes le chemin.

Cette célèbre Prairie n'a rien de plus merveilleux que celle *de quatre heures*, dont j'ai déjà parlé. Elle n'a, comme elle, d'autre mérite à mon avis, que celui qu'elle emprunte de la néceſſité où l'on eſt de s'y promener, quand on veut reſpirer vers le ſoir. Les Pères Capucins fermant leur Jardin à ſix heures & demie, on ſeroit à plaindre ſans cette Prairie dans les jours caniculaires; parce que les maiſons étant échauffées par la reverbération des Rochers & des Montagnes, ſont extrêmement incommodes vers la nuit. La reſſource des Etrangers eſt d'aller après ſouper à cette Prairie, qui pour cela s'appelle *la Prairie de ſept heures.* Comme elle eſt beaucoup plus près du Bourg que l'autre, & qu'elle n'eſt qu'à une portée de mouſquet du Pouhon, elle eſt très-fréquentée à toutes les heures du jour. Elle eſt auſſi beaucoup plus ſpacieuſe & plus unie que ſa rivale; mais

ſes

ſes vues ſont moins étendues, parce qu'elles ſont bornées par le Bourg; & la proximité des maiſons la rend moins propre que l'autre aux rendez-vous ſecrets. A cela près, elle a les mêmes agrémens. Elle eſt défendue du côté du nord par une Montagne couverte de bruyères & d'arbriſſeaux; de l'autre côté elle eſt entourée d'un Ruiſſeau pierreux, où l'on a ſouvent le plaiſir de voir marcher les Ecreviſſes, qui y ſont très-abondantes; & ce Ruiſſeau eſt bordé de quelques petits arbres, qui fourniſſent de l'ombre en tout tems. Sans l'avarice de quelques Habitans, qui pour étendre leurs héritages aux dépens de la commodité publique, ont défriché & enclos la meilleure partie de ce terrein, cette Prairie ſeroit eſtimée par-tout ailleurs qu'à Spa. On pourroit même en faire à peu de fraix une magnifique promenade, ſi la Communauté des Habitans, un peu plus attentive aux plaiſirs des Etrangers, s'aviſoit un jour de leur faire reſtituer ces larcins crians, & d'y faire planter des Allées d'arbres, qui y viendroient à merveille.

Nous arpentâmes cette Prairie en faiſant divers projets pour ſon embelliſſement, qui ſuivant les apparences ne ſeront pas ſi-tôt exécutés; & nous nous amuſâmes à voir danſer une troupe d'Enfans, qui nous régalèrent de leurs Chanſons Liégeoiſes, auſſi intelligibles pour

nous que l'Alcoran, mais dont l'accent & le patois nous réjouïſſoient. Nous leur jettâmes quelques eſcalins, qui les charmèrent ſi fort, qu'ils voulurent nous divertir par cent petits tours d'adreſſe. Leur agilité à grimper les Montagnes à travers les roches & les bruyères, a quelque choſe de ſurprenant; mais ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt de les voir ſe rouler du haut en bas avec une viteſſe imperceptible, & ſans ſe faire aucun mal. C'eſt un plaiſir qu'ils donnent tous les ſoirs aux Etrangers, pour quelques liards, au riſque de leur vie. Ce périlleux exercice ne plut point à Milady, qui craignoit avec raiſon que ces Enfans ne ſe tuaſſent; car parmi eux il y avoit de petites filles qui n'avoient que ſix ou ſept ans. Nous leur ordonnâmes de ceſſer ce jeu; mais nous eûmes beau crier, ils ſe moquèrent de nos allarmes. Laiſſons-les donc, dit la Ducheſſe. Je crois qu'ils ſont de la nature des Chevreuils, & que la Providence, en les faiſant naître dans ces lieux montagneux, leur a donné l'agilité néceſſaire pour les parcourir.

Nous reprîmes notre promenade, & comme le Marquis avoit donné le bras à l'Abeſſe, Mr. Lake lui en fit la guerre. Mais Milady feignant de le défendre, dit en riant: Laiſſez-les enſemble, ce pauvre Marquis croit parler à ſa chère Emilie. A ce mot, le Marquis ſoupira profondément. La raillerie étoit en effet dé-

déplacée, & Milady s'oublia dans cette occaſion, elle qui ſavoit juſqu'à quel point le Marquis étoit tendre. L'Abeſſe, qui n'avoit rien ſu de l'Hiſtoire d'Emilie, crut devoir pouſſer la raillerie. Le pauvre Marquis s'attendrit ſi viſiblement, que Milady lui fit excuſe de ſon imprudence; & pour détourner ſon imagination de ce triſte objet, elle pria l'Abeſſe de nous expliquer la complainte qu'elle avoit faite ſur la vieille Fontaine de Géronſtère. L'Abeſſe dit en riant, que puiſqu'on lui faiſoit miſtère de l'affaire du Marquis, elle pouvoit bien faire un peu la difficile ſur ſon hiſtoire. Ce n'eſt pas un miſtère, Madame, dit alors le Marquis; & quand vous aurez des larmes à verſer, je ſuis prêt à vous entretenir de mes malheurs: je m'en rapporte à ces Dames, qui pourront vous en dire quelque choſe. Milady ſe chargea d'en faire quelque jour l'hiſtoire à l'Abeſſe, qui en paroiſſoit fort curieuſe, & qui ſe défendoit de raconter la ſienne, ſur ce qu'elle croyoit qu'une affaire paſſée dans le fond d'un Cloître, n'auroit rien d'intéreſſant pour des Dames Angloiſes. Eh bien, dit la Ducheſſe, pour vous encourager je vai vous raconter une hiſtoriette qui m'eſt perſonnelle. Il n'y a rien de tragique dans cette avanture, ni de fort divertiſſant, comme dans la plupart de celles que l'on a racontées juſqu'ici dans la Compagnie: c'eſt pourtant l'évènement le plus intéreſ-

ſant de toute ma vie, & le point déciſif de la tranquilité de mes jours. Quoique j'aime naturellement mieux entendre une hiſtoire que de la raconter, je crois cependant devoir quelque choſe en ce genre à la Compagnie, par reconnoiſſance pour les évènemens curieux que chacun nous a communiqués. Oh je vous en prie, Madame, que je ſache quelque choſe de votre vie, dit Mr. Lake; c'eſt ſans-doute quelque hiſtoire tendre; car on ne peut pas n'avoir jamais aimé, étant auſſi belle que vous l'êtes. Laiſſons ce badinage, dit-elle, & écoutez-moi tandis que je ſuis en humeur de cauſer.

Pour vous, Meſdames, qui êtes Angloiſes, vous ſavez, dit la Ducheſſe, que j'ai été mariée fort jeune, & dans un âge où l'on connoit à peine les ſuites d'un engagement. Je les ignorois certainement; & quoique je n'aye jamais eu lieu de regretter la vivacité avec laquelle je m'y livrai, il y a peut-être eu plus de bonheur que de prudence dans mon choix. J'étois fille unique, héritière d'un bien conſidérable, & d'un nom qui avoit quelque éclat. J'avois été élevée toute jeune à la Cour de la Reine Anne, & malgré les changemens arrivés à ſa mort, ma famille avoit part aux faveurs du feu Roi, & je paroiſſois à ſa Cour auſſi bien qu'aucune autre. Ce Prince ſe mit en tête de me marier; mais comme les Princes font rarement des faveurs gratuites,

le fin de ſon affection pour moi étoit de me faire entrer dans une famille qui lui étoit attachée, dans la crainte que je ne portaſſe dans une autre maiſon les préventions & les maximes du Règne précédent. On me propoſa Milord-Duc de . . . Il étoit jeune, bien fait, enjoué, & nouvellement revenu de ſes voyages. Sa figure me plut, car c'eſt-là l'hameçon des petites perſonnes de l'âge que j'avois. Il n'en fallut pas davantage. Je ne ſongeai pas même à m'informer de ſon caractère. Je le crus excellent, & heureuſement pour moi il étoit tel. Le Roi me le préſenta. Je le trouvai charmant, aimable au poſſible. Il me dit qu'il m'adoroit, qu'il m'aimeroit toujours ; je l'en crus ſur ſa parole, & je me ſerois fait un ſcrupule d'en douter, puiſqu'il me le juroit cent fois par jour. Avouez, Mesdames, que j'étois bien crédule. Une Amie cependant voulut me donner quelque défiance ſur la ſincérité du Duc, & me le repréſenta comme un volage encore tout bouillant de paſſions, & plein d'intrigues : elle me le dépeignit enfin comme un homme tel que vous l'êtes tous, Meſſieurs, dans un certain âge, c'eſt-à-dire, toujours prêts à jurer une inviolable fidélité à vos maîtreſſes, & toujours prêts à devenir parjures à la prémière occaſion. Elle m'inſinua d'ailleurs, qu'il entroit plus de politique & d'ambition dans ſes ſermens, que de véri-

table amour. Il eſt ſûr que mon Amie raiſonnoit mieux que moi, & ſur des principes mieux établis. Elle ſe trompoit pourtant dans l'application. Mais quoique je l'ignoraſſe alors, je ſoupçonnai ſes avis de quelque intérêt ſecret, & je paſſai outre. Mon mariage fut conclu, le Roi l'honora de ſa préſence, & me fit préſent de ce diamant, le jour de mes nôces. J'aimois tendrement Milord, & j'eus lieu de croire qu'il m'aimoit uniquement. Sa tendreſſe augmenta par la naiſſance d'un fils au bout de l'an, & elle s'accrut encore par le préſent que je lui fis d'un ſecond, dix-huit mois après. Enfin, je me croyois la plus heureuſe épouſe qui fut jamais. La conduite régulière de Milord, ſes attentions, ſes petits ſoins flattoient extrêmement ma vanité, parce que je ne croyois devoir ſa conſtance qu'à mes charmes. Paſſez-moi ce mot, Meſdames, vous ſavez que c'eſt-là l'erreur des jeunes femmes. Ma condition ſans-doute étoit ſupérieure à tous mes vœux. Il me manquoit pourtant une fille, que je deſirois paſſionnément, & je ne ſai pourquoi. J'en eus une qui penſa me couter la vie, & qui altéra ma tranquilité. J'eus peine à me rétablir de cette couche, & je perdis au bout de trois mois cet enfant ſi chéri. Sa mort dérangea conſidérablement ma ſanté, je reſtai longtems languiſſante & dans les remèdes. Une femme malade

eſt

eſt une triſte compagnie pour un jeune époux. Le mien partagea pendant quelque tems mes maux avec une extrême compaſſion, & ſes inquietudes redoubloient mon amour pour lui. Sa tendreſſe cependant ſe relâcha un peu; je le trouvai moins aſſidu à mon appartement, plus répandu dans le monde qu'auparavant, & plus attentif que jamais à lier des parties. Mon amour s'en allarma; mais je le juſtifiois en moi-même, par les réflexions que je faiſois ſur ma langueur. M'imputant à moi ſeule ſon refroidiſſement, je me fis une étude de ne m'en point affliger, de peur de retarder mon rétabliſſement, que je regardois comme le terme de ſes froideurs.

Malgré mes inquietudes, ma ſanté reprit le deſſus; mais Milord n'en devint pas plus paſſionné pour moi. Il eſt rare en effet, qu'une tendreſſe ébrechée revienne ſi promtement. Je m'en affligeai; mais je diſſimulai mon chagrin, pour mieux connoître ma rivale. C'eût été, ce me ſemble, une douceur pour moi, d'être convaincue que le Duc eût donné ſon cœur à quelque objet qui le méritât mieux. Mais il cacha ſi bien ſes démarches, que je n'en pus rien découvrir. L'obſcurité de ſa conduite humilioit étrangement ma vanité; parce que ne pouvant croire que Milord aimât ailleurs, je penſois que ſes froideurs étoient méritées de ma part; & rien n'eſt plus

douloureux pour une femme qui n'a rien à ſe reprocher. Je réſolus pourtant d'éviter ces éclats ſi fort à la mode, & de tout attendre du tems.

J'avois paſſé ſix mois dans cette cruelle ſituation, lorſque j'appris par hazard quelle étoit ma rivale. Elle ne devoit pas m'être bien redoutable, au-moins du côté de la qualité. Le croiriez-vous, Meſdames ? c'étoit la fille de mon Jardinier. Je ſavois que Milord alloit ſouvent à ſa Campagne, qui étoit à trente milles de Londres; mais jamais il ne m'étoit tombé dans l'eſprit de le ſoupçonner de cette galanterie. La façon dont je l'appris, eſt tout-à-fait plaiſante. Etant un jour chez la Ducheſſe de K.... on y raconta qu'un de nos jeunes Seigneurs ayant mené quelques-uns de ſes amis à ſa Campagne, ils y avoient été témoins d'une avanture aſſez bizarre. Ce Seigneur en deſcendant de cheval, avoit rencontré ſon Jardinier, à qui il avoit demandé familièrement des nouvelles de ſon jardin, de ſa femme & ſurtout de ſa fille. Ses amis, qui ne trouvoient rien que de fort ordinaire dans cette queſtion, avoient été fort étonnés d'entendre que le Jardinier répondoit bruſquement : *Tout va bien, Milord, & mieux que je ne voudrois.* Qu'avez-vous donc, lui dit le Maître ? vous me paroiſſez bruſque. *Le voici, Milord,* répondit le bon-homme tout en colère : *c'eſt*

c'eſt qu'on dit que notre fille eſt groſſe, & tous les voiſins aſſurent que c'eſt de vous. La Dame qui faiſoit ce conte, aſſuroit que Milord n'avoit fait qu'en rire, mais d'une façon pourtant à laiſſer croire à ſes amis qu'il en étoit quelque choſe. J'en ris moi-même la prémière, continua la Ducheſſe, parce que j'ignorois à quel point cette hiſtoire me touchoit. Cependant, la réflexion me fit ſoupçonner que cette avanture pouvoit regarder le Duc. Je m'informai indirectement du nom de ce Seigneur, ſans pouvoir l'apprendre ; & ſuivant les apparences, les amis du Duc en la racontant lui avoient gardé le ſecret, qu'il avoit exigé d'eux par ménagement pour moi. J'allai donc à la ſource, & j'appris toute l'hiſtoire. Toute autre que moi, peut-être, eût fait beaucoup de vacarme. Je pris un parti contraire, bien réſolue de rendre à Milord mépris pour mépris, ſi ma patience ne le ramenoit pas après l'exécution du projet que je méditois pour le corriger. Je m'aviſai d'envoyer chercher ſecrètement la femme du Jardinier, & de la plaindre beaucoup des bruits qui couroient ſur ſa fille. Je lui dis que je ſongeois à la marier, pour éviter le ſcandale ; & je lui promis cent pièces pour ma part de la dot, & d'engager mon mari à y contribuer. Mais j'y mis une condition ; c'étoit de vuider inceſſamment la plus belle de leurs chambres,

pour

pour la remplir des meubles que j'y envoyerois, & dont je faiſois préſent à la fille. J'exigeai d'elle qu'elle garderoit un ſecret inviolable ſur cette affaire jusqu'à ſon entière exécution, dont je lui expliquai tout le plan. Dès le lendemain je fis partir un Tapiſſier, avec ordre d'aller meubler la chambre que ma Jardinière lui marqueroit. Il la tapiſſa très-proprement, y mit un très-beau lit, des chaiſes aſſorties, & des rideaux aux fenêtres, en un mot tout ce qui pouvoit rendre cette chambre commode & honnête. J'y fis auſſi porter mon portrait, que je fis mettre à côté du lit, & j'écrivis de ma main un mot au Jardinier, pour lui expliquer mes intentions.

Le ſecret fut parfaitement bien gardé, juſqu'à la prémière viſite que Milord alla faire à ſa Nymphe Potagère. Il avoit pris le jour que le Jardinier avoit coutume de venir à Londres vendre ſes denrées. Milord Duc alla d'abord à la maiſon de ſa Chère, & la mère le conduiſit à la chambre nouvellement meublée. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, dit Milord, & d'où vient cette décoration ſi ſubite? Avez-vous trouvé la Pierre Philoſophale? Non, Milord, répondit la bonne-femme, c'eſt Milady qui a pris ce ſoin. Elle a ſu que vous veniez ſouvent ici, elle a appris ſans-doute que vous aviez envie d'y coucher, & ſa tendreſſe pour vous lui

lui a fait craindre que vous n'y fussiez pas à votre aise. Voilà, Milord, la Lettre qu'elle nous a écrite à ce sujet. Milord, déconcerté par la malice que je lui faisois, sentit renaître tout son amour pour moi. Il s'attendrit, il pleura même, & jettant alors les yeux sur mon portrait, il fit toutes les folies d'un amant malheureux ou repentant. Il se reprocha ses égaremens, & ses froideurs pour moi: il me demanda pardon, il me fit des sermens qui le firent soupçonner de délire par la Jardinière, qui n'étoit pas accoutumée à voir Milord parler à des images. Quoique le jour fût fort avancé, mon mari remonta à cheval, & revint à toute bride à Londres. Cependant, j'étois fort impatiente d'apprendre l'effet qu'auroit produit mon projet, dont le succès devoit décider de sa tendresse & de mon amour. Mon cœur n'étoit pas sans allarmes, parce que, tout sensible qu'il étoit aux mépris du Duc, il craignoit d'être forcé de s'en venger par une indifférence qui n'avoit rien de réel. Mes soins pour corriger l'inconstance de Milord, me prouvoient assez que je l'aimois encore tout infidèle qu'il étoit, & que je ne pouvois me résoudre à le haïr.

J'étois agitée de ces réflexions, lorsque j'entendis les chevaux de Milord à la porte du logis. Il étoit tard, on ne l'attendoit point, & le portier étoit couché.

ché. Le bruit que ſon impatience lui fit faire, me fit croire que piqué du tour que je venois de lui jouer, il accouroit pour m'en faire des reproches. Hélas ! je lui faiſois injuſtice. Milord appella ma femme de chambre, & la pria avec les expreſſions les plus tendres & les plus ſoumiſes, de me diſpoſer à la recevoir. Je me levai, & j'allai au devant de lui avec un air reſpectueux. Milord-Duc ſe jetta à mes pieds, me fit mille excuſes de ſa foibleſſe, qu'il appelloit ingratitude, il pleura, il ſoupira, il me fit l'aveu de ſes caprices, & me proteſta que tout indigne qu'il ſe croyoit de ma tendreſſe, il en regardoit le retour comme le plus grand préſent que je pouvois lui faire. Je n'eus garde d'uſer du droit que me donnoit ſon repentir, pour lui faire des reproches inutiles : j'aimai mieux lui faire des excuſes de la pièce que je lui avois faite, en lui repréſentant qu'il n'en devoit accuſer que mon amour pour lui. A ces conditions la paix fut bientôt faite. La naiſſance de ma fille fut le prix de notre raccommodement, & nous avons toujours vécu depuis dans l'union la plus parfaite.

Peu de jours après, Milord concerta avec moi le moyen d'écarter la perſonne qui nous avoit deſuni. Il m'en laiſſa tout le ſoin, pour m'ôter tout ſoupçon ſur ſa ſincérité. J'ai fait épouſer cette fille à un riche Payſan du Païs de Galles ;

les; je lui ai tenu parole ſur les meubles, & j'ai triplé la dot que je lui avois promiſe. Je jurerois que depuis ce tems Milord ne l'a point revue. Il m'a ſu un gré infini de l'avoir rappellé à ſon devoir, d'une façon ſi diſcrète. Quant à moi, j'ai tout lieu de m'en féliciter. Le Duc a porté ſa tendreſſe & ſa complaiſance pour moi au point que chacun ſait, par le ſacrifice qu'il a fait à la Cour de toutes ſes Charges, pour partager une diſgrace qui me fait honneur. Voilà, dit la Ducheſſe, ce que j'avois à vous raconter. Je ne crois pas, ajouta-t-elle, que Madame l'Abeſſe ſe faſſe encore une peine de nous parler de ſon Cloître, puiſque j'avois les mêmes raiſons pour ſupprimer un fait qui n'a aucun rapport avec ſon état.

L'Abeſſe répondit poliment, que ſi elle avoit le talent de raconter auſſi agréablement que Madame la Ducheſſe, elle ſe feroit un plaiſir d'amuſer la compagnie du récit de ſes avantures. On étoit en goût d'écouter: chacun l'en pria, & elle le promit. Mais comme le monde commençoit à venir abondamment à la Prairie, on s'écarta dans un coin pour l'écouter plus tranquilement. Avant que de commencer l'hiſtoire, chacun fit ſes réflexions ſur la ſageſſe avec laquelle Madame la Ducheſſe s'étoit conduite dans l'infidélité de ſon mari; & l'on convint que ſi toutes les femmes l'imitoient en

pareil

pareil cas, elles s'épargneroient bien des chagrins, & ramèneroient plus ſurement leurs époux par cette voie, que par les éclats ſcandaleux qu'elles ont coutume de faire. Après quelques complimens de part & d'autre, l'Abeſſe commença ainſi ſon récit.

HISTOIRE

DE L'ABESSE DE N....

QUelles que ſoient, Meſdames, les hiſtoires que l'on vous a racontées, je doute que vous ayez rien entendu de plus bizarre, que les évènemens qui m'ont arraché le ſoupir qui excita votre curioſité à Géronſtère. Je ne ſai ſi ce récit ſied bien à une perſonne de mon état; car j'aurai à vous parler de bien des choſes auxquelles j'ai renoncé, & dont le ſouvenir ne ſeroit pas ſans danger pour moi, ſi j'étois moins affermie dans ma Profeſſion. Je ne paroiſſois pas faite pour l'habit que je porte, & j'ai vécu longtems ſans penſer à le prendre. On m'avoit élevée pour le Monde, & l'on avoit de grandes vues pour m'y attirer. Mon père, qui étoit Préſident au Parlement de Paris, avoit épouſé une des belles femmes de ſon tems. Le bruit qu'a fait ſa beauté, excuſe l'air

l'air ingénu avec lequel je vous en parle. Ma mère étoit fille d'un Officier du Roi, fameux par la confiance & les bienfaits de Louïs XIV. Toute belle qu'elle étoit, mon père en l'épouſant avoit, ſelon les apparences, beaucoup plus conſulté l'intérêt de ſa fortune que ſon cœur. Il y avoit même quelque différence du côté de la naiſſance; & ceux qui connoiſſoient la délicateſſe de mon père ſur ce point, s'étonnèrent de cette alliance. Ma mére étoit fort riche, mon grand-père avoit un crédit immenſe à la Cour, & mon père pouvoit ſans témérité aſpirer par cette route aux prémières Dignités de la Robe. Ce furent-là, ſans-doute, les funeſtes reſſorts d'un mariage dont les ſuites ont été ſi triſtes. Leurs nôces ſe célébrèrent à Verſailles, avec une pompe preſque royale. Il y eut un Bal ſuperbe, où toute la Cour fut invitée, & dont les Annales Galantes conſervent la mémoire, comme d'une Fête magnifique. Mon père amena ſon épouſe à Paris, où ſa Charge le rappelloit. Je fus le prémier fruit de leur union, & pendant cinq années l'unique objet de leur tendreſſe. Mais ſoit qu'elle ſe fût épuiſée dans ma naiſſance, ou qu'en ſe concentrant dans ma petite perſonne elle n'eût plus aucun pouvoir ſur eux, on ne s'apperçut que trop de leur refroidiſſement mutuel. Mon père étoit grave & ſérieux, au-delà même de ce que la bien-

ſéance de ſa Charge exigeoit de lui. Ma mère étoit vive, enjouée, & avoit un grand goût pour tous les plaiſirs. Elevée dans les délices bruyantes de Verſailles, il étoit difficile qu'elle y renonçât ſi-tôt. Son enjouement s'accommodoit mal de la gravité de mon père, & mon père croyoit que la vivacité de ſon épouſe ne s'accordoit pas avec le rang de Préſidente.

Il n'eſt pas étonnant que des caractères, eſtimables d'ailleurs chacun dans leur eſpèce, mais ſi mal aſſortis, en ſoient venus depuis à une rupture ouverte, tandis que l'un & l'autre pouvoient par des qualités charmantes faire ailleurs le bonheur de leurs familles. Ils n'en vinrent pourtant pas d'abord à un éclat. Ils ſe ménagèrent l'un l'autre pendant quelque tems. Mon père pria ma mère d'être un peu plus retirée, elle le lui promit: mais ſon panchant naturel pour les plaiſirs la remenoit toujours dans le grand monde, dans lequel elle étoit née. Elle étoit belle, & la médiſance ne l'épargna point. On lui donna des galands & des intrigues. C'eſt une maxime aſſez générale à la Cour, qu'une Femme ne peut point être aimable ſans être galante; & la plupart des Hommes croient qu'une belle Dame ne peut pas inſpirer de paſſions tendres, ſans en favoriſer quelqu'une. On fit à ma mère l'injuſte application de cette maxime, que l'on autoriſoit

ſoit de cet air libre qu'elle avoit ſucé à la Cour. Ces bruits revinrent à mon père, & il en fut averti par ſon frère aîné, dont la ſévère vertu s'effarouchoit de tout. Ma pauvre mère fut la victime de l'auſtérité de ce beau-frère, qui étoit un des prémiers Magiſtrats du Royaume. Comme il n'étoit point marié, & que ſes biens devoient nous revenir, l'eſpoir de ſa ſucceſſion donnoit un poids infini à ſes avis. Mon père, qui ne voyoit que par ſes yeux, voulut engager ma mère à ſe retirer pendant quelques mois dans un Couvent, pour faire ceſſer les bruits que l'on avoit ſemés, & que mon oncle n'aidoit pas à étouffer. Le ſoin de ſa réputation ne lui permit pas d'accepter ce parti, & dès-lors la diviſion commença d'éclater. Ils demeurèrent chacun dans leur appartement ſans ſe voir, & vivoient ſéparément. Mon grand-père tâcha de les rallier, & vint à bout de les bien remettre enſemble. Un voyage que ma mère fit à Verſailles dans ſa famille, troubla la paix, on les réunit encore: mais, comme Madame la Ducheſſe l'a fort bien remarqué, une union une fois altérée entre des époux n'eſt pas aiſée à rétablir. Mon père, toujours aigri par mon oncle, s'offenſoit des viſites que ma mère recevoit, & il ſuffiſoit que quelqu'un s'aviſât de la plaindre, pour qu'il le crût ſon galand. Cependant, dans ces alternatives de querelles & de ra-

commodemens, mon père avoit eu quelques retours de tendreſſe, qui me donnèrent une ſœur. Sa naiſſance étant arrivée dans le tems d'une nouvelle brouillerie, les amis de mon père en prirent occaſion d'inventer une affreuſe calomnie. Mon oncle, en vrai Dévot, n'en rabattit rien: il fit un ſcrupule très-ſérieux à mon père de vivre plus longtems avec ſon épouſe, & mon trop crédule père prit le parti de la quiter. Un reſte de ménagement pour mon grand-père, ne lui permit pas cependant de rendre la ſéparation publique par les voies odieuſes de la Juſtice. On en règla les articles entre les deux familles, & ma mère s'en retourna à Verſailles, où elle emmena ma petite ſœur.

Je reſtai quelques années chez mon père, qui prit un grand ſoin de mon éducation, & qui me mit en penſion à l'Abaïe de St. Antoine, pour apprendre tous les Exercices qui conviennent à une jeune Demoiſelle. Il venoit ſouvent m'y voir; mais quelques inſtances que ma mère ait faites à ce ſujet, il ne lui fut jamais poſſible d'avoir la même conſolation. Elle obtint cependant une Lettre de cachet, qui ordonnoit aux Religieuſes de m'amener à la grille, & de me laiſſer tout l'après-midi avec elle, en préſence de mon grand-père. Quelque Religieuſe avertit mon père de cette entrevue. Il ne pouvoit la rompre, puiſ-

puiſqu'elle étoit autoriſée d'un ordre du Roi ; mais mon oncle s'y trouva dans le même inſtant avec mon père. Ils vinrent fort mal à propos troubler la joie de cette entrevue. J'étois charmée de revoir ma mère, & ma petite ſœur qu'elle avoit amenée; car j'avois pour elle toute la tendreſſe & le reſpect imaginable, malgré les impreſſions que l'on m'avoit données contre elle. Nous nous embraſſâmes un million de fois, & nous pleurâmes beaucoup toutes trois. Mais l'arrivée de mon père nous déconcerta, & après quelques inſtans de ſilence, cette ſcène muette devint une des plus tristes que j'aye vues. Enfin ma mère s'en retourna, & ce fut la dernière fois que je la vis; elle mourut quelques mois après. Mon père ne lui ſurvécut que d'un an.

Cette double perte me fut d'autant plus douloureuſe, qu'étant déjà d'un certain âge, je ſentois tout le tort que la ſéparation de mon père nous feroit dans le monde. Je tombois d'ailleurs ſous la puiſſance d'un oncle, dont la ſévérité m'étoit odieuſe, & par rapport à mon âge, & par rapport à l'averſion qu'il avoit eue pour ma chère mère. Ces réflexions m'affligèrent. Mon oncle m'offrit ſa maiſon, & voulut m'y ramener, pour être élevée ſous ſes yeux, par les ſoins d'une Gouvernante dont il me vantoit extrêmement la ſageſſe: mais plus il me la dé-

peignoit habile, moins j'avois de goût pour elle. J'avois lieu de croire que ce ſeroit quelque Béate incommode, qui pour lui plaîre enchériroit encore ſur l'auſtérité de ſes maximes. Je préférai de reſter au Couvent. Il m'en ſut mauvais gré ; mais j'avois vingt ans, & il n'avoit plus le droit de me contraindre. J'écrivis ma réſolution à mon grand-père, en le priant de mettre ma ſœur en penſion avec moi. Il le fit : mais dès-que mon oncle l'apprit, il me défendit de la voir, & voulut me retirer. Ma ſœur avoit hérité de ſon averſion pour ma mère ; il ne voulut jamais la voir, ni répondre à ſes Lettres. Enfin, je crus devoir céder à ſes caprices, & j'allai chez lui, dans l'eſpérance de le réconcilier avec ma ſœur. Je n'y réuſſis pas ; mais ma démarche lui plut tant, qu'il me fit en mourant ſon unique héritière. Mon père en avoit fait autant, & ſans deshériter abſolument ma ſœur, il ne lui avoit laiſſé préciſément que ce qu'il ne pouvoit lui ôter. Ma mère qui s'en défioit, avoit avantagé ma ſœur à mon préjudice, & lui avoit donné tous ſes bijoux, & le fond de ſes épargnes. Cette inégalité avoit nourri un peu d'indifférence dans le cœur de ma ſœur contre moi. Je tâchai pourtant de la ramener, & d'étouffer ſa jalouſie par des offres très-avantageuſes, & j'eus lieu de croire que j'y avois réuſſi.

Après la mort de mon oncle, nous re-

retournâmes à la maiſon paternelle, & nous y vécûmes enſemble ſous les yeux d'une vieille parente qui vint s'y loger, & qui nous tint lieu de Gouvernante. Quand le tems de notre deuil fut expiré, nous vîmes un peu plus de monde, & pluſieurs perſonnes me firent l'honneur de me propoſer des partis avantageux. Mais le ſort de ma mère me rendoit un peu difficile. Ma ſœur ne le paroiſſoit pas tant, & ne manquoit pas d'adorateurs. Elle reſſembloit parfaitement à ma mère, & en avoit les traits & la délicateſſe. Elle en avoit auſſi tout l'enjouement, & le même goût pour les plaiſirs. Son ſéjour au Couvent ne lui avoit rien fait perdre des maximes de Verſailles, où elle avoit été élevée. Il me parut même qu'elle n'étoit pas aſſez meſurée dans ſes démarches, & je crus devoir l'avertir de s'obſerver davantage à l'égard d'un jeune Colonel qui la ſuivoit par-tout, & pour qui il me ſembloit qu'elle n'étoit pas indifférente. Mes avis ne lui firent d'abord qu'une légère impreſſion. Ma qualité d'aînée m'autoriſa à les réitérer, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'elle en faiſoit cas, & qu'elle en profitoit. Je m'apperçus même qu'elle les portoit un peu plus loin que je ne voulois. Elle s'éloigna peu à peu des compagnies, elle négligea ſa parure, elle renonça au Jeu, aux Spectacles, & ne m'accompagnoit plus

aux Thuilleries & au Cours, qu'avec une répugnance extrême.

Un changement si subit m'étonna. Je lui en fis la guerre, & lui en demandai les raisons. Elle m'en dit d'excellentes, & me fit comprendre qu'elle avoit envie de renoncer au Monde dont les dangers l'effrayoient, & me fit une morale que je ne connoissois pas. J'en avertis mon grand-père, qui vivoit encore : il s'en moqua, & me dit que ces idées sombres venoient de quelque dépit amoureux, que le tems dévoileroit ; & même que tout cela pourroit bien n'être qu'un jeu, pour couvrir quelque intrigue dont je devois me défier. Cette idée me parut trop injurieuse pour la suivre. Hélas ! mon grand-père ne raisonnoit que trop juste ; & ce n'est pas la seule fois que j'ai remarqué que l'expérience des personnes avancées en âge les rend souvent Prophètes.

Cependant ma sœur arbora publiquement l'étendard de la Dévotion, & choisit la plus sévère. Elle se mit sous la direction de l'Abé du Guet, qui demeuroit alors chez la Présidente de M . . . Cet Abé, qui étoit l'Oracle des Jansénistes, la confirma dans son dégoût du Monde ; mais il s'opposa à l'envie qu'elle avoit de se faire Religieuse. Vous savez peut-être, Mesdames, dit l'Abesse, que depuis la destruction de leur *Port-Royal*, les Jansénistes sont presque aussi opposés aux Vœux

Vœux Monaſtiques, que vos Miniſtres; & ce n'eſt pas le ſeul point dans lequel ils s'accordent avec vous. Ma ſœur ne tarda point à entrer dans les intrigues, & même dans le ſecret du Parti. L'Abé du Guet lui fit faire connoiſſance avec la fameuſe Demoiſelle de Joncourt, qui a traduit les Notes de Wendrock ſur les *Lettres Provinciales*. Elle fit ſon Cours de Théologie Janſénienne ſous cette Demoiſelle. Celle-ci la mit en relation avec les Dames de Rochebouet, la Demoiſelle Nicole, & quelques illuſtres échappées du défunt *Port-Royal*, qui l'inſtruiſirent des Miſtères les plus ſecrets de la Grace. On l'initia aux Aſſemblées de Dévotion, elle fut admiſe aux Conférences que Mr. l'Abé d'Asfeld faiſoit tous les jeudis ſur la Bible, dans une grande ſalle de la maiſon du Curé de St. Roch, où les Dames Janſéniſtes ſe trouvoient régulièrement. Elle acheta même bien cher les Cahiers de cet Abé, dont on écrivoit tous les Commentaires pendant qu'il parloit; & ces papiers étoient ſi précieux au Parti, que la Communauté des Filles de *Ste. Agathe* à Paris ne ſubſiſtoit que de l'argent qu'on y gagnoit à les tranſcrire proprement.

Ma ſœur, qui avoit beaucoup d'eſprit, fit des progrès immenſes dans cette nouvelle route. Elle ne parloit que du Pouvoir de la Grace, que d'Excommunication injuſte, que d'Abus introduits dans

l'Egliſe par les Jéſuites, dont elle apprit par cœur juſqu'à la moindre hiſtoriette. Son Cabinet fut meublé à la Janſéniſte: elle ſe fit une Bibliothèque compoſée de tous leurs Livrets, elle l'orna de jolies Eſtampes qui repréſentoient tous les appartemens de l'Abaïe de *Port-Royal*, des Portraits des Arnauds, des Nicoles, des Paſcals, des Sacy, des St. Cyran, des Quesnel, & de tous les Saints de l'Ordre. Elle y mit un Prié-Dieu fort ſimple mais commode, avec des carreaux très-mollets pour poſer ſes genoux & ſes coudes pendant ſa prière. Elle avoit toujours à la bouche le terme de *Grace Efficace*, qui eſt comme le Mot du guet du Parti; & tandis que je faiſois mes viſites, elle recevoit celles de quantité de Prêtres fainéans, & d'une troupe de vieilles Dévotes critiques, qui venoient méditer chez elle autour d'une petite Collation, qu'elles payoient toujours de quelques médiſances charitables contre les Jéſuites. Son appartement devint le magaſin de tous les Colporteurs de Paris. Elle avoit une chambre deſtinée à relier les Brochures: deux fois la ſemaine on s'y aſſembloit pour les coudre, & certain vieux Prêtre craſſeux, nommé Barneville, ſi je ne me trompe, venoit de tems en tems ſe charger des Livres pour les débiter. Cet Homme étoit une ſorte de Crocheteur Eccléſiaſtique, qui s'étoit déjà fait mettre vingt fois à la Baſtille pour ce commerce.

merce. Je craignois toujours un pareil ſort pour ma ſœur, car ſon zèle étoit exceſſif ; & je crois que ſi elle eût continué, elle fût devenue une des plus illuſtres du Parti. On peut dire qu'elle y avoit fait toutes ſes preuves ; tout étoit Janſéniſte chez elle, juſqu'à ſon Médecin. Auſſi le Parti citoit ſon renouvellement, comme un Miracle vivant de la Grace Efficace.

Quand ma ſœur eut bien affermi ſa converſion, elle crut qu'il étoit de ſa piété de travailler à la mienne. Elle m'engagea d'abord à aſſiſter à quelques Aſſemblées. J'eus la complaiſance d'aller aux Conférences de l'Abé d'Asfeld. Il parloit bien ; mais tout ce qu'il y diſoit étoit ſi ſavant pour moi, que je n'y entendois rien, & je penſe qu'il y en avoit pluſieurs dans le même cas. Elle me traîna de même aux Sermons d'un certain Père d'Albizy, Moine Italien, & pourtant Janſéniſte, mais le plus plat & le plus ennuyeux Prédicateur qui fut jamais. Tous ces Exercices firent moins d'impreſſion ſur moi, que les Sermons journaliers que ma ſœur me faiſoit ſur la vanité des choſes de la Terre, ſur les difficultés de ſe ſauver dans le Monde, d'y conſerver même la réputation de femme ſage, quand on a du bien, de la jeuneſſe & de la beauté. Le triſte ſort de ma trop malheureuſe mère en étoit un exemple frappant, & elle faiſoit valoir toutes ces réflexions,

flexions, ſolides d'ailleurs, avec tant d'eſprit & de candeur, qu'elle me diſpoſa à conſentir à ſa retraite. La mort de mon grand-père, qui arriva ſur ces entrefaites, lui fournit une nouvelle preuve de la caducité des choſes terreſtres, qu'elle ne négligea pas pour appuyer ſa réſolution. Quoiqu'elle fût maîtreſſe de l'exécuter ſans moi, je lui ſus gré de ſa confiance; & ceſſant de combattre ſes deſſeins, je louai ſon courage, & la priai du-moins de choiſir une retraite moins auſtère que celle des *Carmélites* dont elle m'avoit parlé. Je la conjurai de ne rien précipiter, & ſurtout de conſulter ſes Directeurs. Elle m'avoua que l'Abé du Guet n'étoit point de cet avis, & me fit comprendre que les Janſéniſtes ne s'oppoſoient à ſa réſolution, que dans l'idée qu'elle pourroit leur être plus utile en reſtant dans le Monde. J'y trouvai de l'apparence, car l'eſprit de Parti fait tout ſervir à ſes vues. Ma ſœur eut pourtant la complaiſance de conſulter ſur ſon projet le Père de la Tour, Général de l'Oratoire, qui tenoit une ſorte de milieu entre les Janſéniſtes & les Jéſuites, par un patelinage qui l'a rendu ſuſpect aux deux côtés. Ce Père, en deux ou trois viſites, examina & confirma la vocation de ma ſœur. Outre que ce Théologien étoit un Caſuiſte de Cour, il s'étoit fait une étude de ne contredire jamais perſonne, & il a toujours préféré dans ſes avis,

avis l'agrément à la ſolidité de ſes réponſes, qu'il ſavoit finement diriger ſur les deſirs de ceux qui le conſultoient. Ma ſœur, qui le connoiſſoit, avoit trop d'eſprit pour ne pas lui laiſſer entrevoir l'envie qu'elle avoit de prendre le parti du Cloître. Auſſi l'affaire fut conclue, & ma ſœur choiſit pour ſa retraite l'Abaïe de. . . Ordre de St. B. . . à. . . . lieues de Paris, où nous avions une parente.

Elle m'annonça ſa réſolution avec une aſſurance & une fermeté inouïe, & me dit qu'elle avoit fixé ſon départ à la huitaine. Ce tems fut employé aux préparatifs de ſa retraite, & à des réflexions toutes Chrétiennes ſur l'obligation de ſonger à ſon ſalut. Quand je m'aviſois d'oppoſer des raiſons au choix d'un genre de vie qui paroiſſoit ſi peu conforme à ſon tempérament, elle me répondoit modeſtement, que rien ne réſiſtoit au pouvoir de la Grace. Enfin le jour de ſon départ approchant, je verſai beaucoup de larmes ſur notre ſéparation, & un jour que je l'embraſſois, elle me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées: *Adieu, ma chère Sœur, je quite le Monde ſans regret; & ſi j'emporte quelque inquietude dans la retraite, c'eſt de vous laiſſer dans les dangers du ſiècle.* Ces paroles ſi touchantes firent ſur mon cœur une impreſſion dont je ne pus me défendre. J'y réfléchis toute la nuit, & je ſentis une certaine inquie-

quietude, qui fut le germe de ma Vocation. Le lendemain, je montai en caroſſe pour accompagner ma ſœur; & pendant toute la route, elle ne m'entretint que de choſes pieuſes. Pour moi je gardois le ſilence, & quelquefois je me ſentois tentée de lui déclarer que j'enviois ſon ſort. Sa joie aux approches de l'Abaïe me perſuada plus que jamais de la ſincérité de ſa Vocation, & du bonheur de la retraite. Nous y arrivâmes enfin, & nous y fûmes parfaitement bien reçues. L'Abeſſe, qui étoit une Princeſſe de la Maiſon de.... nous embraſſa, & nous logea dans ſon quartier. Toutes les Religieuſes y vinrent ſaluer ma ſœur, & s'empreſſèrent à l'envi de lui faire mille careſſes. La tendreſſe de ces Dames pour leur future Compagne, me fit croire que l'on ſe trompe quand on dit communément, que l'on s'aſſemble dans nos Cloîtres ſans ſe connoître, que l'on y vit ſans s'aimer, & que l'on y meurt ſans ſe regretter. Je n'en voyois alors que l'écorce & l'extérieur, auſſi je fus enchantée de cette Communauté. L'union de ces Dames, leur air ſatisfait & content, leurs manières douces & inſinuantes, leur régularité au moindre coup de cloche, leur docilité aux ordres de l'Abeſſe, & leur empreſſement à les exécuter, me donnèrent une haute idée de leur vertu. Tout me charma en elles, & je n'y vis rien que de deſirable pen-

pendant les prémiers jours que je paſſai avec elles. C'eſt ici, diſois-je en moi-
„ même, un Paradis ſur Terre, une
„ image du Ciel. Ces ſaintes Dames
„ ont quité le Monde, elles ſont éloi-
„ gnées de ſon tracas importun, à l'abri
„ de ſes tentations, exemptes de ſoins,
„ délivrées de toute inquietude. Elles
„ n'ont à plaîre qu'à une perſonne, qui
„ n'exige d'elles qu'une obeïſſance rai-
„ ſonnable; & elles ne ſont ici occupées
„ que de leur ſalut. C'eſt ici le ſéjour
„ de la Paix & de l'Innocence. La Piété
„ n'y eſt pas auſtère, elle a ſes dédom-
„ magemens. La vie n'y eſt pas ſi du-
„ re, on y eſt commodément logée, pro-
„ prement vétue, frugalement nourrie.
„ La longueur des Offices eſt adoucie par
„ la mélodie des voix & des inſtrumens,
„ & la variété des Exercices eſt un ſûr
„ préſervatif contre l'ennui. Ah, di-
„ ſois-je, que leur état eſt heureux! En-
fin, j'avois l'imagination échauffée pour tout ce que ma ſœur m'avoit dit du bonheur de la retraite, & le cœur attendri ſur notre ſéparation. Il ne m'en fallut pas davantage pour prendre mon parti. Je me piquai d'une ſainte émulation contre ma ſœur, & je conçus le deſir de me rendre auſſi heureuſe qu'elle, en reſtant dans le Cloître.

Je lui communiquai ma réſolution, elle en treſſaillit de joie. Nous nous embraſſâmes, & elle courut en faire part à l'A-

l'Abeſſe. Cette Dame, qui étoit très-prudente, fit difficulté de me recevoir. Elle ſe défioit avec raiſon d'une réſolution ſi promte, qu'elle regardoit comme un accès de dévotion paſſagère. Elle me pria d'y penſer, & me donna trois mois pour examiner ma Vocation. Elle tint en cela une conduite qui m'a tenu lieu de règle, depuis que je ſuis en place, à l'égard des jeunes Filles qui ſe ſont préſentées à moi. Car je vous avouérai, Meſdames, que rien n'eſt plus ordinaire, que de voir de jeunes perſonnes dans le tranſport d'un zèle indiscret, ſe laiſſer éblouïr par l'éclat extérieur de nos Cloîtres, qu'elles n'enviſagent que du beau côté. Elles n'y voient d'abord, comme moi, qu'innocence & que paix; & ſouvent le rideau qui cache le reſte, ne ſe tire que quand leur ferveur eſt paſſée, & que leur choix eſt fait. Voilà la ſource de tant de deſeſpoirs & de crimes. Heureuſement, Dieu confirma ma Vocation: ſans ſon ſecours, j'aurois été moi-même un exemple nouveau de cette ſéduction, d'autant plus forte, qu'ayant paſſé les prémières années de ma jeuneſſe dans un Couvent fort édifiant, je n'avois pas été auſſi touchée des exemples que j'avois vu, que je le fus de celui de ma ſœur. La ſage Abeſſe, en ſe refuſant à mes deſirs, admit ma ſœur aux prémières épreuves des Poſtulantes. Ses refus irritèrent ma ferveur, & je me trou-

trouvois offenſée de la préférence de ma cadette. Cependant, comme je pris goût à la retraite, & que tout m'y portoit dans cette Maiſon, je fis tant par mes inſtances, que je fus admiſe auſſi au bout de trois mois. Suivant les Statuts, ma ſœur devoit alors prendre l'habit de Novice ; mais Madame l'Abeſſe jugea à propos de reculer cette cérémonie juſqu'à l'expiration de mes prémières épreuves, pour n'en faire qu'une, en cas que je perſévéraſſe. Ma ſœur, à ſon tour, marqua beaucoup de regret de ce délai ; mais en vertu de la ſainte obeïſſance, il fallut s'y ſoumettre. Elle s'en fit un mérite, & me donna l'exemple de la régularité dans tous les Exercices.

Notre retraite fit beaucoup de bruit dans le Monde, on en parla diverſement. Comme nos proches devoient être nos héritiers, ils louèrent notre courage ; peu s'y oppoſèrent, & tous le firent foiblement. Il n'y eut que le Comte du R . . . qui s'étant flatté de m'épouſer, m'écrivit Lettres ſur Lettres, & me dépêcha tout ce qu'il connut de perſonnes capables de me détourner de ce projet. Il n'y réuſſit pas. J'avois pris mon parti, & nous reçûmes l'Habit Religieux en même tems.

La Cérémonie fut auſſi touchante que ſingulière ; parce qu'il eſt rare de voir deux ſœurs en un même jour renoncer au Monde avec tant d'éclat. Je ſouhait-

tai que la choſe ſe fît *à huis clos* : mais ma ſœur, qui aimoit la pompe, voulut que ſa renonciation fût ſolemnelle. On nous habilla ſuperbement, on nous fit friſer & charger de pierreries comme des épouſes, & l'on nous plaça ſur une eſtrade au milieu de l'Egliſe, comme pour nous donner le dernier ſpectacle de la Vanité Mondaine. En cela pourtant, Meſdames, on ne fit rien pour nous d'extraordinaire: c'eſt une pratique que l'on ſuit par-tout, il n'y a que du plus ou du moins: mais je l'ai trouvée ſi ridicule, que je l'ai abolie dans ma Maiſon depuis que je ſuis Abeſſe. En effet, c'eſt profaner & rendre comique un Acte qui doit pour le moins être très-ſérieux, puiſqu'il décide toujours du bonheur de cette Vie préſente, & ſouvent de l'Eternité. Quand Madame l'Abeſſe, ſuivant la coutume, nous coupa les cheveux en public, elle s'attendrit ſur notre réſolution. Hélas! la bonne Dame en ignoroit comme moi les fatales ſuites. L'Habit de Novice augmenta la ferveur de ma ſœur; elle ſe livra avec une ſoumiſſion rare à toutes les pratiques du Noviciat; elle enchériſſoit ſur les auſtérités de l'Ordre; elle faiſoit exprès de petites fautes, pour s'attirer des pénitences ſurérogatoires; elle mendioit les offices les plus vils; enfin elle ſe livra à toutes les rigueurs de la Retraite, avec une volonté ſi conſtante, qu'il n'y a point de Vocation chan-

ce-

celante que ſon exemple n'eût été capable de raffermir.

Pour moi je vous avoue, Meſdames, que j'y allois un peu plus rondement, & que ma conduite en comparaiſon de celle de ma ſœur devoit paroître fort lâche. Je doute même que ſans ma qualité d'aînée, on eût voulu me recevoir. Mais la dot conſidérable que j'avois promiſe au Couvent, réunit tous les ſuffrages en ma faveur, & rendit aux yeux des Dames ma Vocation excellente. Le terme du Noviciat approchoit: je règlai ma dot & celle de ma ſœur, & nous nous reſervâmes chacune une penſion ſur nos biens, que nous abandonnâmes à nos Collatéraux. J'aurois voulu en règler le partage par un teſtament; mais ma ſœur me fit un ſi grand ſcrupule de cette idée, que je l'abandonnai. *Laiſſons*, me dit-elle, *aux Morts le ſoin d'enſevelir les Morts.* La ſeule diſpoſition que je fis de mes biens, fut d'une ſomme de 12000 francs, que je donnai à ma femme de chambre, qui s'eſt enſuite faite Religieuſe, & c'eſt celle qui eſt venue ici avec moi. J'envoyai auſſi mes bijoux & mes joyaux au pauvre Comte du R . . . pour reconnoître par cette marque d'amitié, la paſſion qu'il avoit eue pour moi. Ma ſœur ne voulut ſe mêler de rien, & laiſſa ſa ſucceſſion au pillage.

Le jour arriva enfin où devoit ſe conſommer notre ſacrifice par un engagement

irrévocable. On invita toute la Nobleſſe du voiſinage à cette cérémonie. Mr. l'Archevêque de... fut prié d'y préſider, & Mr. l'Abé de C... y prêcha. Son Sermon m'émut; je frémis à la peinture qu'il fit de l'étendue & de la durée de notre engagement: c'étoit apparemment le dernier effort de la Nature, dans ce moment critique qui alloit m'arracher pour jamais au Monde & à ſes commodités. Quoique ma ſœur fût entrée la prémière, on me déféra l'honneur du pas, comme à l'aînée, pour me conſerver le prémier rang dans la Maiſon. Conſéquemment à la diſtinction que l'on m'accordoit, c'étoit à moi de parler la prémière. Je me remis un peu de l'émotion où j'étois, pour entonner le Pſeaume ordinaire, & je prononçai mes Vœux d'une voix ſi claire & ſi ferme, que toute l'Aſſemblée s'attendrit. Je les ſignai entre les mains de Mr. l'Archevêque, & en lui remettant la plume je m'apperçus que tout le monde fondoit en larmes. C'étoit en effet, Meſdames, un ſpectacle aſſez touchant, de voir deux ſœurs, jeunes, maîtreſſes de leurs perſonnes & de leurs biens, renoncer publiquement aux avantages réels d'une vie au moins commode, & ſe livrer aux ennuis d'une vocation obſcure & pénible.

Pendant que je conſommois ainſi mon engagement, ma ſœur proſternée à mon côté pouſſoit de longs ſoupirs, & laiſ-

ſoit

ſoit échapper certains élans de zèle qui édifioient admirablement l'Aſſemblée. On l'avertit d'approcher de l'Autel à ſon tour. Mais comme elle ſe relevoit, un évanouïſſement ſubit la mit hors d'état d'avancer. Elle perdit la connoiſſance & la parole, & quelque ſecours qu'on pût lui donner on ne put la faire revenir. Ses yeux parurent égarés quand elle les ouvrit, & elle fut priſe d'une ſorte de convulſions, qui obligèrent l'Abeſſe à la faire porter à ſa chambre. Cet accident imprévu me troubla, & l'on fut obligé pour ce qui regardoit ma ſœur, de remettre la cérémonie à un autre jour. Quand elle fut revenue de ſa foibleſſe, elle marqua une affliction infinie de n'avoir pu ſe joindre à moi. Son déplaiſir l'occupoit tellement, que l'on craignoit même qu'il n'altérât ſa ſanté. L'Abeſſe lui ordonna de ſe tranquiliſer pendant quelques jours, après leſquels, ſuivant l'état de ſa ſanté, on lui donneroit la ſatisfaction qu'elle deſiroit. On en fixa le jour à la huitaine, & l'on y invita de nouveau les Amis & les Parens.

Un nouvel accident penſa déranger encore la cérémonie. Une bonne Religieuſe, infirme & âgée, mourut deux jours auparavant; &, ſuivant les règles, on devoit l'enterrer le jour marqué pour les Vœux de ma ſœur. L'incompatibilité de ces deux cérémonies fit avancer les funerailles de la Défunte, & on l'enterra le lendemain de ſa mort, au ſoir.

Quoique ma ſœur fût hors du Noviciat, & exempte des exercices qui y ſont attachés, elle voulut encore, pour donner une nouvelle preuve de ſa ferveur, aider à deſcendre le corps mort dans le Caveau ; car c'eſt la fonction des Novices, & ce fut la dernière que ma ſœur fit parmi nous. C'étoit la veille de ce jour qu'elle avoit tant deſiré. Il y avoit déjà beaucoup de monde arrivé à l'Abaye, & tout y étoit en mouvement pour recevoir la compagnie, que je fus ſeule chargée d'entretenir ; car ma ſœur ne voulut pas y paroître, avant d'avoir conſommé cette grande affaire.

Je me retirai à ma chambre aſſez tard, & fort fatiguée des complimens que j'avois reçus. Je frappai en paſſant à celle de ma ſœur, où je vis encore de la lumière, qui me fit craindre qu'elle ne fût incommodée. Elle ne voulut pas m'ouvrir, & me fit quelques reproches ſur ma diſſipation à cette heure indue. Elle me pria de ne la pas troubler dans les prières qu'elle faiſoit pour ſe diſpoſer au terme de ſes Vœux, & je la laiſſai pour m'aller coucher. Ah ! Meſdames, que cette nuit me fut douloureuſe, & qu'il en couta à ma tendreſſe pour cette malheureuſe ſœur ! Il n'y avoit pas trois heures que j'étois au lit, quand je me ſentis éveiller par le bruit confus de pluſieurs de nos Dames qui crioient au ſecours. Je me levai promtement, & je ſortis de

ma

ma chambre à demi-habillée. Je trouvai tout en allarme dans le Dortoir; chacun couroit vers le quartier de Madame l'Abeſſe, pour avoir les clés des portes, en criant au ſecours, à l'eau, & au feu. Tout étoit plein de fumée, mais j'ignorois d'où elle partoit. Je fus même la dernière à l'apprendre, quoique la plus intéreſſée, parce que je fus chargée d'aller tirer la cloche pour donner l'allarme dans le voiſinage. Elle s'étoit déjà répandue dans le quartier des Hôtes. Les Etrangers qui y étoient logés, voyant le danger plus clairement que nous, enfonçoient les portes, & montoient ſur les murailles du Jardin pour venir nous ſecourir. Madame l'Abeſſe fit enfin ouvrir toutes les portes de la Maiſon, & en moins d'une demi-heure toute l'Abaye fut remplie de monde, & de Païſans des environs qui vinrent à notre ſecours. Je remontai alors au Dortoir, où j'entendis des lamentations affreuſes. Je doublai le pas, j'interrogeai tous ceux que je rencontrois pour ſavoir où étoit l'incendie. Hélas! j'appris que c'étoit au quartier de ma ſœur. Etonnée de ne la point rencontrer parmi nos autres Dames, je perçai la foule pour en apprendre des nouvelles. Madame l'Abeſſe, qui me cherchoit pour m'en donner, me prit par la main, & me dit triſtement: Calmez-vous, ma Fille, l'incendie eſt éteint, & le danger eſt paſſé... Mais où eſt ma ſœur? lui

dis-je, je ne la vois pas .... Elle eſt-là, me répondit-elle, au milieu de nos Dames... Un ſoupir qu'elle pouſſa alors, me fit deviner quelque choſe de funeſte. Ah! Madame, m'écriai-je, vous me trompez; ma ſœur n'eſt plus, & mon cœur allarmé me le dit aſſez. Ah! Princeſſe, ne me le cachez pas, apprenez-moi ſon ſort. Vous le ſavez, ma Fille, me dit-elle en pleurant. Que puis-je vous dire de plus? Hélas! vous n'avez plus de ſœur ... Cette accablante nouvelle me déchira le cœur. Je pleurai, je gémis, mais un évanouïſſement total me déroba quelque tems à ma douleur. Madame l'Abeſſe me fit porter dans ſon appartement, & à force de ſoins & d'eſſences on me fit revenir. Dès-que j'eus recouvré la connoiſſance, je demandai avec empreſſement à voir ma ſœur, comme ſi j'avois oublié ce que l'on m'en avoit appris; & toutes les fois que je me rappellois ſon ſort, je retombois en foibleſſe. Je paſſai douze heures dans cette déplorable ſituation, qui, toute mortelle qu'elle étoit, avoit des douceurs que j'ai quelquefois regrettées; parce qu'au moins ces évanouïſſemens alternatifs donnoient quelque trève à mes réflexions funeſtes. L'Abeſſe me garda dans ſon appartement, & ne me quita point; elle mêloit ſes larmes aux miennes, avec une bonté qui me conſoloit. Mais elle refuſa conſtamment de me laiſſer voir le corps

de

de ma ſœur, que je demandois avec empreſſement, comme une conſolation. Hélas! qu'aurois-je vu? car lorſque je fus en état d'en entendre l'hiſtoire, j'appris que ce corps infortuné n'étoit plus qu'un cadavre défiguré par les flammes, où l'on avoit peine à retrouver des veſtiges de la forme humaine: encore ne l'avoit-on retiré de la chambre, qu'avec des dangers infinis.

Diſpenſez-moi, Meſdames, dit la pauvre Abeſſe toute en larmes, d'entrer dans un plus grand détail ſur cet article. On enſevelit ces triſtes reſtes avec toute la décence poſſible; on fit à la Défunte des funerailles magnifiques; on ſupprima ſeulement le ſon des cloches, pour ne pas renouveller ma douleur. Mr. l'Archevêque fit un Diſcours des plus touchans à la Communauté ſur ce funeſte évènement, & ſon Diſcours fut une Oraiſon funèbre pour ma ſœur. Il la peignit comme une Martyre de la Retraite, & un exemple peu commun de régularité. Il n'oublia point de faire valoir la ſituation religieuſe, dans laquelle on avoit trouvé le cadavre. Ses bras croiſés ſur la poitrine marquoient aſſez, diſoit le Prélat, avec quelle réſignation elle avoit accepté cet affreux ſupplice; & la douceur de cette mort, ſi terrible aux yeux de la Chair, lui parut bien précieuſe aux yeux de la Foi. Cependant ces conſolations, quelque puiſſantes qu'elles fuſſent,

ne l'étoient pas assez pour étouffer en moi la voix du sang. La vue de la famille, assemblée pour une tout autre cérémonie, faisoit sur mon triste cœur un contraste des plus affligeans. Je me livrai aux soupirs & aux pleurs. Hélas! Mesdames, j'ignorois encore tout ce que j'avois à pleurer, & l'unique & légitime source de mes larmes m'étoit bien inconnue. . .

La tendre Abesse s'abondonnant alors à sa douleur, que ce funeste récit avoit réveillée, les Dames la prièrent d'interrompre sa narration, & d'en réserver le reste pour une autre fois. Cette histoire si touchante nous avoit tous attendris, & j'avois vu la Duchesse, & Milady même, verser des larmes en plusieurs endroits. Nous restâmes quelque tems en silence, & sans nous regarder. Enfin, le Marquis donna la main à l'Abesse pour la relever ; & comme le soir étoit venu, on fit encore un tour dans la Prairie, & nous remenâmes les Dames au logis. Avant de nous quiter, on convint de se rassembler le lendemain à Géronstère.

Quand nous fûmes à l'Auberge, on avoit déjà soupé, & nous mangeâmes tous trois à notre petit couvert. Nous réfléchîmes beaucoup sur l'histoire de l'Abesse, sans pouvoir deviner quelle pourroit être cette dernière catastrophe, qu'elle nous faisoit envisager comme la véritable source de ses larmes. Sa sœur étant

étant morte dans les flammes, ce triſte accident ſembloit devoir naturellement faire la clôture de l'hiſtoire, & cette incertitude excitoit beaucoup notre curioſité.

Nous fûmes interrompus dans nos réflexions, par les adieux de pluſieurs perſonnes qui vinrent prendre congé de nous pour s'en retourner. Le Chanoine de Liège, le Conſeiller de Bruxelle, & le jeune Milord, partoient le lendemain. Le départ de ce dernier nous toucha peu, parce que ſon caractère avare & contrediſant nous l'avoit rendu fort deſagréable. Nous fûmes plus ſenſibles à l'éloignement du Chanoine & du Conſeiller, qui étoient gens d'un aimable commerce. Nous fîmes venir du vin pour faire les adieux en forme, & ils furent auſſi tendres que ſi nous avions été proches parens. L'un & l'autre nous invitèrent à les venir voir en repaſſant, & toute la ſoirée ſe paſſa en politeſſes de part & d'autre. L'un des deux Allemands qui étoient logés chez nous, & qui juſques-là s'étoit tenu fort ſolitaire, s'étant trouvé préſent à ces adieux, nous demanda d'entrer dans notre petite Société, & d'y remplir la place vacante par le départ de ces Meſſieurs. Il portoit un nom illuſtre & connu; & comme on eſt extrêmement roide en Allemagne ſur les Titres & la Qualité, nous avions regardé ſa ſolitude comme une ſuite des hauteurs ordinaires à la plupart des Seigneurs de

de cette nation. Nous lui fîmes comprendre que notre Société étoit ſi libre, que nous en avions banni tous les Titres de diſtinction, pour vivre plus aiſément les uns avec les autres. Le Comte nous répondit, qu'il feroit le même ſacrifice avec d'autant plus de facilité, que ſa Comté n'étoit plus qu'un vain titre, dont il voudroit pouvoir effacer le ſouvenir, pour oublier les malheurs qu'il lui avoit cauſés, & dont il ſuppoſoit que nous avions ouï parler. Un Comte malheureux nous parut une trouvaille; c'étoit au moins dequoi fournir encore à l'amuſement de quelques jours pluvieux. Nous lui rendîmes civilités pour civilités; & le Marquis, qui ſe ſentoit déjà une grande compaſſion pour lui, ſe chargea de le préſenter le lendemain à la Ducheſſe & aux autres Dames, s'il vouloit ſe trouver à la Géronſtère. Il promit de s'y rendre, quoique ſa ſanté s'accommodât mieux des Eaux de la Sauvenière, où il avoit conſtamment été depuis qu'il étoit à Spa.

Il y vint en effet, & les Dames le reçurent poliment, mais il n'y but qu'un verre pour en goûter: il s'étoit fait apporter deux bouteilles de la Sauvenière, qu'il prit tandis que nous buvions à la Géronſtère. Bien des gens font la même choſe, pour ne pas ſe priver du plaiſir de la compagnie. Nous vîmes même pluſieurs Allemands à Spa, qui prenoient

ſur

ſur le bord des Fontaines les Eaux de Zell & de Pyrmont, dont ils avoient apporté des paniers pleins, pour achever la cure qu'ils avoient commencée ſur les lieux. Le Médecin que nous y avions trouvé les jours précédens, & qui vint nous joindre encore ce matin, blâmoit cette pratique, & nous prouva par des raiſons ſenſibles, que toutes les Eaux minérales ſont infiniment plus ſalutaires quand elles ſont bues à la ſource; & que quand on ne peut les prendre ſur les lieux, il vaut mieux les boire en tout autre endroit, que dans le voiſinage d'une autre Fontaine minérale.

Son ſyſtême étoit plauſible, & il nous l'expliqua d'une façon très-claire. Toute Fontaine, nous dit-il, qui contient des minéraux, exhale des vapeurs qui participent de ſa nature; & quoique ces eſprits ſoient ſouvent imperceptibles à nos yeux, ils n'en ſont pas moins réels que la fumée qui s'élève au-deſſus d'une eau chaude. On doit croire même, que moins ils ſont ſenſibles, plus ils ſont ſubtils. Ils s'échappent par la fermentation continuelle de ces eaux, ou par l'air ſouterrain qui ſert de véhicule pour chaſſer cette eau de ſa ſource. Apparemment, Monſieur, lui dit la Ducheſſe, que c'eſt cet air qui forme ces petites veſſies qui paroiſſent continuellement dans la ſource du Pouhon, & dans celle-ci. Oui, Madame, répondit le Médecin; & quand ces pe-

petites bulles ont atteint la ſuperficie de l'eau, elles s'y crèvent par le froiſſement continuel des unes contre les autres; & cet air, qui étoit auparavant comprimé, entraîne en s'échappant les particules les plus ſubtiles des minéraux qui y étoient mêlées. Vous en ferez, dit-il, l'épreuve quand il vous plaîra. Si vous approchez les yeux ſur le bouchon d'une bouteille de ces eaux quand vous la débouchez, vous vous ſentirez l'œil frappé d'une légère acidité, qui en éclairciſſant pour un moment la vue, humecte la prunelle de l'œil, à peu près comme la vapeur de *l'Eau de la Reine d'Hongrie*, de *l'Eau de Carmes*, & de toutes les Liqueurs ſpiritueuſes. L'Abeſſe dit qu'elle avoit ſouvent éprouvé ce phénomène, mais qu'il ne l'aidoit pas à comprendre le tort que cette évaporation pouvoit faire à une eau que l'on boiroit au bord d'une autre Fontaine minérale.

Le Médecin, qui étoit extrêmement poli, ne s'offenſa point de la précipitation de l'Abeſſe. Il ſuffit, dit-il, Madame, que vous conveniez de ce fait, pour vous convaincre des autres. C'eſt, continua-t-il, un principe également conſtant, qu'il y a dans la Nature une étroite union entre toutes les choſes qui ſont de même eſpèce. Elles ſe recherchent, & s'uniſſent ſi on les ſépare. On a beau, par exemple, mêler l'Huile & l'Eau enſemble, toujours les par-

parties d'Huile ſe racrochent, & toujours les parties d'Eau ſe réuniſſent. Il en eſt de même des eſprits les plus ſubtils, qui s'échappent des autres ſubſtances. Le Souphre s'unit au Souphre, l'Acier s'unit à l'Acier, ainſi du reſte. Il eſt donc aiſé de comprendre, que ſi l'on débouche une bouteille d'Eau minérale auprès d'une Fontaine qui eſt auſſi minérale, les eſprits qui s'en échappent ſe réuniſſent en l'air; & comme le plus fort doit emporter le plus foible, il eſt indubitable que les vapeurs de la Fontaine étant plus conſidérables, dépouilleront l'Eau de la bouteille, des eſprits qui auront rapport aux ſiens. Je comprens, dit Milady, que cette communication ſe fait à peu près de la manière qu'une bougie allumée enflamme un lumignon fumant que l'on en approche à certaine diſtance, dans laquelle une bougie neuve & froide ne s'allumeroit cependant pas. On ne peut, dit le Médecin, en trouver une plus juſte idée, que celle que Madame vient de nous donner dans cette comparaiſon. Mais tout ceci ſuppoſé, il eſt facile d'en conclure, que comme les Fontaines minérales ne contiennent pas toutes les mêmes minéraux, les qualités de l'une s'altèrent par le voiſinage de l'autre. Ainſi, qu'un homme à qui le Pouhon convient pour tempérer les ardeurs du ſang, des inſomnies, ou des vapeurs, vienne en boire

les

les eaux au bord de la Géronſtère ; de deux choſes l'une; ou le Pouhon perdra de ſa qualité, en les uniſſant à celles de la Géronſtère; ou il s'impregnera des esprits de la Géronſtère qui ne lui conviennent pas, & cette altération doit être nuiſible au Malade. Le Pouhon contient peu de ſouphre, la Géronſtère en a beaucoup : ſurement, l'un doit attirer l'autre, & altérer ce mêlange ſi précieux à la ſanté. J'en ai fait l'épreuve, dit le Médecin, & une même quantité d'Eau du Pouhon mêlée en quantité égale avec celle de Géronſtère, m'a produit dans l'analyſe une rubrique beaucoup plus ſulphureuſe à proportion, qu'une pareille quantité d'eau de chacune de ces Fontaines analyſée ſéparément. Preuve inconteſtable, que-là où le minéral eſt plus abondant, il entraîne avec ſoi les particules de même eſpèce qu'il rencontre, quand elles lui ſont inférieures en quantité.

La choſe eſt ſenſible, dit Mt. Lake ; & ce miſtère ſympathique de la Nature s'explique tous les jours par une expérience commune. Si par malheur je me brule la main, & que la brulure ſoit légère, le plus prompt & le plus ſûr remède que je connoiſſe, eſt de tenir ma main le plus près que je puis d'un grand feu: j'empêche l'enflure & le progrès de la brulure; parce que le feu dont je m'approche, étant plus fort que celui qui eſt dans ma main, en rappelle à ſoi les particules

ricules brulantes qui cauſent ma douleur & la diminuent. L'application, dit-il, me paroît aiſée à faire aux bouteilles dont nous parlons. Mr. Lake, qui aimoit paſſionnément la Chymie, alloit engager une converſation toute ſavante; mais le Marquis lui fit remarquer que ce ſeroit peut-être fatiguer les Dames, & l'on en reſta-là, d'autant que le Médecin fut rappellé par le Malade qu'il accompagnoit.

Après cette Diſſertation fondée en preuves, il reſta conſtant que le Médecin avoit raiſon, & Mr. le Comte promit d'en profiter. Nous allâmes enſuite nous promener ſur la terraſſe, où nous nous divertîmes à entendre la ſymphonie. Nous la fîmes cependant ceſſer, pour avoir le plaiſir d'écouter un garçon qui étoit perché au haut d'un arbre, où il contrefaiſoit le chant & le cri de toutes ſortes d'Oiſeaux. Il imitoit ſi parfaitement le Roſſignol, que l'on nous aſſura que l'année précédente on avoit vu de ces petits animaux tomber morts à ſes pieds, à force de faire des efforts pour le ſurpaſſer. Il contrefaiſoit le henniſſement des Chevaux, les hurlemens des Chiens & des Chats en colère avec tant de naturel, que pluſieurs fois on s'en effrayoit quand on n'en étoit pas prévenu. Nous prîmes beaucoup de plaiſir à l'entendre, & après avoir fait quelques tours ſur la terraſſe, les Dames reprirent le chemin

du Bourg, où elles nous invitèrent de venir les accompagner pour faire des emplettes. Nous prîmes les devans pour être habillés à leur retour; parce que c'étoit le jour du Bal public, où ſuivant les apparences nous devions mener les Dames.

Nous allâmes les joindre ſur les dix heures, & nous parcourûmes pluſieurs Boutiques de Vernis. Milady en ordonna une Toilette magnifique, & la Ducheſſe en fit faire une qui devoit être relevée de feuillages d'or, avec ſes armes & ſon chiffre ſur toutes les boëtes. De-là elles allèrent ordonner de petits Colliers & des Braſſelets de petits grains de verre de Veniſe, ou d'Email. Ces ouvrages ſont l'occupation de preſque toutes les femmes de Spa. Elles y réuſſiſſent très-bien, & j'en ai vu de très-jolis, avec des compartimens, des lettres, & des chiffres de toutes couleurs. Les Dames Angloiſes donnent beaucoup dans ces bagatelles, & la Ducheſſe ſeule en prit pour cent francs. Nous en prîmes auſſi, que les Dames nous choiſirent; car les filles qui travaillent à ces petites curioſités ſont ſi preſſantes, que l'on ne peut ſe défendre d'acheter leurs colifichets, qui ne ſont pas fort chers.

L'après-midi nous menâmes les Dames voir travailler un Tourneur en yvoire, qui eſt parfaitement habile. Il nous montra quantité de petits ouvrages qui étoient autant de petits chefs-d'œuvres, que l'on

ne

ne pouvoit preſque voir qu'à l'aide d'un Microſcope. Nous vîmes entre autres une petite Table avec ſix taſſes, leurs ſoucoupes, la théthiere & le ſucrier, qui ſe renfermoient dans un petit œuf d'yvoire qui n'étoit pas plus gros qu'un pois. La Ducheſſe le trouva ſi curieux, que Mr. Lake lui en fit préſent, & le paya. Les Anglois ſont fort curieux de ces ouvrages délicats, & y réuſſiſſent plus qu'aucune autre Nation. Milady nous dit à ce ſujet, que ſous le Règne d'Eliſabeth, un Serrurier de Londres, nommé Marc Shaliot, avoit fait quelque choſe d'incompréhenſible en ce genre. C'étoit une Serrure compoſée de fer, d'acier, & de cuivre, d'onze pièces diſtinctes, qui avec la clé ne peſoit pas en tout beaucoup au-delà d'un grain d'or. Il avoit fait auſſi une chaîne d'or de quarante-trois chaînons, qui étant attachée à la ſerrure & à la clé & mis au cou d'une puce, étoit aiſément tirée par ce petit animal : la chaîne, la ſerrure, la clé & la puce ne peſoient enſemble que deux grains. Avec tout le reſpect que je conſerve pour Milady, je n'aurois jamais ôſé écrire ce merveilleux fait, ſi je ne l'avois trouvé depuis rapporté ſérieuſement dans des Annales d'Angleterre, ſur l'année 1578.

Ces curioſités nous mirent en goût d'entrer dans toutes les boutiques, & nous allâmes chez le Capitaine de Spa nommé Chrouet, qui excelle dans les Ouvrages en

Nacre de perles, qu'il travaille tant en gravure, qu'en ciſelure ou en bas-relief, avec une délicateſſe ſurprenante. Nous lui ordonnâmes tous des Cachets de Nacre, & je n'ai jamais rien vu de plus fini. Nous paſſâmes la journée à parcourir ces curioſités, après quoi nous allâmes au Bal. L'Abeſſe s'en fit un peu de ſcrupule, mais à force d'inſtances, nous l'engageâmes à prendre ce plaiſir.

Les Bals de Spa ont cet agrément, qu'on n'y force perſonne à danſer, & qu'un Cavalier ne peut s'offenſer du refus d'une Dame qui s'excuſe ſur ſa ſanté. Les Dames même ne vont reprendre perſonne, c'eſt aux Meſſieurs à leur donner la main, & à les reprendre quand il leur plaît. Cette étiquette eſt très-commode, parce que l'on choiſit à ſon gré le plaiſir de la Danſe ou du Spectacle, qui n'a rien que de fort innocent pour des perſonnes malades, à qui la joie eſt auſſi néceſſaire que les Eaux. Le Bal de ce ſoir fut un des plus réguliers que nous euſſions encore eu à Spa; on y danſa avec beaucoup plus d'ordre & de meſures, & nous en ſortîmes tous très-ſatisfaits. La Ducheſſe en ſe retirant propoſa à la compagnie d'aller le lendemain à la Sauvenière pour varier les promenades. Chacun y conſentit, parce que, comme notre ſanté n'entroit pour rien dans le régime des Eaux, toutes les Fontaines nous étoient aſſez indifférentes, pourvu que

nous

La Fontaine de la Sauveniere, à Spa.

De Fontein van de Sauveniere tot Spa.

The Fountain of Sauveniere, to Spa.

nous y trouvaſſions de l'agrément.

Dès quatre heures du matin nous nous trouvâmes comme de coutume au Pouhon pour partir enſemble, quoique la Sauvenière ne ſoit qu'à une demi-lieue de Spa. La route en eſt moins rude que celle de Géronſtère, elle n'en a pas auſſi les agrémens. La vue y eſt moins belle & plus bornée, & les commodités de cette Fontaine ſont beaucoup plus négligées que celles des deux autres. Elle eſt ſituée ſur un Rocher expoſé au Midi. Elle eſt couverte d'un Dôme de pierre de taille plus petit que celui des autres, & ce petit Dôme eſt enfermé dans une enceinte de murailles. Son Baſſin eſt beaucoup moins large & moins abondant en eau, que ceux du Pouhon & de la Géronſtère. Il arrive même aſſez ſouvent qu'on l'épuiſe. Quand la foule des Buveurs y eſt abondante, les Femmes qui empliſſent les verres ont ſoin de prier les Malades de boire lentement, pour donner à la Source le tems de fournir de l'eau; & c'eſt par cette raiſon, que quoique cette Fontaine ſoit plus près du Bourg que celle de Géronſtère, on en revient toujours beaucoup plus tard.

Derrière cette Fontaine, & à deux pas dans la même enceinte qui ferme l'Eſplanade, on trouve encore une Source minérale ſous une petite niche quarrée. Cette Source s'appelle la Fontaine de Groesbeeck. Elle a pris ſon nom du

Baron de Groesbeeck, Chanoine de Liège, Archidiacre du Condroz, & Chancelier du Prince. Ce Seigneur, touché du pitoyable état où étoit cette petite Fontaine, dont il avoit éprouvé la vertu, la fit nettoyer en 1651, & y bâtit un petit appartement, au-deſſus duquel on voit encore ſes armes. La ſituation de ces deux Fontaines, auſſi bien que celle de Géronſtère, eſt beaucoup plus avantageuſe que celle du Pouhon; parce que leur élevation les met à couvert des inondations, & rarement leurs Eaux ſe trouvent altérées par les pluyes. Le Comte fit les honneurs de la Sauvenière, & en préſenta des gobelets aux Dames; nous en prîmes auſſi; j'en bus ſans répugnance, mais avec moins de plaiſir que je ne buvois la Géronſtère.

Après avoir bu quelques verres, nous allâmes nous promener à l'ordinaire, & nous montâmes ſur une terraſſe qu'on y a défrichée dans le goût de celle de Géronſtère; mais elle n'en a ni la belle vue, ni les commodités. Le Sallon même qui ſert de chauffoir & de retraite contre la pluye, eſt beaucoup plus petit & plus mal-propre. Ce n'eſt qu'une miſérable maſure, dans laquelle d'honnêtes gens ſe feroient par-tout ailleurs une peine d'entrer. Nous y mîmes une fois le pied, uniquement pour avoir le droit de la mépriſer avec connoiſſance de cauſe. Telle qu'elle eſt, cependant on

y disoit autrefois la Messe, que l'on appelloit *la Messe des Bobelins.* Mais depuis quelques années, on en a transporté la fondation aux Capucins, où elle se dit tous les jours à dix heures. C'est un égard que les Habitans de Spa ont eu pour les Etrangers, que cette cérémonie incommodoit, & qui a plus d'une fois causé des desordres, par le zèle outré des Liégeois, qui par une odieuse tyrannie vouloient soumettre à leurs pratiques des Etrangers libres. Comme nous nous étonnions de la malpropreté de ce lieu, comparée avec la magnificence des Eaux de Bath, des Eaux de Pyrmont, où le Comte avoit été, & de quantité d'autres, un vieux Liégeois qui nous entendit, nous assura qu'il étoit impossible de faire mieux. Il nous dit que vingt fois le Magistrat de Spa avoit essayé d'y travailler, mais que l'on en avoit enlevé les portes & les fenêtres. Ces Fontaines étant toutes dans des lieux déserts, & au milieu des Bois, les Bohémiens & autres Bandits qui courent le Païs, en font leur retraite pendant l'Hiver, & brulent tout ce qu'ils y trouvent. Leurs ravages ont fait abandonner le dessein d'orner ces lieux.

Comme la Sauvenière est souveraine pour la Gravelle, la Pierre, les Maux de Reins & quantité de Maladies aigues, telles que sont les Hémorrhoïdes &c. elle est très-fréquentée, & il s'y opère de tems en tems des prodiges de guérison.

Mais la nature des maux qu'elle ſoulage, ne contribue pas à rendre plus agréable la compagnie qui s'y trouve. On n'y voit que des viſages pâles, défigurés, & hydropiques; des Moines languiſſans, & de vieux Chanoines à faces boutonnées, qui viennent payer à cette Fontaine le tribut de leur pieuſe oiſiveté, mère de tous les maux que la Fontaine guérit. On pourroit à juſte titre appeller la Sauvenière, *la Fontaine Eccléſiaſtique;* car elle fourmille de Prêtres, de Moines & de Religieuſes, qui viennent tous y chercher, ou l'écoulement de la gravelle, ou la diſſolution de la pierre, ou la fraîcheur d'un teint brulé par leurs excès de table, ou l'adouciſſement de leurs hémorrhoïdes, cauſées par la langueur d'une vie oiſive & ſédentaire; car ces incommodités ſont les maux favoris des Gens d'Egliſe. Malgré notre peu de goût pour ces gens ſi peu propres à nous rejouïr, nous fûmes joints par pluſieurs Moines Gris, qui nous demandèrent la charité; l'un pour ſa Chapelle, l'autre pour ſon Hermitage, quelques-uns pour rebâtir leur Cloître; mais tous ſurement pour mieux fonder leurs marmites. Nous n'en refuſâmes aucun, pour pouvoir nous en délivrer au-plutôt; & comme ils nous connoiſſoient pour Proteſtans, ils diſoient entre eux, que c'étoit dommage que nous fuſſions hérétiques & damnés, étant auſſi charitables que nous l'étions. Nous rîmes de leur ſurpri-

priſe; & pour nous débarraſſer de cette Troupe Monachale, que l'Abeſſe n'aimoit pas plus que nous, nous remontâmes auprès du Sallon, & nous nous tinmes à l'écart pour cauſer plus librement. Milady dit alors à l'Abeſſe, que ce ſeroit-là le lieu de nous donner la ſuite de ſon hiſtoire, ſi ce récit ne l'incommodoit pas. Volontiers, dit-elle; mais Mr. le Comte n'y comprendra rien, vu qu'il n'en a pas entendu le commencement. Pardonnez-moi, Madame, dit le Marquis; j'ai pris la liberté d'en dire quelque choſe à Monſieur, perſuadé que vous ne le trouveriez pas mauvais, & que cette confidence l'engageroit à nous faire auſſi le récit de ſes avantures, qui doivent être très-intéreſſantes. L'Abeſſe dit qu'elle en étoit ravie, & après quelques civilités que le Comte & elle ſe firent, elle reprit ainſi le fil de ſon hiſtoire.

SUITE DE L'HISTOIRE

DE L'ABESSE DE N...

VOus n'avez encore entendu, Mesdames, que le commencement de mes juſtes ennuis, & je doute que la compagnie ſente à quoi elle s'engage en deſirant d'en apprendre la ſuite. Puiſque vous avez eu la bonté d'honorer de vos

larmes mes prémières douleurs, que ne dois-je point attendre de votre tendreſſe pour tout ce qui me reſte à vous raconter ? Souffrez donc que je vous rappelle à l'affligeante époque de l'incendie où j'ai terminé mon récit. Vous vous imaginez bien, Meſdames, que ma conſolation ne fut pas l'ouvrage d'un jour. L'affreux ſpectacle d'une ſœur expirée dans les flammes, étoit par-tout préſent à mon imagination. Tout me la retraçoit, cette malheureuſe ſœur, dont l'idée ſeule m'arrachoit des larmes continuelles. Ma triſteſſe me jetta au bout de trois mois dans une langueur, dont je ne ſuis pas encore remiſe. Nos héritiers cependant, qui s'étoient mis en poſſeſſion de nos biens, craignant que je ne profitaſſe du prétexte de ma langueur pour reclamer contre mes Vœux & rentrer dans le Monde, ſuivant les exemples tout récens que l'on en avoit, firent tout ce qu'ils purent pour travailler à ma conſolation. Ils engagèrent Madame l'Abeſſe à me permettre de changer d'air, & d'aller paſſer quelque tems dans une autre Abaïe, pour me dérober aux triſtes objets qui pouvoient entretenir ma douleur. Mr. l'Archevêque s'en mêla auſſi, & la tendre Abeſſe y conſentit. On m'indiqua l'Abaïe de T . . & je partis avec ma femme de chambre dans le caroſſe d'une de mes parentes qui voulut m'y mener. J'y fus reçue avec toute la tendreſſe imaginable,

&

& les attentions de ces nouvelles Compagnes à me divertir, diminuèrent peu à peu ma douleur. Au bout d'un an même, je me vis en état de ſuivre tous les Exercices de la Maiſon, & je trouvai mille douceurs dans mon état. Je bénis alors la Providence de m'y avoir appellée; car depuis l'émiſſion de mes Vœux, je n'avois pas eu le tems de penſer à mes engagemens. L'Abeſſe entre les mains de qui je les avois contractés, vint à mourir, & ce fut pour moi un renouvellement d'affliction. Je l'aimois tendrement, & cette Princeſſe s'étoit acquis le cœur de toute ſa Maiſon. Celle qui lui ſuccéda étoit toute propre à augmenter les regrets que nous avions de ſa perte, & ſuivant les apparences j'aurois paſſé de triſtes jours avec elle, ſi l'Abeſſe de la Maiſon où j'étois, ne m'eût demandée au Roi pour être ſa Coadjutrice. Les deux Communautés y conſentirent, & ma famille entra généreuſement dans toutes les dépenſes qui me devinrent néceſſaires, tant pour l'expédition du Brevet du Roi, que pour avoir l'agrément du Pape. Je fus dès-lors Abeſſe ſous le nom de Coadjutrice, parce que celle qui me deſtinoit ſa place, étoit extrêmement âgée & fort infirme. Je me formai ſous ſes yeux dans le gouvernement, & ſes avis ſoutenus de ſon expérience me concilièrent la confiance de toutes les Dames.

Au bout de trois ans, la vieille Abeſſe

beſſe mourut, & quoique fort jeune encore, je me vis à la tête d'une nombreuſe Communauté. Je n'avois que vingt-neuf ans, & il y en avoit préciſément cinq que j'étois Religieuſe. Le Cardinal de . . . fit la cérémonie de mon inſtallation ; tous mes parens s'y trouvèrent, & firent les fraix de la cérémonie. Tout s'y paſſa dans la joie, & rien ne put la troubler que le ſouvenir de ma chère ſœur. „ Qu'il me ſeroit doux, diſois-je en ſoupi- „ rant, de partager avec elle les ſoins de „ cette Maiſon! Que ſes conſeils me ſe- „ roient utiles, que ſes exemples donne- „ roient de force à mes avis! Ciel! pour- „ quoi me l'avez-vous ravie " ? On s'apperçut de ma triſteſſe, j'en avouai naturellement la cauſe, & l'on tâcha d'éloigner cette idée.

Ma femme de chambre, qui étoit reſtée à mon ſervice ſous le nom de penſionnaire, voulut s'attacher à moi par des liens plus étroits, & ſes inſtances m'obligèrent à lui donner enfin l'Habit, & à recevoir ſes Vœux au bout de l'an. Cependant je m'appliquai à remplir tous les devoirs de mon état, & ceux que m'impoſoit la qualité d'Abeſſe. J'étois uniquement occupée de ce ſoin important, lorſque je reçus une Lettre, qui vint m'arracher pour toujours à la délicieuſe tranquilité dont je jouïſſois dans me retraite.

Cette Lettre étoit de mon plus proche parent,

parent, qui me donnoit avis qu'il se répandoit un bruit sourd que ma sœur n'étoit pas morte ; & qu'une personne qui avoit son air, ses manières, & son ton de voix, prenoit son nom, & menaçoit de se faire reconnoître. Quelque extravagante que me parût cette nouvelle, elle me troubla par des endroits bien plus sensibles que ceux qui allarmoient mon parent. Je n'y voyois aucune apparence : cependant mon cœur fut saisi d'une tristesse mortelle, comme s'il eût pressenti tous les coups qui le menaçoient. Le triste souvenir de cette sœur tant pleurée, me replongea dans les larmes, & je m'affligeois de voir que quelque Avanturière osât emprunter & deshonorer le nom d'une sœur, que ses malheurs me rendoient infiniment respectable. Hélas ! que j'étois bien la dupe de ma tendresse ! Je répondis à mon parent conformément à mes idées & à ma douleur, & le conjurai par l'estime qu'il me marquoit, d'employer tout ce qu'il avoit d'amis & de crédit pour étouffer cette imposture, & empêcher que quelque misérable Créature ne trainât indignement notre nom par le monde. Il y étoit lui-même trop intéressé pour négliger cet éclaircissement, qui ne vint que trop tôt pour son malheur & mon repos. Il m'écrivit une seconde fois, pour m'apprendre que ce bruit augmentoit, & qu'il étoit semé hautement par-tout, par ce jeune Colonel qui

avoit

avoit aimé ma ſœur, & qui prétendoit l'avoir épouſée. J'en reçus moi-même des avis de toutes parts, qui ne me laiſſoient aucun doute ſur l'impoſture. Je compris, comme il étoit naturel de le penſer, que c'étoit un artifice de ce Colonel, qui ayant diſſipé ſon bien & vendu ſon Régiment, cherchoit à tirer quelque argent de mes héritiers à l'ombre de cette fourberie. Pour l'éclaircir, j'envoyai mon Chapelain à l'Abaïe où j'avois fait mes Vœux, pour prier l'Abeſſe de me faire expédier un Certificat de la mort de ma ſœur, tiré du Nécrologe de l'Abaïe. Il me l'apporta, avec l'Atteſtation de toutes les Religieuſes. Je le fis revétir de toutes les formalités juridiques, & après y avoir fait joindre la Signature & le Sceau de Mr. l'Archevêque qui avoit fait les funerailles, je l'envoyai à mon parent. Jugez, Meſdames, combien il en dut couter à mon cœur dans ces triſtes preuves, qui me retraçoient le funeſte ſort de ma pauvre ſœur. Cinq années de larmes ne ſuffiſoient-elles donc pas pour conſtater ce lugubre évènement? en falloit-il d'autres témoignages?

Vous penſez peut-être, qu'un Certificat ſi autentique fut capable d'étouffer ces bruits. Hélas! il ne fit que rendre la choſe plus obſcure. Le Colonel leva le maſque, il oſa m'écrire à moi-même pour m'annoncer que ma ſœur étoit vivante, qu'elle étoit ſon épouſe, & qu'au

prémier

prémier jour il me l'amèneroit. Je ne daignai pas lui répondre; mais huit jours après, je reçus une Lettre portant le nom & le caractère de ma sœur. Je frémis à la vue de cette Lettre, je m'évanouïs même après l'avoir lue. J'y reconnus sa main, son caractère, son tour de penser, ses expressions favorites, & j'y lus des choses qui n'étoient connues que d'elle & de moi. Toute autre se seroit rendue à ces preuves; mais j'avois l'idée si pleine du malheur de ma sœur, que je ne pouvois regarder cette Lettre que comme l'effet d'une imposture habilement menée. Quelquefois cependant je souhaittois pouvoir me persuader que la chose fût possible, & me livrant en idée au doux plaisir de revoir cette sœur si chérie, je cherchois dans les ressorts de la Providence, ou dans la Toute-puissance Divine, des moyens de justifier cette douce erreur par quelque miracle. D'autres fois aussi, honteuse de mon illusion, je retombois dans les regrets & les larmes sur une perte dont j'étois trop certaine; & mon triste cœur déchiré par ces divers mouvemens, ne trouvoit de situation fixe que dans sa douleur constante. Mes parens, allarmés de l'opiniâtreté du Colonel, qui leur redemandoit juridiquement les biens de ma sœur à titre de son époux, vinrent me trouver pour concerter les moyens de finir cette affaire. Dans le desespoir d'y réussir, ils me pro-

poserent

poſèrent de reclamer contre mes Vœux, aimant mieux me rendre les biens dont ils s'étoient emparés, que de les remettre à un Avanturier. Ils m'offrirent tout leur crédit à Rome, la recommandation de divers Cardinaux, & celle de l'Abé de Tencin, qui étoit pour-lors Ambaſſadeur en cette Cour, & qui pouvoit mieux qu'un autre faire réuſſir ce projet, puisqu'il venoit d'en faire autant pour ſa ſœur. Cette propoſition me fit horreur, & je la rejettai avec indignation. Je n'eus pas moins de répugnance à conſentir que l'on exhumât le corps de ma ſœur, pour vérifier ſa mort. Mais cette triſte cérémonie fut exécutée en vertu d'un ordre du Procureur-Général du Parlement de .... dans le diſtrict duquel cette Abaïe étoit ſituée. Mr. l'Archevêque voulut s'y trouver, pour rendre cet acte plus décent. On en dreſſa un procès verbal, & l'on trouva ſur les oſſemens de la défunte, des marques ſubſiſtantes de l'incendie qui en avoit offenſé pluſieurs parties.

Toutes ces formalités, Meſdames, étoient autant de nouveaux coups portés à ma tendreſſe, qui renouvelloient les plaies de mon cœur. Il me ſembloit à chaque fois voir expirer encore ma chère ſœur dans les douleurs d'un ſupplice ſi cruel, & cette idée en étoit un continuel pour moi. Ce procès verbal fut ſignifié au Colonel. Qui n'auroit cru qu'il

qu'il ſe ſeroit rendu à des preuves auſſi autentiques ? Pour moi, qui n'avois à cette affaire qu'un intérêt de bienſéance, je me repoſois de ſon éclairciſſement ſur l'évidence des preuves alleguées, & ſur la force de ma conviction. Hélas ! que les lumières humaines ſont ſujettes à erreur ! & que la perfidie eſt ingénieuſe ! Je reſpirois à peine de toutes ces allarmes, lorſque je fus avertie qu'une Dame arrivée à la porte de mon Abaïe dans un caroſſe à ſix chevaux, demandoit à me voir. On l'amena à mon parloir, où j'étois alors avec deux de mes Religieuſes, mon Chapelain & deux Gentilshommes du voiſinage. Ciel ! quel fut mon trouble, quand je vis entrer le Colonel, & que la Dame qu'il menoit reſſembloit à ma ſœur ! Elle me ſalua d'un air aſſuré, elle me parla, je reconnus ſa voix, j'en frémis, & je perdis tout ſentiment. Je repris mes forces, & l'ayant enviſagée de nouveau, je ne pus méconnoître la reſſemblance : ſes yeux, ſa bouche, ſa taille, ſes diſcours, ſes larmes même me diſoient que c'étoit ma ſœur ; mais le ſouvenir de ſa mort s'oppoſoit à la reconnoiſſance. Allez, lui dis-je d'un ton ſévère, allez, Madame, porter ailleurs vos impoſtures, & n'en couvrez pas la honte, d'un nom auſſi cher à mon ſouvenir que celui de ma défunte ſœur. La Dame s'attendrit, & me racontant en deux mots une particularité qui regardoit

ma mère, & qui n'étoit connue que de nous deux, elle s'avança pour m'embraſſer à travers la grille. La voix du ſang réveillant alors en moi la nature enſevelie dans mes doutes, je reconnus celle que je croyois dans le tombeau. „ Que „ vois-je, m'écriai-je, & qu'entens-je? „ C'eſt donc vous, ma chère ſœur, que „ j'ai tant pleurée, & vous vivez enco- „ re! Eſt-ce bien vous, ma ſœur, n'eſt- „ ce pas une illuſion " ? Je m'approchai pour lui donner la main ; mais ne pouvant ſoutenir ces mouvemens confus de joie, de triſteſſe, d'inquiétude & de tendreſſe qui ſe mêloient dans mon ame, je tombai dans une eſpèce d'extaſe, qui m'ôta l'uſage de la parole. Je reſtai immobile ; & quand je réfléchis ſur ce moment, je m'étonne que je vive encore. Ma ſœur, (car enfin, Meſdames, c'étoit elle-même,) ma ſœur fondant en larmes, me demanda pardon de la douleur qu'elle m'avoit cauſée, & me dit que tout ce qu'elle avoit fait étoit excuſable ; puiſqu'elle ne l'avoit fait que pour plaire à ſon époux, qu'elle me preſentoit, & pour qui elle me demandoit un peu d'amitié. Le Colonel ſe jettant auſſi à genoux, me pria de reconnoître ſon épouſe pour ma ſœur, & de ſouffrir que les Notaires qu'ils avoient amenés avec eux en dreſſaſſent l'Acte, pour ne pas les expoſer eux ni leurs enfans à la mendicité. Ah! c'en étoit trop, Meſdames,

pour

pour mon pauvre cœur: toutes ces idées m'accablèrent, & je tombai dans un évanouïſſement, qui obligea mes Religieuſes à me porter ſur mon lit.

La compagnie que j'avois avec moi étoit reſtée dans le ſilence, & dans la ſurpriſe d'une ſcène ſi rare & ſi ſenſible. Le Colonel, occupé de ſes intérêts, fit interpeller ceux qui étoient avec moi, de ſigner au procès verbal, dreſſé par le Notaire; mais les Gentilshommes & mon Chapelain, qui n'entendoient encore rien à ce miſtère, appellèrent des valets, & le firent chaſſer, comme un inſolent qui oſoit venir m'inſulter chez moi. Ils firent venir mes Officiers, (car mon Abaïe à le droit de haute & baſſe Juſtice) & ils inſtrumentèrent à leur tour contre le Colonel & ſa compagnie. Ma ſœur, craignant alors quelque violence qui auroit gâté l'état de ſes affaires, engagea ſon mari à remonter doucement en caroſſe, & ils s'en retournèrent coucher à . . . . qui n'eſt qu'à deux lieues de chez moi. Cependant j'étois revenue de ma foibleſſe, & je me trouvai environnée de toutes nos Dames, que mon évanouïſſement avoit allarmées. Leur inquiétude étoit extrême, j'étois hors d'état de les ſatifaire; les noms de ſœur, d'époux, d'enfans, auxquels je n'étois pas accoutumée, dérangeoient abſolument mes idées; & malgré ce que j'avois vu & entendu, mes doutes revinrent. J'aimois ma ſœur,

mes larmes en étoient la preuve ; mais la crainte de la trouver coupable, jettoit dans mon eſprit un cahos que je ne pouvois démêler. Je formois divers ſyſtêmes pour expliquer cette énigme, ſans pouvoir l'éclaircir; & je paſſai toute la nuit dans cette agitation, que l'on ne peut imaginer que quand on l'a éprouvée.

Le lendemain je reçus par un Exprès une Lettre, qui me dévoila tout le miſtère. Elle étoit de ma ſœur. Je frémis en l'ouvrant, & je la lus en verſant des torrens de larmes. La Lettre étoit longue, auſſi contenoit-elle d'étranges aveux. Ce n'eſt pas ſans répugnance, Meſdames, que je vai vous en rapporter les principaux articles : car une ſœur, quoique coupable, eſt toujours reſpectable. Mais la part que vous prenez à ma triſteſſe, qui eſt une ſuite de ſes malheurs, me fait croire que le reſte de ſon hiſtoire ne ſervira qu'à augmenter votre compaſſion pour elle & pour moi.

Ma ſœur commençoit ſa Lettre par de longues excuſes ſur la conduite qu'elle avoit tenue à mon égard, & l'hiſtoire qu'elle m'en faiſoit me fit comprendre que toute ſa dévotion n'avoit été qu'un voile pour me duper, & couvrir ſes amours pour le Colonel qu'elle adoroit. „ Elle avouoit que cet Amant n'ayant „ pour tout bien que ſon Régiment, & „ une Terre fort endettée, elle avoit „ ſuccombé à la tentation de l'enrichir à

„ mes

„ mes dépens, en ſe vengeant ſur moi
„ de l'inégalité du partage que mon on-
„ cle & mon père avoient fait dans leurs
„ teſtamens. Que c'étoit dans cette vue
„ qu'elle avoit tâché de me ſéduire pour
„ le Cloître par ſes diſcours de piété ;
„ & que l'évanouïſſement qu'elle avoit
„ eu dans l'inſtant critique de ſes Vœux,
„ n'étoit qu'un évanouïſſement de com-
„ mande, afin de pouvoir prendre des
„ meſures pour ſe tirer avec honneur du
„ pas qu'elle avoit fait. Elle m'avouoit
„ encore, que dans l'incertitude du parti
„ qu'elle prendroit, elle avoit ſaiſi l'oc-
„ caſion de la mort de la vieille Reli-
„ gieuſe, pour ſortir clandeſtinement.
„ Mais le croiriez-vous, Meſdames? ma
„ malheureuſe ſœur avoit eu l'inhumani-
„ té d'aller enlever le corps de la Dé-
„ funte, & après l'avoir couché dans
„ ſon lit, elle y avoit mis le feu, & s'é-
„ toit échappée dans la confuſion que
„ l'incendie avoit cauſée. Le Colonel,
„ qu'elle avoit averti de ſon deſſein par
„ un Billet, s'étoit trouvé prêt à l'enle-
„ ver, & il s'étoit retiré avec elle à Nan-
„ cy en Lorraine, où ils s'étoient mariés
„ ſix mois après avec les formalités
„ ordinaires, & ils avoient une petite
„ fille de leur mariage. Elle me man-
„ doit enfin, que ne pouvant ſe réſou-
„ dre à ſoutenir mes regards après cet
„ aveu néceſſaire au rétabliſſement de ſa
„ fortune, elle alloit en Cour implorer

„ l'autorité du Roi, pour ſe faire ren-
„ dre les biens de la famille.

Je ne puis, je n'ôſe même vous exprimer, Meſdames, tout ce que je ſouffris en liſant cette affreuſe Lettre. Horreur, tendreſſe, indignation, vengeance, compaſſion, en un mot, toutes les paſſions dont un cœur peut être ſuſceptible, je les éprouvai toutes, & ſucceſſivement, & tout à la fois. J'eus beſoin de toute ma religion, pour calmer ces mouvemens dont on ne peut ſe défendre à la vue d'une perfidie ſi noire. Grand Dieu! m'écriai-je, ſoutenez ma raiſon qui ſe perd dans cet abîme de triſteſſe; & pardonnez à ma malheureuſe ſœur, ſi elle eſt coupable des crimes dont cette Lettre l'accuſe! Car enfin, Meſdames, j'en doutois encore, malgré ſon propre aveu. Il m'en fallut des preuves plus claires, & elles ne me manquèrent pas. J'envoyai cette Lettre au parent qui m'avoit écrit, & je lui conſeillai d'obtenir un ordre pour faire ouvrir le caveau qui ſert de ſépulture aux Religieuſes. On alla juridiquement à la tombe de la vieille Religieuſe, que ma ſœur avoit aidé à enterrer, & l'on trouva ſon cercueil vuide & ouvert, ſans aucune marque de corruption, ni le moindre indice qu'il y eût jamais eu de corps. La choſe n'étoit pourtant pas naturelle; car de la manière dont on enſevelit les Religieuſes de cette Maiſon, les corps morts doivent s'y conſer-

ver

ver très-longtems. On ne les met pas en terre, mais on les place chacune séparément dans de longues niches, pratiquées les unes sur les autres dans l'épaisseur de la muraille, & l'on en ferme l'embouchure par une pierre taillée exprès, d'environ un pied & demi en quarré, que l'on scelle exactement, à peu près à la manière d'un four; ensorte que l'air n'y pénétrant pas, les corps y durent plus longtems qu'ailleurs, sans exhaler la moindre odeur de corruption. Ce caveau, qui est sous l'Eglise, a une issue sur le Jardin: de cette façon il avoit été aisé à ma sœur d'ôter la pierre encore fraîchement scellée, & de la remettre sans que l'on s'en fût apperçu; d'autant plus que la vieille Religieuse étant de petite taille, & fort atténuée, ne devoit pas être fort pesante.

Il fallut me rendre à cette dernière preuve de la vie de ma sœur: mais que son retour au Monde eut d'amertume pour moi! Les larmes que j'avois versées sur sa mort prétendue, avoient au-moins quelques douceurs; parce que, malgré l'horreur des circonstances qui l'accompagnoient, elles étoient dans un certain ordre de piété qui les sanctifioit. Elles faisoient au-moins présumer que Dieu, dans sa miséricorde, auroit accepté le sacrifice d'une mort arrivée au fort de son zèle pour la Retraite. Mais que n'avois-je point à craindre pour elle de la Justice Divine, sur cet enchaînement de crimes?

Pouvois-je penſer que le Ciel laiſſeroit impuni ce principe d'avarice & de jalouſie, qui avoit été le pivot ſur lequel ma ſœur avoit ourdi ſa perfidie contre moi? Cette hypocriſie méditée, tant d'actes ſacrilèges, ce jeu continuel des choſes les plus ſaintes de notre Religion, cette barbarie ſur un cadavre, & le trouble de toute une famille, me paroiſſoient autant de motifs de craindre pour ma malheureuſe ſœur quelque coup terrible de la vengeance du Ciel, & ils devinrent dans mon cœur une ſource continuelle de larmes & d'affliction. Eclaircie ſur le paſſé, je craignois pour elle un terrible avenir.

Quant à moi, je lui pardonnai de tout mon cœur ce qu'elle avoit fait pour m'attirer au Cloître ; & loin de profiter du droit que ſa Lettre, & l'aveu de ſa ſéduction, me donnoient de faire annuller mes Vœux, je tins ferme contre les ſollicitations que l'on me réitéra à ce ſujet. Je bénis le Seigneur d'avoir tourné pour ma ſanctification les mauvais deſſeins de ma ſœur, & le priai de me donner la force de ſoutenir toutes ces épreuves. Enfin j'écrivis à ma ſœur dans les termes les plus forts & les plus preſſans que la tendreſſe & la religion purent m'inſpirer, pour la prier de ſonger à ſon ſalut, & de penſer à éviter par un ſérieux retour ſur elle-même les effets de la vengeance Divine. Hélas! la ſuite ne vérifia que trop cet avis prophétique!

que ! J'ignore l'effet que ma Lettre fit ſur ſon cœur. Elle n'y répondit pas. Elle étoit à Paris, à ſolliciter la reſtitution de ſes biens. Elle y avoit trouvé quelque protection auprès du Duc R . . . à qui elle avoit ſu peindre ſes prétendus malheurs avec tant d'eſprit, qu'il prit plaiſir à s'en faire conter toute l'hiſtoire. Les Gens de Cour ſont ordinairement peu ſenſibles aux choſes qui regardent la Religion, parce qu'elle eſt ſouvent l'objet de leurs railleries; ils ne connoiſſent de crimes que ceux qui vont à la mort, & le Duc R . . . eſt aſſez connu pour avoir raillé plus d'une fois ſur les choſes les plus ſérieuſes. L'idée de la Religieuſe brulée le divertit beaucoup, & comme il étoit extrêmement badin, il ne pouvoit ſe laſſer de rire de la ſupercherie qu'elle m'avoit faite pour avoir tout le bien. Ma ſœur étoit jeune, aimable, ſpirituelle: avec ces qualités elle pouvoit tout eſpérer, dans une affaire ſurtout que le Duc traitoit de badinage. Auſſi elle obtint au bout de quinze jours main-levée de tous ſes biens, & le Colonel partit pour s'en mettre en poſſeſſion. Elle me manda cette nouvelle, qui me fut aſſez indifférente, pour ne ſavoir ſi je devois m'en réjouïr, ou m'en affliger. Mais ce qui me pénétra de douleur quelques jours après, ce fut d'apprendre que ma ſœur reſtoit à Paris, où l'on parloit beaucoup des fréquentes viſites que le

Duc R.... lui rendoit. Le Duc n'étoit point accoutumé à obliger gratuitement une belle Dame; & la Marquiſe d'A... qui étoit pour-lors ſur les rangs, crioit par-tout contre la nouvelle favorite, dont elle craignoit les charmes. Cette nouvelle me fit frémir. J'en prévis obſcurément les ſuites, j'en écrivis à ma ſœur pour lui faire appercevoir le piège. Hélas! la cataſtrophe ne tarda point à juſtifier mes allarmes.

Mon beau-frère, qui aimoit paſſionnément ſon épouſe, s'inquiéta du ſéjour qu'elle faiſoit à Paris: il auroit ſouhaitté qu'elle vînt partager ſes ſoins pour le recouvrement de ſon bien, & la rappella en province. Ma ſœur, qui avoit un goût naturel pour la vie de Paris, dont elle avoit été ſi longtems abſente, ne put ſe réſoudre à le quiter ſi-tôt. Elle s'en excuſa ſur la néceſſité de s'y trouver à portée de lever les obſtacles que les héritiers pourroient former à la main-levée de ſes biens. La Marquiſe d'A... qui prenoit ombrage de ce ſéjour, eut ſoin d'inſpirer ſous main au Colonel des ſoupçons ſur la vertu de ſa femme, & lui fit donner pluſieurs avis anonymes des viſites du Duc R... Le Colonel enfin ſe piqua des lenteurs de ma ſœur, & revint à Paris pour tâcher de l'amener en province. Ma ſœur lui promit tout, & ne tint rien. Peut-être même n'étoit-elle plus aſſez maîtreſſe d'elle-même, pour rompre

rompre les funeſtes liens qui la retenoient à Paris. Mon beau-frère me fit prier de lui en écrire encore: je le fis, & l'invitai tendrement de me venir voir: j'offris même d'aller la chercher, pour lui fournir un prétexte honnête de ſe retirer. En cela, Meſdames, je faiſois un effort inconcevable ſur moi-même, car ſa viſite ne me promettoit rien de fort réjouïſſant: cependant je crus devoir encore cette fois faire céder la nature à la Religion, pour retirer ma pauvre ſœur du précipice où elle alloit tomber. Mais il étoit trop tard, & elle étoit engagée. Il y a même apparence qu'elle montra ma Lettre au Duc; car huit jours après on me ſignifia un ordre du Roi, qui me défendoit de ſortir de mon Abaïe. Je courus riſque dans cette occaſion d'être encore une fois ſacrifiée aux emportemens de ma ſœur. Tant il eſt vrai qu'on n'eſt jamais criminel à demi, dès-qu'une fois on a franchi les bornes légitimes que la Vertu a miſes dans tous les cœurs!

Le mien, accoutumé depuis longtems à la triſteſſe, abandonna à la Providence le ſoin de ma ſœur, & je me contentai de faire des vœux continuels pour ſon retour à elle-même. Son mari, devenu jaloux juſqu'à la fureur, ſe ſeroit porté à quelque violence, ſans le reſpect dû au Duc. Mais comme il craignoit lui-même qu'on ne l'arrêtât ſous quelque prétexte,

il

il diſſimula ſon chagrin, & affecta de rendre ſa confiance à ſon épouſe, qu'il comptoit ramener en province au printems ſuivant. On les voyoit ſouvent enſemble; ma ſœur le mettoit de ſes parties de plaiſir, & chacun auroit juré qu'ils étoient enſemble le mieux du monde. Je ne déciderai pas ſi leur réunion fut ſincère, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de ſonder les cœurs; mais l'évènement qui ſuivit, donna beaucoup à penſer.

On étoit alors dans les plaiſirs du Carnaval, & ma ſœur, qui aimoit paſſionnément la Danſe, fit partie avec ſon mari d'aller en maſque au Bal de l'Opera, avec quelques Dames qu'elle lui nomma, lui laiſſant le choix des amis qui viendroient les prendre pour les y mener. On a toujours cru que le Colonel avoit pris cette partie pour un rendez-vous. Quoi qu'il en ſoit, ma ſœur s'habilla pour ce divertiſſement, & à l'heure qu'elle ſe diſpoſoit à partir, deux perſonnes maſquées entrèrent dans ſa chambre, & s'y enfermèrent. Elle les prit ſans-doute pour les amis que ſon mari avoit choiſis. Mais quels étranges amis! Ils s'approchèrent d'elle, & lui mettant le piſtolet ſur la gorge, ils lui préſentèrent un poignard d'un côté, & du poiſon de l'autre, & l'obligèrent de choiſir auplutôt l'un des deux. On ne lui laiſſa point apparemment beaucoup de tems pour ſe déterminer. La pauvre Dame choiſit

choiſit le poiſon. Il étoit ſans-doute des plus ſubtils ; car ſuivant les conjectures que l'on en a tirées, il a dû faire ſon effet en beaucoup moins d'une heure de tems, puiſque ſa femme de chambre la trouva morte une demie heure après le départ des Maſques. Quel funeſte ſort pour une perſonne ſi aimable ! Hélas ! faloit-il tromper ſon aînée pour jouïr ſi peu du fruit de ſes intrigues, & les terminer d'une façon ſi tragique ! Ah ! ſi l'on méditoit autant ſur les ſuites du crime que ſur la manière de le commettre, que l'on s'épargneroit de remords & de tourmens !

J'ignorai pendant huit jours ce triſte évènement, qu'on me fit annoncer par le Prieur de.... homme propre à ces ſortes de commiſſions. Après m'y avoir préparée par beaucoup de préliminaires, il me remit la copie d'un Billet de mon infortunée ſœur, que l'on avoit trouvé commencé ſur ſa table. Il n'y avoit que ſix lignes, qui contenoient à peu près en ſubſtance ce qui ſuit, avec cette adreſſe.

A MA SOEUR.

„ Je meurs, ſans ſavoir à qui je dois
„ ma mort. Les auteurs s'étoient maſ-
„ qués. Ils m'ont préſenté le piſtolet.
„ O Dieu, que je ſouffre ! .. J'ai préféré
„ le poiſon au poignard. Ah ! je me
„ meurs.

„ meurs . . . Seigneur, pardonnez-leur „ cette violence, & à moi toutes mes „ fautes. Je vous en demande pardon, „ ma chère ſœur, & vous recommande ma pauvre fille . . . Ah que je „ ſouffre! Adieu . . . je me meurs . . . . „ Adieu, chère ſœur . . . .

Eſt-il néceſſaire, Meſdames, de vous dire que cette nouvelle & ce triſte Billet me jettèrent dans une affliction inconcevable? Je ſentis renaître toute ma tendreſſe pour cette infortunée ſœur, dont le ſouvenir me coute encore des larmes. „ C'eſt eſt donc fait, m'écriai-„ je, & le Ciel a frappé ce coup que je „ redoutois! Ah! plaiſe à Dieu que ce „ ſoit dans ſa miſéricorde, & non dans „ ſa ſévérité, & qu'il ait accepté le re-„ pentir tardif de ma miſérable ſœur! . . . „ Ah, ma chère ſœur! pourquoi avez-„ vous mépriſé mes avis! . . . Je l'avois „ prévu, ce ſort terrible qui nous ſépa-„ re . . . Mais qu'eſt devenue votre ame? „ Une maſcarade eſt-elle une diſpoſition „ prochaine à la mort " ? . . . Enfin, Mesdames, je pleurai, je gémis ſur ce triſte évènement, bien moins par les endroits ſenſibles à la Nature, que par ceux qui ont rapport à la Piété. Le Prieur eſſaya de me calmer par les tours ordinaires à ces Conſolateurs de profeſſion; mais ma douleur étoit trop vive pour recevoir ſitôt quelque adouciſſement.

Le ſilence du Colonel à mon égard; ſa

ſa fuite, qui ſuivit de près; l'enlèvement des bijoux, des nipes & de tout l'argent de ma ſœur après ſa mort, donnèrent lieu à le ſoupçonner de l'avoir avancée. Ceux qui l'en chargeoient, appuyoient leurs conjectures ſur la tranquilité qu'on lui avoit remarquée au Bal, pendant l'abſence de ſa femme. Elle n'étoit pas naturelle en effet, dans un homme dont la jalouſie avoit éclaté juſqu'à menacer le Duc. D'autres prétendoient que ma pauvre ſœur pouvoit bien être autant la victime de la jalouſie de ſa rivale, que de celle de ſon mari. Quoi qu'il en ſoit, le Colonel demeura chargé de ce crime déteſtable, & il n'a pas reparu depuis. Le Duc, qui en prit la vengeance fort à cœur, prit la peine de m'en écrire, en m'annonçant la révocation de ma Lettre de cachet. Quelque tendre & polie que fût ſa Lettre, je m'en trouvai offenſée, & je me contentai de l'en remercier ſèchement, & de le prier d'oublier & l'auteur & la victime de cet attentat. Bien des gens ont cru qu'il fut encore plus puiſſamment ſollicité d'étouffer cette affaire, par une perſonne intéreſſée à répandre de l'obſcurité ſur le genre de mort de ma ſœur, dont on ne parla plus qu'à l'oreille. Quant à moi je m'occupai à la pleurer, & à employer le crédit de mes amis pour conſerver à ma nièce (unique & triſte fruit des amours de ma ſœur) le peu de bien

qui

qui lui reſte. On lui a nommé des tuteurs étrangers, dont les ſoins ſeront apparemment moins intéreſſés ; & cette enfant doit m'être remiſe juſqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Cette chère nièce eſt actuellement dans un Couvent à Nancy, où ſa mère la laiſſa en revenant en France ; & je dois l'y prendre en partant d'ici, pour la ramener avec moi. Je me propoſe de l'élever ſous mes yeux, & de la précautionner contre les dangers du Monde, par la repréſentation continuelle des malheurs de ſa mère. Je me flatte que cet exemple domeſtique eſt une des plus puiſſantes leçons que je puiſſe lui faire, pour lui inſpirer les ſentimens de la ſolide Vertu, & la lui rendre précieuſe, même par amour-propre.

Aſſurément, Madame, dit alors la Ducheſſe, cette hiſtoire, ſes circonſtances & ſon dénouement ont quelque choſe de bien triſte & de bien touchant. J'en ſuis toute attendrie, & je ne comprens pas que vous ayez pu ſoutenir ces étranges évènemens. Il faut, dit Milady, que Madame ait une force d'eſprit bien ſupérieure, & une vertu bien rare pour n'avoir pas voulu rompre des engagemens qui la condamnent à la retraite, tandis qu'elle ſeroit ſi utile à la conſolation de ſa famille. Hélas ! ajouta le Comte, le malheur a ſes reſſources ; & je ſuis ſûr que Madame en

en a trouvé beaucoup dans la retraite, qui me paroît l'unique consolation des Malheureux. Je le suis moi-même; & il me semble que je le serois moins, si je pouvois trouver quelque Désert où rien ne pût troubler ma rêverie. La belle idée! s'écria Mr. Lake en riant. Croyez-moi, Monsieur le Comte, le vrai remède à la mélancolie la mieux fondée, est de la dissiper dans le commerce du Monde. Allons, allons Mesdames, dit-il en donnant la main à la Duchesse, il faut retourner au Bourg, de peur qu'il ne prenne envie à Mr. le Comte de se faire Hermite en ce lieu. Il y trouveroit une maison toute prête ... Sa saillie réveilla un peu la gayeté que le récit de l'Abesse avoit amortie, & l'on reprit le chemin de Spa.

Il étoit heure de dîner quand nous y arrivâmes, & nous allâmes droit à table, où nous trouvâmes de nouveaux visages. Il étoit arrivé beaucoup de monde la nuit précédente, & ce même matin: la plupart venoient de Chaud-Fontaine, où bien des gens vont se préparer au régime de Spa par ses Bains purgatifs. Ils nous racontèrent tant de choses des agrémens de ce lieu, que je regrettai de n'y avoir pas été auparavant. Le Marquis, qui ne le connoissoit pas, marqua beaucoup d'envie d'y aller. Nous en fîmes la partie entre nous, en cas que les Dames n'en voulussent pas être, & nous la re-

mîmes après leur départ. Mr. Lake, toujours prêt d'aller où le plaiſir l'appelloit, ſe chargea de le leur propoſer, & nous allâmes chez elles d'abord après dîner. Milady accepta la partie. La Ducheſſe voulut que l'Abeſſe en fût, & nous l'allâmes chercher. Elle ſe fit un peu prier, mais enfin elle y conſentit. Les Dames nous laiſſèrent le ſoin d'en règler les voitures. Nous envoyâmes à l'heure même retenir des chevaux; mais comme d'autres les avoient arrêtés pour une promenade qu'ils devoient faire le lendemain, notre partie fut remiſe au jour ſuivant. L'Abeſſe, qui avoit ſon propre équipage, y offrit une place à la Ducheſſe & à Milady: les deux autres Dames prirent une chaiſe, & nous arrêtâmes que les femmes de chambre iroient dans une autre, & que nous eſcorterions la compagnie à cheval.

Des parties ainſi bruſquées ont toujours beaucoup plus d'agrément, (nous l'avions déjà éprouvé à Franchimont,) & celle-ci n'en manqua point. Le plaiſir ſeul de la règler en fut un fort grand pour la compagnie, & nous nous y livrâmes avec tant de goût, que nous nous promenions ſans ſavoir où nous allions, & ſans deſſein fixe, tout occupés du voyage de Chaud-Fontaine. Cette diſtraction nous mena inſenſiblement ſur le chemin d'Aix-la-Chapelle. Mais... où allons nous, dit la Ducheſſe? Chacun ſe fit la même queſtion,

tion, ſans pouvoir y répondre. Je crois, dit l'Abeſſe, que ces Meſſieurs nous mènent en pélerinage à ces Croix qui ſont au haut de la Montagne . . . Et pourquoi non, Madame, répondit Mr. Lake ? Savez-vous que c'eſt le plus bel endroit du monde, & qu'il n'eſt pas permis de partir de Spa ſans y avoir été faire un tour ? Nous voilà preſque à michemin, je vous conſeille de faire la route entière. Jugez, continua-t-il, des belles vues que l'on y doit trouver, par les charmantes perſpectives que l'on découvre d'ici. Mr. le Comte y pourra choiſir quelque place à ſouhait, pour bâtir ſon Hermitage .... L'air étoit clair, il ne faiſoit pas fort chaud ce jour-là, & nos Dames étoient dans leur humeur ambulante. L'on réſolut de grimper les Montagnes. Pendant qu'on faiſoit une petite halte pour reſpirer, le Marquis dépêcha ſon valet au Bourg, pour faire apporter quelques bouteilles de vin de Rhin, en cas que les Dames euſſent beſoin de ſe rafraîchir. Mr. Lake, qui l'entendit, le chargea ſecrètement d'avertir Mr. Gratiani de cette partie, afin qu'il pût imaginer quelque petite fête pour ſurprendre les Dames, & lui marqua la ſeconde Croix pour rendez-vous.

Après avoir donné ces ordres, Mr. Lake revint auprès des Dames ſans leur en parler, & les amuſa à leur faire obſerver tous les environs de Spa, qui quoique

ſauvages ſont très-agréables dans la perſpective. Comme il en connoiſſoit juſqu'au moindre ſentier, il nous mena inſenſiblement juſqu'à la Croix la plus éloignée; c'eſt celle qui eſt du côté de Liège. Nous nous y repoſâmes, car la route eſt difficile. Il me parut que c'étoit le point de vue le plus favorable au Bourg de Spa, & je tirai mon crayon pour en lever un Plan *à vue d'oiſeau.* Je fus aſſez heureux pour y réuſſir, & chacun le reconnut à la prémière eſquiſſe. Ce ſuccès m'engagea à le perfectionner, tandis que la compagnie cauſoit avec un Payſan qui ſe trouvoit-là, & qui travailloit à défricher la Bruyère; car tous les environs de Spa ne produiſent autre choſe. La ſtérilité de ce terrein vient aſſurément de ce qu'il eſt plein de Mines, dont les vapeurs chaudes, ſèches & tranchantes, écartent les parties les plus ſolides des Plantes, & brulent leurs racines. Auſſi ne voit-on jamais des Eaux minérales en des Pays gras. Quelqu'un demanda à ce Payſan, pourquoi on voyoit preſque toujours de la fumée ſur les Montagnes voiſines; car en quelques endroits, on les prendroit pour les cimes du Mont Véſuve. Le Payſan nous apprit que c'étoit la manière de préparer la terre, avant que de l'enſemencer. L'Abeſſe, qui avoit du goût pour l'Agriculture, le fit raiſonner ſur cette manœuvre. Le bon-homme l'expliqua aſſez clairement à ſa manière, mais

dans

dans un langage que nous avions peine à entendre. En voici le précis.

Le Prince de Liège, nous dit-il, qui eſt notre Maître, eſt Seigneur de toutes les terres que vous voyez, & il ſeroit bien riche ſi elles étoient toutes labourables. Comme la choſe eſt impoſſible, par la faute du terrein, & par le défaut d'hommes, parce que la moitié de ce Pays eſt occupée par des Prêtres, des Moines & des Religieuſes, Son Alteſſe permet à chacun de prendre & de cultiver le terrein qu'il veut. On choiſit ordinairement quelque endroit où les voitures ou les chevaux puiſſent arriver, & alors on ſe met à ſonder la terre, pour défricher la place où la pierre eſt plus couverte de ſable. Après qu'on a haché les racines de la Bruyère, on les range par monceaux, & l'on y met le feu: la cendre qu'elle produit tient lieu de fumier, & engraiſſe la terre, qui rapporte aſſez abondamment la prémière année, mais beaucoup moins la ſeconde. Sans-doute, lui dit la Ducheſſe, que votre Prince tire quelque choſe de votre récolte. Oui, Madame, le plus beau & le meilleur; car il faut lui payer la dîme des gerbes qu'on lève, ſans compter ce que le gibier mange; encore n'ôſeroit-on tirer deſſus. Mais quel grain ſemez-vous dans vos terres, lui demanda l'Abeſſe? eſt-ce du Froment? Vraiment non, dit-il; avec toute notre travail, nous avons

encore bien de la peine à lui faire produire un peu d'Avoine, de Seigle ou d'Epautre. Ce terroir eſt ſi ingrat, que la terre même que nous brulons ne porte que deux fois. Cependant, quand on veut faire les fraix de la recharger de chaux, elle demeure en vigueur juſqu'à dix-huit ou vingt années de ſuite, & porte indifféremment toutes ſortes de grains. Mais tout le monde ne peut pas riſquer cette dépenſe. A ce qu'il me paroît, lui dit quelqu'un de la compagnie, la Chaſſe eſt excellente ici. Oui, oui, pour les Officiers du Prince, dit le bon-homme. Ils ne ſe nourriſſent que de Perdrix, Gelinottes, Coqs de Bruyère, Chevreuils & Sangliers, qui ſont ici très-abondans pour notre malheur. Son Alteſſe eſt ſi jalouſe de ſa Chaſſe, qu'il vaudroit mieux qu'un Payſan eut tûé ſon Père, que d'avoir été pris tirant ſur un Lièvre. Nous ſommes même obligés d'emmuſeler tous nos chiens, & de leur attacher un bâton au cou, pour les empêcher de quêter & de ſuivre le gibier; & ſi malheureuſement nos chiens s'échappent ſans être accommodés de cette façon, les Garde-chaſſes les tuent ſans que nous oſions dire un mot.

Ce bon-homme nous divertiſſoit par ſes contes qui n'étoient pas dépourvus de ſens, & nous prenions plaiſir à l'entendre. Mais Mr. Lake s'appercevant que j'avois ceſſé de deſſiner, fit ſigne au Mar-

Marquis d'engager les Dames à prendre le chemin de l'autre Croix, & nous nous remîmes en marche. Le bon-homme, à qui nous avions donné quelque argent pour boire, s'offrit à nous conduire par les ſentiers les plus aiſés, & nous arrivâmes à la Croix du milieu ſans beaucoup de peine. Nous lui demandâmes pourquoi l'on avoit mis toutes ces Croix ſi près les unes des autres? Il nous dit bonnement, que c'étoit pour empêcher que le tonnerre ne vînt tomber ſur le Bourg; que ce merveilleux préſervatif avoit été révélé à un bon Père Capucin par St. François; & qu'en effet, depuis qu'elles étoient plantées ſur ces Montagnes, la foudre avoit reſpecté les maiſons de Spa. L'Abeſſe ſourit elle-même de ſa ſimplicité, que nous ne voulûmes pas relever, pour ne pas le ſcandaliſer par des réflexions audeſſus de ſa portée. Quelqu'un pourtant m'a dit depuis, qu'il n'y avoit d'autre miſtère dans ces Croix, que la pieuſe invention d'un Capucin, qui voulut en faire des perſpectives dévotes, parce qu'elles répondent aux trois principaux points de vue de leur Couvent. Quoi qu'il en ſoit, le bon-homme y fit ſa prière, & ſe mettoit en train de nous raconter bien d'autres merveilles, lorſque nous fûmes interrompus par le bruit des Cors de chaſſe & des Hautbois que Mr. Gratiani amenoit. Cette ſymphonie ſurprit agréablement les Dames, qui accuſèrent

le Marquis de cette galanterie, Il s'en excuſa, & Mr. Lake affecta d'en être également ſurpris. Le miſtère s'expliqua une demi-heure après, par l'arrivée du Signor. Il étoit ſuivi de nos valets, qui apportoient un panier de bouteilles, & des biſcuits, qui firent beaucoup de plaiſir aux Dames. A cette ſymphonie ſuccéda celle des Harpes & des Violons, qui s'étoient placés dans la Bruyère voiſine, ſans qu'on les eût appreçus. Les Dames ſe repoſèrent juſqu'à ſix heures, qu'elles voulurent deſcendre. Mr. Lake les conduiſit juſqu'au haut du chemin d'Aix, où elles trouvèrent des chaiſes pour les ramener. Il y avoit auſſi des chevaux pour nous tous, pour nos valets, & pour les Cors de chaſſe. Il obligea les Dames de ſe placer dans les voitures, & nous força de monter à cheval, quoique nous n'euſſions ni bottes ni éperons; & nous deſcendîmes la Montagne au ſon des Inſtrumens. Quand nous fûmes vers le bas, l'Italien pria les Dames de deſcendre, pour grimper à un petit Cabinet de verdure, célèbre parmi les Bobelins ſous un nom que l'on oſe à peine prononcer devant les Dames. Elles s'effarouchèrent d'un nom ſi groſſier, & s'excuſèrent d'y monter, ſur la fatigue de leur promenade; mais il les en pria ſi inſtamment, & Mr. Lake les en preſſa auſſi ſi fort, qu'elles eurent la complaiſance d'y aller.

Ce lieu, qui n'eſt autre choſe qu'un petit

petit cabinet, n'a rien de vilain que le nom qu'il porte; apparemment pour avoir été la ſcène de quelques vieilles galanteries. Il domine ſur tout le Bourg, & la vue y eſt charmante. Il eſt à mi-côte, & tout propre à faire un lieu de plaiſir. Mr. Gratiani y avoit fait ſervir une collation, auſſi propre que le peu de tems qu'il avoit eu pouvoit le permettre. Il y avoit des confitures ſèches & liquides, toutes ſortes de biſcuits, des écreviſſes, enfin de tout ce que l'on trouve à Spa. Cette galanterie imprévue charma les Dames, elles ſe mirent à table, & y firent le petit ſouper des *Bobelins*. On s'y réjouït beaucoup. La ſymphonie s'y étoit rendue, & ſoulageoit les Cors de chaſſe & les Hautbois, que le Signor avoit ſoin d'animer avec force bouteilles. Cette Muſique nous mit tous en joie. L'Abeſſe, le Marquis & le Comte oublièrent leurs malheurs, & chantèrent chacun à leur tour. Il n'eſt point en effet de mélancolies qui puiſſent tenir contre ces innocens plaiſirs; & je crois que ſans eux les Eaux de Spa, toutes merveilleuſes qu'elles ſont, feroient bien moins de miracles. Quoi qu'il en ſoit, nous fîmes l'honneur entier à la fête de Mr. Gratiani. Il accompagna ce petit Divertiſſement de tant de politeſſe, qu'il nous engagea de reſter juſqu'au petit ſoir dans ce joli endroit; & ſi le terrein avoit été aſſez grand pour y danſer, les Dames y auroient accepté le

Bal, tant cette petite fête leur plaiſoit. La ſymphonie nous ſuivit juſqu'au Bourg, nous y rentrâmes au bruit des Inſtrumens, & notre Cortège qui avoit l'air d'une Cavalcade, y porta la joie. Chacun mit la tête à la fenêtre pour nous voir paſſer, & l'on vint emprunter notre ſymphonie pour un Bal qui ſe donnoit, où l'on invita les Dames. Elles remercièrent, parce qu'en effet elles devoient être fatiguées; & elles prièrent le Signor Gratiani de céder les Violons à la compagnie qui les demandoit. La Ducheſſe nous retint juſqu'à dix heures chez elle, après quoi elle nous congédia juſqu'au lendemain, où elle nous invita encore à la Sauvenière, s'imaginant que notre gayeté étoit un effet de ſes Eaux. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elles nous convenoient davantage après la petite débauche que nous avions faite, vu qu'elle a des qualités rafraîchiſſantes; au lieu que nous aurions couru riſque de nous enivrer à la Géronſtère, dont les vapeurs auroient réveillé les fumées du vin que nous avions bu la veille.

Perſonne ne manqua au rendez-vous, le Signor Gratiani s'y trouva auſſi, & depuis ce jour il fût beaucoup plus aſſidu avec nous qu'auparavant. Les Dames lui firent la guerre ſur ſon humeur volage, & le prièrent de venir prendre quelquefois part à nos converſations, pour ſe payer de la peine qu'il avoit priſe de nous raconter ſon hiſtoire. Elles lui firent

rent auſſi quelque politeſſe ſur ſon impromptu de la veille, dont elles le remercièrent de nouveau, & nous partîmes. Nous trouvâmes encore la Sauvenière obſédée de la Troupe Eccléſiaſtique & Monachale, dont nous eûmes peine à percer les rangs pour approcher de la Fontaine. Un des Moines à qui nous avions donné l'aumône la veille, ayant reconnu la Ducheſſe, lui fit faire place, & lui préſenta un gobelet. La Ducheſſe l'alloit boire, mais tout à coup elle le renverſa avec un air de dégoût qui ne lui étoit pas ordinaire. Elle n'attendit pas même que nous lui demandaſſions la raiſon de ſa répugnance. Fi! nous dit-elle, ſortons d'ici, & ne buvons pas; j'ai vu une femme qui ſe lave les pieds dans la Fontaine... Dans la Fontaine! s'écria l'Abeſſe. Ah! c'eſt un ſacrilège qui ne peut reſter impuni. Mais ne vous trompez-vous pas, Madame, lui dîmes-nous? La Ducheſſe aſſura ſi poſitivement qu'elle l'avoit vu, que je fendis la preſſe avec Mr. Lake, pour avoir raiſon de cette affaire, en prendre des témoins, & dreſſer notre plainte au Capitaine ou Major de Spa. Nous vîmes effectivement une femme qui avoit le pied dans l'eau, & qui buvoit actuellement. Mr. Lake couroit à elle pour l'en arracher; mais j'obſervai aſſez à tems que l'Eau dans laquelle elle avoit plongé le pied, n'étoit pas celle de la Fontaine même,

me,

me, mais une eſpèce d'égoût qui eſt tout contre. Les Dames, à qui quelqu'un avoit déjà aſſuré la même chose, s'étoient approchées pour s'en convaincre par leurs yeux ; & quand la femme eut fini ſa cérémonie, nous bûmes tous ſans répugnance. Nous demandâmes à un jeune Prêtre fort alerte qui ſe trouvoit près de nous, ce que ſignifioit cette ſingularité, ſi c'étoit un acte de Dévotion, ou une pratique de Médecine ? C'eſt, nous dit-il, l'un & l'autre, à ce qu'elle croit ; & ce n'eſt à mon avis qu'une extravagance, contre laquelle pourtant on n'oſeroit ici crier trop haut à cauſe du peuple. Ce trou, dit-il, où vous lui avez vu mettre le pied, n'eſt proprement qu'une pierre creuſée exprès, par où la grande Fontaine ſe décharge du ſuperflu de ſes eaux en hiver, & lorsqu'elle n'eſt pas fréquentée. Le hazard a voulu que ce trou, qui ne reſſemble pas mal à un grand ſabot, ait paru à quelques-uns avoir la forme d'un pied d'homme, & ſur cela la Dévotion a bâti une grande hiſtoire. Les bonnes gens du Canton ont imaginé, contre toute vérité, que *St. Remacle*, Patron de Spa, avoit demeuré ici ; que la Cabane que vous voyez eſt bâtie ſur les débris de ſon Hermitage ; & que la vertu de cette Fontaine eſt une ſuite miraculeuſe du ſéjour qu'il a fait en ces lieux. On a embelli cette hiſtoire de plus d'une merveille,

veille; car il n'en coute pas plus, quand on eſt en train d'imaginer. Il a été révélé à quelque Dévote, que le bon Saint étant un jour en prière, & s'y étant endormi, ſon pied s'y étoit enfoncé, & y avoit laiſſé l'empreinte que vous voyez, pour lui faire confuſion de cette petite faute. Mais comme il la répara ſans-doute dans la ſuite par ſa ferveur, il a laiſſé dans ce trou une impreſſion de ſainteté très-fertile en prodiges. Ce trou, que l'on appelle pour cela *le pied St. Remacle*, convient, dit-on, à toutes ſortes de pieds de quelque grandeur qu'ils ſoient, & on regarde cela comme une merveille. Mais ce qui vaut bien mieux, continua l'Abé en riant, c'eſt que toute femme qui ne peut avoir d'enfans, y trouve la fécondité après avoir bu neuf verres de cette eau pendant neuf jours de ſuite, ayant le pied dans cette bénite pierre. C'eſt-là ce que faiſoit la femme qui vous a paru ſe laver dans la Fontaine, & elle croit fermement qu'au bout de neuf mois le miracle s'opèrera.

Je n'en doute pas, dit Mr. Gratiani, ſi ſon mari eſt auſſi jeune & auſſi crédule qu'elle. Ah! Monſieur, repartit l'Abé, le miracle n'eſt pas ſi facile: car cette femme, qui n'a pas trente ans, a déja uſé quatre maris, ſans compter ſept ou huit gros galands dont elle étoit veuve dès l'âge de vingt ans, ſans avoir un ſeul enfant. Juſqu'ici elle ne s'en eſt pas extrê-

trêmement ſouciée : mais ſon quatrième mari, qui eſt fort riche & fort vieux, la menace de ne lui rien laiſſer, ſi elle demeure ſans enfans. Le trait ſeroit fatal ; car elle s'eſt toujours flattée d'étendre ſon douaire ſur tout le pays, dont elle a déjà mis les trois quarts à contribution. Oh bien, dit la Ducheſſe, je ne m'étonne plus de ſa dévotion ; mais je la crois mal placée, & je penſe qu'un joli petit Saint, un peu plus jeune, rendroit le miracle plus ſûr. Je vois bien, Madame, reprit l'Abé d'un ton goguenard, que vous ne connoiſſez pas *St. Remacle.* Rien ne réſiſte à ſa vertu. Il a ſu plus d'une fois attendrir les pierres ; en voici encore une vis-à vis la Fontaine, qui conſerve l'empreinte de ſa main. L'Abé, en diſant cela, nous montra une pierre, où l'on voit en effet une figure aſſez informe de doigts étendus, qui n'eſt qu'une de ces bizarreries de la Nature, qui ſe plaît dans ces ſortes de jeux. . . . Oh pour le coup, dit Milady, je me rends. Honneur à Mr. *St. Remacle* ; car, à en juger par les traces de ſes pieds & de ſes mains, il doit avoir été un des plus grands Saints qui fut jamais, Sans-doute il étoit parent de *St. Chriſtophle* ; & aſſurément ſi Rabelais l'avoit connu, il l'auroit mis dans la généalogie de ſon Pantagruel. La penſée de Milady nous fit faire à tous des éclats de rire. Mais doucement, dit l'Abé, car

car ſi ces Liégeois nous entendoient, nous ſerions lapidés.

Mr. l'Abé a raiſon, dit le Marquis, & je me ſuis trouvé dans le cas. Etant aſſez jeune encore, je fus en garniſon à Abbeville en Picardie. Quelques Officiers de notre Régiment me mirent d'une partie qu'ils faiſoient à un petit Bois, à demi-lieue de la Ville. Dans cet endroit il y a une Chapelle dédiée à un *St. Millefort*, qui guérit, dit-on, les enfans de la fièvre, des vers, & de ce qu'on appelle la Maladie Angloiſe. Nous vîmes quantité de Nourrices qui y apportoient leurs enfans, & nous allâmes voir la cérémonie. Elle eſt dans le même goût que celle-ci. Il y a une pierre conſacrée par leur *St. Millefort*, ſur laquelle il faut aſſeoir trois fois ces pauvres petits enfans à nud. Cette bizarrerie me fit rire. Les femmes en furent ſi ſcandaliſées, que ſans l'arrivée de mes amis qui y régaloient la Vicomteſſe de Melun, & quelques Dames des plus qualifiées du Pays, j'aurois été mis en pièces. J'en fus quite pour quelques égratignures, & quelques ſottiſes que j'eſſuyai.

Parlons donc plus bas, reprit l'Abé, & venez voir encore une Relique précieuſe; c'eſt le four où *St. Remacle* cuiſoit ſon pain. Ce four n'eſt qu'un trou aſſez petit, naturellement creuſé dans une roche voiſine, & qui n'eſt pas meſuré à l'ap-

l'appétit que devoit avoir un Saint de cette taille, ſi ſon eſtomac étoit proportionné à ſes pieds & à ſes mains. Nous vîmes cependant pluſieurs perſonnes aller après nous regarder ces bagatelles, & les baiſer avec un grand air de vénération : tant l'eſprit de Superſtition a de force pour métamorphoſer les choſes les plus viles, & conſacrer les idées les plus ridicules!

Etant revenus à la Fontaine pour boire quelques verres, nous y trouvâmes le Médecin que nous avions vu les jours précédens à Géronſtère. Il vint ſaluer les Dames, qui lui demandèrent ce qu'il venoit faire à cette Fontaine. Il répondit qu'il y étoit venu la goûter encore, avant que de repartir; parce qu'il méditoit de travailler à ſon retour ſur ces Eaux, & qu'il vouloit s'aſſurer de l'inconſtance dont on les accuſe à l'égard de leurs minéraux, qu'elles varient quelquefois ſuivant les ſaiſons, étant ſenſibles à l'accroiſſement & au décroiſſement de la Lune. Il nous fit comprendre que les divers Traités des Eaux de Spa imprimés juſques-là, excepté celui de Henri de Heers, & la Diſſertation de Mr. Chrouet, lui paroiſſoient mal digérés; & qu'il croyoit devoir ce ſervice au Public, en lui communiquant les obſervations qu'il avoit faites depuis vingt ans qu'il en étudioit les principes. Il nous dit encore qu'il avoit coutume de venir tous les ans à Spa,

Spa passer cinq ou six jours, pour observer la nature de ces Eaux, dont les Médecins & les Particuliers abusoient trop souvent, les uns par ignorance, & les autres par indiscrétion. On est si fort persuadé en général, dit-il, du pouvoir des Eaux Minérales, qui sont très-abondantes dans le Pays de Liège & les environs, qu'il suffit qu'il y ait du minéral dans quelque Fontaine, pour que, sans en examiner les qualités, on y envoie indifféremment tous les Malades, non seulement aux Eaux de Spa, mais à celles de Bru, d'Isier, de Chevron & de Nivarlet, Villages assez près d'ici, & qui ont aussi des Sources métalliques & minérales, mais toutes différentes dans leurs principes & dans leurs effets. Il arrive de-là, que quantité de personnes à qui elles ne conviennent pas, s'en trouvent mal & décrient nos Eaux, au lieu que tout le blâme devroit retomber sur ceux qui les ordonnent. Voilà par exemple, dit-il, un Professeur de Louvain, que je trouvai en arrivant ici à Géronstère. Il y étoit venu sans savoir qu'il y eût quelque différence dans nos Fontaines, & avoit choisi celle-là comme la plus gaye. Son Médecin lui avoit seulement ordonné les Eaux de Spa en général. Il buvoit seize verres comme les autres, & n'en rendoit pas un. Son estomac s'étoit gonflé, il ne pouvoit même plus se soutenir; il avoit l'air d'un homme ivre; il ne pouvoit

ni dormir, ni manger ; & cependant il s'efforçoit encore de boire. J'en eus pitié, je lui fis quelques queſtions, je ſus enfin que ſon mal demandoit des rafraîchiſſemens. Je lui conſeillai de venir à la Sauvenière, je l'y amenai moi-même, & le même jour il rendit une quantité prodigieuſe d'eau. Ce n'eſt aujourd'hui que le quatrième jour qu'il en prend; cependant le ſommeil & l'appétit lui ſont déjà revenus, & il ſe trouve à demi guéri. Il m'appelle ſon Sauveur, & voudroit me retenir ici, mais je repars demain. C'eſt dommage, Monſieur, dit la Ducheſſe, que vous ne faſſiez pas ici votre ſéjour, vous ſeriez d'une grande utilité aux Malades. Pour nous, quoique nous nous portions bien, nous ſommes charmées de vous entendre, & ſi vous preniez votre chemin par Chaud-Fontaine où nous allons demain, nous nous ferions un plaiſir de vous y avoir. Le Médecin accepta la partie, à condition qu'on lui permettroit d'aller coucher à Liège, où il étoit attendu.

Comme il étoit extrêmement au fait de tout ce qui regardoit ces Fontaines, nous lui fîmes pluſieurs queſtions ſur celle où nous étions, & ſur la petite Source de Groesbeek. Nous lui demandâmes auſſi, ce qu'il penſoit de la vertu prolifique de St. Remacle. Il en rit de tout ſon cœur, & nous dit franchement, qu'il étoit bien honteux pour ſa Religion, qu'elle autoriſât

riſât des puérilités auſſi ridicules. Mais que voulez-vous, dit-il? tant qu'il y aura des Moines, il y aura des Miracles; c'eſt-là la baſe de leur cuiſine. Cependant, ajouta-t-il en riant, dans l'eſpèce de prodiges dont nous parlons, les bons Pères ſont très-modeſtes, & ils ont toujours l'humilité de faire honneur à leur Saint de certains miracles éclatans, qui ne ſont dûs qu'à la vertu de quelque gros Frère.

Il eſt vrai, dit-il, que la Sauvenière contient un peu de ſouphre, & qu'elle participe de quelques-unes des qualités de la Géronſtère. Mais ces qualités ſont tellement abſorbées par le nitre & autres minéraux, que ce qu'elle tient de la Géronſtère y eſt preſque imperceptible, & n'en peut par conſéquent produire les effets prolifiques. Elle eſt d'ailleurs très-différente en tout. Effectivement, dit le Marquis, il me ſemble que la terre qui eſt autour de ſon baſſin, eſt d'une autre couleur. Elle a auſſi un autre goût, dit le Médecin. Sur le champ il alla ramaſſer avec un couteau un peu de craſſe jaune comme de l'Ocre, & il nous en fit goûter. Cette terre, qu'il appelloit la *Rubrique*, étoit douce comme du ſucre, au lieu que celle du Pouhon pique la langue, & que celle de Géronſtère eſt un peu acre. Il nous expliqua toutes les raiſons de ces différences, d'une façon qui plut infiniment davantage à Mr. Lake, qu'à ceux de la compagnie, qui n'étoient pas

auſſi avancés que lui dans la Chymie.

Le Marquis, pour ramener la converſation à la portée des Dames, demanda au Médecin ſi la ſource de Groesbeek étoit la même que celle de la Sauvenière. On le croiroit, dit-il, à les voir ſi près l'une de l'autre;car elles ne ſont éloignées que d'environ dix pieds. Ce ſont cependant deux Sources ſéparées. Mais quoiqu'elles ayent eſſentiellement les mêmes minéraux & les mêmes ſels, il y a dans leurs effets quelques petites différences, dont tout l'avantage eſt pour la Sauvenière. Ces différences ſont cependant ſi légères, que je conſeille ſouvent indifféremment l'une au défaut de l'autre ; & quand la Sauvenière tarit, on peut ſans ſcrupule boire du Groesbeek. Il a été même un tems où l'on s'eſtimoit très-heureux d'y avoir recours; ce fut après le Tremblement de terre de 1692, qui maltraita beaucoup la Sauvenière. Elle en fut ſi conſidérablement altérée, qu'on ne la reconnoiſſoit plus, & qu'elle ne contenoit pas le tiers des minéraux qu'elle avoit auparavant. Cet affoibliſſement étoit d'autant plus ſurprenant, que la Source de Groesbeek ſe conſervoit dans toute ſa force. Elle fut auſſi pour lors l'unique reſſource des Malades; la diſgrace de ſa voiſine établit ſa réputation, & fit connoître tout ce qu'elle valoit. Cependant les Habitans de Spa, affligés du malheur de la Sauvenière, la plus antique de leurs Fontaines,

taines, cherchèrent tous les moyens de la rétablir dans ſon ancien luſtre. Il comprirent que cette altération ne pouvoit venir que du mêlange de quelque Source d'eau douce, qui dans la ſecouſſe & l'ébranlement du rocher ſe ſeroit unie à la Source minérale. Ils dépavèrent avec beaucoup de précaution cette eſplanade, & firent creuſer doucement tout autour, pour découvrir d'où venoit le mal. Enfin, après beaucoup de peines, de ſueurs & d'inquietudes, ils trouvèrent ici la veine d'eau douce vers l'Orient, & la détournèrent par un conduit ſouterrain dans ce petit Ruiſſeau vis-à-vis de nous. Ce fut un grand bonheur; car cette Source, qui s'eſt accrue conſidérablement, eût entièrement abſorbé la Sauvenière. Après cette découverte, on épuiſa la Fontaine minérale pendant pluſieurs jours de ſuite, & on s'apperçut qu'elle avoit repris ſes prémières qualités, qu'elle a toujours conſervées depuis. Dès-qu'on fut ſûr de ſa rédintégration, on abandonna le Groesbeek pour revenir à l'ancienne.

Cela eſt naturel, dit le Comte. Mais pourroit-on demander à Mr. le Médecin, ſur quoi eſt fondé ce qu'il vient d'avancer ſur l'antiquité de cette Fontaine? Il me paroît que cet honneur eſt dû au Pouhon, puiſqu'il eſt au milieu du Bourg, que l'on a vraiſemblablement bâti autour, parce que le concours y étoit plus grand, & que c'eſt-là qu'il a commencé, d'où

l'on peut conjecturer que le Pouhon a d'abord été connu. Permettez, dit Mr. Lake, que je vous dise que cette raison ne prouve rien; parce que le Bourg n'a pas toujours été où il est aujourd'hui; mais il étoit au lieu où sont encore ces mazures du côté de Liège, que l'on appelle *le Vieux Spa*. D'ailleurs, on a dû choisir le terrein le plus commode pour le Bourg, & vous m'avouérez que la situation de la Sauvenière n'est point habitable. J'en conviens, dit le Comte, mais je voudrois au-moins savoir s'il y a quelques raisons pour ajuger à celle-ci l'honneur de l'antiquité, & il me semble que cette curiosité n'est pas indigne de nous. Elle est très-légitime, répondit le Médecin; mais je vous avoue qu'il me seroit difficile de la satisfaire, n'ayant jamais lu sur cela rien de bien positif, & je ne sache point qu'aucun Auteur se soit donné la peine de remonter à l'origine de ces Fontaines. Oh! si cela est, dit Milady, vos Médecins de Liège sont donc bien négligens. Il me semble que des Fontaines qui donnent tant de lustre à leur Pays & à leur Pratique, méritoient bien cette attention. Elle eût été pour le moins aussi intéressante, que le détail ridicule que l'un d'eux nous fait dans son Livret que je viens de lire ici, dans lequel il nous décrit gravement jusqu'aux *lieux secrets* & aux *gazons où les Bobelins vont se soulager*. Le Médecin rit lui-même

me de la critique de Milady, & promit de satisfaire notre curiosité l'après-midi, autant qu'il le pourroit. On lui donna rendez-vous sur les trois heures chez Salpeteur, de qui l'on espéroit aussi tirer quelques lumières sur cette antiquité. La compagnie alla faire encore quelques tours de promenade sur la terrasse, tandis que je levois le plan de ces Fontaines; & quand j'eus achevé, nous retournâmes au Bourg.

Nous ne fûmes pas plutôt levés de table, que nous allâmes chercher les Dames pour les amener chez Salpeteur. Comme la compagnie étoit nombreuse, nous nous assîmes sur le parapet du Pouhon. Le Médecin y étoit déjà, & dit aux Dames, qu'en cherchant dans son portefeuille, il y avoit trouvé des notes sur l'antiquité des Fontaines de Spa, qu'il ne croyoit pas avoir, & qui pourroient faire plaisir à la compagnie, si on vouloit lui permettre de les communiquer. On l'en pria avec empressement, & on lui promit toute l'attention possible: on s'en faisoit un plaisir, parce qu'il parloit très-poliment.

Ce n'est pas sans raison, dit-il, que l'on regarde la Sauvenière comme la plus ancienne des Fontaines. Il y a apparence qu'elle étoit connue à Pline, qui vivoit dans le prémier siècle, & qui écrivoit sous les Empereurs Vespasien & Tite. J'ai dix raisons pour croire que c'est d'el-

le dont il parle au Liv. 31. de ſon Hiſtoire Naturelle, Chap. 2. ſous le nom de *Fontaine de Tongres*, & je n'en ai pas une pour penſer le contraire. L'argument eſt fort, dit le Comte, & je me rends s'il eſt prouvé. Je l'eſpère, Monſieur, reprit le Médecin, permettez ſeulement que j'établiſſe mon opinion. Pline parle d'une *Fontaine de Tongres*, dont les Eaux ſalutaires ſont extrêmement claires, & s'élèvent du fond de leur Source à la ſuperficie par petites bulles, ou bouteilles; parfaitement tranſparentes. Il dit que ces Eaux ſont acides, ferrugineuſes, rafraîchiſſantes, qu'elles ſe troublent à la chaleur; & enfin qu'elles ſont ſpécifiques pour guérir les Fièvres, pour évacuer l'Hydropiſie, & ſur-tout pour réſoudre la Pierre & la Gravelle. Je vous demande, Meſdames; dit le Médecin, à laquelle de nos Fontaines la deſcription de Pline convient le mieux?

Suivant ce que l'on nous en raconte, répondit l'Abeſſe, il eſt inconteſtable que c'eſt à la Sauvenière. Cependant, il ſemble que le Pouhon a ſa part de ces qualités. Au-moins on peut l'y reconnoître à ces petites veſſies d'eau qui s'y élèvent, comme à la Sauvenière. Mais ce n'eſt pas le tout, Madame, dit le Marquis, car à Tongres même, qui eſt une petite Ville ruïnée à ſept ou huit lieues d'ici, il y a auſſi une Fontaine minérale, que les Habitans prétendent être celle dont Pline

Pline a parlé, & j'en ai goûté. Ma foi, la botte eſt preſſante, dit Mr. Lake; voyons comment Mr. le Médecin s'en tirera.

L'objection n'eſt pas ſans replique, dit le Médecin, & je l'ai prévue. Tout le Pays que nous nommons aujourd'hui *Pays de Liège*, étoit autrefois connu ſous le nom de *Pays de Tongres*; & c'étoit aſſez l'uſage des Romains, d'étendre la dénomination d'une Ville, non ſeulement à ſon enceinte, mais au territoire qui en dépendoit: à peu près comme on appelle encore aujourd'hui du nom de *Hollande* en général, les ſix Provinces qui lui ſont unies; & que l'on comprend ſous le nom de *Hollandois*, tous les Peuples qui ſont ſoumis aux Etats-Généraux. Quiconque auroit à parler de leur Commerce, diroit du Hareng & du Fromage de *Hollande*, plutôt que de dire du Fromage de *Delft*, de *Schiedam*, &c. ou de *Friſe* même, d'où l'on en tire cependant la plus grande quantité. Auſſi, ſuivant tous les Auteurs, on entendoit par *Tongres*, tout le Pays qui en relevoit, & dont elle étoit la Capitale. Elle a même été longtems le Siège des Evêques, qui fut enſuite transféré à Maſtricht, & de-là à Liège, où il eſt enfin demeuré. Il n'eſt donc pas étonnant que Pline ayant à parler des Fontaines connues aujourd'hui ſous le nom de *Spa*, les ait nommées *Fontaines de Tongres*, pour les déſigner par un terme plus con-

nu. Car quel eſt le Romain qui ſe ſeroit aviſé de chercher le Hameau de Spa dans l'étendue de l'Empire, où il ne faiſoit alors qu'un point preſque imperceptible, s'il n'eût été déſigné par un nom plus célèbre? Quant à préſent, à ce que Mr. le Marquis dit de la Fontaine minérale qui ſubſiſte encore aujourd'hui à Tongres, il ne faut que la goûter, pour juger ſi c'eſt d'elle que Pline a voulu parler. Son goût & ſes qualités n'approchent pas de la deſcription que cet Auteur en fait; au lieu que les propriétés de la Sauvenière, & du Pouhon même ſi vous voulez, y conviennent parfaitement, & en ont conſervé juſqu'à préſent les caractères. Auſſi tous les Géographes & les Auteurs desintéreſſés placent à Spa la Fontaine dont Pline a parlé, & la déſignent indifféremment ſous les noms de *Sabenière*, *Savenir* & de *Boulon*, qui ne ſont que des corruptions des noms qu'elles portent encore aujourd'hui. Reſte à décider laquelle des deux eſt la véritable, du Pouhon ou de la Sauvenière. Mais la queſtion ſe décide en faveur de cette dernière, par l'analyſe de leurs eaux & l'obſervation de leurs propriétés.

Tout le monde trouva le raiſonnement du Médecin fort probable, & Mr. le Comte en convint. Mais la Ducheſſe ſe tournant vers le Sr. Salpeteur, lui demanda ſon avis ſur cette Diſſertation. Pour moi, Madame, dit-il, je ſuis d'opinion

pinion que nos Eaux ſont les véritables *Eaux de Tongres*, & je crois que j'ai quelque choſe d'écrit ſur cela par un Curieux qui en recherchoit l'origine. On le pria d'aller chercher ce papier, il y fut. Tandis qu'il étoit allé chez lui, Milady demanda au Médecin, s'il étoit poſſible que dans la Chancellerie de Liège, ou dans les Régiſtres de Spa, il n'y eût rien d'écrit ſur cela. Il répondit qu'il ne le croyoit pas, & promit cependant de s'en informer en paſſant, & de nous mander ce qu'il en auroit appris. On fit de nouvelles réflexions ſur la négligence impardonnable des Médecins du Pays, & l'on engagea le nôtre à travailler ſur ce point d'Antiquité. Il y a quelque apparence que l'on n'en apprendra jamais davantage, puiſque les papiers les plus anciens de l'Evêché de Liège viennent d'être conſumés dans l'incendie du Palais; car c'étoit-là que notre Médecin ſe flattoit de pouvoir en découvrir quelque choſe. Pendant que nous en raiſonnions, Salpeteur revint avec un air triomphant, qui nous annonçoit des découvertes merveilleuſes. Notre joie s'accrut quand nous lui vîmes déplier un vieux papier, ſale, enfumé, déchiré & à demi pourri, qu'il nous étala comme une Pièce autentique. Il en avoit l'air, & je crois même que le plus habile Titrier des Bénédictins ſe ſeroit trompé à la mine antique qu'il avoit. Dès-que Milady vit cette

te Pièce, elle s'écria en riant : Approchez, Mr. le Comte, & vous rendez à cette preuve; c'eſt ici ſurement l'Extrait Batiſtaire de la Fontaine. Nous étendîmes cette miſtérieuſe Pièce ſur un papier blanc, on envoya chercher de la mie de pain pour la décraſſer, & c'étoit à qui la déchiffreroit le prémier. La choſe n'étoit pas difficile, l'Ecrit n'avoit que cent ans. Il étoit Latin, & ne contenoit que des Extraits de Pline, de Guicciardin, & de quelques Auteurs contemporains de ce dernier, qui rapportoient en ſubſtance les raiſons ſur lesquelles notre Médecin s'appuyoit pour fonder ſon ſyſtême, qui étoit le même que celui des Auteurs cités. Il y a apparence que le Compilateur de ces Extraits étoit Médecin; car il aſſure avoir analyſé & obſervé les Eaux aujourd'hui connues ſous le nom d'*Eaux de Tongres*, & qu'il n'y avoit reconnu aucune des qualités que Pline décrit. Cet Ecrit concluoit que les Eaux de Spa, ſurtout celles de la Sauvenière, étoient les véritables.

Il y avoit au bas de ce Mémoire, une Note d'une autre main, qui paroiſſoit plus récente. Cette Note étoit une conjecture des plus plaiſantes ſur l'étymologie du nom de *Sauvenière*. L'Auteur le dérivoit du nom de *Sabinus*, qu'il faiſoit Général des Romains. Il prétendoit que ce Général ayant été défait avec ſon Armée dans les Ardennes, avoit été obligé

bligé de chercher ſon ſalut dans la fuite; & qu'après avoir longtems erré dans les lieux incultes & ſauvages de cette antique & fameuſe Forêt, il s'étoit arrêté près d'une Fontaine, à demi mort de ſoif & de laſſitude. Dénué de tout ſecours, on prétend qu'il but de cette eau, & qu'il y trouva des qualités ſi rafraîchiſſantes & ſi extraordinaires, qu'il en publia les vertus par-tout où il paſſa. L'obſervation étoit digne d'un Général fugitif. L'eau du plus ſale bourbier pouvoit en pareil cas mériter le même honneur. On y alla ſans-doute ſur la parole de Sabinus, & l'on vérifia les propriétés de cette eau par des guériſons ſans nombre. Une ſi merveilleuſe découverte méritoit bien qu'on en fît honneur à ce brave fuyard. Auſſi l'on prétend qu'on nomma cette Fontaine la *Source Sabinienne*, d'où par la ſuite des tems ſe ſont formés les noms de *Sabenière*, de *Savenir* & de *Sauvenière*.

Oh! Mr. Salpeteur, voilà des choſes admirables, dit Mr. Lake; mais c'eſt dommage que Céſar, qui a remarqué tant de petites choſes dans ſes Commentaires, n'ait pas groſſi de cette anecdote l'Hiſtoire de ſes Expéditions dans les Gaules. *Sabinus* cependant ne lui étoit pas inconnu. Il parle ſouvent d'un *Q. Titurius Sabinus*, qui étoit un de ſes Généraux, qu'il avoit employé en diverſes expéditions. Il avoit même aſſez bien

réuſſi

réuſſi par-tout. Mais ce *Sabinus* penſa ruïner les affaires des Romains, dans ce même Pays où nous ſommes. Il eut un différend avec *L. Cotta* ſon Collègue, pour ſavoir s'ils attendroient l'Ennemi, ou non, dans leurs quartiers. Ce différend eſt rapporté fort au long dans Céſar, & l'on en voit encore des veſtiges dans une Médaille dont l'Inſcription porte ſon nom. *Sabinus* s'entêta de décamper, & fut la victime de ſon opiniâtreté: il fut tué en trahiſon par les ordres d'*Ambiorix* Général des Ennemis.

Voilà, dit Mr. Lake, qui démonte l'hiſtoire de ſa fuite, ou bien il faut que ce *Sabinus* n'ait pas été connu à Céſar ſon Maître. . . Oh! vous verrez, dit l'Abeſſe, qu'au lieu de ce *Sabinus*, ce ſera quelqu'un de ces anciens *Sabins* qui aura découvert la *Sauvenière*; & je gagerois que les Habitans de Spa ſont une Colonie Romaine. Eh pourquoi pas, dit-elle? cette conjecture n'eſt-elle pas auſſi probable que l'autre? Vous en riez, dit la Ducheſſe, mais pour moi je trouve l'hiſtoire bien imaginée; & fable pour fable, j'aime encore autant celle de *Sabinus*, que celle de *St. Remacle.*

Je conviens avec vous, Meſdames, dit le Médecin, que cette ingénieuſe Généalogie ſent la Fable, & vous trouverez bon que je la mette au rang de *St. Remacle.* Nous pouvons cependant inférer de ces vieux Contes, qu'il y a long-

longtems que ces Fontaines ſont découvertes. Quelque négligence, quelque ignorance même que vous ſuppoſiez dans les Auteurs de ce Pays par rapport à ce point d'Hiſtoire, il n'eſt pas probable que s'il n'étoit que du Moyen Age, il ne s'en trouvât aucun veſtige, ni dans les Hiſtoriens du Pays, ni dans la Tradition des Peuples. Ce ſilence des Auteurs, les Fables même dont on obſcurcit l'origine de nos Fontaines, prouvent par leur obscurité même, que l'époque de leur découverte eſt trop éloignée pour pouvoir la fixer. Il me ſemble enfin, que ſuppoſé que les Eaux de Spa ſoient les mêmes que celles de la Fontaine de Tongres, c'eſt une aſſez belle antiquité pour ſe diſpenſer de remonter plus haut; & l'on doit croire qu'elles ont été connues avant Pline, puiſque cet Auteur en parle comme d'une Fontaine dont la réputation étoit déjà aſſez établie pour avoir été juſqu'à lui.

Je n'ai jamais été à Tongres, dit le Signor Gratiani, mais j'en ai lu quelque choſe, ſous un nom qui n'a nul rapport à ceux du Pouhon ou de la Sauvenière. L'Auteur que j'ai lu l'appelloit, ſi je ne me trompe, *Iſerborn*... C'eſt à moi, dit le Comte, de défendre ici Mr. le Médecin, car ce mot eſt de mon reſſort. C'eſt un terme Allemand, dérivé de celui d'*Iſerbrun*, qui ſignifie *Fontaine ferrugineuſe*, *minérale*, ou *acide*; & nous nom-

nommons toutes ces Eaux dans notre Langue, du terme général d'*Iſerbrun*, ou de *Saurbrun*. Ainſi cette difficulté ne fait rien contre le Syſtême de Monſieur; d'autant que quand on parle chez nous en général des Eaux de Spa, on les appelle ſouvent *Iſerborn* ou *Iſerbrun*. Mr. le Comte eſt bien généreux, dit Milady, de défendre ſon Adverſaire; c'eſt-à-dire pourtant qu'il ſe rend à ſes raiſons. J'en fais de même, & je me déclare pour la Sauvenière. Ah! Madame, dit Salpeteur, eſt-ce que vous renoncez au Pouhon? Point du tout, dit-elle, je veux même en boire un verre. Salpeteur alla auſſi-tôt chercher des gobelets, car chacun voulut boire, excepté l'Abeſſe, qui ſe réſerva pour une taſſe de Thé.

Le Médecin voulut l'en détourner, & lui repréſenta poliment, que le Thé ne s'accorde pas avec l'uſage des Eaux Minérales, & qu'il étoit dangereux pour l'eſtomac. L'Abeſſe n'en voulut rien croire, & allégua ſa coutume. La compagnie ſe rendit chez elle, pour lui donner le tems de le prendre; & le Médecin nous y ſuivit, en proteſtant toujours contre le danger du Thé. Quand nous fumes au logis de l'Abeſſe, il s'approcha de la petite table, & demanda permiſſion de faire une expérience, qui convaincroit la compagnie de la ſolidité de ſes raiſons. Dès-que le Thé fut infuſé, il fit apporter un gobelet de criſtal plein

de

de l'eau du Pouhon, & il verſa deſſus une cuillerée d'infuſion de Thé un peu forte, qui fit un effet ſurprenant. L'eau devint violette à vue d'œil, comme ſi l'on y eût mis de la noix de galle, & un moment après elle ſe noircit. Il réitéra pluſieurs fois l'expérience, & ayant doublé la doſe d'infuſion, l'eau ſe teignoit chaque fois, & devenoit plus noire à proportion de la quantité de Thé. Le Médecin préſenta alors le gobelet à l'Abeſſe, & lui demanda ce qu'elle penſoit de ce mêlange, & ſi elle croyoit que ſon eſtomac s'accommodât paiſiblement de ce desordre. Il lui prouva enfin, que ce combat de liqueurs ne pouvoit qu'aigrir la fermentation des alimens, & troubler leur trituration, en irritant les fibres de l'eſtomac. L'Abeſſe ſe rendit à cette expérience, & nous remerciâmes l'aimable Médecin de ſes avis & de ſes lumières, qui n'avoient rien d'intéreſſé. Après cet amuſement, nous allâmes nous promener aux Capucins, & nous revînmes à l'Auberge, où nous ſoupâmes de bonne heure, pour nous préparer à partir le lendemain au lever du Soleil pour les Bains de Chaud-Fontaine.

Il faiſoit extrêmement chaud cette nuit, & les mouches, qui ſont très-incommodes à Spa, nous firent une guerre ſi opiniâtre, que nous nous levâmes tous avant le Soleil. C'étoit un mal général: il en étoit ſorti des eſſaims qui s'étoient

répandus par tout le Bourg, & tout le monde s'en plaignoit. Outre ces mouches nocturnes qui ſont par-tout les mêmes, il y a à Spa une ſorte de groſſes mouches particulières à ce Pays, dont on eſt déſolé pendant le jour, & ſur-tout aux jambes. Les Dames comme les Hommes ſont obligés d'y porter des bas de cuir, pour ſe défendre contre leurs piqures, qui ſont extrêmement ſanglantes; & c'eſt une des prémières emplettes que l'on fait en arrivant à Spa. Mais je ne connois point de remèdes contre les mouches de nuit, qui ſont également incommodes. Nous avions tous le viſage & les mains chargés de puſtules quand nous nous levâmes, & ce petit accident nous fournit encore mille badineries le long du chemin: car tout ſert à ceux qui ne cherchent qu'à ſe réjouïr, & les moindres bagatelles deviennent intéreſſantes quand on eſt diſpoſé, comme nous l'étions, à rire de tout.

La bonne humeur de la compagnie nous fit augurer que notre voyage ſeroit auſſi agréable que nous nous l'étions figuré, & nous ne nous trompâmes point. Avec ces diſpoſitions nous ne fîmes que badiner des difficultés des chemins, qui ſont très-desagréables, & en quelques endroits même dangereux. Chaque cahot, chaque tour de roue nous faiſoit rire, & je ne ſai pourquoi. Nous arrivâmes enfin ſur les dix heures à Chaud-Fontaine, pour le moins

moins auſſi fatigués des petites folies que nous avions faites ſur la route, que de la difficulté des chemins. Nous deſcendîmes à la ſeconde Auberge, parce que les meilleurs appartemens de la grande étoient retenus par une Compagnie Liégeoiſe, à ce que nous dit le valet de chambre du Comte, qui avoit pris les devans.

Notre prémier ſoin en arrivant, fut de faire ſervir à déjeûner aux Dames. Nous trouvâmes du chocolat tout préparé, & nous en prîmes. La Ducheſſe propoſa enſuite d'aller au Bain, pour ſe délaſſer. Mais le Médecin nous conſeilla d'attendre le ſoir, parce qu'il craignoit que le Bain n'épuiſât les Dames, qui étoient déja très-fatiguées de la chaleur du jour. On ordonna le dîner de bonne heure, afin de pouvoir ſe baigner ſur les ſix heures ; & en attendant nous paſſâmes dans la ſalle à manger, qui donnoit ſur un Boſquet voiſin, où l'on reſpiroit un air très-frais. Un moment après, nous y reçûmes la viſite du Chanoine de Liège que nous avions vu à Spa. Comme Chaud-Fontaine n'eſt qu'à deux petites lieues de Liège, c'eſt la promenade ordinaire de tous ceux qui aiment le plaiſir. Les Chanoines ſur-tout en font tous leur campagne. Celui-ci y étoit venu la veille, & en ſe promenant dans le Village il avoit reconnu nos gens, & vint ſaluer les Dames ſans ſe faire annoncer. Ce fut de

part & d'autre une joie ſenſible, de nous retrouver, & nous nous en félicitâmes tous. Ces rencontres imprévues ont quelque choſe de ſi doux, qu'il eſt difficile d'exprimer le plaiſir qu'elles cauſent. On ſe fait avec avidité mille queſtions, on ſe rappelle cent petites bagatelles, des riens enfin, qui tout riens qu'ils ſont, répandent ſur ces entrevues des agrémens infinis. Nous éprouvâmes tous ces plaiſirs, & après les prémiers complimens, nous nous mîmes à parler de tous ceux que nous avions vu à Spa. Nous repaſſâmes en revue le Moine Lutin, le Comte de L .... le Baron de P.... & nous n'oubliâmes rien des hiſtoriettes qui étoient arrivées depuis notre ſéparation. Nous lui demandâmes des nouvelles du jeune Milord qui étoit parti avec lui. Je ne ſai, dit le Chanoine, où il eſt apréſent. Je le crois pourtant à Bruxelles; mais ſi ſon avarice le ſuit encore en cette Ville, je doute qu'il y vive agréablement. Au reſte, l'avanture qu'il s'eſt attirée ici pourra l'en corriger. Comment donc, dit la Ducheſſe? Eſt-ce que mon petit Couſin auroit encore fait ici quelque ſottiſe? Je le croyois guéri de ſa paſſion pour l'argent, car je lui ai vu donner quelques guinées d'aſſez bonne grace à notre Avanturier. Vraîment, dit Milady, vous êtes bien dans l'erreur: il a regretté plus d'une fois cet argent, il m'en a fait des plaintes amères, & j'ai eu

eu bien de la peine à l'en conſoler. Mais voyons ſon hiſtoire. Le Chanoine s'en excuſa, ſur ce qu'il craignoit d'offenſer la Ducheſſe qui venoit de ſe déclarer ſa parente. On l'en preſſa: la Ducheſſe fut même la plus ardente à l'en prier, en l'aſſurant qu'elle ſeroit la prémière à en rire, & qu'elle ne prétendoit pas s'offenſer du ridicule de ſes parens, fuſſent-ils auſſi ſots que le Comte de L.... qui ſe diſoit auſſi ſon Couſin. Sur cette aſſurance, Mr. le Chanoine nous conta cette avanture.

Vous ſavez, dit-il, Meſdames, que Milord avoit été à Aix avant que de venir à Spa, & qu'il y avoit paſſé la prémière Saiſon. Il y avoit vu fort aſſidûment les Dames, que ſuivant les apparences il aime autant que ſon argent, c'eſt-à-dire beaucoup. Quoiqu'il ſoit d'une complexion fort amoureuſe, ſon caractère tenace le retient ſouvent dans ſes amours; & ce vice, à ce que je crois, ſert de contrepoids à ſon panchant pour le Beau Sexe, qui iroit peut-être au-delà de l'honnête galanterie, ſans ce frein ſingulier & à ſon âge, & aux Seigneurs de ſa Nation. Plus amoureux que galand, Milord cherchoit toutes les Etrangères qui étoient à Aix. Il voyoit les Belles, leur diſoit cent jolies choſes, & pourvu qu'il ne lui en coutât que des fleurettes, il n'y avoit pas d'homme plus libéral. Mais des-qu'on lui propoſoit quelques parties

de plaiſir, il étoit toujours engagé ailleurs, & l'on ne pouvoit jamais l'y attirer, qu'il n'eût vu bien clairement que ceux qui lioient la partie, ſe chargeoient d'en faire les fraix. Sans cela on avoit beau le prier, il n'entendoit pas le François; & toujours prompt à ouvrir ſon cœur, & à ſe répandre en tendres ſentimens, il n'y avoit pas moyen qu'on le mît d'humeur à ouvrir ſa bourſe. Deux ou trois parties qu'il évita de cette ſorte, & quelques autres dans leſquelles il n'entra qu'à bonnes enſeignes & après avoir bien pris ſes ſuretés, firent bientôt connoître ſon caractère. Rarement on épargne ces ſortes de gens; & j'ai toujours remarqué que l'Avarice eſt ſi univerſellement odieuſe, que les perſonnes les plus raiſonnables ſe font un plaiſir malin de jetter les Avares dans des dépenſes d'éclat, pour venger en quelque ſorte le Public de leur économie outrée.

Le caractère de Milord apprêta ſouvent à rire aux Dames d'Aix, qui ſe faiſoient une étude de le pouſſer à bout ſur cet article. Il y en avoit une parmi elles qui étoit de notre Ville, & qui avoit ſu toucher ſon cœur: c'eſt une Demoiſelle fort bien élevée, mais vive & enjouée au-delà de l'expreſſion. Milord lui en conta, elle feignit de l'écouter; mais lorſqu'il croyoit ſes affaires les plus avancées, elle repartit pour Liège ſans plus ſonger à lui, ni à ſa belle paſſion.

Mi-

Milord apparemment en fit de même de ſon côté; il vint à Spa, où nous l'avons vu également paſſionné pour la prémière venue, ſans être plus libéral; il en eſt reparti de même, & je me ſouviens encore, que dans une des dernières converſations qu'il eut avec les Dames, il fit grande parade des guinées que le Baron lui avoit excroquées. Je partis avec lui, comme vous ſavez Meſſieurs, & nous nous quitâmes à Liège. Il alla loger à *l'Etat Noble*, que je lui avois indiqué comme la meilleure Auberge. Je l'invitai à venir dîner le lendemain chez moi, & il me le promit. J'envoyai mon valet l'en faire ſouvenir; mais il me fit faire des excuſes, ſur ce qu'il n'avoit pu refuſer d'aller dîner le même jour à Chaud-Fontaine avec des Dames. Je m'en conſolai, & ne l'ai pas revu depuis. Mais voici l'hiſtoire de ce dîner, que je tiens d'un des conviés qui y étoient.

Milord ſe promenant dès le matin ſur la Place de St. Paul, vit paſſer une compagnie de Dames qui alloient à la Meſſe, & qui le ſaluèrent d'un air de connoiſſance. Il eut d'abord de la peine à les remettre; mais reconnoiſſant auſſi-tôt ſa Belle d'Aix, il courut à elle, pour lui marquer ſa joie de la retrouver, & la pria de lui permettre de la ſuivre juſqu'à ſon logis. La Demoiſelle lui dit qu'elle alloit à la Meſſe, que de-là elle iroit dîner à la Campagne avec ſes Amies, &

que le caroſſe viendroit les prendre à la porte de l'Égliſe. La Meſſe alloit commencer, l'heure preſſoit ; Milord fut obligé d'attendre dans la rue que ſa Belle ſortît, pour pouvoir lui dire encore un petit mot. Pendant la Meſſe, cette Demoiſelle avoit engagé ſes Amies à ſouffrir qu'elle invitât Milord à venir avec elles, bien ſure qu'il s'en défendroit ſous quelque prétexte, par la ſeule crainte d'être obligé de les défrayer. Elles le trouvèrent à la porte de l'Égliſe, où il vint au-devant d'elles d'un air fort ſatisfait. La converſation fut courte, mais vive. La Belle qu'il avoit vue à Aix lui fit quelques excuſes ſur ce qu'elle en étoit partie ſi bruſquement, & ajouta agréablement, en baiſſant la voix, qu'elle ſe ſentoit pour lui certaines diſpoſitions de cœur ſi favorables, qu'il pourroit en profiter s'il étoit aſſez ſage pour prendre place avec elles dans leur caroſſes, qui arriva dans l'inſtant. Les deux autres Dames voulant auſſi avoir part au plaiſir de ſe faire refuſer, le prièrent de vouloir leur tenir compagnie. Une partie de plaiſir, un voyage à la Campagne avec des Dames jeunes & jolies, ſans mères ni ſurveillantes, & tout cela propoſé par une Belle qu'on adore, étoient certainement ce qu'on peut appeller une bonne fortune. Le Cavalier le plus neuf n'eût pas balancé un moment à l'accepter. Cependant Milord en fut embarraſſé,

ſé, il vouloit ſavoir où l'on alloit. Sa Belle lui répondit au nom de toutes, qu'il n'avoit à ſe mettre en peine de rien, qu'elles lui vouloient donner à dîner dans une très-jolie Campagne à deux lieues de Liège, & qu'il ne devoit pas craindre de s'ennuyer le reſte du jour. Le parti, quoiqu'agréable, n'accommoda point Milord. Il comprit les conſéquences du repas offert: ſa bourſe en frémit, & il eut à ſon ordinaire un engagement qu'il ne pouvoit rompre. Il s'excuſa ſur la crainte d'incommoder les perſonnes chez qui on le mèneroit, & chercha cent défaites de cette eſpèce pour parer le coup qu'il craignoit. Les Dames, auſſi ingénieuſes à combattre ſes excuſes, qu'il étoit fertile à les inventer, l'aſſurèrent du plaiſir qu'on auroit à le voir; & pour démonter ſa dernière objection, lui déclarèrent nettement, que la Campagne où elles alloient n'étoit autre que Chaud-Fontaine, où elles avoient fait partie d'aller dîner pour ſe divertir plus librement, ſuivant la coutume de ce pays. Comme cette partie pourroit Meſdames, dit le Chanoine, vous donner mauvaiſe idée des perſonnes dont il s'agit, & ſur la conduite deſquelles il n'y a rien à reprendre qu'un peu trop d'enjouement, il eſt bon de remarquer que Chaud-Fontaine eſt comme la Gallerie de nos Dames Liégeoiſes. Pendant l'Eté elles y vont ſans facon paſſer quelque tems, ſans que l'on s'en

ſcandaliſe; & ſi vous reſtez ici quelques jours, vous en verrez arriver des troupes, pour la commodité deſquelles on a établi une Barque qui part d'ici tous les ſoirs pour Liège. Le voyage que ces trois Demoiſelles y faiſoient n'avoit pas d'autre but, & le compliment qu'elles en firent à Milord n'étoit qu'un badinage. Il demeura cependant inébranlable, & s'excuſa ſur l'invitation que je lui avois faite. Mais comme elles ſont de ma connoiſſance, elles ſe chargèrent encore de me le faire agréer à leur retour. Cependant tout ce qu'elles purent obtenir de lui, fut qu'il ſe tireroit d'affaire le mieux qu'il pourroit, & il promit enfin de venir les rejoindre ſur la fin de leur dîner, à cette Auberge même où nous ſommes, qu'elles eurent ſoin de lui indiquer. Ces Dames ne furent pas plutôt en caroſſe, qu'elles rirent enſemble de l'embarras de Milord : elles raillèrent la Belle d'Aix ſur la conquête d'un Amant ſi magnifique, & réſolurent en cas qu'il vînt les trouver à Chaud-Fontaine, de ſe venger de ſon refus à quelque prix que ce fût. Chacune promit d'en chercher les moyens, & elles ſe diſputèrent entre elles la gloire d'y réuſſir.

Cependant elles arrivèrent ici, & comme il étoit de très-bonne heure, elles ſe promenèrent dans ce petit Bois en attendant le dîner. Elles ſe mirent à table avec trois de leurs Amies qu'elles y avoient

voient trouvées, & retournèrent enſuite à la promenade. Elles n'y furent pas longtems ſeules. Cinq ou ſix de nos jeunes gens, & des plus galands de notre Ville, ayant eu avis de cette partie, vinrent auſſi à Chaud-Fontaine, & trouvant les Dames hors de table, commencèrent une converſation générale, qui n'alla pas loin. Milord, qui s'étoit fait excuſer chez moi, prit auſſi des chevaux, & arriva un moment après les jeunes Meſſieurs. Il ſe mêla d'abord à la converſation, mais il la réduiſit bientôt au particulier. L'heure du dîner étoit paſſée, ſa bourſe étoit en ſureté, & ſon amour reprit le deſſus. Il alla ſe placer auprès de la Belle dont il avoit reçu le matin une déclaration ſi avantageuſe, & chacun à ſon exemple choiſit celle qui lui plut davantage. Ce ne furent preſque que tête à-tête pendant une demi-heure, dans une compagnie de douze perſonnes. La Belle d'Aix reçut d'un air fort tendre tout ce que Milord lui diſoit de flatteur; & quoiqu'elle déclarât que pour toucher ſon cœur il falloit ſe ſoumettre à des épreuves de complaiſance un peu rudes, Milord promettoit tout, parce qu'il n'étoit queſtion que de paroles; il enchériſſoit même ſur les devoirs empreſſés qu'elle ſembloit exiger. Tandis qu'il l'accabloit de ſermens, il s'apperçut qu'elle étoit inquiète & rêveuſe. Il lui en demanda la cauſe, & elle lui dit qu'elle venoit

noit de ſe ſouvenir qu'une de ſes parentes attendoit réponſe d'elle ſur une affaire très-importante à ſes intérêts, & qu'elle l'avoit oublié en partant de Liège, où elle s'étoit arrêtée à lui parler à la porte de l'Egliſe. Elle lui fit comprendre adroitement que ce qui augmentoit ſa peine, c'eſt que faute de quelqu'un pour envoyer à Liège, elle ſeroit obligée de repartir, & de quiter une ſi charmante compagnie, avec laquelle elle s'étoit propoſé de paſſer la nuit, parce qu'elle n'avoit qu'un petit laquais incapable de faire cette commiſſion. Milord ſaiſit l'occaſion de prouver ſon ardeur à ſa Belle à ſi bon marché, & lui offrit ſon valet de chambre, garçon François & fort intelligent, dont il la pria de ſe ſervir. La Dame accepta l'offre, le valet fut appellé, & Milord lui commanda de remonter à cheval, & de faire en diligence tout ce que la Dame lui ordonneroit. Elle prit auſſi-tôt le valet à l'écart, & lui dit tout bas ce qu'elle voulut. Milord le voyant partir, lui cria encore de loin, de n'oublier rien de tout ce que la Dame lui avoit dit, & vint reprendre auprès d'elle le perſonnage de ſoupirant, de la façon du monde la plus galante. Tous les deux firent ſi bien leur rôle, que chacun crut que c'étoit une véritable affaire de cœur. Quelqu'un de la compagnie en fit la guerre à la Dame : elle entendoit raillerie, &

la converſation en devint plus enjouée pendant une partie de l'après-midi.

Vers les quatre heures on ſe diſpoſa à aller au Bain à l'ordinaire, afin d'être en état de repartir vers le ſoir : chaque Cavalier mena ſa Dame juſqu'à la porte, & ils allèrent enſuite dans les Bains deſtinés aux Hommes. La Belle d'Aix y amuſa ſes compagnes tant qu'elle put, pour donner au valet le tems de faire ſa commiſſion, tandis que Milord & les autres Cavaliers ſe promenoient aux environs pour reprendre les Dames & les remener au logis. Elle parurent enfin vers les ſix heures. Chacun rejoignit ſa Dame, & comme on rentroit à l'Auberge, on entendit des Violons. Un régal ſi peu attendu ſurprit les Dames, car la Belle ne leur avoit rien communiqué de ſon plan. Les Violons étant entrés en jouant, s'allèrent placer à l'un des bouts du Sallon. On ne manqua pas de leur demander qui les envoyoit. Ils furent muets, & laiſſèrent à chaque Dame le plaiſir de croire que c'étoit pour elle en particulier qu'ils étoient venus. On demeura quelque tems à ſe regarder, ſans que perſonne ouvrît le Bal. Chaque Cavalier s'en défendoit, en proteſtant qu'il n'avoit aucune part à la Fête. On en voulut faire les honneurs à Milord, comme au plus qualifié ; mais comme il craignoit de payer les Violons, il proteſta plus haut qu'un autre, en jurant qu'il

qu'il ne ſe pareroit pas des plumes d'autrui. Enfin, pour ne pas perdre l'occaſion de ſe divertir, la Belle enjouée prit une Femme à danſer, & lui ſervit d'Homme. Cette démarche ingénieuſe ayant levé la difficulté entre les Danſeurs, on fit un Bal régulier. Milord fut pris des prémiers, & contribua parfaitement aux plaiſirs de la danſe, dans laquelle on dit qu'il excelle.

A peine avoit-on danſé une heure, qu'on ſervit une magnifique collation: il y avoit abondamment de toutes ſortes de ces Confitures ſèches & de ces Pâtes ſucrées, que l'on fait à Liège dans la dernière perfection. Ce fut alors que l'on crut véritablement qu'il y avoit du deſſein. Le régal fut trouvé galand, & digne d'être avoué. Il fut pourtant inutile d'en chercher l'auteur. On ſe mit à table ſans le connoître, & les Dames le louant en général, mangèrent toujours à bon compte aux dépens de qui il appartenoit. Les Hommes voulurent demeurer derrière pour les ſervir; mais elles les obligèrent à prendre place auprès d'elles, en diſant obligeamment, qu'étant très-certain que l'un d'eux donnoit la Fête, il étoit juſte qu'on lui en fît les honneurs au moins *incognitò*, puiſqu'il s'opiniâtroit à ſe cacher. Le valet de Milord ayant paru dans la Salle au moment que l'on venoit de ſe mettre à table, la Dame qui l'avoit employé ſe leva pour lui aller

ler parler à la porte, & dit enſuite tout haut à ſon Maître, qu'on ne pouvoit être plus contente qu'elle l'étoit de ſa diligence & de ſa ponctualité, & en remercia Milord. Comme il s'étoit placé près d'elle, il étudioit ſes goûts pour lui choiſir tout ce qu'elle paroiſſoit aimer. Chacun en faiſoit autant pour ſa Dame, & l'on fit un étrange dégât de Confitures. On mangea les unes, on pilla les autres. Les Hommes même ſortirent de table chargés de butin. On ſervit diverſes Liqueurs. Milord les aime, il en but; elles le mirent en belle humeur; il chanta le verre en main, & porta ſolemnellement la ſanté de l'auteur de la Fête. Il avoit, continua le Chanoine, grande raiſon de s'y intéreſſer.

Cependant la nuit s'avançoit, & quelques Dames parloient de retourner à Liège. Milord fut des prémiers à s'y oppoſer, & leur repréſenta qu'elles s'expoſeroient trop avec leurs voitures. Il y a en effet d'ici à Liège une Montagne fort dangereuſe, dit le Chanoine; & ſi vous y paſſez, Meſdames. je vous conſeille de ne vous y pas expoſer la nuit. Les Dames ſe rendirent, & ne doutèrent plus que Milord ne fût l'auteur de cette Fête, puiſqu'il retenoit la compagnie. Chacun lui en fit les complimens, il s'en défendit toujours. Mais la Belle d'Aix déclara qu'il étoit impoſſible qu'elle

le cachât davantage, que tout le régal étoit une galanterie de Milord, qui vouloit lui prouver par-là ſa paſſion.

Les Dames, à qui ſon caractère économe étoit connu, quoique bien perſuadées qu'il n'en étoit rien, voulurent ſoutenir la plaiſanterie. Elles applaudirent malicieuſement à Milord, & répetèrent pluſieurs fois, que l'on voyoit bien qu'il ne faloit qu'être Amant pour être prodigue. Il en plaiſanta avec elles, & les aſſura que ſi elles vouloient reſter le lendemain, il s'engageoit à prendre encore les mêmes ſoins pour les régaler de même. Sa Belle répéta qu'il étoit d'un galant-homme de vouloit cacher ce qu'il faiſoit d'obligeant pour ſa Maîtreſſe, à tout autre qu'à la perſonne à qui il cherchoit à plaîre : elle ajouta, que pour ſa gloire elle ſe ſentoit obligée de découvrir qu'il n'avoit refuſé le matin de venir dîner avec elles, qu'afin d'avoir le tems de donner ſes ordres pour le régal; qu'il avoit fait préparer un grand ſouper, & que lui en ayant fait confidence en arrivant, elle avoit auſſi-tôt contremandé les viandes & l'entremets, mais qu'elle n'avoit pu refuſer le deſſert. Milord, accoutumé à eſſuyer de plus fâcheuſes attaques ſur l'article, ne s'émut point de la raillerie; & bien perſuadé que le tout n'étoit qu'un jeu, & que ſa Belle étoit enfin vaincue, il lui dit qu'en la menant à ſa chambre, il comptoit prendre de nou-

nouveaux arrangemens avec elle pour le lendemain. C'eſt trop de peine, Milord, lui dit-elle; je n'ai beſoin pour cela que de votre valet, & tout ira à merveilles ſi vous voulez encore me le prêter demain.

Ce mot lui donna de cruels ſoupçons. Ce grand repas réduit au deſſert, & ſon laquais emprunté, lui firent craindre qu'on ne l'eût joué. Il ne put tenir contre ces inquiétudes, il ſortit de la ſalle à manger, appella ſon valet de chambre, & voulut ſavoir de quelles commiſſions on l'avoit chargé. Le valet répondit qu'il avoit été ſelon ſes ordres chercher la Symphonie, & ordonner les Confitures & les Liqueurs. Cet éclairciſſement fut un coup de foudre pour Milord. Des Violons, des Confitures, des Liqueurs! quel dégât! quel coup pour ſa bourſe! Il entra dans une colère épouvantable, & ſon avarice lui faiſant oublier qu'il étoit amoureux, il jura qu'il n'en payeroit rien, & qu'il ſe vengeroit de la pièce qu'on lui faiſoit. Il chercha ſa canne pour maltraiter ſon valet de chambre. Le pauvre valet le fit ſouvenir, qu'il lui avoit commandé deux fois de faire au-plutôt ce que la Dame ordonnoit. Mais Milord n'entendoit pas raiſon, & prétendoit qu'en matière de Violons & de Collation, il ne devoit pas même lui obéïr à lui-même, ſi quelquefois par une bienſéance forcée il ſe trouvoit obligé de lui donner publi-

quement de pareils ordres. Les Violons entendant cette explication, vinrent ſe préſenter pour demander le reſte du payement, dont le valet avoit avancé la moitié. Nouveau deſeſpoir pour Milord. Il voulut nier qu'il leur dût rien ; mais eux, ſans s'embarraſſer de ſes diſcours, allèrent à l'écurie, ſaiſirent ſon cheval & ceux de ſes deux valets, & lui dirent qu'ils alloient les garder, & boire deſſus. Le coup étoit traître. Enfin par compoſition, Milord leur jetta encore deux guinées, pour ſe tirer d'affaire.

La compagnie, qui entendoit tout ce vacarme, ſe divertiſſoit extrêmement de l'embarras de cet avare Amant; & la Belle d'Aix, craignant qu'il n'arrivât quelque accident, ouvrit la fenêtre, & demanda à ſon cher Milord la raiſon de tout ce bruit. Milord, honteux de lui en avouer la véritable cauſe, feignit qu'il grondoit ſon valet pour avoir oublié de lui apporter ſa robe de chambre & ſon linge, & que ne pouvant s'en paſſer il étoit obligé d'aller coucher à Liège. Quelque choſe qu'on pût lui dire, on ne put l'arrêter: il fit ſeller ſes chevaux, & repartit au riſque de périr cent fois en chemin, dans la crainte d'être obligé de payer encore la dépenſe de la compagnie à Chaud-Fontaine. Vous jugez bien, Meſdames, que cette avanture divertit beaucoup plus ces Dames, que tout le Régal & les Violons. Un des Cavaliers qui y étoient,

m'a

m'a assuré que la compagnie avoit passé le reste de la nuit à en rire.

J'espère au moins, dit Milady, qu'il aura payé les Confitures à Liège. Oui Madame, dit le Chanoine, mais ce n'a été qu'après bien des altercations. Le Confiturier s'est vu forcé à faire arrêt sur ses bagages; encore a-t-il été obligé de perdre quelque chose avec lui, que les Dames ont suppléé à leur retour: car si ces Dames aiment la dépense, elles savent en faire; & pour preuve qu'elles ne cherchoient qu'à rire, elles firent donner dix ducats aux valets de Milord, pour les consoler des gronderies de leur Maître. Avouez Monsieur, dit la Duchesse, que j'ai-là un vilain petit Cousin. Peut-on, avec autant de bien & d'esprit qu'il en a, pousser la lésine à ce point? En vérité Madame, reprit le Chanoine, je me serois fait une peine de vous en raconter ce trait, si vous ne me l'aviez ordonné, en m'assurant que vous ne vous offenseriez pas. Loin de m'en offenser, répondit la Ducheſſe, je vous suis obligée de me l'avoir appris; je ne manquerai pas de m'en souvenir à Londres, & de lui en faire toute la confusion qu'il mérite, au milieu de sa famille, qui n'est rien moins qu'avare. Le Comte de S.... son père, étoit bien le Seigneur le plus magnifique de toute l'Angleterre; & je ne sai où ce jeune-homme a pris cette inclination, qui n'est pas ordinaire à no-

tre Nation. On alloit ſe répandre en réflexions ſur l'Avarice, qui de tous les vices eſt le moins ſupportable dans une perſonne de naiſſance; mais le dîner que l'on ſervit, détourna la converſation.

Mr. le Chanoine ſe mit à table avec nous, & il ne contribua pas peu à la gayeté de la compagnie. Malheureuſement pour nous il étoit obligé de repartir pour Liège, parce que c'étoit la veille d'une Fête qui demandoit ſa préſence à l'Egliſe. On abrégea le dîner, pour pouvoir profiter de ſa compagnie à la promenade, & viſiter avec lui tous les Bains & les jolis endroits de Chaud-Fontaine, dont le Hameau relève du Chapitre de Liège. La qualité de Chanoine & de *Seigneur Tresfoncier* donne à ces Meſſieurs en ce lieu un pouvoir ſi étendu, qu'ils ont droit de choiſir & de retenir les Bains qu'il leur plaît, & d'arrêter la Barque publique juſqu'à ce qu'ils veuillent repartir. Nous profitâmes de ces privilèges, & il eut la politeſſe de faire garder pour les Dames les Bains les plus propres. Il nous mena enſuite voir le Village, qui eſt bien l'endroit le plus joli & le plus riant que j'aye jamais vu. Ce Hameau eſt ſitué ſur le bord de la Rivière de Wèze, que l'on remonte quand on y vient de Liège. Les Montagnes dont il eſt environné, forment en quelques endroits des Terraſſes naturelles qui ſont très-agréables. La Rivière ne l'eſt pas moins; les

eaux

Les Bains de Chaud-Fontaines. à 4 lieues de Spa.

De Baden van Chaud-Fontaines, vier mylen van Spa. N.° 9.

The Baths of Chaud-Fontaines, four miles from Spa.

eaux en ſont baſſes, mais rapides, & claires comme du criſtal. Comme elles coulent ſur des pierres, leur murmure eſt charmant; & ceux qui viennent en caroſſe à Chaud-Fontaine, s'en retournent exprès à Liège par eau, pour ſe donner le plaiſir d'éprouver les ſauts inévitables, que la Barque fait dans les fréquentes caſcades & les chutes d'eau que l'on rencontre à chaque pas. Ce Hameau eſt très-petit, mais les maiſons y ſont très-nettes. Il y en a une magnifique, qui contient quarante Bains, à ce que l'on nous dit: on y eſt bien ſervi, on y a de beau linge, tout y eſt propre, & le voiſinage de Liège y fournit abondamment tout ce qui eſt utile à la vie, au plaiſir, & à la ſanté. Mr. le Chanoine eut la complaiſance de nous faire remarquer tous ces agrémens, & de nous conduire au Bain de Sauveur, à la Fontaine de Gadot, & aux autres Puits dont les eaux ne ſont pas bouillantes comme celles d'Aix-la-Chapelle, mais ſeulement tièdes & modérément chaudes, à peu près au même degré que le lait ſortant de la Vache.

Comme notre Médecin nous avoit mis en goût d'Antiquité, la Ducheſſe demanda au Chanoine s'il y avoit longtems que ces Bains étoient connus. Il y a quelque apparence, dit-il, que la découverte des Eaux tièdes de Chaud-Fontaine eſt aſſez ancienne, à en juger par le nom

que ce lieu porte depuis longtems. Cependant, il n'y a pas plus de trente ans que l'on a commencé d'en faire uſage pour la ſanté. Leur peu de chaleur comparé à celle des Eaux d'Aix, les a ſans-doute fait mépriſer en qualité de Bains; & le voiſinage des Eaux de Spa aura détourné l'attention des Médecins, qui ſont pour la plupart animaux d'habitude.

Il me ſemble Monſeigneur (car les gens du Pays donnent ce Titre aux Chanoines *Tresfonciers*) il me ſemble, répondit le Médecin en riant, que le reproche eſt tout nouveau; car juſqu'ici on nous a accuſés de ne faire que trop d'expériences ſur le Genre Humain. Ah! pardon Mr. le Docteur, pardon, repliqua le *Tresfoncier*, j'oubliois que vous étiez-là: cette critique ne vous regarde pas, & je voudrois que tous vos Confrères vous reſſemblaſſent. Mais pour en revenir à ces Eaux, je crois, continua-t il, que la Politique a eu auſſi quelque part à leur obſcurité. La crainte de décrier les Eaux de Spa, ou d'en voir diminuer la réputation, a bien pu obliger le Gouvernement à diſſimuler les qualités de celles-ci. Je ne ſai même ſi elles ne ſeroient pas encore aujourd'hui dans le mépris, ſans un bon-homme nommé Sauveur, qui étant accablé de miſère, s'aviſa, il y a une trentaine d'années, d'en faire les éloges. Il alla par tout le Pays en publier les merveilles, & bâtit auprès de cette Fon-

Fontaine une misérable Cabane avec de petits Bains, pour y gagner sa vie. Son plan lui réussit. Il attira d'abord quelques vieilles Femmes crédules, qui allèrent à leur tour vanter les Miracles de Chaud-Fontaine, & insensiblement les Eaux en devinrent célèbres. Sauveur, voyant qu'on se plaignoit que les Bains n'étoient pas assez chauds, voulut perfectionner la Nature, & fit chauffer sur le feu une partie de cette eau, qu'il mêloit dans le Bain. L'invention eut du succès : leur réputation s'accrut par l'aveu de plusieurs personnes, qui déclarèrent y avoir trouvé du soulagement à leurs maux. On en parla d'une façon si avantageuse, que le Chancelier de Liège, Messieurs de notre Cathédrale, & la Chambre des Comptes, prévoyant l'avantage qui en reviendroit au Public & au Pays, ordonnèrent au mois de Mai 1713, de creuser aux environs de la Source tiède, pour la dégager de l'eau froide que l'on soupçonnoit de s'y joindre. L'expérience justifia ce projet. Elle fut si heureuse, qu'elle détermina un Particulier de notre Ville à acquérir le droit de la Chambre des Comptes, dans l'espérance qu'avec les connoissances qu'il avoit déjà du terrein, il pourroit pousser l'entreprise beaucoup plus loin, & trouver dans le succès de quoi s'indemniser amplement de ses fraix. Il étudia de nouveau le terrein, & reconnut que cette Eeau venoit d'une des Montagnes voisines,

& qu'elle traverſoit une Prairie qui lui appartenoit. Il y fit travailler, & coupa la Source en quatre grands Puits, où il la trouva ſi chaude & ſi abondante, qu'il prit la réſolution d'y bâtir cette belle maiſon. A cent-cinquante pas de-là, on découvrit encore, en jettant les fondemens de cette autre maiſon, une nouvelle Source, qui n'étoit ni chaude, ni froide, ni même tiède, mais à peine dégourdie, dont on dit pourtant beaucoup de bien. Elle s'appelle la Fontaine Gadot. On ne manqua pas d'inſtruire les Etrangers de ces découvertes, & la plupart de ceux qui alloient à Spa s'accoutumèrent à aller à Chaud-Fontaine, malgré la difficulté des chemins, qui pour-lors étoient impraticables aux caroſſes. Mais l'affluence de ceux qui continuèrent d'y venir, engagea l'Etat à faire tailler une grande route, qui eſt auſſi facile & auſſi belle que la ſituation des lieux peut le permettre; & l'on n'eſt plus obligé, comme on l'étoit auparavant, de traverſer la Rivière pour venir ici. Enfin le Magiſtrat de Liège voulant contribuer à l'ornement de ce lieu, & à la commodité des Etrangers, fit élever en 1716 cette Colomne, qui ſert à diſtribuer les Eaux; & fit placer au deſſus ce Perron que vous y voyez, pour mettre ce Hameau ſous la protection de la Cité. J'avois toujours cru, dit l'Abeſſe, que Chaud-Fontaine n'étoit qu'un lieu de plaiſir, & que ſes Eaux n'étoient bonnes

à

à rien ; mais, à ce que je vois, on les croit ſalutaires. Aſſurément Madame, reprit le Médecin, & des plus ſalutaires. Oh pour le coup Mr. le Docteur, dit le Chanoine, à vous le dé, ceci n'eſt plus de ma juriſdiction, c'eſt à vous d'expliquer à la compagnie les principes & les effets de ces Eaux.

Je vous avouérai Monſieur, dit le Médecin, que je n'ai jamais fait d'études particulières ſur ces Eaux, & que juſqu'ici je me ſuis borné à celles de Spa. Cependant j'aurai l'honneur de vous dire ce que j'en ai appris du ſavant Mr. Chrouet, qui a pris la peine de les analyſer à différentes repriſes. Je ne puis vous offrir rien de plus ſûr, parce qu'il ſeroit difficile de rien ajouter à ſes lumières & à ſon exactitude. Eh bien Monſieur, dit une Dame, en attendant que vous enchériſſiez ſur ſes découvertes, ayez la bonté de nous dire ce qu'il en penſe, nous faiſons beaucoup de cas de ſon ſavoir.

Volontiers Meſdames, dit le Médecin. Je commencerai par les Eaux du Bain de Sauveur, ainſi nommé du bonhomme qui lui donna la vogue. Cet homme, à qui la miſère avoit donné plus de manège que n'en ont ordinairement les Payſans, avoit fort bien compris qu'il avoit peu de choſe à eſpérer de ſon Bain, s'il n'étoit conſacré par quelques Médecins, dont il pût citer

l'autorité. Meſſieurs les Docteurs de Liège n'étoient pas ſon fait, pour les raiſons que Monſieur le *Tresfoncier* a indiquées. Il réſolut de s'adreſſer à Mr. Chrouet, qui venoit de finir ſes Licences à Leyden. Ce Médecin, qui a toujours aimé l'étude, embraſſa avec joie cette occaſion d'éclaircir les miſtères de la Nature, & s'en fit un honneur. Il ſe tranſporta à la Cabane de Sauveur, & analyſa les Eaux. La diſtillation ne lui produiſit qu'une eau claire, inſipide, mais qui ſentoit un peu le ſouphre. Une ſeconde opération ſur les matières restées au fond de l'alembic, ne lui donna cependant ni acier ni ſouphre en ſubſtance. Il réitéra pluſieurs fois ces épreuves ſelon les règles de l'Art, & toujours elles furent les mêmes. Comment donc, dit Mr. Lake, cette eau peut-elle avoir l'odeur de ſouphre, s'il n'y eſt pas en ſubſtance? Mr. Chrouet, répondit le Médecin, eſt perſuadé qu'elle s'impregne de cette ſenteur, à l'aide des fines vapeurs de ſouphre répandues confuſément dans le liquide de l'eau, à peu près comme les Bains de Borſet à Aix-la-Chapelle, ſans qu'il ſoit poſſible de pouvoir réunir ces vapeurs ou les condenſer, pour en faire du ſouphre viſible & palpable. Des Bains de Sauveur, Mr. Chrouet paſſa quelques années après à l'analyſe des quatre nouveaux Puits. Il leur trouva

les

les mêmes qualités dans la diſtillation ; mais il y découvrit une double quantité de ſels fort doux & bienfaiſans ; & quoique l'eau diſtillée eût auſſi une petite odeur de ſouphre, il n'en put cependant pas appercevoir en ſubſtance. Cela eſt d'autant plus merveilleux, qu'il eſt probable que ces Sources d'Eaux paſſent ſur des Minières de Souphre, dont tout le voiſinage abonde. Apparemment qu'elles n'en emportent que les eſprits les plus ſubtils, qui leur communiquent en même tems un peu de cet acide ſulphureux ſi utile à la Médecine. Voilà où ſe ſont bornées les Obſervations de Mr. Chrouet.

Mais Monſieur, dit le Comte, eſt-ce que votre Médecin n'a point fait de remarques ſur la Fontaine Gadot, dont Mr. le *Treſoncier* nous a parlé ? il me ſemble qu'il n'auroit pas dû reſter en ſi beau chemin. Pardonnez-moi Monſieur le Comte, répondit le Médecin : il a donné à la Fontaine Gadot des ſoins particuliers, & ſes Obſervations lui ont fait des affaires avec les Médecins de Liège, qui dans une Atteſtation publique avoient trop légèrement attribué à cette Fontaine des qualités inconnues à cet habile Maître. Comme cette Atteſtation avoit été mendiée par le Sr. de Cheſſion Capitaine de Beaufays, qui étoit intéreſſé à faire valoir ces Fontaines, elle a couru le mon-

de,

de, & j'en ai la Copie dans mon portefeuille, que je n'oserois vous lire, parce que ce sont des termes de Médecine. N'importe, dit Milady, lisez toujours ; car les Ecrits des Médecins de Liège me divertissent beaucoup. Le Médecin, pour satisfaire la curiosité des Dames, nous lut le Certificat suivant.

Approbation de la Fontaine tiède, vulgairement nommée GADOT, *située dans le Vallon de* Chaud-Fontaine, *donnée le* 11 *Novembre* 1711, *par les Préfect & Médecins composans le Collège de* Liège, *spécialement convoqués au lieu ordinaire.*

Nous Préfect & Médecins composans le Collège de Liège, *vu le rapport des Srs.* Burdo & Brosmal, *spécialement députés à la visite de cette Fontaine nouvellement découverte, les expériences réïtérées en notre présence, & celles que nous y avons ajoutées pour un entier éclaircissement, déclarons que cette Source est impregnée du Souphre & du Mars, & par conséquent très-utile au Public. Prémièrement, pour débarrasser par la Boisson de ces Eaux, les prémières voies, rétablir les levains viciés, corriger l'acrimonie des humeurs, ôter les obstructions des viscères, & guérir plusieurs maladies de poitrine. Secondement, nous jugeons ces Eaux propres à faire des Bains pour différentes maladies de l'extérieur. En foi de quoi avons ordonné à notre Greffier d'enregistrer la présente*

ſente Approbation, & d'en donner Copie au dit Sieur de Cheſſon, *& d'y appoſer notre Sceel ordinaire.*

*Lieu * du Sceel.*

A. Anraet, Greffier du Collège de Médecine.

Voilà de rares qualités qu'on lui donne dit la Ducheſſe, & le Sr. de Cheſſion devoit être bien content. Oui ſans-doute Madame, dit le Médecin; & le Propriétaire de cette Fontaine auroit bien voulu que Mr. Chrouet en eût dit autant. Mais cet habile homme, qui ne décide point à la légère, voulut s'en convaincre avant que d'y ſouſcrire. Son ſcrupule étoit fondé ſur le ſouphre & l'acier, dont on les déclaroit impregnées. Il ne pouvoit ſe perſuader que deux Fontaines tièdes, dans une diſtance ſi prochaine, fuſſent ſi oppoſées dans leurs principes. Il les analyſa avec le même ſoin que celle de Sauveur, & n'y découvrit rien de plus. A cela près, convient-il de leurs bons effets? demanda l'Abeſſe; car voilà l'eſſentiel. Non ſeulement il en convient Madame, mais on doit le regarder comme le Père & le Protecteur de ces Eaux. Dès-qu'il eut reconnu leurs principes & leurs qualités, il ne douta point de leurs bons effets, non ſeulement pour ceux qui s'y baigneroient, mais auſſi pour ceux qui les boi-

boiroient. La difficulté étoit de perſuader le monde d'en venir-là. On vouloit des exemples, qui en fait de remèdes perſuadent bien mieux que les plus doctes raiſons. Mr. Chrouet étoit encore jeune Médecin, & n'avoit pas eu le tems de s'acquérir cette confiance univerſelle que les Malades ont aujourd'hui dans ſes avis; & deux ans ſe paſſèrent ſans que perſonne voulût commencer : car je parle des prémiers tems de la réputation des Bains de Sauveur, & longtems avant la découverte du Gadot. Au bout de ce tems, il s'en préſenta naturellement une occaſion. Une Femme âgée de quarante ans, attaquée d'une eſpèce d'hydropiſie dans le bas-ventre, & dans toutes les parties voiſines, même dans les jambes, ne trouvant aucun ſoulagement à ſes maux, vint le conſulter ſur l'envie qu'elle avoit d'éprouver les Bains de Chaud-Fontaine, dans l'idée que ſi elle pouvoit ſuer beaucoup elle guériroit. Il approuva ſon projet, & lui conſeilla d'avaler dans le Bain quelques verres de cette même Eau priſe à la Source, pour exciter la ſueur, comme l'on fait à Borſet près d'Aix. Elle ſuivit ce conſeil, & le prémier jour cette Eau fermenta tellement dans ſon corps, qu'elle vomit pluſieurs fois très-abondamment. Dès le lendemain, ſon viſage, ſes jambes & ſes mains parurent à demi deſenflés. Ceux qui étoient au Bain avec elle,

le, frappés d'un ſuccès ſi prompt, l'encouragèrent encore à boire. Elle continua cinq ou ſix jours, & les quita, délivrée de ſon incommodité, & de cette eſpèce d'hydropiſie qu'elle y avoit apportée. Cet exemple a fait la planche pour les autres; on y eſt accouru depuis pour divers maux; & perſonne, que je ſache, ne s'eſt repenti de les avoir bues ni de s'y être baigné. Depuis ce tems la plupart de ceux qui vont à Spa, viennent paſſer quelques jours ici, pour préparer le corps par les Bains, & par ces Eaux purgatives, à l'opération des Eaux Minérales de Spa.

En vérité, dit l'Abeſſe, j'aurois envie d'en eſſayer demain, ſi elles n'étoient pas ſi deſagréables; mais je crains le vomiſſement. Vous feriez fort bien Mesdames, répondit le Médecin; ce purgatif naturel vaut mieux que toutes les pillules de Spa. D'ailleurs, il y a moyen de déterminer leurs opérations par bas. Vous n'avez qu'à charger le prémier verre d'une drachme ou deux de *Sel Polychreſte*, ou faites-y diſſoudre trente-cinq grains d'*Arcanum duplicatum*, en buvant par deſſus à diverſes repriſes juſqu'à huit livres d'Eau; & vous vous en trouverez bien, en obſervant les mêmes circonstances que l'on obſerve en buvant les Eaux d'Aix. Sur la parole du Médecin les Dames firent la partie de ſe purger le lendemain, à condition qu'elles goûte-

teroient auparavant cette Eau. Allons-y Meſdames dès ce moment, dit le Chanoine ; & ſi vous le ſouhaitez, je vai vous en faire goûter ; auſſi bien, voilà l'heure d'aller au Bain. Il étoit effectivement près de ſix heures, & nous allâmes à la Source qui eſt près de la Rivière. Nous entrâmes dans la Maiſon du Bain. Mr. le Chanoine nous fit apporter de l'Eau. Elle eſt belle & claire au poſſible. Nous en goûtâmes tous. Elle eſt tiède, ſon goût eſt un peu ſalé, & elle a une petite odeur de ſouphre, à peu près comme le Vin ſouphré ; mais elle n'a rien d'auſſi deſagréable que l'Eau d'Aix. Les Dames s'en accommodèrent, & perſiſtèrent dans leur réſolution. Comme on étoit tout porté dans la Maiſon des Bains, elles y entrèrent, en priant le Médecin de leur préparer pour le lendemain la doſe convenable à chacune, des drogues qu'il avoit nommées ; & il alla y travailler, tandis qu'elles ſe baignoient. Nous prîmes auſſi le Bain. La netteté & la clarté des Eaux en feroit naître l'envie, à ceux qui auroient le plus d'éloignement pour cet exercice. Ces Bains ſont de pierre. Il y a de petits bancs par degrés pour s'aſſeoir, & ſe plonger autant & auſſi peu que l'on veut. L'Eau eſt ſi tranſparente, que l'on ramaſſeroit une épingle au fond du Bain. Cette Eau y coule par deux tuyaux, dont l'un donne de l'eau froide, & l'autre de l'eau

l'eau chaude, que l'on tempère à ſon gré; & l'on ſe fait un amuſement d'augmenter ou de diminuer le degré de chaleur. Nous n'y reſtâmes qu'une demi-heure, pour être en état de rejoindre les Dames, lorſqu'elles reparoîtroient. Elles n'en ſortirent qu'à ſept heures; & après avoir fait un tour de promenade, le Médecin vint leur apporter les drogues, & prit congé d'elles. Mr. le *Tresfoncier* l'arrêta encore, l'aſſurant que la Barque ne partiroit pas ſans lui. On employa ce délai en honnêtetés réciproques. On fit mille remercimens au Chanoine & au Médecin, ſur leur complaiſance. Mr. le *Tresfoncier* invita les Dames à venir à Liège paſſer quelques jours, & leur offrit ſa maiſon & tous les plaiſirs qu'il pourroit leur procurer. Elles le remercièrent, & il partit. Nous allâmes les voir embarquer, & nous nous ſaluâmes encore pluſieurs fois de loin. Nous regrettâmes véritablement une compagnie ſi amuſante; car un des plus grands plaiſirs des Voyageurs, eſt de trouver dans les Pays étrangers, des perſonnes aſſez polies pour ne pas ſe rebuter des queſtions curieuſes. Nous retournâmes enſuite à l'Auberge, où nous ſoupâmes légèrement, à cauſe que les Dames, qui d'ailleurs étoient fatiguées, vouloient ſe retirer de bonne heure, pour eſſayer le lendemain les Eaux purgatives.

Nous ne nous levâmes qu'à ſix heures;

nous conduisîmes les Dames au Bain, où nous les laissâmes. Nous ne les revîmes qu'au dîner, parce qu'elles avoient besoin de repos & de solitude. J'en profitai, pour aller choisir l'endroit le plus commode pour lever le plan de Chaud-Fontaine; & je passai de l'autre côté avec le Marquis, avec qui je m'entretins toute la matinée. Comme nous rentrions dans le Village, nous vîmes arriver l'Abé avec qui nous avions causé à la Sauvenière, & qui nous avoit fait l'histoire de *St. Remacle.* Il vint nous joindre, & nous demanda avec empressement des nouvelles de nos Dames, & sur-tout de Milady. Nous lui répondîmes qu'elles étoient au Bain, & qu'elles y avoient pris médecine. Sont-elles donc malades, nous dit-il d'un air chagrin? Nous lui dîmes que non; mais nous ne pûmes le rassurer sur leur santé, qu'en lui disant qu'il les verroit à dîner, & il fut descendre à notre Auberge. Cette inquiétude nous étonna, & le Marquis (qui étoit connoisseur) me dit qu'il gageroit que cet Abé seroit tombé amoureux de quelqu'une de nos Dames. Il n'avoit pas effectivement été assez lié avec elles, pour prendre un si grand intérêt à leur santé. Nous en badinâmes, & vers le midi nous fûmes retrouver les Dames.

Elles nous parurent toutes très-satisfaites de leurs opérations, & nous les trouvâmes en fort bonne humeur. L'Abé

bé étoit avec elles, & leur avoit demandé la permiſſion de manger avec nous. On ſervit, on ſe mit à table, & l'on y mangea avec un appétit égal à celui que donnent les Eaux de Spa. La fatigue & la diète de la veille, jointes à l'effet du Bain purgatif, avoient donné aux Dames une faim canine. Nous reſtâmes fort longtems à table, & je crus remarquer que le Marquis ne s'étoit pas trompé ſur les amours de l'Abé, & que c'étoit Milady qui en avoit fait la conquête. Après le dîner nous entrâmes dans un Boſquet, qui eſt derrière l'Auberge. On y reſpire un air charmant, & on y eſt au frais en plein midi. Ce Bois eſt au pied d'une Montagne qui le défend des ardeurs du Soleil, & la fraîcheur y eſt entretenue par l'ombrage des arbres, & par ſes ruiſſeaux qui coulent de tous côtés du haut des rochers en forme de caſcades naturelles. On y voit en quelques endroits de petites napes d'eau, les plus jolies du monde. Le murmure de ces eaux, plus claires que le criſtal, joint au gazouillement des oiſeaux, fait de ce ruſtique Boſquet un lieu charmant pour la promenade. Nous nous amuſâmes à y conſidérer les beautés toutes ſimples de la Nature, & après avoir marché quelque tems, les Dames voulurent ſe repoſer ſous des arbres, dont le feuillage épais formoit un berceau naturel. Nous nous y aſsîmes auprès d'elles, en badinant ſur

les effets de leurs Bains purgatifs, ſur leſquels Mr. Lake ne ceſſoit de leur faire la guerre. Finiſſons, je vous en prie, dit la Ducheſſe; n'avons-nous pas aſſez parlé de Médecine depuis hièr? changeons un peu de propos. . . Madame a raiſon, ajouta l'Abeſſe, & je crois que nous ne ferions pas mal de changer auſſi de plaiſirs. Il y a quatre jours que nous ne faiſons que rire, attriſtons-nous un peu maintenant; car la triſteſſe a ſes douceurs, & l'on aime quelquefois à pleurer. Que Mr. le Comte, par exemple, nous faſſe ici ſon hiſtoire, il a l'air de n'avoir pas le cœur plus gai que moi, je gage que chacun ſe fera un plaiſir de l'entendre. On trouva l'avis de l'Abeſſe excellent, & toutes les Dames prièrent le Comte de nous faire le récit de ſes avantures. Le Comte, qui en étoit tout plein, ne demandoit pas mieux. Les Dames lui firent place au milieu d'elles, nous nous rangeâmes autour ſur l'herbe, & il parla de cette ſorte.

HISTOIRE

DU COMTE DE T...

HEureuſement, Meſdames, vous êtes d'humeur à vous attriſter; ſans cela, le récit de mon hiſtoire ne pourroit vous

vous faire aucun plaiſir. Vous n'y verrez que des malheurs ſans nombre, cauſés par les desordres également honteux d'une mère dérangée, & d'une épouſe infidèle. Il eſt bien affligeant pour la tendreſſe, d'avoir à ſe plaindre de deux objets ſi chers: & s'il étoit de ma deſtinée de ne pouvoir ſonger ſans douleur aux noms ſi doux de fils & d'époux, elle eſt parfaitement remplie. Mon ſort a bien du rapport à celui de Madame l'Abeſſe. Elle a été ſacrifiée à la malignité de ſa cadette; & vous voyez en moi un infortuné cadet, immolé à l'ambition de ſon aîné. Le nom que je porte ſembloit me promettre une fortune plus heureuſe, & j'avois tout lieu de m'en flatter, ſi mon père eût vécu davantage. Hélas! les malheurs des plus miſérables Humains commencent tout au plus avec leur vie, & finiſſent avec elle; mais l'origine des miens remonte juſqu'au-delà de ma naiſſance, & ils ſe perpétuéront dans ma poſtérité. C'eſt ce qui m'oblige, Mesdames, à vous dire quelques mots de l'état paſſé de ma triſte famille, malgré ce qu'il en coute à mon cœur pour rappeller ce cruel ſouvenir.

Peu de tems avant le fameux Siège de Vienne, mon père avoit épouſé une Comteſſe de la Maiſon de M. . . en Autriche. Quoiqu'elle fût Catholique & qu'il fût Proteſtant, la différence de Religion n'empêcha point leur mariage, &

mon père l'aimoit tendrement. Il avoit à peine goûté les plaisirs de l'amour, qu'il se vit obligé de s'arracher des bras de son épouse, pour marcher à la tête de son Régiment contre les Turcs, au secours de la Capitale. Après la victoire remportée sur eux, mon père fut commandé pour aller en Hongrie, & il servit pendant trois ans, sans pouvoir revenir chez lui. Il se trouva enfin à la prise de Bude, & ce fut sa dernière expédition. Pendant l'assaut que l'on donnoit à cette Ville, un coup de canon lui emporta la jambe, & lui fracassa la cuisse. Les Ducs de Lorraine & de Bavière, qui commandoient à ce Siège, lui firent l'honneur de le visiter & de le plaindre, & le firent rapporter sur ses Terres. Quoiqu'il fût couvert de gloire, son retour chez lui n'eut rien de fort consolant pour ma mère. Un époux qui n'a que des lauriers si chèrement payés à rapporter après trois ans d'absence, est ordinairement assez mal reçu d'une Dame de l'humeur & du caractère dont étoit ma mère. Elle étoit jeune & belle, elle aimoit souverainement la dépense & le plaisir, & cette inclination l'avoit aidée à supporter plus patiemment l'éloignement de mon père. Elle avoit continuellement du monde chez elle, & elle se ménagea si peu, que l'on disoit publiquement que quelqu'un la consoloit de l'absence de son époux, & l'on parla beaucoup

coup d'un voyage qu'elle fit aux Eaux de Téplitz. Mon père, à qui il en revint quelque choſe, ne voulut rien approfondir, & ſe contenta de la tendreſſe qu'elle lui marquoit. Uniquement occupé de plaîre à ſon épouſe, il tâcha par des complaiſances continuelles de réparer les dégoûts qu'elle pouvoit avoir de ſon état infirme.

Il ſe rétablit cependant au bout de dix-huit mois, & je fus le fruit de ſa convaleſcence & de ſa tendreſſe. On m'éleva ſous ſes yeux. Mon éducation fit ſon unique étude, parce que ſa bleſſure l'avoit obligé de renoncer à ſes Emplois, & cette occupation ſi digne d'un père charmoit les ennuis de ſa retraite. On me choiſit quelques jeunes-gens de mon âge, pour me former une ſociété où l'on pût remarquer mes inclinations. Ma mère m'amena un jeune-homme d'une figure fort aimable. Il avoit auſſi beaucoup d'eſprit. Il étoit, diſoit-on, fils d'un pauvre Gentilhomme de Siléſie ; cependant il étoit entretenu fort proprement. Mais, ſoit inſtinct, ſoit jalouſie, je ne pouvois le ſouffrir. On attacha ſa fortune à la mienne. On lui donna les mêmes maîtres, & il fut avec moi juſqu'à la mort de mon père. Dès-que j'eus huit ans, on me donna un gouverneur Proteſtant & plein de mérite, avec lequel on m'envoya, quand je fus plus avancé, à l'Univerſité de Hall. Mon père preſſoit extrêmement mon éduca-

tion, pour me mettre en état de profiter de la faveur d'un de mes oncles, qui s'étoit élevé aux plus hauts Emplois qu'un Gentilhomme Allemand puiſſe prétendre dans la Milice. Le crédit de cet oncle lui paroiſſoit une reſſource pour mon avancement. Mais je le perdis, & ſa mort abrégea les jours de mon père, qui le ſuivit ſix mois après.

Je fus ſenſible à cette double perte, plus qu'on ne l'eſt ordinairement à mon âge. Mon gouverneur, qui en prévoyoit les triſtes ſuites, & qui peut-être ſavoit quelque choſe de ce qui me menaçoit, me conſeilla de revenir auprès de ma mère. J'avois alors dix-ſept ans, j'étois plein de feu & de vanité. Je ne pus ſouffrir que ce jeune-homme, que je regardois comme un étranger, prît le grand deuil pour la mort de mon père. Je lui en marquai mes ſentimens fort clairement, en le rappellant à ſa naiſſance. L'ingrat eut l'audace de me menacer, & de m'offrir le cartel. Je l'acceptai, mais mon gouverneur appaiſa cette querelle. Hélas! que ne me laiſſoit-il chercher la mort, qui m'eût épargné tant de disgraces! Ma mère, allarmée de ce différend, fit tout ce qu'elle put pour nous racommoder; mais ce jeune-homme, accoutumé à traiter d'égal avec moi, prit enfin des airs ſi inſolens, que je le congédiai malgré tout. Son éloignement m'attira la disgrace de ma mère, qui me maltraita d'une

ne façon ſi opiniâtre, que je pris le parti de voyager pour me dérober à ſon reſſentiment. Je fus en Italie, en Piemont, en Suiſſe, en Hollande, en Angleterre, & au bout de trois ans je revins chez ma mère.

J'y retrouvai le favori, qui ſe retira dès-qu'il me vit. Je lui fis dire que j'avois des raiſons pour le prier de s'éloigner du Château, mais que j'étois cependant dans la diſpoſition de le ſervir en tout ce que je pourrois. Je lui fis en effet avoir une Compagnie dans le Régiment du Prince de. . . Je lui envoyai des chevaux, & mille ducats pour ſe mettre en équipage, & il partit pour aller joindre l'Armée en Flandre. A ces conditions je fis ma paix avec ma mère; & je ſongeai à me marier, moins par amour, que pour m'affranchir de la tutèle d'une mère impérieuſe qui diſſipoit tout mon bien.

J'épouſai une Frelle de S. G. . . qui me parut aimable. Sa famille étoit Saxonne, & la Comteſſe ſa mère n'avoit pas déplu à Mr. l'Electeur avant ſa Royauté: mais quoiqu'à ſon exemple elle eût embraſſé la Religion Romaine, elle n'avoit pu conſerver ſa faveur. Mes meilleurs amis me détournèrent de ce mariage, & mon gouverneur fit tout ce qu'il put pour m'en ôter l'envie, par des raiſons que mes malheurs n'ont que trop juſtifiées. J'amenai mon épouſe au Château: la

Comteſſe ſa mère l'y ſuivit, & y reſta pendant deux ans. Jamais on n'a vu trois femmes plus d'accord, que l'étoient ces trois Comteſſes. Elles firent une petite Cour de mon Château. Ce n'étoit que Fêtes continuelles, toute la Province y étoit invitée & reçue; & cette foule de perſonnes qui y venoient, ſervoit à obſcurcir les galanteries de nos Dames. Chacune cependant s'y livroit ſans réſerve, & les choſes allèrent ſi loin, que dans la crainte que mon épouſe ne ſuivît ces ſcandaleuſes traces, je fus conſeillé de congédier les mères. L'occaſion étoit favorable; ma femme étoit accouchée d'un fils; elle ſe portoit bien, & leurs ſoins nous devenoient auſſi inutiles que leur préſence. Il étoit tems d'ailleurs de mettre ordre à mes affaires, que ce train de vie dérangeoit abſolument. Mon gouverneur, à qui j'en avois donné le ſoin, m'avoit averti confidemment, que pour peu que ce train durât j'étois ruïné ſans reſſource. Je profitai de ſes avis, & ſous prétexte de faire changer d'air à mon épouſe, après qu'elle fut rétablie de ſes prémières couches, nous allâmes à une autre de mes Terres, qui étoit un peu plus écartée, & où l'on ne pouvoit pas loger tant de monde. Les deux Comteſſes ſentirent bien que ce voyage n'avoit d'autre but que de les écarter. Elles ſoupçonnèrent mon ancien gouverneur de m'avoir ſuggéré ce deſſein; elles le mal-

maltraitèrent en ma préſence, & il y a apparence que ce ſoupçon lui couta la vie. On le trouva maſſacré quelques jours après, dans un Bois où il avoit coutume de chaſſer. Je le pleurai auſſi tendrement que s'il eût été mon père. Je faiſois en effet une perte irréparable ; mais je ne pus donner que des larmes à ſa mort, ſans oſer la venger. Je crus même devoir en étouffer les pourſuites, parce que je craignois d'en découvrir les auteurs. Il y avoit longtems que ſa probité étoit odieuſe à ma belle-mère; & ma mère avoit de l'averſion pour lui, parce que, ſelon les ordres de mon père, il m'avoit élevé dans la Religion Réformée, (dans laquelle elle n'étoit pas bien ferme) & qu'il m'en avoit ſi ſolidement inſtruit, que rien n'a jamais pu m'ébranler, ni dans le tems de ma proſpérité, ni depuis mes malheurs.

Cet attentat ne contribua point à rétablir la confiance entre ces Dames & moi. Je diſſimulai cependant tout ce que j'en penſois, & je tâchois de ramener mon épouſe à la tendreſſe qu'elle me devoit. Je lui fis comprendre que la retraite étoit néceſſaire au rétabliſſement de nos affaires. Cependant je tâchai de lui procurer tous les plaiſirs honnêtes. Nous recevions les Gentilshommes voiſins, nous allions les voir, je laiſſois à mon épouſe la liberté d'inviter tous ceux qu'elle vouloit, & j'avois lieu de croire qu'elle étoit con-

contente. Je lui propoſai même d'aller paſſer avec elle l'hiver à Vienne : mais elle le refuſa, pour ne pas, diſoit-elle, faire de dépenſes inutiles. Que ce ſentiment eût été louable, s'il eût été ſincère ! J'en fus la dupe, parce que je le regardai comme une marque qu'elle avoit oublié l'impreſſion qu'avoit pu faire ſur elle la conduite de ſa mère, & de la mienne. Hélas ! j'eus bientôt ſujet d'en douter.

Parmi les Gentilshommes qui fréquentoient ma maiſon, il y avoit un homme fort aimable, qui y venoit preſque tous les jours. Il étoit Bailly de P. . . Il y avoit toujours à ma table un couvert pour lui. J'aimois à l'y voir, & comme il ne demeuroit qu'à une demi-lieue du Château, il y venoit ſouvent à pied & en chaſſant. Il y étoit toujours bien reçu. Mais inſenſiblement le voiſinage amena la familiarité, ſans que je m'en apperçuſſe. Il étoit ſouvent avec la Comteſſe, & lui diſoit mille jolies choſes en ma préſence, que je n'attribuois qu'à ſon enjouement. Ce commerce cependant fit éclat. On en parla, j'en fus averti. Je me contentai d'abord d'en parler à ma femme, j'en dis enſuite un mot au Bailly, qui me promit en galant-homme de s'obſerver davantage devant le monde, & même de venir au Château moins fréquemment. Il me tint parole; mais il y venoit ſecrètement, & je m'apperçus qu'il choi-

choiſiſſoit toujours pour y venir, le tems que j'allois à la chaſſe ou que je devois ſortir. Cette obſervation me fit ſoupçonner de l'intelligence, & je le priai de ne revenir que quand il ſeroit invité. Le chagrin que ma femme reſſentit de ce compliment, augmenta mes ſoupçons, ſans cependant oſer lui en rien marquer, de peur de l'aigrir & de hâter mon deshonneur. J'affectai même d'inviter le Bailly de tems en tems, & de le mettre de toutes nos parties, pour éviter l'éclat qu'une rupture trop ſubite auroit pu cauſer. Je vous en fais juges Meſdames, pouvois-je prendre des précautions plus modérées ? Cependant ces attentions, ces démarches, toutes prudentes qu'elles me parurent alors, étoient tout autant de pas que je faiſois vers mon malheur. Le Bailly ne venoit au Château que quand je l'invitois, & comme je ne ſuis pas né jaloux, j'oubliois ſouvent qu'il pourroit être mon rival. Ma tranquilité ſur ce point le dédommageoit des abſences, & lui laiſſoit la liberté d'entretenir mon épouſe, & d'avoir avec elle des tête-à-tête, dont juſques-là je ne m'étois pas offenſé. Un jour cependant j'en entendis aſſez, pour croire qu'il étoit de mon honneur d'y mettre ordre. J'interrompis bruſquement l'entretien, & je ſignifiai au Bailly, que ſi je le retrouvois au Château, je le ferois jetter dans les foſſés du haut des fenêtres. Il ſe le tint pour dit, & n'y

n'y rentra jamais. Il en ſortit la rage dans le cœur, & la fureur dans les yeux.

Mon épouſe, interdite de cet arrêt, verſa quelques larmes, qu'elle accompagna d'une excuſe équivoque. Je feignis de lui pardonner ſon imprudence, & je l'embraſſai, bien réſolu de la ramener inceſſamment au Château d'où nous étions ſortis, pour la dérober à la paſſion de mon indigne voiſin. Elle le comprit, & rompit mes meſures par une maladie feinte, que je crus véritable. Je m'apperçus alors que je l'aimois beaucoup plus que je ne penſois. Je me reprochai même la bruſquerie que j'avois faite au Bailly, la regardant comme la cauſe de ſa langueur. Un Billet que j'interceptai, renouvella mes ſoupçons. Il étoit de la main du Bailly, & envoyé à ma femme: je l'ouvris, & ce fut la prémière fois de ma vie que je cédai à une curioſité que la conduite de mon épouſe rendoit légitime. Ce miſtérieux Billet n'avoit ni ſignature ni adreſſe, & il étoit écrit à tout évènement. Tout y étoit énigmes & paraboles pour moi, parce que je n'en avois pas la clé. Je compris cependant, à travers l'obſcurité des termes, que ce Billet me regardoit. Je le portai à ma femme, qui m'accuſa de lui imputer ce commerce, & d'avoir forgé ce Billet à deſſein de la chagriner; & dès ce moment elle rompit avec moi, & me menaça de s'en venger. Je l'aimois cependant, par de-

devoir & par honneur ; & ma tendreſſe pour elle me devenoit un ſupplice importun, parce qu'il n'eſt pas à mon avis de ſituation plus affreuſe, que celle d'avoir à vivre en contradiction avec des perſonnes que les liens les plus doux nous doivent rendre chères. Je crus que le tems la ramèneroit, & nous vécûmes près d'un an dans une indifférence auſſi grande, que ſi nous ne nous étions pas connus.

Dans cet intervalle je perdis ma mère, qui mourut à Vienne. J'y allai pour lui rendre les derniers devoirs, & mettre quelque ordre à ſa ſucceſſion. Quelque dérangée qu'elle fût, j'aurois été trop heureux de n'avoir que des dettes pour héritage. Je revins chez moi, où je fus reçu en étranger. Je m'accoutumai peu à peu à cette triſte vie, & ces chagrins domeſtiques me jettèrent dans une indolence ſi générale, que je négligeai les occaſions de ſolliciter de l'emploi.

Un poſte qui vaquoit m'ayant cependant réveillé, je partis un matin de chez moi, pour aller prendre des meſures avec un de mes amis du voiſinage pour l'obtenir, & j'en revins vers le ſoir. J'étois à cheval avec mon valet de chambre, & j'étois ſuivi d'un ſecond valet. En entrant dans un petit Bois qui m'appartenoit, & qui n'étoit qu'à demi-lieue de chez moi, mon valet de chambre qui marchoit devant, m'avertit qu'il croyoit voir des gens cachés dans le taillis, qu'il

ſoup-

ſoupçonnoit être des Chaſſeurs, & me demanda la permiſſion d'y entrer. A peine étoit-il deſcendu de cheval, qu'un coup de fuſil parti du fond du Bois, paſſe entre lui & moi, & lui emporte le petit bout de l'oreille; un ſecond tue mon cheval ſous moi; un troiſième manque; & le quatrième m'emporte la perruque & le chapeau, ſans me bleſſer. Hélas! pourquoi ne péris-je point alors! je ſerois mort avec toute ma gloire & mon innocence. Ces coups inopinés ayant été tirés ſi près les uns des autres, me firent croire que l'embuſcade devoit être nombreuſe. Cependant la fureur & le deſeſpoir m'éblouïſſant ſur le danger, j'animai mes valets, & déterminés à vaincre ou à périr, nous entrâmes dans le Bois, nous nous y enfonçâmes, & nous découvrîmes l'embuscade. Je vis deux perſonnes armées, que je ne reconnus pas d'abord; & dans le moment que l'un des Aſſaſſins rechargeoit ſon fuſil, je le renverſai d'un coup de piſtolet qui lui fracaſſa la tête. En même tems, un coup lâché contre moi par le ſecond Aſſaſſin, vint me percer le bras. Mes valets devenus furieux par ma bleſſure coururent ſur ce miſérable, le mirent en pièces; & voyant que l'autre reſpiroit encore, ils lui hachèrent la tête avec leurs couteaux de chaſſe. Je fis ce que je pus pour arrêter leur furie, & je fus même obligé de les menacer de tirer ſur eux, quand j'eus reconnu que l'Aſſaſſin n'étoit

n'étoit autre que le Bailly & ſon valet. L'horreur que m'inſpira ſa trahiſon, n'éteignit pas en moi les ſentimens d'humanité, qui obligent à reſpecter un ennemi mort. Je plaignis ſon ſort, je plaignis le mien, & je regrettai la funeſte néceſſité où je m'étois vu de tremper mes mains dans le ſang humain pour conſerver le mien. Je verſai même quelques pleurs ſur cet évènement funeſte; ſans doute, par un preſſentiment certain des malheurs qui alloient fondre ſur moi. J'en prévis quelques circonſtances, qui me firent frémir dès-que je fus en état d'y penſer. Accablé de douleur, je remontai ſur le cheval de mon valet; & nous arrivâmes au Château au commencement de la nuit.

Mon air inquiet & farouche, mes habits couverts du ſang qui couloit de ma bleſſure, & mes valets tout ſanglans, effrayèrent tellement mon portier, qu'il ſonna l'allarme au Château. Mon épouſe accourut au bruit, & marqua tant d'étonnement ſur l'état où elle me voyoit, qu'elle s'évanouït en m'approchant. Elle verſa beaucoup de larmes au récit de mon aſſaſſinat; mais je remarquai que ſes ſanglots redoubloient au nom du Bailly. J'étouffai cependant toutes les idées que cet attendriſſement équivoque m'inſpiroit, pour penſer à ma ſureté. J'envoyai mes gens dès la nuit même retirer du Bois mon cheval tué, pour ôter toute preuve

contre moi. Je balançai ſi j'irois moi-même dreſſer plainte d'aſſaſſinat contre le Bailly, & j'aurois peut-être mieux fait: mais outre que cette voie me paroiſſoit odieuſe à l'égard d'un voiſin & d'un ancien ami, mon Intendant me fit remarquer que les coups donnés après la mort ſur ces cadavres, dont l'un avoit la tête coupée, gâtoient abſolument ma cauſe, & rejettoient ſur moi toute la noirceur de l'aſſaſſinat. Suivant ſes avis, je fis panſer ma bleſſure, & après avoir pris congé de mon épouſe, je me mis dès le point du jour en chaiſe de poſte, & je ſortis avec mes deux valets des Terres de l'Empereur. J'arrivai en Saxe le lendemain, & me tins caché à Dreſde chez une de mes tantes, juſqu'à ce que j'euſſe des nouvelles du train que prendroit cette affaire.

Huit jours après y être arrivé, je reçus quantité de Lettres ſur cette avanture, conformes aux divers jugemens que chacun en portoit. Les uns la regardoient comme une rencontre, d'autres comme un duel médité, quelques autres comme un aſſaſſinat concerté entre le Bailly & mon épouſe. Mais tous s'accordoient à me plaindre, comme d'un malheur qui pouvoit me deshonorer & me perdre. La paſſion du Bailly pour ma femme avoit éclaté; & comme le Public eſt rarement la dupe des Amans, on en parloit aſſez ouvertement, ſelon

les

les Lettres particulières qui me vinrent. Cependant celles que mon épouſe m'écrivoit, étoient autant remplies de tendreſſe pour moi que de malédictions pour le Bailly, & elle les finiſſoit toutes par les proteſtations les plus vives de tout ſacrifier pour ma liberté.

Ma fuite étoit néceſſaire; car dès le lendemain de mon départ, les parens du Bailly, ſur les informations priſes ſur les lieux, avoient obtenu un Mandement d'ajournement perſonnel, & ſucceſſivement un Decret de priſe de corps contre moi. La procédure fut vivement pouſſée, & malgré les délais que ma femme demandoit, je fus déclaré atteint du crime d'aſſaſſinat, & condamné à perdre la tête. Elle en appella à la Chambre Impériale de Wetzlar, & la procédure y recommença toute entière. Mon épouſe s'y rendit auſſi-tôt en habit de veuve, elle mit tout ſon équipage en deuil; & pour toucher mes Juges, elle alloit de porte en porte avec mon fils, pour demander en pleurant juſtice contre la Cour ſubalterne qui m'avoit condamné injuſtement. Elle eut la précaution de faire ſéparer ſes biens d'avec les miens, pour les conſerver à mon fils, en cas que la Sentence fût confirmée.

Pendant que mon procès ſe pourſuivoit à Wetzlar, je paſſois de triſtes jours à Dreſde. Je vivois ſolitaire, & j'eus tout le tems de faire de cruelles réflexions ſur

mon malheur. La plus affligeante de toutes étoit l'opinion publique, qui soupçonnoit ma femme d'avoir eu part à cette trahison. Cette pensée me faisoit horreur. Je croyois mon épouse imprudente, mais je ne pouvois la croire assez mauvaise pour ce coup. Sa conduite présente, les mouvemens qu'elle se donnoit, ses voyages continuels de Wetzlar à Vienne & de Vienne à Wetzlar pour me sauver, justifioient sa conduite passée. Cependant l'assassinat de mon gouverneur me revenoit toujours à l'esprit, & j'avois peine à croire qu'elle l'eût ignoré, si les deux mères y avoient eu part. Et que ne devois-je pas craindre d'un pareil exemple! Car enfin, si la timide vertu s'effraye du prémier crime, elle se familiarise bientôt avec lui, dès qu'elle s'est écartée du chemin de l'innocence. Rien alors ne coute plus. Cette dernière réflexion m'accabloit, parce que j'avois voulu trouver mon épouse innocente. D'ailleurs, les mouvemens qu'elle se donnoit pour moi, paroissoient intéressés à bien des gens. Le bruit qu'avoit fait la passion du Bailly, obligeoit mon épouse à prendre mon parti vivement, pour ne pas augmenter les soupçons que l'on avoit déjà contre elle. Cette obscurité m'étoit un supplice bien plus rude que la mort à laquelle j'étois condamné; & je l'aurois mieux aimée, si j'avois pu en séparer l'infamie.

Quel-

Quelque affreuſe que vous paroiſſe cette ſituation, Meſdames, ce n'eſt pourtant encore ici que l'ombre de mes disgraces. J'appris pour comble d'horreur, que le Gentilhomme qui avoit été élevé avec moi, s'étoit uni aux parens du Bailly, & les aidoit à ſolliciter contre moi. Il avoit eu l'adreſſe de s'inſinuer dans la confiance du Prince de . . . ſon Colonel, & d'obtenir ſa recommandation pour mes Parties, en prévenant Son Alteſſe contre moi. Ce trait de noirceur fut, je vous l'avoue, un des plus ſenſibles coups que j'aye éprouvés. J'en eus le cœur outré de douleur, parce que ſon ingratitude me parut inouïe. Mais hélas! puiſque ſa naiſſance étoit un crime, pouvoit-il être vertueux? Ce n'eſt pas tout Mesdames, & le croiriez-vous? L'ingrat ne pouvant aſſez tôt obtenir ma mort, me déroba mon nom, & profitant du deſaſtre de mes affaires, il demanda la confiscation de mes biens à titre de frère, prétendant être fils légitimé de mon père, & né pendant ſon mariage. Sa demande, tout extravagante qu'elle étoit, fit pourtant la matière d'un rare & nouveau procès. Comme condamné, je n'avois plus en Juſtice d'action civile: j'étois plein de vie, & l'on demandoit ma ſucceſſion; le cas étoit ſingulier. Mon épouſe fut obligée de ſuivre encore cette nouvelle affaire, au nom de mon infortuné fils. Ce procès devint ſérieux,

& attira l'attention générale. Ce Gentilhomme, qui juſques-là n'avoit été connu que ſous le nom du Sr. D . . . D. . . ſe faiſoit appeller par-tout le Comte de C . . . du nom d'une ancienne Terre qui faiſoit le plus beau titre de notre famille, & prit un équipage qui fit croire qu'il étoit entretenu par quelque ennemi ſecret. J'ai toujours penſé que la famille du Bailly, qui avoit juré la perte de la mienne, lui fourniſſoit dequoi ſoutenir cet inique procès. Ma femme, chargée de ce double fardeau, ne pouvant ſe partager entre tant de ſoins incompatibles, demanda que l'une des deux Cauſes fût remiſe après le jugement de la prémière. A force de recommandations, elle obtint enfin que les procédures de mon prétendu frère demeureroient ſuſpendues juſqu'à ce que la Chambre eût jugé celle de l'aſſaſſinat, qui duroit déjà depuis trois ans. Il s'en paſſa encore trois autres, pendant leſquelles ma femme obtint une réviſion, & que l'on feroit de nouvelles informations.

Pendant ce tems je vivois errant de tous côtés, traînant par-tout l'ignominie d'un crime que je n'avois pas commis. J'avois, il eſt vrai, répandu le ſang de mon ennemi ; mais ce n'avoit été que dans les bornes & les mouvemens de la plus juſte défenſe, & préciſément dans le cas unique où la Loi permet l'homicide. Cependant il devoit m'en couter l'hon-

l'honneur & la vie. Ah Meſdames! qu'il eſt aiſé de dire que l'innocence ſert de contrepoids aux accablantes douleurs d'un malheur peu mérité, ou qu'elle en adoucit les rigueurs! Son unique privilège conſiſte à épargner à l'honnête homme malheureux les remords qui ſeroient inſéparables du crime. Je penſe même, après la triſte épreuve que j'en ai faite, que ſans l'eſpérance de la Vie future, & d'un Jugement dernier, l'innocence opprimée auroit encore en ce Monde quelque choſe de plus affreux à la Nature, que le crime juſtement puni. Il ſemble en effet que cette dernière ſituation doive moins porter au murmure; parce qu'alors les deſſeins de la Providence ſont moins obſcurs, quoiqu'également adorables.

Quoi qu'il en ſoit Meſdames, après ſix années d'allarmes, d'inquiétudes & d'exil, j'eus un rayon d'eſpérance. Les nouvelles informations me devinrent plus favorables que les prémières, & mon épouſe vint à bout de faire civiliſer l'affaire. Dès-qu'elle fut dénaturée, & qu'au lieu de l'aſſaſſinat dont on me chargeoit, on ne la regarda que comme une rencontre malheureuſe, on ne deſeſpéra plus d'obtenir ma grace. La naiſſance de l'Archiduc augmenta encore mon eſpoir. Au milieu de la joie publique que cette naiſſance cauſa à toute la Cour, ma femme alla en grands habits de deuil ſe jetter

aux pieds de l'Empereur, dont j'étois né Sujet ; & en considération des services de mon père, Sa Majesté Impériale eut la bonté de m'accorder ma grace, avec la liberté de rentrer dans mes biens. Je ne sai pourquoi cette nouvelle ne me causa point une extrême joie. Le nom de grace offensoit mon innocence, & peut-être ma vanité ; ou bien je prévoyois obscurément que la vie que l'on m'accordoit, me rappelloit à de nouveaux malheurs. Je partis cependant après avoir pris mes suretés, & je vins à Wetzlar subir l'humiliante cérémonie, nécessaire à l'entérinement de mon Bref d'abolition. De-là l'allai à Vienne, remercier mes protecteurs & rejoindre mon épouse. Sept années d'absence, & tant de malheurs échappés, devoient sans-doute lui rendre mon retour bien doux. Hélas! elle se refusa à mes embrassemens, & par un caprice inconcevable, elle éteignit, par ses froideurs & ses reproches, tout le mérite des mouvemens qu'elle s'étoit donnés pour moi. Que ne dis-je plutôt pour elle-même? Car enfin Mesdames, puisque je suis en train de vous raconter mes malheurs, je dois aussi vous apprendre ma honte. Il n'étoit que trop vrai que le Bailly étoit cher à ma malheureuse femme. Elle me reprocha sa mort avec autant de vivacité qu'elle avoit paru solliciter ma grace, & je compris que s'il eût été possible de consentir dé-

cem-

çemment à ma perte, elle y eût concouru pour venger ſur moi ſon criminel Amant. Pardonnez, Meſdames, cet étrange aveu : excuſez même un moment de foibleſſe... je ne puis retenir les larmes que m'arrache encore ce cruel ſouvenir... Qu'il eſt dur à un cœur reconnoiſſant de ſe voir forcé à devenir ingrat ! Et que des bienfaits partis d'une main auſſi chère que celle d'une épouſe, y répandent d'amertume quand ils ſont préparés avec tant de noirceur ! En un mot, mon épouſe refuſa de me recevoir, elle rendit la ſéparation de biens générale. Je ne pus en tirer aucun ſecours : la vie, diſoit-elle, devoit me ſuffire ; que ne me l'ôtoit-elle ! . . . J'étois ſans argent, les procédures avoient épuiſé mes finances & mes revenus : je me vis obligé d'engager toutes mes Terres, pour achever de payer les fraix immenſes de ce procès. Encore n'oſois-je m'en plaindre, pour ne pas paroître ingrat ; & elle eut la dureté de me voir réduit à des emprunts ruïneux, ſans vouloir m'aider. Ah ! que la Providence eſt aimable, même dans ſes coups les plus rudes ! Par ceux-ci elle me préparoit par degrés à ceux qu'elle a frappés depuis, & qui m'auroient paru inſupportables, s'ils euſſent fondu ſur moi tout à la fois.

Je reſpirois à peine de ces prémières allarmes, que j'en prévis de nouvelles. Mon prétendu frère renouvella ſes pré-

tentions, & y en ajouta une encore plus terrible. Non seulement il voulut être mon frère, & partager le reste de mes biens ; mais il prétendit prouver qu'il étoit mon aîné. En cette qualité, tous mes Fiefs nobles, & mes Seigneuries devoient lui revenir par les Loix de l'Empire ; aussi n'en oublioit-il rien dans ses demandes. L'affaire étoit de prouver sa qualité, & il avoit eu tout le tems d'en fabriquer, ou d'en méditer les preuves, pendant le cours de mes prémières infortunes. J'intéressai tout ce qui me restoit d'amis dans cette Cause obscure, & je fus conseillé de la faire traîner par tous les délais que la Chicane a inventés, pour tâcher de le lasser par des dépenses au-dessus de ses forces. Je me flattois d'ailleurs que le tems ou la mort termineroit cette injuste procédure. Mais ce prétendu frère éluda cet artifice. Soutenu secrettement par les frères du Bailly, avec qui il avoit conspiré ma ruïne, il trouva des ressources que je n'attendois pas. D'ailleurs il s'étoit lié avec un Solliciteur habile en Chicane, qui menoit toute l'intrigue. Cet homme étoit un de ces Plaideurs de profession, qui font métier d'épouser les Causes les plus desespérées, moyennant une certaine somme en cas de succès. Mon prétendu frère s'étoit engagé de fournir la moitié des frais, & avoit épousé provisionnellement la fille de cet indigne Plaideur, pour l'in-

l'intéreſſer davantage dans ſa Cauſe. Ce procès dura encore quelques années, & il eſt aiſé de comprendre que je les paſſai très-triſtement. L'impoſſibilité de ſubvenir à tout, l'indifférence de ma femme, & qui pis eſt ſes galanteries publiques, me mirent quelquefois dans des angoiſſes mortelles. Je regrettai la mort que j'avois évitée, & je rougiſſois de devoir la vie à une femme qui la rempliſſoit de honte & d'amertume. Digne fille d'une mère auſſi décriée que la ſienne, elle leva le maſque, & devînt Maîtreſſe publique de l'Evêque de C . . . Elevée à l'école de ſa mère, elle en ſuivit toutes les traces. La vieille Comteſſe, pour plaîre au Roi, s'étoit faite Catholique; & ma femme, qui juſques-là avoit profeſſé la Religion Luthérienne, embraſſa la Romaine, par complaiſance pour ſon Evêque. Ce n'eſt pas que toute Religion ne lui fût bonne, dans la vie qu'elle menoit; mais ce qui fit l'excès de mes douleurs, c'eſt qu'elle y fit élever mon malheureux fils. Ces deſordres, tout affreux qu'ils étoient, parurent encore plus odieux dans les circonſtances malheureuſes de mon procès; & ce qui me toucha plus cruellement, c'eſt que ma grace avoit été le prix de cette infame galanterie, qu'elle couvroit du voile impie de ſa converſion. Elle eut même la cruauté d'inſulter à mes malheurs, en me mandant que le ſeul moyen de les finir, étoit

étoit d'embraſſer auſſi la Religion Romaine, & qu'à ce prix elle m'offroit tout le crédit de ſes amis. On me dépêcha à cet effet un Jéſuite célèbre. Il m'étala tout ce que ſon ſavoir & ſon éloquence pouvoient lui fournir, mais il n'y gagna rien: & j'ai ſu depuis, que pour m'en punir, il avoit employé tout le crédit de ſa Société contre moi.

D'auſſi puiſſans ennemis ne pouvoient manquer de m'accabler; & en effet, je ſuccombai ſous leur malignité. Mon prétendu frère preſſa le jugement du procés, il produiſit des Actes ſpécieux; mes Juges en furent éblouïs, j'en fus moi-même effrayé; & deſeſpérant du ſuccès de ma Cauſe, dont je ſentois cependant le bon droit, je lui fis propoſer un accommodement. Les Barons de Ch. . . . & de Fl . . . lui offrirent de ma part une penſion viagère, & une Terre aſſez conſidérable pour lui & ſes enfans, s'il vouloit ſe déſiſter du procès. Ces offres le rendirent encore plus inſolent, & il répondit fièrement, que c'étoit aux Juges d'en décider. Il fallut donc laiſſer courir la procédure, & elle ne s'eſt terminée que trop-tôt pour mon malheur. Ce prétendu frère produiſit un Extrait de Batême, tiré des Regiſtres de l'Egliſe de D . . . où il prétendoit que ma mère étoit accouchée de lui ſur la route de Téplitz, dans le voyage qu'elle y avoit fait pendant que mon père étoit

en

en Hongrie. Cet Extrait de Batême, revêtu de toutes les formalités juridiques, portoit, qu'un tel jour avoit été batisé N. N. Fils de la Comtesse de T . . . . Cet Acte étoit soussigné de la femme de chambre, qui vivoit encore, & qui ratifia sa signature par serment. Il y joignit le Certificat d'un certain Moine Franciscain, qui attestoit le fait véritable, & qui prétendoit avoir été chargé par ma mère du soin de ce précieux enfant. (Car elle méditoit dès-lors sa paix avec l'Eglise Romaine, & elle avoit toujours auprès d'elle quelque Prêtre ou quelque Moine.) On produisit encore des Attestations de la nourrice, & de la maîtresse de l'auberge où l'on disoit que ma mère avoit accouché. Mais ce qui confirma tous ces odieux témoignages, ce fut l'Attestation même de ma mère. Ah! pourquoi faut-il, Mesdames, que je vous révèle ici ce honteux mistère ?. . . Mais après tout, lui dois-je un secret qu'elle a déclaré à la face de la Terre, & dont la révélation seule a causé ma perte & celle de mon infortunée famille ? Oui Mesdames, un peu avant sa mort, ma malheureuse mère fit appeller des Notaires, & leur déclara devant témoins, que N. N. connu jusqu'ici sous le nom du Sieur D. D . . . étoit véritablement son fils; qu'elle en étoit accouchée secrettement dans son voyage de Téplitz, où il trouveroit les indices de sa naissance, dont

ſa femme de chambre & le Père N . . . Franciſcain avoient ſeuls le ſecret ; & qu'enfin elle ſe ſentoit preſſée de faire cette déclaration pour l'acquit de ſa conſcience , & chargeoit les Notaires d'en envoyer copie audit Sieur D . . D . . . Voilà, Meſdames, les fameuſes Pièces ſur leſquelles la Juſtice m'ajugea un frère, & un frère aîné ; car ſelon la date de l'Extrait du Batême, le Sieur D. D ... étoit né dix-huit mois avant le retour de mon père , qui avoit été trois ans entiers en Hongrie ſans revoir ſon épouſe. L'abſence de mon père conſtatée par des faits publics , ſon teſtament même dans lequel il ne faiſoit aucune mention de ce fils qu'il n'avoit jamais connu , ſembloient devoir anéantir ou éluder les Actes ſur leſquels mon prétendu frère fondoit ſa qualité. La déclaration même de ma mère lui étoit ſi injurieuſe à elle-même , qu'elle étoit de nulle valeur ; parce qu'en révélant ſa propre infamie , elle infirmoit par-là ſon témoignage. C'eſt ce que j'objectai, Mesdames. Mais outre que dix preuves négatives n'en valent pas une affirmative, le Droit Romain m'étoit abſolument contraire, & mon ſort paroiſſoit décidé par d'anciennes Loix.

On ſentoit cependant toute l'abſurdité & les inconvéniens de cette Loi trop générale, & avant de prononcer la Sentence définitive, on conſulta les plus fameu-

ſes

ſes Univerſités. Cette cérémonie ne ſervit qu'à rendre ma perte plus ſolemnelle. Ces Docteurs, gens pédans pour la plupart, & ſervilement eſclaves des moindres mots de la Loi la moins juſte ou la plus obſcure, déclarèrent unanimement, que tant que le mariage dure & que le mari vit, tous les enfans qui naiſſent de la femme, ſont cenſés ceux du mari, & qu'il ne faut pas leur chercher d'autre père que celui que le mariage indique, ſuivant ce vieil Axiôme, que *les Fruits d'une Terre appartiennent à celui qui eſt le Maître de la Terre.* Suivant ces avis, l'Arrêt fatal fut dreſſé. On me donna malgré moi un frère aîné, dont la naiſſance deshonoroit tout à la fois mon père, ma mère & ma famille. Je fus déclaré cadet, dégradé de la qualité de Comte de T . . . obligé d'en quiter le Titre & les Armes en plein, condamné à remettre dans les ſix mois à mon nouveau frère, les Titres, Chartes & Papiers concernans les biens poſſédés par mon trop malheureux père. Quant à moi, je fus réduit à la légitime des Cadets ; encore ne pouvois-je lever cette part, qu'après avoir rembourſé le nouveau Comte de tous fraix, dommages & intérêts, même des revenus perçus depuis la prémière inſtance du procès juſqu'à ſa fin.

Cet affreux Arrêt me dépouillant de tout, ne me laiſſoit de reſſource que dans mon deſeſpoir. Que faire, que

de

devenir ? Une autre Femme que la mienne, eût été ma consolation. Mais la perfide m'abandonna, & menaça même de faire dissoudre mon mariage, prétendant qu'il ne pouvoit subsister, vu l'erreur où elle avoit été sur ma personne, en n'épousant qu'un cadet, tandis qu'elle avoit cru épouser l'aîné.

Ce trait, tout odieux qu'il étoit, eût été sans-doute le moindre de mes maux, si le contrecoup n'eût rejailli sur mon infortuné fils, qui devenoit la victime de mes malheurs. Le déplorable sort de cet enfant augmentoit mon desespoir. Il avoit déja quinze ans. Il m'aimoit tendrement, par instinct peut-être & par devoir, plutôt que par connoissance; car il n'avoit que quatre ans lorsque je me retirai en Saxe, & je ne l'avois pas revu depuis, parce que les Jésuites s'en étoient saisis & l'élevoient dans leur Collège. Il eut l'adresse de m'écrire un mot, pour me prier de le venir voir. Sa Lettre étoit si respectueuse & si touchante, qu'à ses nobles sentimens je reconnus mon sang. Il m'insinuoit adroitement, qu'il avoit quelque chose à me communiquer ; & malgré tout ce que je craignois de douloureux dans cette visite, je partis pour l'aller voir.

J'eus beaucoup de peine à pouvoir l'entretenir seul, à cause de ma Religion. Cependant, par le crédit du Duc de . . bienfaiteur du Collège, on m'accorda cette gra-

grace, pour une fois seulement. Ah Mesdames ! que cette entrevue eut tout à la fois de douceur, de tristesse & de consolation pour moi ! & qu'il est doux à un père malheureux au point que je le suis, d'embrasser un fils si tendre & si respectueux ! Cet aimable enfant, qui sentoit déjà ses malheurs & les miens, fondit en larmes en me voyant. Il embrassa mes genoux, je le relevai & le serrai entre mes bras ; nous mêlâmes nos larmes & nos soupirs sur notre sort commun, sans pouvoir nous dire autre chose que ces tristes mots, Ah ! mon père . . . Ah ! mon fils . . . La joie d'avoir un fils si plein de sentimens, la douleur de le voir si malheureux, me déchiroient le cœur, & je ne pouvois lui parler. Il se remit le prémier, & me dit tendrement ces paroles si consolantes. " Pourquoi „ vous affligez-vous, mon cher père ? „ vos malheurs n'ont rien qui deshono- „ rent, & tout affreux qu'ils sont, je „ brule de les partager avec vous. On „ me retient ici malgré moi, mon des- „ sein est de vous rejoindre, tâchez de „ me retirer d'ici de gré ou de force. Je „ veux suivre votre fortune, & vous dé- „ dommager par mes respects, de l'in- „ justice du sort & des mépris de ma mè- „ re ". Cette résolution me donna, je vous l'avoue, un moment de consolation. Il faut être père, & père malheureux, pour en sentir toute la douceur. Il fau-

droit même ſe tranſporter dans cette circonſtance affreuſe où tout mon ſang s'armoit contre moi, pour éprouver tout ce qu'il y avoit de tendre & de conſolant dans les paroles & les ſentimens de ce cher fils. Auſſi mon cœur s'en émut, & je me ſentis fondre en larmes. J'embraſſai de nouveau mon fils, & lui repréſentai que la Religion dans laquelle on l'élevoit, rendoit ce projet difficile. "Ah! „ mon cher père, répondit-il, je ne con„ nois guères encore la différence de nos „ Religions : mais ſi la mienne me dé„ fend de ſuivre un père malheureux, je „ la quite dès-aujourd'hui". . . Et ſans me donner le tems de lui répondre, il me traça lui-même le moyen d'exécuter ce projet. Il m'indiqua les jours & les lieux qu'on le menoit promener, & certaines heures qu'il pouvoit aller ſeul à l'Egliſe, par où il méditoit de s'évader. Je trouvai tant de bon-ſens & d'adreſſe dans ce projet, que je lui promis de faire tout ce que je pourrois pour l'emmener. Cependant je lui repréſentai encore, que je n'avois que des disgraces à lui offrir, & que n'ayant ni biens ni reſſources, il riſquoit de mener une triſte vie avec moi. " N'importe, dit-il, j'ai „ de l'honneur, du courage & une épée, „ je ne veux rien de plus ". Des ſentimens ſi nobles, dans un âge ſi peu avancé, m'encouragèrent moi-même à tenter ſon enlèvement. Je crus pourtant en devoir

voir différer l'exécution jusqu'à ce que j'eusse pu règler ce que j'avois à espérer de mon nouveau frère ; comptant qu'avec les débris de ma fortune, je pourrois me former hors de l'Empire quelque établissement. Je quitai mon fils, avec promesse de l'avertir quand il en seroit tems. Cette séparation nous couta bien des larmes, & je n'y puis penser sans en verser encore.

J'allai droit à ma principale Terre ; mais à peine y fus-je arrivé, que je fus averti par un de mes anciens amis, que mon prétendu frère alloit y mettre garnison pour s'en assurer les effets, comme il avoit déjà fait dans toutes les autres Terres. On me conseilla même de me retirer, pour éviter les nouveaux malheurs où mon desespoir pourroit m'exposer. Je suivis ce conseil, plus par Religion, que par insensibilité, & je demeurai caché chez cet ami. L'avis étoit à propos ; car le nouveau Comte avoit obtenu un ordre de m'arrêter, & de me garder à vue jusqu'à l'entier remboursement de ses fraix.

Une ame moins basse que celle de ce nouveau frère, se seroit sans-doute piquée de quelque générosité. Tout autre en sa place, content de sa nouvelle fortune, & se souvenant de mes anciennes bontés pour lui, m'auroit offert de relâcher des droits que son Arrêt lui donnoit sur moi. Mais le cruel, en les exigeant

rigoureuſement, m'épargna la honte de rien tenir de ſon infame main. J'ai ſu même que l'ingrat m'avoit fait chercher par-tout pour m'arrêter, comme s'il m'enviot encore la liberté, qui étoit le ſeul bien qui me reſtoit. Hélas! peu s'en fallut que ma vertu laſſée de tant d'indignités, ne ſe ſouillât dans ce coupable ſang. Mais les Loix de la Religion l'emportant ſur celles d'une fauſſe valeur, je crus devoir prendre le parti de m'éloigner d'un lieu ſi funeſte, avec tous les Titres de ma Maiſon. Je retournai à la ville où étoit mon fils. Je le fis avertir ſecrettement de mon deſſein. Cet enfant eut le courage de s'échapper. Il étoit déjà aſſez près de mon auberge, quand il fut reconnu par un miſérable Jéſuite qui étoit en rue. Ce père le fit arrêter. Mon fils, au deſeſpoir de manquer ſon coup, tira ſa petite épée, pour tâcher de ſe dégager des mains de ce Moine; mais ne pouvant ſe défendre contre le monde qui s'attroupa, on le reporta malgré ſes cris au Collège. Je n'appris ce contretems qu'après, & j'en fus vivement outré. Sans-doute que ſi j'en avois été informé, je me ſerois jetté dans la mêlée, & que j'aurois plutôt perdu la vie, que de le laiſſer dans cette retraite. Cet enfant, prudent au-delà de ſon âge, ne voulut jamais dire où il alloit; mais comme on lui trouva mon Billet ſur lui, on ſoupçonna que j'étois en ville, & qu'il venoit

venoit me trouver. Je fus contraint de fuir encore une fois, pour éviter la punition d'une action ſi légitime. Je repaſſai en Saxe auprès de la ſœur de mon père, qui m'offrit ſa maiſon pour toujours. C'eſt une Comteſſe fort âgée, dont le mari avoit un des prémiers emplois à la Cour. Elle eſt fort riche, & ſans enfans: mais quoiqu'elle ſoit ſortie fort jeune de la famille, elle a conſervé pour la mémoire de mon père une tendreſſe infinie. Elle a partagé mes malheurs avec une vraie compaſſion. C'eſt par ſa libéralité que je ſubſiſte: & comme elle eſt pleine d'honneur & de ſentimens, elle m'a fait uue donation de tous ſes biens, pour empêcher que je ne traînaſſe mon nom avec opprobre. Elle a même vendu depuis peu une aſſez belle Terre, que ſon mari lui avoit laiſſée en mourant, & elle en a placé l'argent en Angleterre ſur la tête de mon malheureux fils, pour lui aſſurer auſſi quelques biens. Cette généreuſe Dame fait tout ce qu'elle peut pour me faire oublier ou pour adoucir mes malheurs, & elle ſeule me tient lieu de père, de mère & d'épouſe, par une tendreſſe louable. Elle m'aime comme ſon fils, & dans une maladie cauſée par l'opiniâtreté de mes diſgraces, elle a pris de moi des ſoins infinis, & je lui dois la vie plus qu'à perſonne. Il n'y a que ſix mois encore que je ſuis hors de danger, & c'eſt pour mon rétabliſſement que je

ſuis venu ici. J'ai déjà paſſé un mois à Aix, dont les Eaux m'ont fait beaucoup de bien. Ce n'eſt pas que la vie me ſoit bien douce, mais je la conſerve pour mon fils. Ce cher enfant a eu le courage de s'échapper une ſeconde fois, & il a été trouver la Comteſſe ſa tante. Je dois l'aller prendre au ſortir d'ici à Cologne, où elle doit me l'envoyer; & je compte paſſer avec lui en Angleterre, pour y enſevelir mes juſtes ennuis.

Je ſuis mortifiée Monſieur, dit l'Abeſſe, que mes avantures vous ayent rappellé le ſouvenir des vôtres. Je les partage ſincèrement, & je ſuis extrêmement touchée de vos malheurs; mais j'eſpère qu'ils finiront. Quand on eſt auſſi vertueux qne vous l'êtes, on ne peut être longtems malheureux. Aſſurément, dit la Ducheſſe, cette avanture eſt étrange; & je me ſens une indignation extraordinaire pour ceux qui ont cauſé vos malheurs, malgré le reſpect que vous conſervez pour des perſonnes qui méritent toute l'horreur du Genre Humain. Hélas! ajouta le Marquis, je croyois être le plus malheureux des hommes, mais j'avoue que Monſieur le Comte eſt encore plus à plaindre. Milady, qui étoit elle-même extrêmement touchée, s'appercevant que le Comte s'attendriſſoit de ces complimens, dit à la Ducheſſe, qu'il falloit engager le Comte à faire avec elles le

voyage

voyage de Londres. De tout mon cœur, dit-elle ; j'en écrirai dès demain à Milord-Duc, & ſi nous ſommes capables de procurer à Mr. le Comte quelques agrémens en Angleterre, nous nous y employerons volontiers. Doucement Meſdames, doucement, dit Mr. Lake en riant ; vous êtes trop belles & trop jeunes pour vous charger de Mr. le Comte, c'eſt moi qui l'amènerai à Londres. Je lui offre un appartement chez moi. Je ſuis garçon, nous vivrons enſemble, & je ſerai le précepteur de Mr. ſon fils. Le voulez-vous bien Mr. le Comte, ajouta-t-il? Le Comte remercia poliment la compagnie, & dit que dès-qu'il ſeroit à Londres, il auroit l'honneur d'aller ſaluer les Dames. Mais quelque choſe qu'il pût dire, Mr. Lake voulut l'obliger à promettre qu'il logeroit chez lui, & jura qu'ils partiroient enſemble, ou qu'ils ſe brouilleroient. Le trait étoit un peu Anglois ; il partoit pourtant d'un excellent cœur.

L'Abé, qui étoit préſent, voyant la retenue du Comte, dit en regardant tendrement Milady, que ſi on lui en offroit autant, il ne ſe feroit pas tant prier. Et que voulez-vous que l'on fît de vous à Londres, lui dit-elle? nous y avons aſſez de petits collets ſans le vôtre. Je le quiterois Madame, répondit-il, s'il vous déplaîſoit. Et enſuite, dit-elle, que feriez-vous? L'Abé, déconcerté de l'air de Milady, lui dit en tremblant, je ...

je . . . je . . . je . . . Milady alors riant de toute ſa force, lui répondit en le contrefaiſant, je . . . je . . . je . . . je penſe, Mr. l'Abé, que vous êtes amoureux; je . . . je . . . je . . . je vous déclare que vous feriez une grande ſottiſe; je . . . je . . . je . . . je vous conſeillerois enfin de ſonger plutôt à dire votre Bréviaire, qu'à penſer à l'amour . . . Cette ſcène, toute courte qu'elle fut, nous divertit extrêmement, & le pauvre Comte lui-même ne put s'empêcher d'en rire. La compagnie ſe leva pour reprendre le chemin de la maiſon.

En y rentrant, nous apperçûmes un Chanoine qui reſſembloit beaucoup à Mr. le *Tresfoncier*. C'étoit lui-même, qui étoit revenu de Liège depuis une heure. Il aborda les Dames, & leur préſenta ſon neveu, qui eſt un Cavalier extrêmement poli. Comme mon état, dit-il, & le voiſinage de mon Egliſe, ne me permettent pas de vous procurer certains plaiſirs, je vous ai amené ce jeune Cavalier qui y ſuppléera. Le neveu donnant auſſi-tôt la main à la Ducheſſe, la pria d'entrer dans le ſallon, où il avoit amené de Liège une ſymphonie complette. Il fit ſigne aux Muſiciens de jouer, & ſans autres préparatifs on commença un Bal, qui nous vint à merveilles pour diſſiper les ſombres idées que l'hiſtoire que nous venions d'entendre nous avoit laiſſées. Nous y danſâmes tous, excepté l'Abeſſe, avec qui

le

le *Tresfoncier* cauſa. Comme cette danſe n'étoit qu'un prélude pour donner le tems à l'Hôte de préparer le ſouper, une heure après on vint avertir que l'on avoit ſervi, & nous nous mîmes à table. Nous trouvâmes un ſouper magnifique. Rien n'y manquoit ; il y avoit de toutes les nouveautés de la ſaiſon, & le Chanoine avoit amené ſon cuiſinier pour aider l'Hôte, & diriger le repas. Le deſſert fut des plus galands, on y but, on y chanta, & après être levé de table, on ſe remit à danſer juſques fort avant dans la nuit. Le matin les Dames allèrent au Bain, & réſolurent de repartir l'après-midi. Mr. le *Tresfoncier* les pria de reſter encore, en leur diſant galamment, que puiſqu'elles ne vouloient pas venir à Liège, il ſeroit charmé de les garder à Chaud-Fontaine ; & qu'il étoit juſte qu'il en fît les honneurs, puiſque ce lieu étoit de ſa juriſdiction. Les Dames cependant s'opiniâtrèrent à partir l'après-midi, & nous trouvâmes encore un dîner pareil au ſouper de la veille. Comme la compagnie s'en étonnoit, le neveu du Chanoine dit que c'étoit lui qui avoit l'honneur de régaler les Dames, & qu'il devoit avoir ſon tour. On ſe mit à table dès onze heures, chacun y marqua de la gayeté, & tout nous y excitoit ; car le neveu du Chanoine avoit fait placer les Inſtrumens dans la chambre voiſine, & cette ſymphonie étant un peu éloignée ne troubloit pas

notre converſation. Mr. le Chanoine demanda aux Dames comment elles s'étoient trouvées des Bains de Chaud-Fontaine, & ce qu'elles penſoient de ce petit hameau. Cette queſtion ramena l'entretien ſur l'agréable ſituation du lieu, & ſur le ſoin que Mrs. de Liège devoient prendre pour l'embellir. Le Chanoine aſſura que la ville de Liège étoit dans le deſſein de ne rien négliger pour rendre ce lieu fameux, & en cita comme une preuve, le *Perron* qu'elle avoit fait élever ſur la colonne qui eſt au bord de la Rivière. La preuve nous parut aſſez mince, parce que nous ignorions ce que ſignifioit ce *Perron*. La Ducheſſe le pria de nous l'apprendre, & il nous dit à ce ſujet quelque choſe d'aſſez curieux.

Vous ſavez peut-être, dit-il, que la principale pièce des Armes de Liège eſt un *Perron d'or* de trois degrés, appuyé ſur trois lionceaux de même, & que ce Perron ſoutient une colonne. Quoique la Cité ait autrefois porté des Armes différentes, il eſt conſtant qu'elle conſerve celles-ci depuis l'an 1300, que les Corps de Métier le mirent dans leurs Bannières, en ſigne d'union & de liberté, dans un Tumulte populaire. Il y a quelque apparence que ce Perron n'étoit que la figure d'un Pilier placé dans le lieu où l'on rendoit la Juſtice, comme on en voit dans les Campagnes aux endroits qui ont quelque Juriſdiction. Quand le Tumulte des Bour-

Bourgeois fut appaisé, on éleva un magnifique Perron au milieu de la ville, & cette colonne fut regardée comme consacrée à la Justice, & comme une marque de l'Autorité publique. On avoit coutume d'y convoquer le Peuple, & d'y publier les Loix, les Arrêts & les Sentences; c'est ce que l'on appelloit publier *à cri de Perron*; & personne n'osoit violer une Loi revétue de cette formalité. La crainte ne tarda point à engendrer la superstition. Le Peuple ignorant transporta à la colonne même le respect qui n'étoit dû qu'aux Loix que l'on y affichoit, & insensiblement on s'accoutuma à regarder le *Perron* à peu près comme la ville de Troye regardoit autrefois son *Palladium*. Enfin nos bons Liégeois crurent que leur prospérité dépendoit de la conservation de cette colonne. Cette idée ridicule prit quelque vraisemblance en 1467, lorsque Charles le Hardi Duc de Bourgogne (dont le nom fait encore trembler Liège) prit la ville d'assaut. Pour en punir les habitans, il ne crut pouvoir faire pis que d'enlever leur superbe Perron, & le transporta à Bruges. Il le fit élever dans la Bourse de cette ville, comme un trophée de sa victoire sur les malheureux Liégeois, & y fit graver des Vers très-insultans. Le Chanoine les récita, mais je n'ai retenu que ceux-ci, qui ne sont pas des plus corrects.

No-

Nobilitatis ego Leodii venerabile ſignum,
Gentis & invictæ gloria nuper eram:
Sum modo ridentis ſpectaculum turpe Popelli;
Heus! odio Caroli me cecidiſſe queror.

On les a rendus ainſi.

De l'orgueilleux Liégeois je fus jadis l'honneur,
Chacun me reſpectoit: mais quelle deſtinée!
Dans Bruges je me vois l'ornement du Vainqueur,
Et je ſuis à ſon Peuple un objet de riſée.

Le pauvre Perron reſta dix années entières dans cette ignominie, qui étoit infiniment plus à charge à la ville, que les dures conditions auxquelles elle s'étoit ſoumiſe au Vainqueur. Ce ne fut qu'après la mort du Duc, que les Liégeois oſèrent en eſpérer la reſtitution. Ils la ſollicitèrent vivement auprès de Marie de Bourgogne ſon héritière: cette Princeſſe leur permit enfin de la venir reprendre. Les Liégois députèrent à cet effet l'élite de la Bourgeoiſie. Ces Députés formèrent une cavalcade pompeuſe, & rapportèrent en triomphe leur cher Perron; les Bourgeois allèrent au-devant; on le reçut avec beaucoup de cérémonies, & on le plaça ſur la Fontaine du Marché, où il eſt demeuré depuis en grande vénération. On mit d'autres Vers en la place de ceux que le Duc y avoit fait graver, & l'on accorda aux Députés qui le rapportèrent de Bruges, des privilèges dont leur poſtérité

térité jouït encore. Depuis cette infortune le Perron eſt devenu plus précieux à la ville qu'il n'étoit auparavant, & les Magiſtrats ne ſauroienr donner une plus grande marque d'affection aux bourgs ou villages de cet Etat, que de leur accorder *Droit de Perron.* Les lieux où on le place, entrent en quelque ſorte en participation du Droit de Bourgeoiſie: voilà pourquoi vous en voyez à Franchimont, à Spa, & ici. En un mot, la ville de Liège accorde le *Droit de Perron*, à peu près comme l'ancienne Rome conféroit le titre de *Citoyen Romain.* Vous jugerez de-là, Meſdames, qu'en accordant cette faveur à ce petit hameau, c'eſt une marque que les Magiſtrats de Liège ne veulent rien négliger de ce qui peut rendre ce lieu célèbre. Mr. le Chanoine alloit étendre ſon récit, & ne demandoit pas mieux qu'à prolonger la converſation; mais ſur les quatre heures on amena nos voitures & nos chevaux. On fit à Mr. le *Tresfoncier* beaucoup de remercimens ſur ſa galanterie & celle de Mr. ſon neveu, & nous repartîmes. L'un & l'autre voulurent nous accompagner pendant une demi-heure; enfin nous nous ſéparâmes avec beaucoup de civilités.

Nous revînmes heureuſement à Spa, où nous trouvâmes pluſieurs perſonnes arrivées depuis notre voyage. Il y en avoit auſſi beaucoup de parties; car c'eſt une circulation perpétuelle d'allans & de venans.

venans. Les nouveaux-venus étoient preſque tous Anglois, & gens de marque. Milord Cr . . . . & ſa femme Milady R . . . quelques Seigneurs Ecoſſois, le Chevalier de B . . ., ſon épouſe, ſa belle-ſœur, & toute leur famille étoient de ce nombre. La Ducheſſe avec Milady alla féliciter les Dames tout en arrivant, pour leur ſouhaitter plus de plaiſirs qu'ils n'en eurent, comme nous verrons plus bas. Pour nous, nous nous retirâmes chacun dans nos Auberges. Nous n'allâmes le lendemain à aucune Fontaine, parce que nous étions un peu fatigués. Mais l'après-midi nous nous rendîmes tous chez Milady, qui nous invita à venir jouer. Elle avoit chez elle la plupart des Anglois nouvellement arrivés, & l'on y joua très-gros jeu juſqu'à la nuit.

Le jour ſuivant, nous allâmes nous réconcilier avec la Géronſtère, où l'on nous fit remarquer un Liégeois qui en buvoit juſqu'à quatre, & quelquefois cinq bouteilles, ſans s'incommoder; c'eſt-à-dire, environ trente à quarante gobelets. On nous dit que depuis vingt ans il venoit tous les ans paſſer une quinzaine de jours à Spa, & qu'il buvoit toujours la même quantité. Ce n'eſt pas qu'il fût malade, il avoit l'air de ſe porter à merveilles, & il nous raconta lui-même qu'il n'étoit ſujet à aucunes incommodités, & qu'il attribuoit ſa ſanté conſtante à ce régime annuel. Il avoit en effet une ſi grande confiance dans

la

la vertu de ces Eaux, qu'il nous assura que pendant les huit prémiers jours de son séjour à Spa, il alloit chaque année boire neuf verres à chacune des quatre plus célèbres Fontaines, c'est-à-dire, neuf au Pouhon, neuf à la Géronstère, neuf à la Sauvenière, & neuf au Tonnelet, ce qui faisoit trente-six verres par chaque matinée. Si ce n'avoit été un fait connu de quantité de personnes, nous aurions eu de la peine à le croire. Apparemment que quelque différentes que soient ces Fontaines dans leurs effets, leurs diverses qualités combinées n'ont rien de nuisible. Son exemple ne nous tenta point; mais il nous donna l'idée d'une promenade fort divertissante. La Ducheſſe, qui s'étoit trouvé fatiguée de la longue séance qu'elle avoit faite au jeu le jour précédent, fut la prémière à la proposer. L'Abeſſe, que le jeu ennuyoit, fut parfaitement de cet avis; & Milady, qui ne se soucioit pas de lier de parties règlées avec la nouvelle compagnie, y donna aussi les mains. Sur le champ nous avertîmes les cochers de se tenir prêts, pour nous mener l'après-midi à toutes les Fontaines. Nous partîmes à trois heures, nous allâmes d'abord à la Géronstère, de-là à la Sauvenière. Nous n'y descendîmes pas, nous nous contentâmes seulement d'y boire un demi verre en passant, mais nous nous arrêtâmes à une petite Fontaine fort négligée, que l'on nomme le Wattroz. Elle

est

eſt entre le Septentrion & l'Orient, à demi-lieue de Spa, & environ à un quart-d'heure de la Sauvenière. Sa ſituation eſt fort incommode: elle eſt dans le bas d'une Prairie marécageuſe, dont la terre eſt ſi ſpongieuſe, que l'on croit y enfoncer à tout moment; cependant cette terre ſe relève ſous le pied à chaque pas, comme feroit une pelotte de laine. Quoiqu'elle ne ſoit preſque pas fréquentée, on a ſemé de groſſes pierres ſur les environs, pour en faciliter l'abord. Cette Fontaine à ſa ſource dans une Montagne voiſine, ſituée entre le Midi & le Septentrion. Elle n'a aucun ornement: on y voit autour les débris d'une ancienne muraille ruïnée qui l'environnoit, & elle n'eſt entourée qne d'un amas de pierres brutes confuſément arrangées. Elle a cependant des qualités ſingulières. Elle eſt impregnée d'un peu de ſouphre, & d'un nitre très-abondant. Elle eſt purgative; & cet effet eſt cauſé par ce dernier ſel, qui étant plus peſant, détermine ſes opérations par les voies baſſes. Elle excite auſſi le vomiſſement à quelques perſonnes, & cauſe au-moins des nauſées; parce que ce nitre dont elle eſt chargée, picotte les fibres de l'eſtomac. Nous en goûtâmes. Elle eſt piquante ſur la langue; mais nous n'oſâmes en avaler beaucoup, à cauſe des effets qu'elle produit. Comme elle a peu de Cliens, on n'y a bâti aucune retraite. Il y a cependant

tou-

toujours quelques perſonnes qui vont en boire les Eaux, par manière de purgation. Mais on n'y va qu'en tems ſec, parce que ſa ſituation baſſe fait que ſes Eaux s'altèrent facilement par les pluyes. Auſſi, quelles que ſoient ſes qualités, on m'a aſſuré qu'il n'eſt pas ſûr d'en boire en tems humide. De-là nous continuâmes notre pelerinage à la Fontaine du Tonnelet.

Cette Fontaine, qui eſt beaucoup plus connue que le Wattroz, n'en eſt pas fort loin. Sa ſituation eſt plus gaie: elle eſt ſur une petite Montagne au haut d'une Prairie nommée le *Pré de Fresneuſe*, éloigné des Rochers d'un demi-quart-d'heure. La terre de cette Prairie eſt mollaſſe & tremblante comme du fromage mou, & s'affaiſſe en pluſieurs endroits ſous le pied, comme feroit une terre graſſe à demi-ſèche. Il y a même certains endroits où il eſt dangereux de marcher, parce que l'on courroit riſque de s'y enſevelir tout vif. L'Abé, qui nous avoit ſuivi dans cette promenade, en penſa faire une triſte épreuve. Comme il eſt extrêmement fringant & étourdi, il fit galopper ſon cheval dans la Prairie, contre l'avis de nos cochers, & il courut riſque d'y demeurer. Son cheval s'enfonça juſqu'aux ſangles, & quelque choſe qu'il pût faire pour l'en tirer, il fut obligé de deſcendre. Il s'en donna lui-même juſqu'aux genoux, & je crois qu'il s'y ſeroit abîmé s'il avoit été ſeul. Nous

nous divertîmes un moment de ſon embarras; mais nous en eûmes pitié, & nous envoyâmes nos valets & nos cochers à ſon ſecours. Milady cependant, qui rioit de tout, & qui commençoit à ſe laſſer des aſſiduïtés de l'Abé, lui fit promettre qu'il ne ſeroit plus amoureux; & ce ne fut qu'après l'avoir ſolemnellement juré, qu'elle permit à nos gens de l'aider. On eut beaucoup de peine à retirer ſon cheval, qui en reſta fourbu. L'Abé en fut quite pour le payer; & je ne ſai pourquoi nous prîmes plaiſir à l'en railler, plutôt qu'à le plaindre. C'eſt, je crois, que les gens qui ſortent des bornes de leur état, n'excitent que du mépris.

Après cette petite avanture, nous nous approchâmes de la Fontaine, qui n'eſt pas riche en ornemens. Elle eſt enfermée ſous une niche quarrée, qui paroît avoir été aſſez jolie autrefois, mais qui ne montre plus que des ruïnes. Son baſſin eſt fait en forme de tonneau, & c'eſt peut-être ce qui lui a donné le nom de *Tonnelet*. Sa Source, qui eſt incomparablement plus groſſe qu'aucune des autres, ſort du fond de ce tonneau, & jette des bouillons auſſi gros que le bras. Ses Eaux ſont d'une froideur extraordinaire, & il ſeroit plus facile de tenir la main dans la neige, que dans cette Fontaine. Mr. Lake, au défaut de notre Médecin, nous en expliqua les qualités. Il dit que l'Eau du Tonnelet étoit celle qui contenoit le plus

La Fontaine du Tonnelet, près de Spa.

De Fontein van Tonnelet, by Spa. N°. 10.

The Fountain of Tonnelet, near Spa.

plus de ſouphre : mais il nous aſſura que ce ſouphre étoit très différent de celui de la Géronſtère, qui eſt volatil, au lieu que celui du Tonnelet n'étoit ni métallique ni volatiliſé, mais un ſouphre crud & commun. Il nous dit encore, que les ſels dominans de cette Fontaine étoient le nitre & l'alun, & que c'étoit l'abondance de ces deux Minéraux qui cauſoit ſon extrême froideur. Il nous apprit que ſes Eaux étoient très-propres à rafraichir le ſang, à réparer les inſomnies, à diſſoudre la pierre & le ſable dans les voies de l'urine, & que quantité de perſonnes s'en étoient bien trouvées. Il ajouta cependant, que beaucoup d'habiles Médecins n'en conſeilloient pas l'uſage, à cauſe de l'alun dont elle abonde, & dont les qualités aſtringentes leur étoient ſuſpectes, ſur-tout quand il s'agiſſoit de diſſoudre la gravelle. Comme on ne la fréquente guères, il n'y a aucun bâtiment où l'on puiſſe ſe mettre à l'abri dans les mauvais tems, à moins que l'on n'aille à un petit hameau voiſin nommé Nivezé, où il y a auſſi une Fontaine minérale. Nos Dames, qui craignoient le ſort du pauvre Abé, ſe retirèrent auprès d'un buiſſon, où nous nous aſſîmes pour faire halte. C'eſt d'ailleurs un des plaiſirs de Spa, d'aller boire quelques bouteilles de vin à la Fontaine du Tonnelet ; & comme nous ne voulions manquer à rien de l'étiquette, nous nous donnaîmes

ce régal. Nous avions fait mettre du vin dans les coffres des chaiſes, & nous en ſervîmes à nos Dames. Il eſt certain que la fraîcheur de cette Eau, & ſon petit goût minéral, rend le vin délicieux; & quantité de perſonnes qui viennent à Spa, n'en boivent pas d'autre avec le vin. Les Dames trouvèrent la ſituation du Tonnelet ſi jolie, qu'elles voulurent y reſter juſqu'au ſoir, & nous y paſſâmes quelques heures fort agréablement. L'Abé, qui ſavoit plus d'Airs d'Opéra que de Pſeaumes, en chanta pluſieurs & des plus tendres. Il a la voix belle, & nous aurions pu faire un concert, ſi nous avions eu des Inſtrumens. Mais le Signor Gratiani nous manquoit. Il s'étoit trouvé mal d'avoir mangé des fruits, & il étoit reſté à l'auberge.

Quand l'Abé eut fini de chanter, Milady l'entreprit de nouveau ſur ſon air galant, qui paroiſſoit un peu jurer avec ſon petit collet. Il nous avoua bonnement, qu'il n'étoit pas né pour cet état, & qu'il n'étoit Prêtre que par hazard; mais qu'étant cadet d'une nombreuſe famille, on l'avoit deſtiné à l'Egliſe, & qu'il en avoit pris le parti, dans l'eſpérance d'un Bénéfice conſidérable, qu'il avoit effectivement obtenu. Peut-être, ajoute-t-il, aurois-je été moins éveillé, ſi l'on m'avoit elevé moins ſévèrement. Mais comme je ſuis d'un Diocèſe Janſéniſte, j'ai été obligé de m'enfermer à Paris pendant

dant cinq années dans le Collège du *Plessis*, & dans la Communauté de *St. Hilaire*, où l'on nous faiſoit un crime des choſes les plus innocentes ; & cette auſtérité mal entendue n'aboutiſſoit qu'à faire des hypocrites. J'en ſuis cependant ſorti aſſez bien ; mais quand je me ſuis vu libre, j'ai tâché de me dédommager du tems paſſé.

C'eſt donc à dire Monſieur, lui dit l'Abeſſe, que vous n'êtes point Janſéniſte ? Oh point du tout, dit-il : j'en eſtime quelques-uns, mais je les mépriſe pour la plupart ; parce que je les ai vus de près, & que j'en connois le ridicule. Prenez garde à ce que vous dites l'Abé, repliqua Milady ; car voilà Mr. le Marquis qui aime les Janſéniſtes. Je n'en rabbattrai rien Madame, continua l'Abé : je dis & je ſoutiens que les Janſéniſtes tels que ceux dont je parle, ſont les plus ridicules & les plus dangereux animaux à forme humaine que je connoiſſe ; & je ſuis ſûr que Mr. le Marquis en conviendra, après les traits que je vai vous raconter.

Avant d'entrer au Seminaire de *St. Hilaire*, je paſſai quelque tems à Paris chez un des amis de mon père. C'étoit dans le tems que Mrs. Buys & Goſlinga, Ambaſſadeurs de Hollande, devoient faire leur entrée publique. Elle devoit être magnifique, & tout Paris en étoit curieux. Un jeune-homme de mon âge

eut fort envie de la voir, & comme nous étions fort amis, nous fîmes partie de ſatisfaire notre curioſité : elle étoit, ce me ſemble, fort innocente. J'allai au jour marqué pour cette cérémonie, chercher le jeune-homme. Il logeoit chez un oncle, homme célèbre, habile, & plein de mérite d'ailleurs, mais Janſéniſte outré. Malheureuſement, c'étoit un jour que les Chefs du Parti tenoient bureau chez lui. Il y avoit les Du Guet, les Ravechet, les Witaſſe, les Des-Eſſarts, & certaines Dévotes qu'il régaloit d'une taſſe de Caffé, qui eſt la liqueur favorite de ces auſtères Dévots. Mon jeune ami, que l'on regardoit déjà comme un Adepte, étoit admis aux Miſtères, & on lui faiſoit l'honneur de lui faire lire devant la Troupe tous les Libelles & toutes les Satyres contre les *Jéſuites* & la *Conſtitution*. Il étoit dans cette occupation, lorsqu'on l'avertit que je l'attendois. Il voulut faire ſa révérence, pour me venir joindre. Mais avant d'en obtenir la permiſſion, il fallut expliquer où il alloit. Il le dit naturellement. Vous croyez, Meſdames, qu'on le laiſſa aller ; point du tout. On examina l'affaire dans le Sanhedrin, & on en peſa toutes les conſéquences au poids du Sanctuaire. Le plus vieux de la troupe, qui, ſi je ne me trompe, s'appelloit Des-Eſſarts, (vieux Brouillon, chaſſé d'une Egliſe de Normandie,) demanda gravement au jeune-homme

me par quel motif il vouloit aller voir cette cérémonie, ſi c'étoit par Amour de Dieu? L'enfant répondit, qu'il y alloit par curioſité toute pure, & qu'il n'y prévoyoit aucun mal. Auſſi-tôt on ſe recrie au blaſphême; car, lui dit-on, toute action doit avoir une fin; & il n'y en a que de deux ſortes, l'Amour de Dieu, ou la Cupidité. Tout ce qui n'eſt pas Amour de Dieu, eſt Cupidité. Donc, ſi vous allez voir cette cérémonie par Cupidité, comme il n'y a point de doute, vous ferez un crime énorme, parce que vous ne ferez point cette action par charité. On appuya ce Dogme de quantité de paſſages de St. Auguſtin, & il fut conclu unanimement qu'il ne lui étoit pas permis d'aller voir l'entrée des Ambaſſadeurs. Mon pauvre ami vint tout triſte me raconter cette Diſſertation, & nous nous en vengeâmes, en maudiſſant les Janſéniſtes & leur Doctrine.

Je vous avoue, dit le Marquis, que ce trait eſt fort ridicule. Cependant, dit la Ducheſſe, leur principe eſt vrai en ſoi-même, mais il eſt ridiculement outré dans ſon application. J'aurois voulu demander à ces bonnes gens, ſi c'étoit par Amour de Dieu qu'ils prenoient du Caffé, & qu'ils déchiroient les Jéſuites. Oh Madame, le pauvre jeune-homme n'auroit pas ôſé repliquer un mot. On l'auroit bientôt envoyé à l'Abaye d'*Hyverneaux* en Brie, qui étoit la Priſon des

enfans des Janſéniſtes rebelles à la *Saine Doctrine.* Il fut une fois huit jours ſans ſortir, pour avoir bâillé deux fois en liſant l'ennuyeuſe relation de la Captivité de Mère *Angelique* de Port-Royal, que ſon parent lui faiſoit lire pendant le repas. Je vous dirai plus. Cet auſtère parent faiſoit un crime à ſon neveu de vouloir avoir un Maître de Danſe, tandis qu'il lui donnoit un Maître de Muſique, pour pouvoir chanter proprement les petits couplets que l'on faiſoit journellement contre la Conſtitution & les Evêques Moliniſtes. Qu'arrivoit-il delà ? C'eſt que quand nous nous trouvions enſemble, nous chantions tous les Vaudevilles qui couroient les rues, & qu'il perdoit ſon tems à copier tous ceux qu'il trouvoit, pour ſe dédommager de l'ennui des Airs Janſéniſtes. Devinez, Mesdames, quels préſens cet oncle, qui eſt fort riche, faiſoit à ſon neveu ? Il lui donna une fois pour étrennes une jolie Découpure taillée par une Religieuſe de Port-Royal, & appliquée ſur un petit morceau de ſatin rouge, qui avoit ſervi à border les gands épiſcopaux de l'Evêque d'Angers ; & il y avoit autour écrit en lettres d'or, *Relique du ſaint Evêque Arnaud.* Si les Maîtres de Guinguette avoient été Janſéniſtes comme lui, nous en aurions pu faire uſage ; mais malheureuſement, cette monnoie n'avoit pas de cours chez eux.

Ap.

Apparemment, dit l'Abeſſe, que votre ami eſt devenu un célèbre Janſéniſte au ſortir d'une pareille Ecole. Au contraire Madame, répondit l'Abé, je ne ſai même au juſte ce qu'il eſt devenu; mais ce que je ſai bien, c'eſt qu'il a été martyr du parti. Son oncle le perſécuta cruellement, dès-qu'il ſe fut apperçu qu'il ne ſe livroit pas au Syſtême Janſéniſte. Ce jeune-homme avoit une forte paſſion pour le Droit, & auroit réuſſi dans la profeſſion d'Avocat. Son oncle fit ſi bien qu'il l'en détourna, par la ſeule crainte qu'il ne plaidât quelque jour pour les Jéſuites. Le jeune-homme, qui mouroit d'envie de s'avancer, feignit de goûter la Doctrine Janſénienne, pour tâcher de mettre dans ſes intérêts cet oncle qui avoit à Paris un crédit immenſe, & il obtint par ſes amis le Brevet de Sécretaire des Commandemens du jeune Prince de . . . Il eut même le ſecret de faire appouver la choſe à ſon oncle, mais ce ne fut pas pour longtems. Dans la prémière Aſſemblée, il fut décidé que la Cour étoit un poſte trop dangereux, que la vertu y étoit trop expoſée, & que ſurement on ne pouvoit être *Courtiſan* & aimer *la bonne Doctrine*. L'oncle alla lui-même prier quelqu'un du Conſeil de ce Prince, de retirer la grace qu'il avoit faite à ſon neveu, & en ſortant paya le Suiſſe pour refuſer la porte à ce jeune-homme quand il s'y préſenteroit. Le

pauvre garçon ſe voyant barré par-tout, fut conſeilé de prendre le petit collet, & de continuer à faire le Janſéniſte. Il le fit, il ſe mit même dans notre Seminaire. Tout le monde auroit cru que c'étoit-là ce qui auroit plû à l'oncle, & à ſes amis. On y fut trompé. Mon ami malheureuſement avoit reçu la Tonſure des mains de l'Evêque de Beauvais, qui étoit Moliniſte. Tout fut perdu, ce fut un crime indélébile. L'oncle refuſa de le voir, & ne voulut entendre à la réconciliation, qu'à condition que le neveu quiteroit le petit-collet. Il lui mit aux trouſſes les Directeurs les plus en vogue du parti. On l'envoya à Mr. Du Guet, au Sr. Pocquet, & au petit bon-homme Bourſier, qui tous avoient ordre de conclure à la Sécularisation. Il n'en fit pourtant rien, ſans ſavoir à quoi aboutiroit pour ſon avancement, le ſacrifice qu'on lui propoſoit; car il vouloit en tirer parti. Le voici. Son oncle s'engageoit de conſigner une ſomme de 20000 francs pour l'établir Libraire, & promettoit de lui procurer l'édition de tous les Livres Janſéniſtes. Il faiſoit donc, dit Milady, comme le Malade imaginaire, qui vouloit faire épouſer la Faculté à ſes filles, parce qu'il étoit entêté de Médecine. J'eſpère pourtant que votre ami ne ſe ſera point fait Libraire. Non Madame, repliqua l'Abé. Il eſt vrai que cette propoſition déconcerta le jeune-homme, qui

qui étoit né pour tout autre choſe; mais il répondit à ſes fades Directeurs, qu'il n'avoit pas envie d'être jamais à charge au Roi, & qu'une pareille propoſition, & une aſſurance pour une chambre à la Baſtille, étoit une même choſe. L'oncle ſe fâchant à ſon tour, lui dit dévottement, *qu'il aimeroit mieux le voir Marchand d'Alumettes, que de le voir Prêtre:* parce que tous ceux qui le devenoient en ce tems, étoient à ſon avis des lâches & des parjures. C'eſt-là en effet le langage Janſéniſte. Le neveu le laiſſa dire, & fut ſon train. Il obtint peu après un Indult du Parlement, qui lui donnoit droit aux plus conſidérables Bénéfices du Royaume. L'oncle le ſut, ſa dévotion en frémit, & il tâcha de rompre ce coup. On députa vers le neveu un de ſes amis, pour lui offrir de ſolliciter Mr. le Chancelier d'attacher l'Indult ſur un des meilleurs Bénéfices, & ce meſſage fut fait au nom de l'oncle. Mon ami qui ne ſe défioit de rien, confia le Brevet d'Indult à ſon perfide ami: ce traître le porta à l'oncle, qui le jetta au feu par dévotion, pour épargner, diſoit-il, à ſon neveu la tentation de ſe damner en ſignant le Formulaire. Cette ſignature, qui fait tant de peur aux Janſéniſtes, eſt une cérémonie préliminaire à la reception des Ordres, & à la poſſeſſion des moindres Bénéfices. Quand le neveu ſut cette ſupercherie, il rompit avec cet oncle auſ-

tè-

tère, & ſe retira à la campagne. Il y a vécu quelques années en Philoſophe, uniquement occupé de ſes Livres, & il eſt diſparu depuis ſans prendre congé de perſonne. On prétend qu'il s'eſt retiré à Genève, & qu'il y a fait abjuration.

Cela pourroit bien être, dit l'Abeſſe, car les Dogmes Janſéniſtes ont bien de la relation avec ceux de Calvin. Oui: mais, dit Mr. Lake, la Religion que vous appellez Calviniſte, n'enſeigne pas à tourmenter ſon prochain, à le détruire, à rompre ſes établiſſemens, ni à le décrier, comme font les bonnes gens dont Mr. l'Abé vient de parler. Auſſi, Meſſieurs, tous les Janſéniſtes ne ſont pas comme ceux-là, dit le Marquis. Oh, Monſieur le Marquis, reprit l'Abé, je vous en nommerai d'autres qui ne valent pas mieux, quoiqu'ils ayent l'air fort auſtère. J'en ai connu, continua-t-il, qui avoient un grand zèle pour la converſion des Griſettes, & qui ne s'amuſoient pas toujours à leur prêcher le pur Amour des Choſes Céleſtes. J'en ſai d'autres, qui après avoir beaucoup déclamé contre les Bals &c. ne laiſſoient pas de ſe maſquer eux-mêmes. Je m'imagine, dit le Marquis, que vous voulez parler de l'Abé de Montempuys, qui ſe déguiſa en femme pour aller à la Comédie. Soit, dit l'Abé: n'étoit-ce pas un joli trait pour un Janſéniſte? Il étoit un des plus ſévères du parti, je l'ai bien connu, il a été

mon

mon Profeſſeur. Comment, dit Milady, un Janſéniſte déguiſé en femme! Oh racontez-moi cette hiſtoire, elle doit être curieuſe. Je la ſai à merveilles, répondit le Marquis; j'étois ce ſoir-là à la Comédie; & avec la permiſſion de Mr. l'Abé, je vai vous la dire.

L'Abé de Montempuys étoit Profeſſeur de Philoſophie au Collège du Pleſſis. Il avoit été Recteur de l'Univerſité; & comme il s'étoit rendu célèbre par ſes leçons, il avoit amaſſé beaucoup de bien. Le Cardinal de Noailles, en conſidération de ſa Doctrine, l'avoit fait Chanoine de la Cathédrale de Paris, & il étoit en traité pour acheter une charge de Conſeiller au Parlement, lorſqu'il eut la folie de faire ce déguiſement. Il lui prit tout-à-coup une tentation violente d'aller voir la Comédie, où il n'avoit jamais été, parce qu'il avoit été élevé par les Janſéniſtes. La Grace lui manqua ſans-doute, ſuivant les Dogmes de ſon Ecole, & il ſuccomba. Tout autre qu'un Janſéniſte ſe ſeroit ſatisfait ſans autre façon, que de ſe mêler au Parterre qui fourmille de petits collets. Mais Montempuys effrayé du *qu'en dira-t-on*, du ſcandale qu'il alloit cauſer, & ſentant cependant ſa *prévarication inévitable*, *parce que la Grace lui manquant il étoit laiſſé à lui-même*, il ſongea à ſe déguiſer, & choiſit l'habillement de femme. Sa figure, qui eſt fort petite & efféminée, lui en fit peut-être naître

l'en-

l'envie. Il avoit hérité depuis peu d'une vieille parente, qui avoit conſervé avec ſoin les ajuſtemens de ſa grand-mère. Il court au coffre qui renfermoit ces précieux accoutremens; il met la jupe, la robe fermée, il ſe coëffe, & ſurement dans le dernier goût : il met même quelques mouches pour ſe déguiſer davantage: & après avoir étudié ſes graces & ſes révérences au miroir, il ſe rendit à la Comédie, & prit une place aux troiſièmes Loges. C'eſt, comme vous ſavez, l'endroit où ſe mettent les gens du commun.

Dès qu'on y vit paroître cette figure antique & groteſque, chacun la regarda; les Lorgneurs du Parterre s'armèrent de leurs lunettes pour obſerver ce nouveau phénomène, & chacun fit ſes conjectures. La plus générale fut, que c'étoit quelque Provinciale, ou quelque Conductrice de bonnes fortunes. Quelques Mouſquetaires y montèrent pour l'obſerver, & comme ils ne ſont pas gens à longs complimens, ils débutèrent d'une façon fort ſignificative. La Duègne, offenſée de leurs libertés, menaça d'appeller le Suiſſe. Les jeunes-gens crurent reconnoître la voix du maſque, ils le ſerrèrent de plus près, & paſſant la main ſur ſon menton tout fraichement raſé, ils reconnurent leur ancien Profeſſeur. Montempuys de ſon côté voulant ſoutenir ſon déguiſement, crioit qu'on n'inſultoit

ſultoit pas impunément une femme de condition. Les Mouſquetaires de leur part crient que c'eſt un homme déguiſé en femme. Les Suiſſes montent à la Loge, enlèvent le maſque au milieu des huées de tout le Parterre, le jettent dans un caroſſe, & le mènent chez le Lieutenant de Police. Ce Magiſtrat, qui avoit auſſi été ſon Diſciple, le reconnut d'abord, & crut que la tête lui avoit tourné. Si Montempuys avoit voulu dire un mot au Magiſtrat, la choſe ſe ſeroit étouffée d'abord. Mais il nia qu'il fût homme, & demanda d'abord réparation contre le Mouſquetaire qui l'avoit ſuivi juſqu'à la Police. Ma foi, Meſdames, on trouva moyen de le convaincre, & je n'ai pas beſoin de vous dire comme on s'y prit. Le Lieutenant de Police le renvoya à l'Archevêché dans ce curieux ajuſtement. Il fut interdit de ſes fonctions, & exilé à Provins, pour réparer dans la retraite le ſcandale qu'il avoit donné au parti. Dès le lendemain tout Paris chantoit cette avanture, & on en fit un Vaudeville, dont le refrain étoit:

Dirons-nous Mademoiſelle,
Ou Monſieur de Montempuys?

L'Abé nous chanta tous les Couplets, & Milady rioit de tout ſon cœur de cette avanture. Voilà, dit la Ducheſſe, un vilain échec pour les Janſéniſtes; mais com-

comment prirent-ils la choſe? Fort pauvrement, répondit l'Abé: ils débitèrent que Montempuys avoit dîné chez une perſonne du parti contraire, qui lui avoit fait prendre quelque choſe qui lui avoit dérangé le cerveau; car c'eſt leur reſſource ordinaire, de rejetter ſur leurs ennemis les ſottiſes qu'ils font eux-mêmes. De mon tems, par exemple, il y avoit un Père de l'Oratoire, très-fameux par ſes Directions. C'étoit le Père L. . B . . . Un jour qu'il revenoit de campagne, & qu'il traverſoit Paris dans un fiacre tout fermé, où il étoit ſeul avec une Demoiſelle qui n'avoit pas l'air fort dévot, le caroſſe s'accrocha ſur le Pont-Neuf, & fut renverſé. Le bon Père comprit bien que quand on le verroit ſortir de-là avec une jeune fille, il courroit riſque d'être honni, & que la flétriſſure retomberoit ſur les Pères de l'Oratoire en général. Il prit ſon parti en habile homme: il ôta ſon petit-collet, qui eſt la ſeule marque qui les diſtingue d'avec les Jéſuites, & ſortit du caroſſe. Dès-qu'on en vit ſortir la fillette, chacun cria au ſcandale, & en moins d'une heure tout Paris diſoit avec étonnement, que l'on avoit ſurpris un Jéſuite avec une fille. Je ſai de bonne part, dit l'Abé, que le Père de l'Oratoire ſe félicitoit de cette invention, comme d'un grand ſervice rendu à l'Egliſe. Tout cela ne m'étonne pas, dit l'Abeſſe, je les reconnois là: car j'ai eu quelques

ques différends moi-même avec un Curé Janſéniſte, & il n'y a ſorte de ſouterrains qu'il n'ait tentés pour me perdre, juſqu'à donner des avis en Cour contre moi ; & tout cela par amertume de zèle, à cauſe que j'avois laiſſé lire la Conſtitution dans ma Communauté. Madame les caractériſe à merveilles, dit l'Abé ; car ils ſont extrêmement acres & mordans, & ne reſpectent perſonne dans les accès de leur bile.

On voit bien Monſieur, dit le Marquis, que les Janſéniſtes vous ont fait du mal, & que vous ne les aimez guères. Je ne ſai même ſi vos préventions contre eux ne vont pas un peu trop loin. Eſt-il bien équitable de rejetter ſur tout un Corps, les fautes perſonnelles de quelques Particuliers ? Ces défauts que nous relevons ici, ſont plutôt des travers d'eſprit, que des fautes du cœur. Les Jéſuites ſeroient bien heureux d'en pouvoir dire autant de leur Girard, & de tant d'autres qui ont ſcandaliſé la Religion. En un mot, je penſe que quelque ridicules que les Janſéniſtes paroiſſent en certains points, leur Morale eſt du-moins reſpectable, & infiniment plus digne de la vraie Religion Chrétienne, que les ſentimens relâchés des Docteurs Moliniſtes. Tous les Janſéniſtes, d'ailleurs, ne ſont pas tels que ceux dont parle Mr. l'Abé. J'en ai connu de très-aimables. J'ai paſſé huit ou dix jours à Aſnières, dont le

Curé certainement étoit homme de mérite. J'ai vu Mrs. les Abés Bidal & d'Asfeld, qui étoient gens d'un commerce très-poli. Ce ſont pourtant ceux qui font le plus d'honneur au parti, & leur attachement à en ſoutenir les Dogmes les a tous fait exiler. Mais à propos, dit la Ducheſſe, Mr. le Marquis nous a promis de nous dire quelque choſe des ſingularités du Curé d'Aſnières. Tandis que nous ſommes ſur ce chapitre, je ſerai bien aiſe de les apprendre. Volontiers Madame, dit le Marquis; mais je ne ſai ſi mes réflexions plaîront à Madame l'Abeſſe & à Mr. l'Abé. Je tâcherai pourtant de ne rien dire qui puiſſe les offenſer.

Le Curé d'Aſnières ſe nomme Mr. Jubé. Il a été élevé par le ſavant Mr. Baillet, qui a tant écrit ſur les anciens Auteurs, & qui a démêlé tant de ſuperſtitions, que la crédulité des Moines avoit mêlées dans la Légende des Saints. Ce travail, dans lequel il ſe faiſoit aider par Mr. Jubé, lui avoit attiré, comme au Docteur de Launoy, le nom de *Dénicheur de Saints*. Il eſt à préſumer qu'un homme élevé à cette Ecole, s'étoit dégagé des préjugés populaires. Auſſi, dès-qu'il fut en place, il tâcha de mettre ſes lumières à profit, pour la réformation de ſa Paroiſſe. Quand il fut Curé d'Aſnières, il trouva une petite Egliſe toute remplie d'Images & de Figures de Saints, la plupart eſtropiées par

par laps de tems. Il y avoit entre autres, à ce qu'il m'a dit lui-même, une Image de la Vierge, que l'on habilloit tous les Samedis avec beaucoup de cérémonies, & c'étoit une vieille Dévote qui étoit chargée du soin de sa toilette. Cette superstition lui déplut infiniment; mais comme il est prudent, il n'osa d'abord la blâmer publiquement. Il ôta peu à peu les petits Saints estropiés, à raison de l'indécence de leurs Statues; il négligea les autres; & quand on lui en parloit, il assuroit qu'il méditoit de rebâtir l'Eglise, & que dans cette idée il lui paroissoit inutile de faire de la dépense mal à propos. Il y pensoit effectivement, mais l'embarras étoit d'engager les Seigneurs d'Asnières à y contribuer. La Seigneurie de cette Paroisse est divisée en deux parts. L'une appartient à l'Abé Le Moine, célèbre Moliniste, attaché par conséquent à toutes les béatilles des plus petites dévotions. L'autre appartenoit à un riche Protestant, qui certainement n'auroit pas aimé à donner son argent pour faire des figures dont sa Religion condamne le culte. Le Curé d'Asnières tira parti de l'un & de l'autre. Il fit comprendre au Seigneur Protestant, qu'il avoit dessein de bâtir une Eglise dans le goût antique, sans ornemens ridicules; & comme le Curé avoit plus d'une fois parlé de bonne foi sur les superstitions de l'Eglise Romaine avec ce Seigneur qui l'estimoit,

il en tira parole de contribuer au Bâtiment, ſous condition qu'il n'y auroit aucune Image. Du même pas il alla trouver l'Abé Le Moine, à qui il fit comprendre, que pour tirer quelque choſe de plus du Coſeigneur Réformé, il falloit s'abſtenir de placer les Images pendant quelque tems ; & par cette adreſſe, les deux Seigneurs concoururent à réédifier de fond en comble une Egliſe très-jolie, très-ſimple, très-propre, preſque ſur le modèle d'un Temple Réformé.

Pendant qu'on la bâtiſſoit, le Curé inſtruiſoit ſes Paroiſſiens, & les préparoit à la réformation qu'il méditoit. Il leur diſtribua des Livres de Pſeaumes, des Nouveaux Teſtamens François, & en moins de trois ans il avoit renouvellé les mœurs de ſon Troupeau. Il y étoit aimé, quoiqu'il fût extrêmement ſévère; car il mettoit en pénitence publique les Pécheurs publics. Une fille, par exemple, qui avoit manqué à ſon honneur, étoit pendant trois mois ſous le porche de l'Egliſe, ſans oſer y entrer; & avant de l'y admettre, il prenoit l'avis de ſes plus graves Paroiſſiens. Comme il avoit ſu gagner leurs cœurs par des aumônes conſidérables, & qu'il avoit diſpoſé leurs eſprits à la ſoumiſſion par la lecture de l'Ecriture Sainte, ſa ſévérité ne les révolta point; & quoiqu'aux portes de Paris, & ſous les yeux des Jéſuites, on ignora longtems ces ſingularités. Mais

la

la plus ſenſible de toutes fut la conſtruction de deux bancs en forme de pupitre, qu'il fit placer vis-à-vis l'un de l'autre dans ſon Egliſe. Il y avoit ſur un des deux, tous les Livres de la Bible en François, en un ſeul volume ; & ſur l'autre, la Vie des Saints écrite par Mr. Baillet ; & tous les Dimanches & les Jours de Fêtes, il étoit permis à tout le monde indifféremment d'y venir lire dans les intervalles des Offices. La prémière fois que je vis cela, je fus extrêmement touché de ce ſpectacle. C'étoit un Vigneron qui liſoit la Bible, & ceux qui étoient autour de la table l'écoutoient avec une piété qui me toucha juſqu'aux larmes. Outre que l'Egliſe étoit ſans Images, il n'y avoit qu'une ſeule Croix, encore n'étoit-elle pas ſur l'Autel, pour marquer apparemment qu'on ne ſe ſoucioit pas fort de la faire adorer. L'Autel même n'étoit qu'une table de marbre, nue, ſans chandeliers, ſans ornemens, napes ni tapis. On la couvroit ſeulement d'une nape blanche, à l'heure que l'on devoit faire la Liturgie. Alors on allumoit deux cierges qui étoient attachés contre la muraille, & on ne multiplioit jamais ces lumières que dans les Offices du ſoir ou du matin. Quand le Curé diſoit la Meſſe, il ne montoit à l'Autel qu'au moment de la bénédiction des Symboles. Il demeuroit aſſis à côté pour réciter toutes les Oraiſons, auxquelles tout le Peuple, les femmes,

mes, les enfans, répondoient *Amen*; juſqu'aux Oraiſons que la Rubrique Romaine appelle *ſecrettes*, & qui ne l'étoient pas à Aſnières; car outre que le Curé les récitoit tout haut, tous ceux qui ſavoient lire les avoient en François. Il étoit aidé dans ſes fonctions par un vieil Eccléſiaſtique qui n'étoit que Diacre, & & qui avoit refuſé la Prêtriſe, pour donner à cette Egliſe une face encore plus antique. Pour ne pas choquer trop ouvertement la Diſcipline courante de l'Egliſe Romaine, on chantoit en Latin les Epitres des Apôtres & les Evangiles marqués par la Liturgie; mais auſſi-tôt le Diacre ſe tournant vers le Peuple les leur liſoit en François, & après avoir demandé la bénédiction du Curé, il les leur expliquoit en forme d'Homélies. Quand il ſe rencontroit une Fête de quelque Saint ou Sainte, par exemple, de l'aſſomtion ou de la Conception de la Ste. Vierge, ne croyez pas, Meſdames, qu'il s'amuſât à en faire le Panégyrique, ou à débiter les Fables dont on a farci ces hiſtoires. Il en diſoit deux mots dans ſon exorde, ſouvent même pour les réfuter; & ſi le Saint dont il s'agiſſoit avoit brillé par quelque vertu d'éclat & bien autentique, il propoſoit cet exemple à ſon Peuple, & l'invitoit à remercier Dieu des graces qu'il avoit accordées à ce ſerviteur fidèle. Enſorte que les Fêtes ſe célébroient chez lui, à peu près,

près, ſelon la Liturgie de l'Egliſe Anglicane. Auſſi ne connoiſſoit-on guères les Pelerinages dans cette Paroiſſe; & quoiqu'Argenteuil, qui en eſt un lieu célèbre, ne ſoit qu'à demi-lieue de-là, les habitans d'Aſnières ne ſe fatiguoient pas à y aller voir la Ste. Robe ſans couture que l'on y montre. Le Sacrement n'étoit jamais expoſé avec pompe ſur l'Autel. Il étoit conſervé pour l'uſage des Malades, dans une Colombe de vermeil ſuſpendue au deſſus de l'Autel; & quand on le deſcendoit pour quelque Cérémonie publique, je n'ai pas vu qu'on s'y mît en grands fraix d'adoration. Je ſai pourtant que l'on y recevoit la Communion à genoux.

Je m'en étonne, dit l'Abeſſe; car malgré l'inſtitution de l'Adoration perpétuelle de Port-Royal, on n'eſt pas fort convaincu qu'ils croient plus que vous la Préſence Réelle. Ils ſont au-moins Luthériens ſur cet article; & s'ils la croient, ce n'eſt qu'au moment de la Communion. J'ai lu moi-même dans leur Livre de Prières, ſi fameuſes ſous le nom d'*Heures de Port-Royal*, j'y ai lu, dis-je, une Prière marquée pour le moment de l'élevation de l'Hoſtie à la Meſſe, où il y a ces paroles: *Je t'adore, ô Jéſus aſſis à la droite du Père Eternel*, &c. Cela s'appelle la Profeſſion de Foi de Charenton; & je vous avoue que ſi j'avois à choiſir une Religion, je me croirois plus en ſu-

reté dans la vôtre que dans la leur ; parce qu'au-moins vous ſuivez conſtamment vos principes, au-lieu que les Janſéniſtes ne ſont jamais d'accord avec eux-mêmes.

La conſéquence eſt juſte Madame, dit Mr. Lake. Mais pour en revenir à notre bon Curé, je ſuis ſurpris que les Jéſuites l'ayent laiſſé en repos, eux qui ſont ennemis de tout bien. Auſſi Monſieur, reprit le Marquis, n'ont-ils rien négligé pour le perdre. Mais Mr. le Régent le protégeoit & l'eſtimoit. Il l'avoit connu en venant voir la Marquiſe de P . . . . qui avoit une maiſon à Aſnières. Il ne put cependant ſe défendre d'envoyer quelqu'un pour examiner les choſes ſur les lieux, afin de contenter les Jéſuites. Mais comme pour ſe moquer d'eux il en chargea l'Abé Du Bois, qui aſſurément ne ſe connoiſſoit pas fort en Meſſes. Il aſſiſta cependant *incognitò* à celle du Curé; & ſoit qu'il ne fût pas grand Clerc en Cérémonies, ſoit qu'il n'en aimât point le fatras, il en fit un rapport très-avantageux à Son Alteſſe Royale, & on laiſſa le Curé en repos. Il eut cependant une petite bourasque à eſſuyer de la part de la Marquiſe de P . . . . qui le menaça beaucoup. Le trait eſt curieux. Les galanteries publiques de cette Dame avec Mr. le Duc R. . . & ſon commerce plus caché avec le Marquis de B . . . . n'édifioient pas

la

la Paroiſſe d'Aſnières, qui leur ſervoit de rendez-vous. Le Curé, qui n'entendoit pas raiſon ſur cet article, la fit prier de ne pas ſe trouver à l'Egliſe; parce que, ſuivant les anciens Canons de l'Egliſe, il lui étoit défendu de célébrer les Miſtères en préſence des Pécheurs publics. La Marquiſe regarda le compliment comme une vapeur de zèle. Elle auroit dû mieux connoître ſon Curé. Cependant elle vint à l'Egliſe un jour ſolemnel. Le Curé la vit, & lui envoya réitérer à l'oreille le compliment qu'il lui avoit déjà fait faire. Elle s'en moqua, & reſta ſur ſon carreau. Mr. Jubé demeura dans la Sacriſtie, ſans vouloir commencer la Meſſe. La Dame s'opiniâtre, & envoie un laquais ſavoir quand on la commencera... *Dès-qu'elle ſera ſortie, mon Ami*, dit le Curé; & *aſſurez votre Maîtreſſe, que je retournerai plutôt chez moi, que de paroître à l'Autel en ſa préſence.* La Marquiſe ſortit en furie, & un moment après le Curé fit le Service. La Dame vint dès l'après-midi à Paris, demander juſtice de cet affront au Duc R... Mais ce Prince, loin d'épouſer ſa querelle, lui répondit: Pourquoi vous y expoſez-vous? Il fait ſon métier, vous deviez vous y attendre; & s'il m'avoit fait à moi-même une pareille menace, je ne m'y fiérois pas.

Ce trait de fermeté acquit au Curé l'eſtime & la confiance de ce Prince. Il lui en donna même une marque bien ſen-

ſible, le jour que l'on exécuta le malheureux Comte de Horne. Chacun ſait que Mr. le Régent ſortit ſecrettement de Paris, pour ſe dérober aux ſollicitations qu'on lui faiſoit pour obtenir la grace d'un Criminel d'une naiſſance auſſi distinguée. Ce Prince partit ſeul & ſans Gardes, dans un caroſſe gris, & vint droit à Aſnières à la maiſon de la Marquiſe de P . . . Elle étoit abſente, & il n'y avoit alors à la maiſon que la Jardinière. Le Prince en y entrant vit paſſer le Curé, qu'il appella; & prenant la clé de la porte, ils s'enfermèrent dans une chambre. Ils y paſſèrent tout l'après-midi à s'entretenir de Matières Eccléſiaſtiques, que ce Prince entendoit parfaitement bien. Son Alteſſe Royale fut ſi ſatisfaite de la converſation du Curé, qu'il lui offrit des Abayes & des Penſions, que cet Eccléſiaſtique refuſa. Il l'aſſura de ſa protection, & lui ordonna de venir quelquefois à ſon audience, pour tenir ſes ennemis dans le reſpect. Enfin le Prince ayant faim, & ne trouvant rien dans la maiſon, le Curé deſcendit à la cuiſine, chercha des œufs, & le Prince & lui s'amuſèrent à les faire cuire. Le Prince, après les avoir mangés, dit au Curé en lui frappant ſur l'épaule : *Jugez par ce repas, combien je vous eſtime; je n'en voudrois pas manger autant chez vos ennemis. Il faut même que j'aye bien de la confiance en votre probité, pour*

me

me liver à vous ſeul. En effet, tant que ce Prince a vécu, le Curé a été en repos. Sa Paroiſſe devint comme le rendez-vous des Janſéniſtes. Tous les Dimanches on y accouroit de tous côtés, pour voir la ſimplicité des Cérémonies avec leſquelles il célébroit le Service. Les Jaſéniſtes trouvoient un double aſyle dans ſa maiſon, & dans celle du frère du fameux Mr. Petitpied, qui avoit été ſi longtems en Hollande, & dont le Curé avoit obtenu le rappel par la faveur de Mr. le Régent. Pour moi je vous avoue que j'ai été très-édifié de tout ce que j'ai vu, & je crois devoir à ſon exemple, & à ſes maximes, le peu de lumières que j'ai ſur la Religion. Je ſuis ſûr que ſi tous les Prêtres de France étoient dans ſes ſentimens, notre réunion ſeroit bien plus facile.

Il faut que je vous diſe à ce ſujet une Cérémonie que je lui ai vu faire le Jeudi devant Pâques, auquel on célèbre à Rome l'inſtitution de l'Euchariſtie. Mr. le Curé avoit fait aſſembler ſur le ſoir douze Pauvres de ſa Paroiſſe, dont il lava les pieds dans l'Egliſe. Après cette cérémonie, il les fit aſſeoir à table avec lui, & après avoir béni du pain, il leur en préſenta à tous un morceau, en leur diſant en propres termes: *Voici, mes frères, comme le Seigneur inſtitua le Sacrement de l'Euchariſtie*; & en préſenta enſuite à tous les aſſiſtans, qui en mangèrent. Il

fit

fit la même cérémonie avec un calice, qu'il remplit de vin, & qu'il préſenta de-même à tout le monde après l'avoir béni, diſant à chacun : *Bûvez-en tous, car c'eſt ainſi que le Seigneur a inſtitué l'Euchariſtie.* J'étois préſent à cette cérémonie, j'y pris part, & je vous avoue que je l'ai toujours regardée comme ma prémière Communion. La ſimplicité de ce repas, pendant lequel le Diacre liſoit en François l'Hiſtoire de la Paſſion du Seigneur, me rappella l'idée de nos Egliſes, & dès-lors je formai le deſſein de m'y réunir.

Je ſuis fâchée de vous dire Mr. le Marquis, dit l'Abeſſe, que ce qui fait le mérite du Curé chez vous, ne me le rend guères reſpectable: car enfin il faut être l'un ou l'autre, & je ne vois dans tout ceci qu'un mêlange indéfiniſſable de ſentimens & de pratiques contradictoires. Madame a raiſon, dit Mr. Lake, & je ſoupçonne les Janſéniſtes de beaucoup de mauvaiſe foi. Ils ſont éclairés, ils conviennent des abus de leur Egliſe, & cependant ils en retiennent pluſieurs. Ils n'accordent l'Infaillibilité qu'à certains Conciles de leur goût, & murmurent aſſez haut contre quelques-uns des derniers; cependant ils veulent nous convertir & nous ramener à leur Egliſe, dont ils nous vantent l'Infaillibilité ſans pouvoir déterminer où elle réſide. Ils crient autant que nous contre la domination des Evêques. On ſait le cas qu'ils font du Pape, qu'ils

eſtiment

eſtiment moins que ſa Chaire, à laquelle ils proteſtent d'être attachés, tandis qu'ils en culbutent le Saint Père à force d'Appels. Leurs ſentimens ſur la Grace & la Prédeſtination ſont fort voiſins des nôtres. Ils ſe moquent comme nous, au-moins tout bas, des rêveries du Purgatoire. Ils n'aiment ni les Moines, ni les Vœux, ni les Pelerinages. Ils ne font pas grand cas des Indulgences. Les plus célèbres d'entre eux conviennent de la validité de nos Ordinations Anglicanes; ils ſe font honneur d'être *Appellans*, comme nous d'être *Proteſtans*, ce qui ſignifie la même choſe; & avec tout cela ils ſe déclarent nos ennemis, & s'offenſent grièvement quand leurs Adverſaires leur reprochent qu'ils ſont plus d'à-demi Calviniſtes: je penſe même que s'ils n'étoient pas perſécutés, ils nous perſécuteroient. C'eſt une bizarrerie que je ne puis leur pardonner.

Le raiſonnement de Monſieur eſt très-juſte, reprit l'Abé; & il n'y a aucune calomnie à taxer les Janſéniſtes de mauvaiſe foi en fait de Religion. Elle éclate dans toutes leurs démarches. Que ſignifient, par exemple, leurs chicanes ſur le Formulaire, & leur ſoumiſſion à l'Egliſe? Leur Appel au Concile, & leur attachement au Pape? Leur oppoſition à la Bulle *Unigenitus*, & leur zèle à faire valoir celles qui condamnent les Cultes Chinois? Leur prétendue ſévérité ſur l'obſervation

vation des Vœux Monaſtiques, & la fuite des Chartreux réfugiés à Utrecht? Leur dévotion aux Saints, & leur éloignement pour leurs Images? Et voyez leur ridicule, continua l'Abé; ils crient depuis cent ans contre les Scapulaires, les Roſaires, & les Miracles de quelques Saints des derniers tems; & aujourd'hui ils canoniſent leur Béat Pâris, qui étoit le plus pauvre Saint du monde; ils lui font faire des Miracles extravagans, & dans leur eſpèce, & dans la manière de s'opérer. Témoin, par exemple, ce Dévot de la Paroiſſe de S. Paul, qui eſt allé au tombeau du nouveau Saint, pour obtenir la liberté de ſa langue qui ne pouvoit prononcer la lettre C, qui diſoit toujours *un Ca. Ca. Capucin*, & qui par la vertu du bienheureux Diacre dit à préſent tout couramment un *Capucin*. Le fait, tout ridicule qu'il eſt, eſt cependant rapporté gravement dans une de leurs Gazettes Eccléſiaſtiques. Etoit-ce la peine de tant railler les Stigmates de St. François, pour y ſubſtituer aujourd'hui leurs ridicules Convulſions? Falloit-il tant crier contre les révélations de *Marie Alacoque*, pour donner dans les viſions impertinentes de leur *Frère Auguſtin*? N'eſt-ce pas enfin un excès du fanatiſme le plus mépriſable, de voir des Curés *Appellans* débiter en pleine Chaire, que le Prophète Elie eſt venu, & que cet Elie eſt Mr. *Vaillant*, Prêtre Janſéniſte enfermé à la Baſtille, d'où

d'où il doit ſortir par miracle &c? Voilà pourtant, continua l'Abé avec émotion, ce que font aujourd'hui les Janſéniſtes en général. Par-tout vous les trouverez en contradiction avec eux-mêmes.

Aſſurément, dit Milady, il y a bien de la petiteſſe à tout ceci. Cela vient, à ce que je crois, dit le Marquis, d'un reſte de préjugé, d'un peu de timidité, & d'un eſprit de Parti qui les rend outrés en tout. En voulant prendre un milieu toujours dangereux en matière de Religion, & en cherchant ce milieu, ils s'écartent également des deux extrémités, ſans pouvoir trouver le point fixe. On peut dire d'eux, qu'ils vont trop loin pour un bon Catholique, & qu'ils n'avancent pas aſſez pour être bons Proteſtans. J'avoue même, que ſi j'avois à changer de religion, je trouverois que la controverſe d'un Jéſuite ſeroit infiniment plus efficace contre moi que celle d'un Janſéniſte Appellant. Au défaut de bonnes raiſons, le Jéſuite au-moins me donneroit l'exemple de la ſoumiſſion, ſon Syſtême auroit un air ſuivi; au-lieu que le Janſéniſte démentiroit par ſa pratique les vérités qu'il voudroit me perſuader. La religion du Jéſuite me paroîtroit plus ſure, ſuivant les principes de Rome; mais celle du Janſéniſte me paroîtroit plus noble & plus relevée; car les Appellans ont des choſes très-eſtimables. Parmi les traits bizarres que Mr. l'Abé

nous

nous a racontés, tant de leurs démarches publiques, que de leur conduite particulière, on démêle un amour ſincère pour la Vérité, & un grand goût pour la Piété. Cette auſtérité de leur Morale en eſt la preuve ; & ſi elle n'étoit pas portée à cet excès que nous blâmons, il eſt ſûr qu'elle ſeroit très-louable. Il me ſemble que c'eſt moins par mauvaiſe foi qu'ils pèchent, que par excès de zèle. Il eſt vrai que c'eſt un grand défaut, & je crois que leur manière ſévère d'élever la Jeuneſſe, fait plus de libertins que de gens pieux ; mais c'eſt contre leur intention. Je ne doute pas même, que ſi Mr. l'Abé, par exemple, comme il l'avoue lui-même, avoit eu un peu plus de liberté de goûter les innocens plaiſirs de la Jeuneſſe, il n'y penſeroit plus tant aujourd'hui. Si Montempuys encore avoit eu la permiſſion d'aller quelquefois aux Spectacles, dans un âge qui ſemble exiger ces ſortes d'indulgences, on ne l'auroit pas vu tenté de recourir à cinquante ans au bizarre déguiſement qu'il a imaginé pour ſatisfaire ſa curioſité. Peut-être ſe corrigeront-ils de l'amertume qu'on leur reproche. D'ailleurs ils ne ſont pas tous auſſi outrés ; & quand ils le ſeroient, je ſuis porté à les excuſer ; parce qu'il me ſemble qu'ils concourent, à leur manière, au renouvellement & à la réformation de l'Egliſe. Tout le monde ſe réunit aux ſentimens ſi raiſonnables du Marquis, excepté

cepté l'Abeſſe & l'Abé, qui étoient dans des principes différens. La bienſéance ne nous permettant pas de pouſſer plus loin la converſation par ménagement pour eux ; nous reprîmes le chemin du Bourg. C'étoit un jour que le Meſſager arrivoit de Liège : chacun alla chercher ſes Lettres, & nous nous ſéparâmes pour les aller lire & y répondre.

Nous nous rejoignîmes le lendemain au Pouhon, d'où nous partîmes pour la Géronſtère, qui demeura notre favorite. La Ducheſſe n'y vint pas : elle nous fit dire qu'elle étoit occupée à répondre à Milord-Duc, qui lui mandoit qu'il partiroit pour la venir chercher à Bruxelles, où il comptoit la trouver les derniers jours d'Août. Nous étions au quinzième, & il y avoit déjà près de ſix ſemaines que nous étions à Spa, ſans avoir eu le tems de nous ennuyer. L'abſence de la Ducheſſe nous prépara à notre ſéparation, & nous n'y penſâmes tous qu'à regret. L'Abeſſe nous menaçoit auſſi de ſon départ ; & comme elle avoit un long voyage à faire, elle comptoit partir la première. Milady nous aſſura que la Ducheſſe n'avoit pas compté reſter ſi long-tems, & que nous en avions l'obligation au dérangement des Poſtes ; parce que la précédente Lettre que Milord lui avoit écrite, avoit circulé dans tous les Bureaux de la baſſe Allemagne, faute d'avoir mis ſur l'adreſſe, *A Spa par Liège* : l'avis eſt

important à ceux qui doivent y écrire. Quoi qu'il en ſoit, nous tâchâmes d'écarter les idées de notre ſéparation, & nous nous remîmes à badiner autour de la Fontaine. Le Marquis fit une politeſſe à l'Abeſſe, ſur la liberté avec laquelle nous avions parlé de Religion la veille en ſa préſence. Cette Dame, qui n'étoit aucunement bigotte, répondit civilement, & nous aſſura que n'étant point appellée à nous convertir, elle ne pouvoit que louer notre fermeté dans nos principes; & nous avoua qu'elle n'avoit tant d'éloignement pour les Janſéniſtes, que parce qu'elle les trouvoit peu d'accord avec eux-mêmes.

Ce compliment ramena la converſation ſur eux, & elle nous en raconta pluſieurs traits fort réjouïſſans. Elle demanda au Marquis, s'il ſavoit bien que Mr. Petitpied n'étoit plus en France, & ſi on lui avoit raconté comment il avoit pu éviter la Baſtille? Le Marquis lui dit que non, parce que depuis qu'il étoit ſorti du Royaume, il avoit perdu de vue toutes ces choſes. Il faut donc que je vous le diſe, ajouta-t-elle; car il doit ſa liberté au chat de ſon frère. L'Abé Petitpied, depuis ſon retour de Hollande, étoit devenu beaucoup plus précieux à ſon parti, qui le regardoit comme un Confeſſeur de la Foi. Le Prince de Lorraine, qui étoit Evêque de Bayeux, avoit une ſingulière affection pour lui, & ſe l'é-

toit

toit attaché. Ce Docteur fut le seul que la Cour souffrit tranquilement auprès de ce Prélat. Ce Prince mourut entre ses bras, & sa mort fut le terme de la liberté de Petitpied. Dès qu'il eut fermé les yeux, l'Abé retourna chez son frère, qui avoit une Charge à Paris. A peine fut-il arrivé, qu'un Exempt vint avec un carosse demander à lui parler, & lui remit une Lettre de cachet qui l'exiloit à la Bastille. L'Abé surpris cacha son trouble, & demanda à l'Exempt (qui, je crois, s'appelloit Rappin) la permission d'appeller son frère pour l'embrasser. Le frère vint, & fit des politesses à l'Exempt, qui marqua quelque regret d'être porteur de ces ordres. L'Abé le voyant si poli, lui demanda encore la permission d'emporter son Bréviaire, & quelques Livres pour s'occuper. L'Exempt, plus indulgent que de coutume, le permit encore, à condition que le tout seroit visité par le Gouverneur de la Bastille. Mr. l'Abé rentra dans son cabinet pour faire son paquet. Le frère resta à faire compagnie à l'Exempt, qui s'amusa à badiner avec un chat qui se trouva-là, & qui étoit le plus joli chat du monde. Il savoit faire mille petits tours de passe-passe, il sautoit sur un bâton, il passoit & repassoit dans un cerceau, il savoit en un mot tout ce qu'un chat de bonne maison & bien élevé peut savoir. Cet amusement fit oublier à l'Exempt qu'il avoit un Prisonnier d'E-

tat à garder, & il y avoit un gros quart-d'heure que l'Abé étoit ſorti de la chambre. Rappin en marqua quelque inquiétude, que le frère calma par la raiſon du choix des Livres que l'Abé faiſoit peut-être; & à l'aide du petit chat, l'Exempt prit encore patience un quart-d'heure. Il la perdit cependant, & appella l'Abé. Mr. l'Abé ne répondit pas. L'Exempt ouvre la porte du cabinet, & ſe trouve bien ſurpris de voir que ce qu'il prenoit pour un cabinet, étoit une eſpèce d'armoire, qui cachoit une fauſſe-porte qui donnoit dans la cour de la maiſon voiſine. Mr. Petitpied, qui étoit accoutumé dès-longtems à voir pleuvoir les Lettres de cachet ſur lui, avoit fait pratiquer cette iſſue dérobée avec la permiſſion du Voiſin, & ſut s'en ſervir à propos. Rappin, au deſeſpoir d'avoir manqué ſa proie, appelle ſes Mouches, les fait entrer dans les maiſons voiſines, monte au grenier, deſcend à la cave, viſite tous les recoins, & ne trouve rien. Il poſte ſes gens à toutes les rues qui aboutiſſoient à ce quartier, & courant lui-même comme un fou de rue en rue, il arrêtoit tout ce qu'il voyoit de Prêtres, en leur demandant s'ils n'étoient pas Mr. Petitpied. Il étoit trop tard. Mr. Petitpied étoit en ſureté, & repartit peu après pour la Hollande, où il eſt encore. Cette avanture jetta un ridicule étonnant ſur l'Exempt, dont le Lieutenant de Police

ſe

ſe moqua. Dès le lendemain, tout Paris chantoit les louanges du petit Chat Janſéniſte. On en fit des Couplets fort badins, & en voici un qui vous en donnera quelque idée.

Rappin, *toi qui comme un vautour,*
Fonds ſur le Janſéniſte,
Envain tu devances le jour
Pour le ſuivre à la piſte:
Petitpied *ſur ton compliment*
Déloge ſans trompette,
Et te laiſſe fort poliment
Son chat pour amuſette.

On a beau dire, dit Milady, les Janſéniſtes ont de l'eſprit. Mais je crains que comme ils outrent tout, ils n'élèvent quelque jour une ſtatue à ce célèbre chat. Je n'en voudrois pas jurer, dit l'Abé; car ils ont déjà marqué cet évènement dans leur Almanac ſur la Conſtitution, imprimé à Utrecht. Ils ont même fait graver une petite planche, pour en conſerver la mémoire. C'eſt une eſpèce d'Hiéroglyphe aſſez ingénieux, s'il n'étoit pas ſi poliſſon. Ils ont repréſenté un gros Chat, qui badine autour d'une Alouette enfermée dans une cage. Ce Chat, à force de ſingeries, vient à bout d'en ouvrir la porte avec ſa patte; & dans le moment qu'il croit gober ſa proie, l'Oiſeau s'envole: & dans l'éloignement

on voit un Abé qui s'échappe des mains d'un Exempt qui le pourſuit, à qui il préſente en courant une banderolle, ſur laquelle ſont écrits ces mots qui expliquent l'Eſtampe : *Petits-pieds ne ſont pas pour toi, gros Matou.*

Je trouve cela fort joli, dit Milady ; & ſi j'étois Janſéniſte, je voudrois avoir un chat, à tout évènement. Madame, reprit le Marquis, ſans chats ils ſavent ſe tirer d'affaires. Le bon Curé d'Aſnières a ſu ſe retirer en Moſcovie, ſans autre ſecours que l'eſtime de ſes Paroiſſiens. Dès-que Mr. le Régent fut mort, les Jéſuites ſollicitèrent contre lui le nouveau Miniſtère, & ſurprirent une Lettre de cachet pour l'exiler. Le Curé en fut averti, & ſe cacha ſi bien qu'on ne put la lui ſignifier. Il mit un Vicaire dans ſa Paroiſſe, pour la deſſervir ſans y paroître. Les Jéſuites ſe flattoient qu'au-moins ſon abſence, prolongée au-delà du terme preſcrit, lui feroit perdre ſa Cure ; parce que quand un Curé abandonne pendant un an ſon Bénéfice, il en eſt privé de droit. L'amour des habitans pour leur Paſteur a éludé pendant pluſieurs années l'artifice des Jéſuites ; car avant l'expiration de chaque année, ils ſavoient lui procurer quelque Fonction Curiale & Juridique, comme un Baptême, un Mariage, un Enterrement, qu'il venoit faire *incognitò*, & dont on couchoit l'Acte ſur les Regiſtres, avec bons témoins ; après quoi il s'éclip-

s'éclipsoit de nouveau, ensorte que l'on a été quatre ans sans pouvoir prouver son absence. Apparemment, que lassé d'être inutile à l'Église, il a pris le parti de sortir du Royaume; & quelqu'un m'a assuré que c'est lui qui est à Pétersbourg sous le nom de Mr. de la Cour, & qu'il y est chargé de l'éducation de la jeune Noblesse. Elle sera donc bien élevée, dit l'Abé, s'il suit les maximes sévères de son parti. Le Marquis, voyant que l'Abé s'aigrissoit, rompit la conversation, en demandant un gobelet. L'Abesse ayant en même tems regardé à sa montre, dit qu'il étoit tems de repartir, parce qu'elle étoit obligée d'entendre la Messe ce jourlà, qui étoit Fête de la Viege. Nous la ramenâmes aux Capucins, où l'Abé resta aussi, & nous allâmes trouver la Ducheffe.

Elle étoit déjà habillée, & en humeur de sortir. Elle nous pria de l'accompagner dans quelques boutiques, pour achever ses emplettes, & visiter les ouvrages de Vernis qu'elle y avoit ordonnés: car à Spa tous les jours sont des jours de Foire, & la dévotion des habitans ne les empêche pas de vendre leurs Galanteries les Dimanches & les Fêtes, comme les autres jours. Nous vîmes une Toilette complette, qu'elle avoit fait faire, & qui étoit un des plus galans ouvrages que j'aye vus: toutes les bouëttes étoient en Lacque noire, rélevée de

Deſſeins Chinois en boſſe, qui étoient d'or fin. Milady en avoit fait faire une en bleu, qui imitoit le *Lapis lazuli*, avec des païſages en *Camayeu*, ſes Armes & ſon Chiffre ſur le devant de chaque boëtte. Chaque Toilette avec ſes aſſortimens leur coutoit quatorze piſtoles. Nous achetâmes auſſi quelques bagatelles. De-là nous allâmes choiſir des Bagues de crin, que l'on y fait dans la dernière perfection, & nous en prîmes pluſieurs paquets de toutes les eſpèces. Nous revînmes faire un tour ſur la Place avant le dîner. Il y avoit un monde infini autour du Pouhon. Tous les Païſans des environs ont coutume d'y venir chaque année, pendant les Fêtes du mois d'Août, pour boire de cette eau. C'eſt un régal qu'ils ſe donnent, & le concours eſt ſi grand, que la Fontaine s'épuiſe toujours avant midi ces jours-là. Les bonnes gens croient que cette eau leur donne des forces pour achever la moiſſon. Le dîner nous rappellant chacun à nos Auberges, la Ducheſſe nous propoſa une partie pour l'après-midi, & nous nous rendîmes chez elle à trois heures. Nous y jouâmes juſqu'à ſix, parce que l'Abeſſe s'étoit abſentée pour aller à l'Egliſe & au Sermon. La Ducheſſe eut envie d'aller entendre la Prédication: mais Mr. Lake l'en détourna, & lui fit faire attention que ce ſeroit s'expoſer; & qu'outre que le Vénérable étoit ſur l'Autel, il craignoit

que

que la matière ſur laquelle on prêchoit ne fît rire les Dames, & qu'elles ne s'attiraſſent quelque inſulte ; d'autant plus que la foule y ſeroit ſi grande, qu'il leur ſeroit impoſſible de ſe retirer avant certaine cérémonie, à laquelle il étoit dangereux de ne pas ſe conformer. Son avis fut ſuivi, & nous apprîmes le lendemain qu'il n'étoit que trop bien fondé. Comme l'Abeſſe étoit en dévotion, nous ne la revîmes pas ce ſoir, & nous allâmes faire un tour à la *Prairie de ſept heures.*

Le lendemain, nous nous retrouvâmes tous à la Géronſtère, & les Dames demandèrent à l'Abeſſe ſi elle étoit bien contente du Sermon. Ne m'en parlez pas, nous dit-elle ; j'ai entendu les plus pitoyables choſes du monde, & je ſuis ravie que vous n'y ayez pas été. Je m'en doutois bien, dit Mr. Lake, & j'en avois averti les Dames pour les empêcher d'y aller. Je me ſouviens d'avoir entendu ici à pareil jour, il y a vingt ans, un Capucin qui pour louer Marie, prit ſon texte au 6. vſ. du I. Chap. de Jérémie, où le Prophète voulant marquer la foibleſſe de ſon éloquence, dit, *Ah, Ah, Ah, Seigneur Eternel* &c. Le Capucin les répéta gravement, & fit de ces trois *Ah*, les trois Points de ſon Diſcours. Quand Marie fut enlevée au Ciel, il prétendoit que le Père s'étoit écrié, *Ah ! c'eſt ma Fille.* Que le Fils avoit dit, en

la voyant, *Ah ! c'eſt ma Mère.* Que le St. Eſprit avoit proféré ces mots, *Ah ! c'eſt ici mon Temple.* Et que tous les Anges enfin, remplis d'admiration, avoient répondu par échos, *Ah, Ah ! c'eſt ici notre Reine.* Le bon Père dit tant de pauvretés de cette eſpèce, que j'en fus indigné, & que je ſortis pour ne pas entendre le reſte de cette profane Capucinade.

Ces Dames vous ont obligation Monſieur, reprit l'Abeſſe, de les avoir empêché d'y venir, car il n'y faiſoit pas bon. On y inſulta trois Dames Hollandoiſes, qui ſont toutes charmantes. Ce ſont ces Dames ſi aimables que vous voyez ſouvent, nous dit-elle, ſe promener aux Fontaines, & qui logent aux Armes d'Angleterre. On dit qu'elles ſont d'un rang très-diſtingué dans leur Pays, & que le Mari de celle à qui nous parlâmes un jour ici, eſt un des prémiers Régens de la République. Ces Dames voulant ſortir avant la bénédiction, furent arrêtées par un Coquin, qui voulut les forcer de ſe mettre à genoux. Il eut même l'inſolence d'en ſerrer une entre ſes bras, & de la renverſer. Cette ſcène a troublé le Service, & indigné les plus honnêtes gens, qui ont été la dégager des mains de cet Impertinent. Heureuſement que ſon Mari n'étoit pas à portée de voir cette violence, car il auroit pu arriver quelque malheur. On aſſure même qu'elles

ſont

ſont ſi outrées de ce traitement, qu'elles partent demain. Eh bien Madame, dit Milady, ſi ce Seigneur étant retourné chez lui, alloit ſe venger de cet affront ſur les Catholiques qui ſont en Hollande, on criéroit beaucoup à la perſécution. Cela eſt vrai, dit elle, & tout attachée que je ſuis à ma Religion, je n'approuve pas ces adorations forcées. Nous félicitâmes l'Abeſſe d'avoir des ſentimens ſi raiſonnables. Et en effet j'ai vu peu de perſonnes penſer ſi juſte qu'elle, ſur les devoirs qu'impoſent la Religion & l'Humanité.

Nous fîmes quelques tours ſur la terraſſe, en raiſonnant ſur diverſes choſes, & nous revînmes à la Fontaine voir boire notre Liégois, qui étoit déjà à ſon trente-deuxième verre. Nous prîmes plaiſir à le regarder quelque tems, & nous revînmes au Bourg, parce qu'il commençoit à faire extrêmement chaud. Quand les Dames furent habillées, elles allèrent payer leurs emplettes, & revinrent chez Salpetreur, demander le compte des petites drogues qu'il avoit fournies. Nous en fîmes tous autant, car nous ſongions ſérieuſement à notre départ. Le Comte avoit reçu une Lettre qui lui apprenoit que ſon fils étoit en route, & il vouloit partir inceſſamment pour le rencontrer à Cologne. L'Abeſſe attendoit auſſi des chevaux pour repartir. Ces nouvelles nous remplirent tous d'une certaine triſteſſe,

teſſe, que nous nous témoignâmes réciproquement. La Ducheſſe, tout indolente qu'elle paroiſſoit, aſſura la compagnie qu'elle ne la quiteroit qu'à regret, & dit qu'il falloit s'aſſembler pour règler notre départ. Salpetreur, qui nous entendoit, nous conſeilla de ne point partir ſans aller voir la fameuſe Caſcade du Coo, qui eſt à trois lieues de Spa. Chacun y conſentit, & l'on auroit fort ſouhaité que le Comte en fût; mais il s'en excuſa, ſur la néceſſité de ſe trouvet à Cologne à l'arrivée de ſon fils. Il faut pourtant, dit Milady, que nous faſſions encore quelques parties enſemble. Eh bien, dit Salpetreur, allez faire un tour cet après-midi à la Fontaine du Bariſart, qui eſt tout près d'ici; vous ne l'avez peut-être pas vue encore. Il n'y a rien de curieux à voir, mais c'eſt afin que vous puiſſiez vous vanter d'avoir goûté de toutes les Fontaines de Spa. C'eſt bien penſé, dit la Ducheſſe; je vous y invite tous, & je vous ramènerai le ſoir faire la collation chez moi. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre, & on ſe ſépara pour aller dîner. Perſonne de nous ne tint table longtems. Nous trouvâmes les Dames dans la rue des deux heures, & nous allâmes à la Fontaine du Bariſart.

Cette Fontaine n'eſt effectivement pas fort éloignée du Bourg. Elle eſt ſolitaire & négligée, & on ne la fréquente plus,

La Fontaine du Barisart, près de Spa.

De Fontein van Barisart, by Spa. N.° 11.

The Fountain of Barisart, near Spa.

plus. C'eſt la promenade ordinaire des R. P. Capucins, qui vont quelquefois y étudier leurs Sermons. Nous y en trouvâmes deux, à qui nous fîmes pluſieurs queſtions ſur les qualités de cette Fontaine, ſans que les bons Pères puſſent nous ſatisfaire. Ils nous dirent qu'on leur avoit appris que ces Eaux avoient les mêmes qualités que celles de la Géronſtère. Cependant nous ne leur en trouvâmes pas le goût. Car après avoir congédié ces deux Moines, nous nous approchâmes de la Source, pour en juger par nous-mêmes. Cette Fontaine eſt double, & ſes deux baſſins ſont en forme de tonneaux. Nous en goûtames; mais, ſoit prévention ou réalité, le minéral de cette Eau nous déplut beaucoup. Nous eûmes même toutes les peines du monde à en faire avaler à Milady. Il faut pourtant que ces Fontainés ayent eu autrefois quelque vogue, car on y voit des reſtes de quelques commencemens d'ornemens. Peut-être auſſi, que comme elles ſont ſur le territoire du Sart, les habitans de Spa les auront négligées exprès, pour attirer chez eux tout le concours. Je crois même que le nom de *Bariſart* leur a été donné de la figure de leurs baſſins, qui ſont faits en forme de *tonne* ou de *baril*, comme qui diroit *Baril du Sart*, & par abréviation *Bariſart*. Comme cette Fontaine n'eſt plus fréquentée, nous négligeâmes de nous éclaircir de ſes vieilles qua-

qualités. Nous n'étions pas d'ailleurs dans le goût de beaucoup philoſopher ce jour-là. L'idée de notre ſéparation générale avoit un peu dérangé notre liberté de penſer. En tout autre tems même, Milady n'eût pas manqué de badiner avec ces deux Capucins, & de viſiter leurs poches, pour ſavoir la vérité des Mémoires que l'on avoit fournis au Chevalier H . . . Et ce fut peut-être un bonheur pour eux, que Milady ne fût pas en train de rire; car badine comme elle eſt, le ſaint habit n'eût pas échappé à ſes railleries.

La ſituation tranquile de ce lieu ſolitaire ne ranimoit pas notre gayeté. Cependant la Ducheſſe propoſa de s'y aſſeoir ſur le gazon, & nous déclara qu'elle comptoit partir au plus tard dans ſix jours. Milady devoit partir avec elle; mais Mr. Lake dit qu'il accompagneroit le Comte à Cologne, qu'il le ramèneroit à Bruxelles, & qu'ils repartiroient tous enſemble. Le Comte le pria de ne pas quiter les Dames, & Mr. Lake ne le promit qu'à condition que le Comte les y viendroit joindre. J'étois auſſi du voyage; mais l'Abeſſe n'en pouvoit être, parce qu'elle prenoit la route de Luxembourg pour s'en aller en Lorraine. Le Comte cependant pria les Dames de le diſpenſer de les venir joindre à Bruxelles, parce qu'il craignoit d'être retenu à Cologne un peu plus qu'il ne voudroit. D'ailleurs

leurs il étoit bien aiſe avant de partir, diſoit-il, de ſavoir au vrai une hiſtoire terrible que l'on mettoit ſur le compte d'un de ſes amis. La Ducheſſe lui demanda, ſi ſans indiſcrétion on pourroit lui faire quelques queſtions ſur cette affaire. Hélas! Madame, dit-il, la choſe n'eſt que trop publique; & ſi elle étoit malheureuſement auſſi vraie qu'elle eſt circonſtanciée, il faudroit que la tête eût tourné à mon ami. Le Comte ouvrant auſſi-tôt ſon porte-lettre, en tira une relation ſi affreuſe, que la lecture même nous effraya.

Cette relation accuſoit un Seigneur des plus qualifiés d'Allemagne, de s'être joint avec un Seigneur Etranger qui avoit Caractère à la Cour de V . . . pour ſacrifier au Démon, dans l'idée qu'après ce ſacrifice ils auroient la clé de tous les Tréſors cachés. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que tous deux aimoient la dépenſe, & que leur magnificence peut-être les avoit épuiſés. On prétendoit que l'un d'eux s'étant laiſſé duper aux piperies de ces Bohémiens qui courent le monde, en auroit acheté un Livre, que ce Charlatan diſoit avoir rapporté du fond de la Lapponie. Chacun ſait que ces Peuples ignorans ſe vantent d'un commerce fort étroit avec le Démon; que l'on y enſeigne publiquement la Magie; & que les Lappons, après avoir appris à leurs enfans cet Art diabolique, leur laiſſent par héritage un

ou plusieurs Démons. Quoique la Science de ces Peuples ne soit à vrai dire qu'un amas de cérémonies superstitieuses & idolâtres, le Vulgaire s'est accoutumé à croire que le Démon obéit à leurs invocations. Quoi qu'il en soit, le Bohémien a, dit-on, vendu son Grimoire à ces deux Seigneurs quatorze mille francs; & on les accusoit d'avoir mis en usage ce qui étoit prescrit dans ce maudit Livre, & qu'après avoir engagé dans leur complot un misérable Prêtre, ils avoient fait un sacrifice humain au clair de la Lune, & égorgé un de leurs valets de chambre. La relation que le Comte avoit reçue, entroit dans un détail fort circonstancié des cérémonies extravagantes qu'ils avoient observées dans cet horrible sacrifice, & prétendoit que la chose avoit été découverte par un de leurs valets, qui les avoit observés, & qui en avoit informé la Cour.

Ce détail avoit quelque chose de si puérile, de si cruel, de si impie en même tems, que le Comte en interrompit plusieurs fois la lecture, pour se recrier sur la barbarie & l'imposture de ce prétendu sacrifice. La Duchesse, qui étoit curieuse d'en savoir toutes les circonstances, prit le papier, & continua de le lire. Le Comte nous protesta qu'il ne croyoit rien de cette histoire, & qu'il la regardoit comme une fable inventée à dessein de noircir ces deux Seigneurs, &

de

de les perdre. Je connois peu, nous dit-il, le Seigneur étranger ; mais j'ai été intime ami de celui qu'on lui donne pour complice, & je ne le crois ni assez bigot ni assez crédule pour donner dans ces illusions. Comment donc Monsieur le Comte, dit l'Abesse, faut-il être bigot pour sacrifier au Démon ? Assurément Madame, reprit le Comte ; & je crois que pour en venir à cet excès d'impiété, il faut être d'une crédulité & d'une ignorance crasse. Il faut aussi supposer une bigotterie puérile, pour ajouter foi au pouvoir imaginaire de certains Caractères & de certaines Cérémonies. Il y a même une contradiction manifeste dans le concours & l'amas de ces rubriques superstitieuses. Car, suivant la croyance commune de l'Eglise de Rome, l'Eau benite, les Huiles consacrées, les Cierges benits, les *Agnus-Dei*, les Chapelets, & les Ornemens sacerdoteux & les Vases qui servent à la Messe, passent pour des spécifiques merveilleux pour chasser le Démon. Comment donc, ces mêmes choses si terribles aux Puissances Infernales, peuvent-elles servir à évoquer & fléchir le Démon ? Il me semble qu'il faut pour le moins autant de foi pout croire le second effet, que pour croire le prémier : & je doute que mon ami en ait jamais eu beaucoup ni pour l'un, ni pour l'autre. Quoi qu'il en soit, le scandale que cette affaire a causé, l'a fait éloigner de la

Cour, & je ſuis en peine de ſavoir comme il s'en tirera.

Il ſeroit perdu, Monſieur, & brûlé vif, s'il étoit dans mon Pays, dit le Signor Gratiani: car ſur les moindres indices de Sortilège, l'Inquiſition condamne les accuſés aux flammes. Ce n'eſt pas, pourſuivit le Signor, que l'on ſoit beaucoup plus crédule à Rome qu'ailleurs, ni que l'on y craigne tant les Sorciers: mais l'on y punit ſous ce nom les ſacrilèges, les invocations blasphématoires, & l'abus des choſes conſacrées dont ces Miſérables font un criminel uſage. Quoique l'effet ne ſuive pas toujours les imprécations qu'ils font, & que le Diable rarement ſe rende à leurs invocations, je crois que leur mauvaiſe volonté eſt très-puniſſable, & que l'on a raiſon de les exterminer comme des peſtes publiques, puiſqu'ils font tout ce qui dépend d'eux pour perdre leurs ennemis. Il vaudroit mieux, Signor, reprit Mr. Lake, les traiter comme des foux. Je crois que la plupart des Magiciens ne le ſont que dans leur imagination, & que tout leur Art conſiſte dans la connoiſſance de quelques Secrets naturels, qu'ils revêtent de je ne ſai combien de Cérémonies ſuperſtitieuſes pour en rendre l'effet plus miſtérieux; & que le concours & l'application de ces mêmes Secrets produiroient naturellement leur effet, s'ils étoient dépouillés de ces rubriques ſacrilèges. Je ſuis même très-per-

perſuadé, que malgré l'appareil ſcientifique dont on a revêtu cet Art diabolique, la Magie, celle même qu'on appelle la Magie noire, ne doit ſa naiſſance qu'à l'ignorance & à la ſuperſtition. Je ne prétens pas pour cela l'excuſer; mais je voudrois que pour guérir le Vulgaire ſuperſtitieux, on exprimât clairement, lorsqu'on condamne un de ces prétendus Sorciers, que ce n'eſt pas tant un crime de Magie que l'on va punir, qu'un ſacrilège, & un abus des choſes ſaintes. Ce ſeroit-là le vrai moyen d'en exterminer bientôt la race. C'eſt ce que l'on fait auſſi quelquefois Monſieur, reprit le Signor Gratiani, & j'en ai vu un exemple dans la célèbre hiſtoire qui arriva en Toſcane, il y a environ vingt ou vingt-cinq ans. Je ne doute point que ce fait ne ſoit connu à la compagnie, car il a fait beaucoup de bruit dans l'Europe: on s'eſt cependant contenté de l'aſſoupir. Perſonne de nous ne s'en ſouvenoit: on pria inſtamment l'Italien de nous le raconter, & il le fit en ces termes.

Je ſuis ſurpris, Meſdames, que cette étrange hiſtoire n'ait pas été ſue à Londres, vu qu'il y eut un Anglois mêlé dans cette tragédie. On prétend que c'étoit une Conſpiration contre la vie des Rois de France & d'Eſpagne, que l'on vouloit faire périr de langueur par la verru magique. Elle fut découverte par le Conſul de France à Livourne, & j'étois chez

Mr. le Cardinal de Janſon lorſque le Courier dépêché par le Conſul François lui apporta la relation de cet exécrable attentat, qui avoit été médité, diſoit-on, par le Conſul d'une des prémières Puiſſances de l'Europe. Le principal Acteur de cette Pièce étoit un Prêtre habitué de N. Dame de Montévéro, nommé Dom Giovani Guſtiani, natif de Burgue & Sujet du Grand-Duc de Toſcane. Ce Miſérable s'étoit aſſocié un Génois Conſeiller du Grand-Duc, & Officier des Galères de ce Prince, & quelques perſonnes moins connues dont j'ai oublié les noms. Le Conſul de . . . à Livourne, nommé Mr. Et . . . . leur prêta ſa maiſon, & attira dans ce complot ſon Vice-Conſul qui étoit Anglois. Ce grand-œuvre ne fut pas l'ouvrage d'un jour, on en paſſa plus de quinze à en faire les préparatifs. On feuilleta tous les Grimoires que l'on put trouver, entre autres les *Livres de Cornélius Agrippa*, la *Clavicule de Salomon* &c. & on n'ômit aucune des profanes rubriques que ces Auteurs preſcrivent; on travailla à l'Aube, dont ce Prêtre devoit ſe revêtir; on fit avec beaucoup de cérémonies, les bougies qui devoient être allumées & benites par ce méchant Prêtre; & on prépara la cire dont on devoit former les figures de Leurs Majestés Très-Chrétienne & Catholique; on purifia l'encens, que l'on mit dans un Encenſoir de terre fait d'une certaine façon;

çon ; & enfin le Conſul de . . . fournit & paya tout ce qui devoit ſervir à cet abominable uſage.

L'affaire étoit dans ſa criſe, lorſqu'un François nommé Charles Méret, natif de Provence, fit connoiſſance avec le Prêtre qui devoit être le Pontife de ce noir ſacrifice. Ce Provençal, qui les avoit vu pluſieurs fois s'aſſembler, & qui avoit cru remarquer qu'ils tramoient quelque coup ſecret, alla exprès à confeſſe au Prêtre de Montévéro, & lui fit quelques déclarations, qui firent croire au Confeſſeur que cet homme pourroit leur être utile dans l'exécution de leur deſſein. Après la confeſſion, le Prêtre tira cet homme à l'écart, le ſonda ſur pluſieurs articles, & l'invita à dîner. Le Provençal y fit ſon perſonnage à merveilles, & marqua à ſon Prêtre un dévoûment abſolu. Le Prêtre voulant l'amorcer, lui dit que ſi on pouvoit ſe fier à lui, il lui feroit part d'un ſecret qui le rendroit riche à jamais, parce qu'il avoit l'art de découvrir les Tréſors cachés, & qu'il en ſavoit un immenſe dans une Montagne qu'il lui déſigna. Méret, s'appercevant à l'air du Prêtre que ce Tréſor n'étoit qu'un prétexte pour le ſonder, lui promit un ſecret inviolable, & ajouta les ſermens néceſſaires pour ſe faire croire. Le Prêtre s'avançant peu à peu, lui repréſenta qu'il y avoit quelque riſque, parce que le Diable garde ordinairement ces Tréſors.

Le Provençal lui proteſta qu'il n'avoit aucune peur du Diable, & qu'en cas de beſoin il feroit aſſaut contre lui. Vous ne ſerez pas ſeul, lui dit le Prêtre; j'ai des amis auſſi réſolus que vous, & je leur propoſerai de vous admettre dans leur ſociété. L'affaire fut conclue en deux ou trois conférences de cette nature, & le Provençal fut invité à dîner chez le Conſul de. . . qui étoit le Chef de ce miſtère d'iniquité. Dès-que Méret fut chez le Conſul, on remit la découverte du Tréſor ſur le tapis; mais il n'en fut pas la dupe. Il leur fit même remarquer qu'il entrevoyoit qu'ils couvoient d'autres deſſeins, & leur dit que ſi on ne vouloit pas ſe fier abſolument à lui, il alloit ſe retirer. Le Prêtre & le Conſul, qui avoient déjà beaucoup bu, entrèrent en matière, & après des ſermens réitérés de part & d'autre, ils lui expliquèrent à diverſes repriſes le grand miſtère qu'ils méditoient. Mais s'appercevant que le vin les trahiſſoit, & qu'ils en avoient peut-être trop dit, ils tirèrent chacun un piſtolet, & ſaiſiſſant Méret à la gorge, lui ſignifièrent que comme ils n'étoient que trois, ils l'accuſeroient d'avoir révélé leur ſecret, s'il venoit à ſe découvrir; & qu'en ce cas, il devoit s'attendre à une mort certaine. Méret en homme habile diſſimula ſon trouble, & ſe plaignit de leur défiance. Il leur proteſta même qu'indépendamment de leurs menaces, il étoit prêt

prêt à tout faire, & qu'il ſuffiſoit qu'il s'agît de ſa fortune, pour ſe prêter à tout. Depuis ce moment il devint leur homme de confiance, on l'initia aux mistères les plus ſecrets, on lui montra les Inſtrumens diaboliques, les Figures fatales, & tout ce qui devoit ſervir à ce projet. Il fut même chargé d'y travailler. Il le fit, & ſe retira, bien réſolu d'en donner ſecrettement avis à qui il appartenoit. En effet, Meſdames, dès la nuit ſuivante il fut s'en confeſſer à un bon Prêtre, avec qui il alla chez le Conſul de France découvrir toute cette trame. Le Conſul en donna auſſi-tôt avis à Mr. Du Pré par un Courier extraordinaire, & cet Agent en informa ſur le champ le Grand-Duc & le Cardinal de Médicis, pour obtenir les ordres néceſſaires. La choſe n'étoit pas aiſée, & ne pouvoit être ſi promte, parce que l'affaire regardoit la Sainte Inquiſition. Le Cardinal dépêcha dans l'inſtant le même Courier avec une Lettre pour l'Inquiſiteur de Piſe, ou ſon Vicaire en cas d'abſence, & les prioit de travailler à cette affaire avec toute la diligence & la diſcrétion poſſible. Le cas étoit épineux, parce qu'il s'agiſſoit d'un Homme à Caractère, & qu'il étoit extrêmement dangereux de l'arrêter, à moins d'avoir des preuves bien évidentes, pour ne pas ſe commettre avec le Prince dont il faiſoit les affaires. Le Grand-Duc dépêcha en même tems un autre Courier

au Gouverneur de Livourne, avec ordre de prêter main-forte au Saint Office, toutes les fois qu'il en ſeroit requis. L'Inquiſiteur s'y étant rendu *incognitò*, eut une longue & ſecrette conférence avec le Conſul François, pour voir comment ils s'y prendroient. Il voulut même entretenir Méret, pour concerter les meſures avec plus de juſteſſe. Il lui ordonna de feindre toujours beaucoup de dévoûment à ſes complices, & lui donna d'avance l'abſolution de la part qu'il avoit déjà priſe, & prendroit de nouveau à ce déteſtable attentat. L'embarras de l'Inquiſiteur étoit de pouvoir ſe ſaiſir du *Corps du délit*, comme on parle, c'eſt-à-dire, de trouver les Livres & Inſtrumens magiques, ſans quoi ſa procédure eût été ſujette à reprehenſion de la part de la Puiſſance dont le Conſul coupable avoit arboré les Armes; & la dépoſition du ſeul Méret étoit inſuffiſante. L'occaſion s'en préſenta d'elle-même. Le Provençal fit ſavoir que le Conſul de... avoit loué deux chambres au haut d'une certaine Tour qu'il indiqua, & que c'étoit-là que devoit s'opérer l'abominable Sacrifice. Suivant les Loix magiques, il falloit qu'une pareille ſcène ſe paſſât dans un lieu qui fût percé à l'Orient & à l'Occident, & qui n'eût aucune vue du côté de Notre Dame de Lorette, & qu'il n'y eût dans ce lieu aucune Image du Seigneur ni de la Vierge. Méret avoit été chargé de porter les In-

Inſtrumens magiques dans cette Tour,& d'y faire placer deux matelas pour coucher le malheureux Prêtre. Il avertit le Conſul François que la tragédie devoit s'exécuter la nuit du ſamedi au dimanche ſuivant, & le preſſa d'en arrêter l'exécution.

L'Inquiſiteur ſe trouva fort embarraſſé dans les ordres qu'il devoit donner, parce qu'il auroit ſouhaitté pouvoir arrêter tous les Complices. Le lieu qu'ils avoient choiſi étoit conſtruit de façon que quatre hommes armés pouvoient s'y défendre contre deux-cens, à moins d'y pointer le canon. On ne pouvoit y monter que par une trape, au moyen d'une échelle de bois fort étroite que l'on retiroit après ſoi. On convint pour cet effet d'un ſignal que le Provençal donneroit, & dès le ſoir Mr. Caſtellani Procurateur du Saint Office fit entourer ſecrettemeut la maiſon, & plaça des Sbirres dans toutes les maiſons voiſines, juſqu'à ce que les Complices fuſſent aſſemblés. Méret voyant la nuit approcher, & craignant qu'au moindre bruit le Prêtre ne brulât ſes Livres, & ne fît une pelotte des Figures magiques, avança le ſignal, de peur qu'il ne fût taxé d'impoſture ſi l'on venoit à ne rien trouver. Il feignit de deſcendre pour aller hâter les Conjurés, & laiſſa la trape ouverte, & l'échelle pendante. L'Inquiſiteur auſſi-tôt, précédé du Barigelle, & ſuivi des Sbirres de Livourne, entre

dans la Tour, & saisit le Prêtre. Ce Malheureux fut arrêté dans le moment qu'il préparoit les Instrumens magiques. Il étoit déjà revêtu de l'aube, il avoit chaussé les bottines, il feuilletoit le Grimoire avec la baguette magique, & n'attendoit que le retour de Méret pour percer les Figures. On trouva dans la chambre une boëte de sapin, sur le dessus de laquelle étoit écrit, *A Mr. Et . . . Consul de . . .* Cette boëte renfermoit les deux Figures, couronnées & le sceptre à la main, avec des cheveux à la tête: circonstance néceſſaire, disent les Magiciens, à cette maudite opération. L'Inquisiteur se saisit de toutes ces pièces, en dressa Procès-verbal, le fit signer au Prêtre, à Méret, & aux assistans. De-là l'Inquisiteur se transporta avec son cortège au logis du Prêtre, & saisit tous ses Livres. On trouva parmi ses papiers, deux Suppliques écrites & signées de la main de ce Malheureux, qui les a reconnues en Justice. Elles étoient de différentes dates, & l'une étoit la ratification de l'autre. Toutes deux étoient signées de son sang; & ce qui est horrible à dire Mesdames, poursuivit l'Italien, ce Misérable traitoit le Démon de *Sacrée Majesté*, & se donnoit pour toujours à lui, même avec son Caractère Sacerdotal, à condition qu'il auroit toujours avec lui un Génie assistant, & assez puissant pour l'aider à défendre & attaquer qui bon lui sembleroit.

Ce

Ce Misérable, confronté à Méret, convint des faits déposés par celui-ci, & dans les Interrogatoires chargea le Consul de . . . & déclara que par ses ordres il devoit fondre peu à peu, & par quinze degrés différens, ces deux Figures couronnées, & que par le moyen de son Art les deux Princes qu'elles représentoient devoient périr de langueur. Il avoua même que son dessein étoit de prolonger cette langueur jusqu'à six mois, mais que le Consul de. . . . & son Vice-Consul l'avoient obligé, le poignard sur la gorge, de leur promettre de faire mourir ces Princes en quinze jours, qui est le terme le plus promt que son Art lui permettoit. Ces dépositions furent confirmées par un fait singulier, déposé par Méret. Cet homme déclara que le Prêtre lui ayant demandé de ses cheveux pour attacher sur la tête des deux petites Figures, il s'en étoit dispensé en lui faisant remarquer qu'il portoit perruque : & comme cette rubrique est importante, le Prêtre, pour ne manquer à rien, avoit été obligé de couper de ses propres cheveux derrière l'oreille gauche, & les avoit appliqués sur la tête des Figures, avec des Huiles sacrées, de l'Eau benite, & les avoit enveloppé de toiles chargées de Caractères & de Croix. On examina les cheveux, qui furent reconnus par le Prêtre, & l'on vit encore la place où il les avoit coupés.

Sur ces indices, le Consul de . . . fut jetté

jetté dans les cachots de l'Inquiſition à Livourne, & les procédures avec les preuves furent envoyées à Rome. Mr. le Cardinal de Janſon ne prit cette affaire à cœur, qu'autant qu'il convenoit à l'honneur du Roi ſon Maître, pour la ſanté duquel il ne craignoit pas beaucoup, nous dit-il, tant que l'on ne bleſſeroit Sa Majeſté qu'en peinture. Il ſollicita cependant l'éclairciſſement de cette affaire; mais comme elle étoit du reſſort du Saint Office, dont les procédures ſont toujours obſcures & ſecrettes, je n'ai jamais bien ſu ce qu'elle étoit devenue. Il y a apparence qu'on l'aura étouffée, & qu'on aura puni les coupables dans quelque Exécution nombreuſe, en les confondant avec d'autres Criminels. Cette précaution paroît d'autant plus juſte, qu'une punition publique auroit eu quelque choſe d'offenſant pour le Prince qui avoit nommé ce Conſul. Je ne ſache point pourtant que perſonne ait eu la témérité d'en faire rejaillir la moindre choſe ſur cette Puiſſance reſpectable, ſi ce n'eſt quelque Nouvelliſte outré de ce tems-là. Il eſt vrai que je partis peu après pour Malthe, & que je n'ai jamais penſé à m'en informer depuis.

A préſent, dit le Marquis, je me ſouviens bien d'en avoir ouï parler dans les Nouvelles Publiques; mais il me ſemble auſſi qu'on ne la croyoit pas fort ſérieuſe, & que bien des gens la regardoient com-

comme une hiſtoire qui avoit pourtant quelque fondement, mais que l'on avoit ſoin de broder, pour rendre plus odieux les ennemis du Roi. Ces ſortes d'hiſtoires, continua le Marquis, reviennent de tems en tems, & celle-ci pourroit bien avoir été copiée ſur celles du tems de la Ligue, où il eſt auſſi fait mention de petites Figures de cire, ſur leſquelles on diſoit la Meſſe pour l'extinction des Princes que les Ligueurs furieux traitoient de Tirans. Aſſurément, dit la Ducheſſe, voilà d'horribles hiſtoires; & ſans connoître l'ami de Mr. le Comte, je ne puis croire qu'il ſe ſoit livré à de pareilles horreurs. J'ai peine à m'imaginer qu'un Gentilhomme qui a bien ſervi, qui a de l'honneur & tant ſoit peu d'eſprit, puiſſe donner dans des viſions de cette nature; & qu'il ſoit aſſez dupe de ſon avarice, pour croire qu'au moyen d'un Sacrifice humain, il engagera le Diable à lui donner des Tréſors; il y a de la folie à le penſer. Je ne crois pas d'ailleurs, que le Diable ait jamais enrichi perſonne. J'ai même ouï dire, que tous ceux que l'on appelle Sorciers, ſont des gueux & des miſérables, qui meurent de faim pour la plupart. Quoi qu'il en ſoit, dit Milady, le Signor Gratiani me permettra de lui dire que la Religion Romaine a d'étranges pratiques, & renferme bien des ſuperſtitions; puiſque les choſes qui y paroiſſent les plus ſacrées, peuvent s'employer

ployer à invoquer le Démon. Il me ſemble même, que les punitions ſi fréquentes que l'on y fait des Sorciers, ſont des aveux publics de l'impuiſſance de toutes les béatilles dont Rome vante tant l'efficace pour chaſſer les Démons. Ce n'eſt que dans les Pays Catholiques que l'on trouve tant de Magiciens, ou chez les Idolâtres; car depuis la Réformation de l'Angleterre, je ne me ſouviens pas d'avoir jamais lu qu'il ſoit arrivé pareille hiſtoire, ſi ce n'eſt entre les Catholiques.

Cela eſt un peu vrai, dit l'Abé, qui n'étoit pas plus crédule que nous; car dans le tems que nous étions à Chaud-Fontaine, on m'y raconta une hiſtoire de ce genre, qui venoit d'y arriver, & qui faiſoit beaucoup de bruit. Depuis notre retour, j'ai ouï dire à des Liégeois, que le Gouvernement de Liège s'en faiſoit une affaire ſérieuſe avec Meſſieurs les Etats-Généraux. Voici ce qu'on m'en a raconté. Une fille ſujette à des vapeurs étranges, s'eſt miſe en tête qu'elle étoit enſorcelée. Elle avoit des convulſions extraordinaires. Pendant des eſpèces d'extaſes qui lui prenoient ſouvent, elle faiſoit des contorſions qui paroiſſoient merveilleuſes, & il paſſa pour conſtant que ſa maladie étoit un effet diabolique. Chacun alloit la voir, & il n'étoit bruit que d'elle. Parmi les Curieux, il ſe trouva un Homme du pays, qui eſt Soldat au Service de Hollande, & qui avec la permiſ-

miſſion de ſon Capitaine étoit venu paſſer quelque tems à Chaud-Fontaine. Ce Soldat s'eſt vanté de pouvoir découvrir le Sorcier qui avoit jetté le maléfice, & de pouvoir l'obliger à lever le Sort. Il y a bien apparence que le Drolle n'étoit pas plus Sorcier que moi. Cependant, dit l'Abé, dans l'idée de gagner quelque argent, il a entrepris cette recherche. Au jour marqué par les parens de la fille, il a fait un cercle, des figures, a prononcé quelques paroles barbares, & a indiqué la femme du Meunier de Chaud-Fontaine, comme étant la Sorcière. Les parens croyant la choſe vraie, ont attiré chez eux la Meunière, l'ont dépouillée toute nue, l'ont maltraitée & battue, pour l'obliger à force de coups à lever le prétendu charme. La pauvre femme, qui de ſa vie n'avoit ſongé à la Magie, a eu beau proteſter de ſon ignorance, les coups ont recommencé, & elle y auroit expiré, ſi l'on n'étoit venu à ſon ſecours. Le Soldat voyant l'affaire ſérieuſe, & que la Meunière ſe plaignoit en Juſtice, s'eſt ſauvé à Maſtricht, & eſt repaſſé en Hollande. L'affaire ſe pourſuit vivement. La Meunière demande des réparations. La famille de la fille enſorcelée rejette la faute ſur le Soldat; & le Prince de Liège a donné ordre à ſon Agent à La Haye, de redemander ce Soldat, ou d'en tirer ſatisfaction. Je crois, dit Milady, que les Etats-Généraux

raux n'auront garde de rendre leur Soldat; car Leurs Hautes Puiſſances n'ajoutent guères de foi à tous ces prétendus Sortilèges ; mais je penſe qu'on le fera paſſer par les cordeaux, pour le punir de ſon impoſture. Avouez Signor', dit l'Abé à l'Italien , que la crédulité que nous avons pour les Sorciers autoriſe bien des ſottiſes. Si l'on pouvoit bannir cette idée de l'eſprit du Vulgaire, on lui ôteroit la tentation de commettre bien des crimes & des ſacrilèges.

A ce que je vois Mr. l'Abé , dit l'Abeſſe , vous ne voulez pas plus que ces Dames, reconnoître le pouvoir des Magiciens. Cependant l'Ecriture Sainte en parle. C'eſt ce que je ſai Madame, reprit Milady; & je crois comme vous, que c'eſt un crime énorme d'avoir recours à ceux qui ſe vantent de cet Art. Mais je doute un peu que les Magiciens dont parle l'Ecriture , ayent été tels que l'on nous repréſente ceux des derniers tems. Pardonnez-moi Madame , dit Mr. Lake, je crois plutôt qu'ils ont toujours été les mêmes; c'eſt-à-dire parfaitement ignorans , & ſouverainement ſuperſtitieux ; & que tout leur Art conſiſtoit & conſiſte encore dans quelques Secrets naturels , dont ils couvrent l'innocence ſous des voiles miſtérieux qui les rendent infiniment coupables ; & qu'enfin tel a paſſé pour un grand Magicien, qui n'étoit qu'un bon Chymiſte , ou un ha-

habile Phyſicien. Ce n'eſt pas que je nie que le Démon n'ait quelquefois, par la permiſſion divine, marqué quelque puiſſance ſur les créatures; mais ces cas ſont ſi rares, qu'excepté ceux dont l'Ecriture fait mention, on peut rapporter tous les autres à la ſotte crédulité des peuples, dont quelques Charlatans abuſent au moyen de certaines pratiques ſuperſtitieuſes. Ce n'eſt pas encore, que je veuille excuſer par-là les invocations ſacrilèges ou blasphématoires que l'Irreligion & l'Impiété ont introduites depuis, pour donner à cette Sience un air miſtique: je les déteſte avec vous, & je les crois dignes du dernier ſupplice. Mais auſſi je ſuis perſuadé, que l'on brule ſouvent pour Magiciens, des gens à qui la tête a tourné, & qui n'ont jamais vu le Diable qu'en idée. L'expérience a démontré que tout ce que les Sorciers racontent eux-mêmes de leur prétendu commerce avec les Démons dans le *Sabbat*, ne ſe paſſe que dans leur imagination troublée par la force des graiſſes & des onguens ſoporitifs, dont ils ſe frottent les parties qui ont une liaiſon plus étroite avec le cerveau. Comme ils ont alors la tête pleine de tout ce qu'ils ont ouï raconter des cérémonies infames du Sabbat, leur imagination en reſte occupée pendant cette eſpèce d'extaſe qu'ils ſe procurent; & à leur réveil, ils croient avoir marché par les airs, & traverſé des eſpaces immenſes. Tout cela n'eſt pour-

tant qu'un rêve extravagant. Il ſeroit même de la majeſté de la Religion, de détruire cette croyance populaire, qui revient à l'Héréſie damnable des Manichéens, qui admettoient deux Principes également puiſſans, l'un pour le Bien & l'autre pour le Mal. En un mot, donner tant de pouvoir au Diable, c'eſt partager l'Empire du Monde entre le Créateur & l'Ange rebelle. C'eſt ce qui eſt impie à dire, ou à penſer.

Il me ſemble Mr. le Comte, dit la Ducheſſe, que ſi votre ami prend Mr. Lake pour ſon Avocat, ſa Cauſe n'aura rien de bien dangereux. Je le ſouhaitterois Madame, répondit-il, parce que j'aimerois encore mieux le voir déclaré fou, que coupable de l'homicide qu'on lui impute. Sans ce meurtre, dit le Marquis, il n'y auroit que de la gloire pour lui à être accuſé de Magie en général. C'eſt un reproche que l'on a fait dans les ſiècles paſſés à tout ce qu'il y a eu d'Hommes ſavans, dont Mr. Naudé, tout Prêtre & Catholique qu'il étoit, a cru devoir faire l'apologie. Ses Ecrits cependant n'ont pu l'emporter ſur le préjugé, & le monde eſt encore plein de gens qui crient à la Magie ſur tout ce qu'ils n'entendent pas. La raiſon en eſt claire, dit Mr. Lake; c'eſt qu'il eſt plus aiſé d'appeller un homme Magicien, que d'examiner à fond l'Art ou la Sience qu'il traite. Tous les jours, ajouta le Marquis, on voit des

Ca-

Casuistes mettre encore en doute si l'on peut se faire *guérir du Secret*, & si l'on peut en sureté de conscience se servir de la *Poudre de sympathie*. Rien n'est cependant plus naturel, & chacun en sait aujourd'hui le mistère. Ce doute vient en partie d'une ignorance crasse de la Chymie; & de l'autre, des paroles barbares ou mistérieuses que ces Empyriques emploient pour couvrir leur Art. Un Soldat de ma Compagnie, qui étoit fort habile dans cette sorte de cures, m'a plus d'une fois avoué, que ces paroles étoient inutiles, & en a employé d'autres en ma présence avec succès, que je lui avois moi-même dictées, & qui étoient tirées d'une Satyre de Juvenal, dont je me souvins par hazard.

Je conviens Monsieur, dit le Signor Gratiani, qu'il y auroit beaucoup d'ignorance à croire tout ce qu'on débite des Sorciers: mais je crois aussi qu'il ne faut pas tant donner à la Nature. Pardonnez-moi Monsieur, dit Mr. Lake, & je soutiens que la Nature elle-même est la plus grande Magicienne qu'il y ait jamais eu, & qu'elle fait tous les jours des prodiges incompréhensibles. Aussi, pour peu que la Superstition s'y joigne, on crie au miracle, & l'on en fait honneur au prémier petit Saint qui se trouve dans le Canton, comme dans les faits extraordinaires on a recours à la Magie. N'avez-vous pas vu vous-même, ajouta-t-il, jusqu'où la

crédulité des gens de ce pays a porté la superstition, en attribuant à leur *St. Remacle* la vertu des Eaux de la Sauvenière; tandis que d'une autre part ils prétendent que les qualités de cette Fontaine étoient connues à Pline, qui vivoit plusieurs siècles avant *Remacle* ? Oh! je vous prie, dit l'Abesse en se levant, laissez un peu le bon *St. Remacle* en repos, de peur que pour vous punir quand vous serez marié, il ne rende votre femme stérile. Nous rîmes tous du badinage de l'Abesse, & les Dames se levant aussi reprirent le chemin du Bourg.

Nous nous arrêtâmes plusieurs fois sur la route à cueillir des Herbes odoriférantes, dont tous les environs de Spa sont couverts. On y trouve entre autres une prodigieuse quantité de Thim, de Marjolaine, & de Serpolet; & ces Herbes aromatiques nous rappellèrent notre soupe de Franchimont. Elles y sont si abondantes, que l'on ne sauroit faire un pas sans en écraser & s'embaumer de leur odeur. C'est sans-doute ce qui rend si excellent le gibier de ce Canton qui s'en nourrit; & ce qui donne tant de réputation à leurs moutons, tant vantés sous le nom de *Moutons d'Ardennes*. Il y a aussi beaucoup d'Herbes médicinales: le grand & petit Capillaire y est fort commun, & nous prîmes plaisir à en ramasser en revenant à Spa. Une demi-heure après y être rentrés, on vint avertir l'Abesse

beſſe qu'on lui avoit amené des chevaux. Cette nouvelle ne nous fit aucun plaiſir, parce que nous comptions la mener dans notre petit voyage de la Caſcade. Nous lui fîmes ſur cela beaucoup d'inſtances, ſans pouvoir la fléchir. Elle perſiſta à nous dire qu'après avoir laiſſé repoſer ſes chevaux pendant un jour, elle partiroit infailliblement. L'impatience qu'elle avoit de voir Mlle. ſa nièce, fille de ſa malheureuſe ſœur, étoit une raiſon trop forte pour vouloir s'y oppoſer, & nous ceſſâmes de la combattre. Notre entretien roula preſque entièrement ſur ſon départ, pendant la collation que la Ducheſſe nous fit ſervir; & la réſolution de l'Abeſſe fut un contretems à la gayeté que nous nous étions promiſe. Le Comte de ſon côté, profitant de la diſpoſition où la compagnie étoit, demanda auſſi aux Dames la permiſſion de partir le même jour que l'Abé, par des raiſons auſſi preſſantes. L'envie d'embraſſer ſon fils étoit ſi légitime qu'il fallut s'y rendre, & leur départ fut réſolu. La Ducheſſe invita la compagnie à boire à leur bon voyage, & au bonheur de deux perſonnes ſi dignes d'être heureuſes. Comme ils étoient unis par un ſort aſſez ſemblable, le ſouvenir de leurs infortunes leur fit à tous deux verſer quelques larmes. Ils ſe firent réciproquement des ſouhaits, d'autant plus ſincères qu'ils partoient des vifs ſentimens

qu'ils avoient de leurs disgraces passées. Cette scène fut si touchante, qu'elle nous attendrit tous ; & malgré la tristesse de cet entretien, nous nous sommes tous avoués depuis leur départ, que nous avions éprouvé une douceur délicieuse à les entendre, parce que ces illustres affligés étoient encore plus vertueux qu'ils n'étoient malheureux. L'Abesse se leva la prémière de table, & pria la Duchesse de lui permettre de se retirer de bonne heure, pour donner quelques ordres pour son voyage. Elle nous invita de l'accompagner encore le lendemain à la Géronstère, pour faire ses adieux à la Fontaine, & nous nous fîmes tous un devoir de nous y rendre, pour profiter de sa compagnie.

Nous nous y rassemblâmes à l'heure accoutumée, & ce fut la dernière fois que notre compagnie s'y rendit. Nous y trouvâmes encore notre Liégeois, qui buvoit ses quatre bouteilles. Et quoique nous l'y eussions déjà vu plus d'une fois, nous voulûmes l'observer pour savoir s'il n'y avoit pas d'hyperbole dans ce qu'il nous avoit dit. Il en étoit à son quinzième verre, & nous lui vîmes encore faire une fois le tour de son cadran, c'est-à-dire qu'il but trente verres sans en rabattre un seul. Il est vrai que l'eau passoit promtement chez lui ; car presque à chaque verre qu'il buvoit, nous lui voyions faire de petites absences, que nous

nous attribuâmes à l'effet des Eaux. Cependant ces fréquentes évacuations ne diminuèrent point notre étonnement sur cette espèce de prodige; & quelque chose qu'il pût nous dire du bon effet qu'il en ressentoit, nous ne pouvions comprendre que son estomac ne souffrît point de cette prodigieuse quantité d'eau. Nous fîmes sur cela plusieurs raisonnemens entre nous, qui concluoient toujours à l'étonnement. Un homme qui étoit derrière nous, & que l'on nous avoit dit être Professeur de l'Université de . . . nous entendant raisonner sur ce Liégeois, s'approcha de nous, & se mêla à notre conversation. Nous lui demandâmes s'il savoit bien que ce Liégeois buvoit quatre bouteilles par jour. Il nous dit qu'oui, & qu'il l'avoit déjà remarqué plusieurs fois; mais que comme il avoit vu en ce genre des choses encore plus surprenantes, il n'étoit que médiocrement étonné de la quantité d'eau que prenoit ce Buveur. Mais Monsieur, dit Milady, à moins que vous n'ayez vu quelqu'un avaler une rivière tout d'un trait, je ne comprens pas que l'on puisse boire davantage d'eau. Pardonnez-moi Madame, dit le Professeur en riant. Permettez-moi seulement de vous dire ce que j'ai vu.

Vous vous étonnez, dit-il, de voir ici boire à ce Liégeois quatre bouteilles d'eau: mais qu'auriez-vous dit d'un hom-

me qui en buvoit cent pintes par jour? Je dirois Monſieur, répondit la Ducheſſe, que j'aurois voulu les meſurer, les compter & les voir boire; & après tout cela, je dirois encore que je ne le comprens pas. Eh bien Madame, repliqua le Profeſſeur, étant à Francfort, il y a près de 40 ans au moins, j'ai vu un homme à la Foire de Septembre, qui promettoit d'en boire autant, & qui a parcouru toute l'Europe, qu'il a rendu témoin de ſon ſavoir-faire. Je le vis pluſieurs fois dans cet exercice, & je l'ai encore préſent à mon imagination, comme s'il n'y avoit que deux jours que je l'euſſe vu. Il ſe diſoit Italien, il avoit la taille courte & ramaſſée, la poitrine, le viſage & le front fort larges, les yeux grands & la bouche auſſi. Il ſe donnoit ſoixante ans, quoiqu'à ſa mine on n'eût pas cru qu'il en eût quarante. Vraîment, dit le Signor Gratiani, je ſai de qui Monſieur veut parler. C'eſt du fameux Manfrédi, qui étoit natif de Malthe. Je l'ai vu, lorſque j'étois enfant, exercer ſon art au Carnaval de Veniſe; & je ne ſai comment il m'eſt échappé de vous en parler juſqu'ici. C'étoit bien le plus étrange Buveur d'eau qu'il y ait jamais eu. Cependant Monſieur, reprit le Profeſſeur, ſa pratique étoit fort différente de ce qu'il annonçoit dans ſes Affiches; car de cent pintes qu'il promettoit de boire, il n'en prenoit pas quatre ſans les rendre. Il eſt

vrai

vrai qu'à Francfort il réitéroit cet exercice fort ſouvent trois fois par jour; car outre qu'il le faiſoit deux fois ſur un Théatre public d'où l'on n'approchoit qu'en payant, il alloit encore dans les maiſons particulières boire devant les Seigneurs qui l'appelloient. Voici, autant qu'il m'en ſouvient, dit le Profeſſeur, comme il s'y prenoit; & en cas que je me trompe, le Signor aura la bonté d'y ſuppléer. Il ſe faiſoit apporter un grand ſeau plein d'eau tiède & claire, & une vingtaine de petites phioles ou caraffes de verre, ſemblables à des ventouſes applaties, de ſorte qu'elles pouvoient ſe tenir renverſées. Il en empliſſoit quelques-unes de cette eau tiède, en les plongeant avec cérémonie dans ce ſeau, & en avaloit ordinairement deux ou trois pour ſe laver la bouche & ſe gargariſer la gorge: il en rejettoit auſſi-tôt l'eau, pour montrer aux Spectateurs qu'il n'avoit aucunes drogues entre ſes dents, dont on pût ſoupçonner qu'il pût tirer avantage. Après ce prélude, il faiſoit une harangue en Italien, dont je ne ſaurois vous rien dire de bien précis, parce que je n'entens pas cette Langue. Mais à ſa déclamation, je compris que ce n'étoit qu'un galimatias ordinaire à ces ſortes de Bateleurs; car tout Charlatan ſe croit Orateur. Ce diſcours duroit ordinairement un quart-d'heure, & il avoit apparemment ſes raiſons pour le faire; car il n'y

manquoit jamais. Après avoir ainſi discouru, il prenoit ordinairement deux douzaines de ces petites caraffes qu'il puiſoit dans ce même ſeau, & les rendoit un moment après par la bouche. Mais ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'eſt que cette eau qu'il rejettoit impétueuſement, paroiſſoit rouge comme du vin, au ſortir de ſa bouche : cependant quand il l'avoit ſoufflée en deux bouteilles différentes, on la voyoit rouge en l'une, & rouſſe comme de la bière dans l'autre. Dès-qu'il changeoit les bouteilles du côté droit de ſa bouche au côté gauche, ou du côté gauche au droit, ces mêmes caraffes varioient dans leurs couleurs, & prenoient alternativement celle de vin ou de bière, & ainſi ſucceſſivement tant qu'il vomiſſoit. Cependant j'ai remarqué qu'à meſure qu'il dégorgeoit cette eau, elle ſe trouvoit plus claire & moins colorée. C'étoit-là le prémier acte. Il rangeoit enſuite ces deux douzaines de caraffes ſur une table vis-à-vis de lui, afin que chacun pût les voir. Il reprenoit enſuite un pareil nombre de bouteilles, les plongeoit de nouveau dans le ſeau, les avaloit encore, & les rendoit en eau très-claire, en eau de roſes, de fleur d'orange, & enfin en eau de vie. Ah! pour le coup Mr. le Profeſſeur, s'écria la Ducheſſe, je ne penſe pas que vous vouliez nous faire croire toutes ces merveilles, c'en eſt beaucoup à la fois.

Par-

Pardonnez-moi Madame, dit Mr. Gratiani, j'ai vu auſſi les mêmes choſes, j'ai ſenti les odeurs différentes de ces liqueurs; je l'ai même vu enflammer un mouchoir qu'il avoit mouillé de l'eau qui ſentoit l'eau de vie, & il rendoit un feu violet comme celui que cette liqueur produit quand elle s'enflamme. Mais j'ai remarqué, comme Monſieur le Profeſſeur, que l'eau colorée ſort la prémière, & que celles qui ont les odeurs qu'il vient de nommer, ne venoient qu'après, & que l'eau de vie ſortoit toujours la dernière. Il promit même pluſieurs fois à Veniſe, de rendre cette eau en lait & en huile, mais il me ſemble qu'il ne tint pas parole. Il nous en promit auſſi autant à la Foire de Francfort, repliqua le Profeſſeur, mais il n'y réuſſit pas. Enfin il terminoit cette ſcène en avalant tout de ſuite encore trente ou quarante demi-verres d'eau, qu'il puiſoit toujours dans le même ſeau; & après avoir fait croire aux ſpectateurs par le valet qui lui ſervoit d'interprète, qu'il alloit commander à ſon eſtomac de les rendre, il ſe renverſoit la tête, & rejettant cette eau en l'air avec ſa couleur naturelle, il la faiſoit jaillir avec tant d'impétuoſité, qu'il imitoit parfaitement les jets-d'eau des Fontaines les plus élevées. Ce dernier trait plaiſoit infiniment plus au peuple que tous les autres, & pendant un mois qu'il fut à Francfort, on accouroit de tous côtés pour

pour voir ce ſale exercice. Quoiqu'il le réitérât plus d'une fois par jour, il avoit toujours plus de 400 ſpectateurs à la fois. Les uns lui jettoient des mouchoirs, les autres des gands ſur le Théatre, afin qu'il les arroſât de l'eau qu'il rejettoit; & il les rendoit toujours parfumés des différentes odeurs d'eau-roſe, d'eau de fleur d'orange, ou d'eau de vie.

S'il n'y avoit pas de preſtige dans ſon fait, dit l'Abeſſe, & que cette transmutation de liqueurs ſe fît réellement dans ſon eſtomac, il me ſemble qu'il auroit plus gagné à les ramaſſer & à les vendre, qu'à ſe donner en ſpectacle. Mais je doute qu'il ait fait ſortir de ſon eſtomac tant de liqueurs différentes & diſtinctes: car enfin je me figure ſon eſtomac, quelque grand qu'il pût être, comme un grand ſac où tout ce que l'on y met ſe confond. Cela eſt vrai Madame, dit Mr. Gratiani: cependant il falloit que le ſien fût d'une autre conſtitution, & qu'il eût diverſes loges; car il promettoit de manger une Salade compoſée d'herbes différentes & de fleurs, & de les retirer toutes par ordre de ſon eſtomac. Il ne le fit pourtant pas, autant qu'il m'en ſouvient. Apparemment, dit le Profeſſeur, qu'il n'étoit pas ſûr de ſon fait ſur ce point, car il ne s'en vanta point à Francfort. Je le crois dit Mr. Lake, car la choſe me paroît abſolument impoſſible. Quand ſon eſtomac eût été fait à la façon de ceux

des

des Animaux qui ruminent, comme il s'en eſt trouvé dans la diſſection de quelques cadavres humains; il ſeroit toujours difficile à comprendre que les alimens ſolides, mais délicats, comme le ſeroient des herbes, puſſent ſortir de ſon eſtomac ſans altération. La choſe eſt plus facile à imaginer, quand il ne s'agit que des liqueurs, & de l'eau ſur-tout. Car pour les odeurs & les couleurs, il uſoit certainement de quelque artifice. Aſſurément, dit Mr. Gratiani: auſſi n'ôſa-t-il ſe montrer à Rome où il étoit allé, parce qu'il fut averti que la Sainte Inquiſition vouloit l'arrêter comme Magicien. Ah Signor! dit le Profeſſeur, la Sainte Inquiſition y alloit bien vite. Si vous voulez me le permettre, j'aurai l'honneur de vous dire en quoi conſiſtoit toute la Sorcellerie de Manfrédi. J'étois alors dans le train de mes études, & je me fis une affaire ſérieuſe d'obſerver ce fameux Buveur d'eau, avec pluſieurs Etudians de mes amis, qui ſe trouvèrent comme moi étonnés de ces merveilles. Nous ne nous arrêtâmes pas à ce qu'il débitoit dans ſes Affiches. Nous l'examinâmes, & nous le prîmes en quelque ſorte ſur le fait. Prémièrement, il nous parut que les cent pintes d'eau qu'il s'engageoit de boire, ſe réduiſoient à dix ou douze au plus: car outre que ſes caraffes étoient fort petites, c'eſt qu'il les empliſſoit toujours de l'eau qu'il avoit fait apporter dans le ſeau qui étoit devant lui,

lui, & qui assurément ne contenoit pas cent pintes. Encore fûmes-nous persuadés qu'il ne les empliſſoit pas toutes, & qu'à l'ombre des bords du ſeau, il n'étoit pas impoſſible qu'il ne fît que les rincer ſans y laiſſer rien entrer, quoique dans l'éloignement elles paruſſent toujours pleines, à cauſe de la netteté du verre, & de la clarté de l'eau. Il ne vuidoit pas même ce grand vaſe, & il en répandoit beaucoup à ſe rincer la bouche. Suppoſant donc qu'il en eût bu huit ou dix pintes, il ne ſeroit pas étonnant que ſon eſtomac fût de la taille de celui que l'on montre dans le Théatre d'Anatomie à Leyde, & que ſa vaſte capacité a fait conſerver, parce qu'il contenoit ſept ou huit pintes de liqueur. En ce cas, la merveille deviendroit plus facile à expliquer.

Il eſt ſûr, dit Mr. Lake, que la Nature ſe joue quelquefois à donner au corps humain des conformations extraordinaires; & que comme il s'eſt trouvé des perſonnes en qui elle a formé un eſtomac double, il y en a auſſi à qui elle en avoit donné un ſeul d'une capacité énorme. Les anciens Auteurs font mention de certains Gourmands de leur ſiècle, dont le corps devoit être tout eſtomac, pour pouvoir contenir la prodigieuſe quantité d'alimens qu'ils prenoient. On dit, par exemple, que l'Empereur Maximin mangeoit ordinairement quarante livres de viande à ſon repas. Milon de Crotone, cet

cet Athlète ſi célèbre dans l'Antiquité, en mangeoit cent livres, & buvoit un demi-muid de vin. Sans compter ce fameux Paraſite qui dévora, dit-on, un jour, un ſanglier & un mouton dans un ſeul repas, à la table de l'Empereur Aurélius, avec quantité d'autres choſes, & un petit tonneau de vin. Il falloit certainement que ces célèbres Mangeurs euſſent reçu de la Nature un eſtomac beaucoup plus ample qu'ils ne ſont d'ordinaire: car enfin, quelque activité qu'on lui ſuppoſe pour la digeſtion, il falloit loger quelque part cette monſtrueuſe quantité d'alimens. J'ai lu auſſi en quelque endroit, dit le Marquis, qu'un certain Théagène mangeoit un veau entier à ſon dîner. Eh bien, dit la Ducheſſe, je crois que ces Meſſieurs de ſi grand appétit auroient bien bu les cent pintes d'eau que votre Charlatan faiſoit ſemblant de boire, & je commence à croire ce que vous m'en racontez. Je ſuis ſure même que ſi Manfrédi, au lieu d'Eau commune, avoit pris des Eaux minérales telles que celles de Spa, il eût pu en boire encore une plus grande quantité: car il me ſemble que ces Eaux étant plus ſubtiles & plus légères, s'inſinuent davantage dans le corps; & quelque choſe que l'on diſe pour prouver qu'elles n'y reſtent pas, je doute que l'on rende la même quantité que l'on boit.

C'eſt-à-dire Madame, reprit Milady, que

que vous vous rendez aux raiſons de ces Meſſieurs. Pour moi je ne ſuis pas ſi-tôt vaincue ; & quand vous donneriez à Mr. Manfrédi un eſtomac auſſi large qu'un tonneau, je ne verrois pas encore comment cette énorme capacité pourroit expliquer la métamorphoſe de l'eau commune, en vin, en eau de vie, en eau de fleur d'orange & de roſes ; & voilà ce que je voudrois que l'on m'expliquât. La choſe n'eſt pas difficile Madame, repliqua le Profeſſeur ; je n'ai cependant que des conjectures à vous offrir ; mais elles ſont appuyées ſur quelques obſervations que nous fîmes alors, & qui nous tinrent lieu de démonſtrations. La plus conſidérable, c'eſt que l'eau qu'il promettoit de changer en vin, en la rendant, n'en avoit ni les qualités, ni l'odeur, ni le goût. Reſte donc à en expliquer la couleur, & rien n'eſt plus aiſé. Ne pouvoit-il pas avoir dans la bouche quelque grains de Cochenille, quelque pâte de Carmin ou de quelque autre teinture, qui ſe déchargeât en paſſant ſur l'eau qu'il rejettoit ? Je ne vois pas même d'inconvénient à croire qu'avant de commencer ſon jeu, il eût avalé quelques bolus de bois de Bréſil, de bois d'Inde, de Cochenille, ou de quelque autre matière pulvériſée, propre à teindre en rouge l'eau qu'elle toucheroit. Ce qui confirma notre ſoupçon, c'eſt la harangue qu'il faiſoit toujours pendant un quart-d'heure, après avoir avalé

les

les deux ou trois prémiers verres, pour donner le tems sans-doute à ses teintures de se détremper dans l'estomac; & ce n'étoit qu'après cet intervalle qu'il buvoit quelques pintes d'eau, qu'il rendoit aussitôt après, rouge. Par une suite naturelle de l'effet de sa poudre, l'eau devenoit moins colorée, à mesure que la force de sa teinture s'anéantissoit par la nouvelle quantité d'eau qu'il prenoit, & qu'il rendoit peu à peu plus claire. Quant à la couleur rousse & ambrée qu'il donnoit à la même liqueur, qui paroissoit rouge en d'autres phioles, la chose étoit encore plus facile. Il avoit mis sans-doute un peu d'eau de vitriol, de verjus, de jus de citron, ou de quelques liqueurs acides au fond des phioles dans lesquelles il vomissoit son eau rouge, & l'effet étoit immanquable. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, que quoiqu'il fît semblant de rincer ses caraffes dans le seau, il n'étoit pas sûr qu'il les y plongeât; & pour peu qu'une liqueur aigre en touche une rouge, elle la précipite infailliblement, & la dénature. Nous avons fait une expérience, dit l'Abesse, avec le Thé & les Eaux de Spa, qui peut aider à comprendre celle ci; & je crois que si Manfrédi s'étoit avisé de boire des Eaux de Spa, après avoir avalé quelques pillules de noix de galle pulvérisées, il auroit encore bien plus surpris ses admirateurs: car sa facilité de vomir, jointe à la légèreté de cette

te eau, lui auroit donné beau jeu.

Je vois bien Madame, reprit le Professeur, que vous n'iriez pas si vite que l'Inquisition, & que Manfrédi ne courroit pas risque d'être grillé chez vous, comme à Rome. Il me semble que mes observations & mes conjectures le lavent à vos yeux du soupçon de Sorcellerie. D'accord, dit la Duchesse; mais j'ai encore une petite difficulté sur les odeurs de l'eau qu'il rend. Oh pour cela, Madame, permettez-moi, poursuivit le Professeur, de l'expliquer en un mot. Je crois fermement, que ce Charlatan avoit dans la bouche & entre les dents quelques masses ou pâtes d'Essences, qui contenoient les principes des odeurs qu'il communiquoit à ses eaux. Il ne falloit pas même que le volume de ces pastilles fût gros. Mr. Gratiani vous dira que les Parfumeurs ont en Italie, & à Naples sur-tout, le secret de renfermer les odeurs les plus pénétrantes dans des pastilles qui ne sont pas plus grosses qu'un grain de poivre. Un grain de musc, qui est beaucoup plus petit, suffit pour parfumer tout un appartement. Un peu de *Cachou* préparé est capable de corriger l'infection de l'haleine la plus gâtée. Manfrédi pouvoit avoir le secret de quelques pastilles, capables de communiquer l'odeur de roses & de fleurs d'oranges à l'eau qu'il faisoit passer entre ses dents. Il pouvoit même les y avoir attachées au moyen de quelque gomme, que l'eau

dont

dont il se rinçoit la bouche, ne pouvoit absolument dissoudre.

Peut-être Monsieur, dit le Signor Gratiani, qu'il avoit encore un moyen plus court que celui-là. Monsieur le Professeur a remarqué aussi-bien que moi, que les bords du seau où il puisoit l'eau, déroboient aux spectateurs le manège secret qu'il pouvoit faire en feignant d'y remplir ses bouteilles. La transparence des phioles pouvoit encore tromper les yeux: peut-être étoient-elles déjà pleines de ces Essences même, lorsqu'il les prenoit sur la table, & qu'il ne faisoit que semblant de les plonger dans le seau; & en ce cas il n'y auroit pas grand miracle à lui voir rendre des Essences qu'il auroit avalées, supposant dans son estomac une habitude & une facilité de vomir supérieure aux qualités cordiales des eaux de roses & de fleurs d'oranges, qui dans tout autre estomac auroient calmé le vomissement. Sans-doute qu'il en faisoit de même avec l'eau de vie. C'est cependant l'article le plus difficile à expliquer, parce qu'il seroit difficile qu'il eût bu de cette liqueur sans que son odeur l'eût trahi. Cela est vrai en un sens Monsieur, dit Mr. Lake: cependant, comme vous dites que c'est toujours par l'eau de vie qu'il finissoit son jeu, l'odeur de cette liqueur pouvoit bien se confondre parmi celles qui la précédoient, & qui remplissant l'air de leurs parfums empêchoient que l'on ne s'aper-

perçût distinctement de l'odeur de l'eau de vie. Quoi qu'il en soit Mesdames, continua le Professeur, il faut que cet homme se soit exercé de bonne heure, & depuis longtems, à cet infame exercice, pour pouvoir se faire un plaisir de ce qui feroit la honte & l'infirmité d'un honnête homme. Ce Charlatan avoit apparemment reçu de la Nature une inclination particulière au vomissement, & les membranes de son estomac s'étoient sansdoute fortifiées par une longue habitude. Cela est très- probable, dit le Marquis: car j'ai eu un Soldat de mon Régiment, qui remuoit à son gré ses oreilles & ses narines avec autant d'agilité que la paupière des yeux, & il m'a assuré qu'il s'étoit accoutumé dès son enfance à faire ce mouvement; & ce n'est pas sans raison que l'on dit, que la Coutume est une seconde Nature. Quoi qu'il en soit, dit l'Abesse, Mr. Manfrédi avoit-là une fort vilaine coutume, & je m'étonne que l'on se soit empressé à l'aller voir; ce spectacle devoit être fort dégoûtant. Peut-être aussi qu'il n'avoit choisi les liqueurs parfumées, que pour dérober aux spectateurs une partie du dégoût que son vomissement devoit leur causer. Avec toutes ces précautions même, je n'aurois pas eu grande foi à ses parfums; car il étoit impossible qu'ils n'eussent contracté quelque aigreur, du séjour que ces liqueurs avoient fait dans son estomac. Eh bien, Mes-

Meſſieurs, à tout prendre, je trouve, dit la Ducheſſe, que notre Liégeois a quelque choſe encore de plus merveilleux; nous ſommes ſurs au moins qu'il a bu ſous nos yeux trente verres : il n'y a ni preſtige, ni artifice dans ſon fait : & s'il ne convertit pas l'eau en vin, du-moins n'a t-il rien de dégoûtant. Les Dames remercièrent cependant Mr. le Profeſſeur de les avoir entretenu ſi agréablement, & regrettèrent de ne l'avoir pas connu plutôt.

Cet honnête homme, qui étoit fort âgé, étoit fort amuſant ; & quoique nous n'ayons pas ſu à quelle Sience il s'appliquoit, il nous parut très-ſavant, & plein de recherches curieuſes. Il avoit avec lui une fort jolie perſonne, qu'il ſe hâta d'appeller ſa femme, pour nous empêcher apparemment de la prendre pour ſa fille. Elle paroiſſoit effectivement avoir trente-cinq ou quarante ans moins que lui. Cette jeune perſonne avoit l'air ſi languiſſant, qu'il nous fut facile de juger qu'elle ſe ſeroit mieux accommodée d'un peu plus de jeuneſſe dans ſon époux, que d'un ſavoir ſi profond. Elle étoit bien miſe, & le bon Profeſſeur paroiſſoit l'aimer beaucoup. Il l'avoit amenée à la Fontaine de Géronſtère, pour les raiſons ſans-doute pour leſquelles d'autres femmes vont boire avec dévotion les Eaux de la Sauvenière. Auſſi ſon vieux mari la faiſoit boire impitoyablement

quatorze verres tous les jours; il en buvoit auſſi lui-même ſeize, ſans que la pauvre Dame s'en portât mieux. Mr. Lake qui étoit en humeur de railler, nous fit mille plaiſanteries à ce ſujet, & vouloit aller trouver la jeune Dame, pour ſavoir d'elle le mal qui l'amenoit aux Eaux. La demande n'a rien d'indiſcret ni d'incivil à Spa, où l'on eſt en poſſeſſion de ſe faire réciproquement la même queſtion dès le prémier abord. Mais nous jugeâmes qu'elle ſentiroit un peu trop l'inſulte dans le cas préſent, & nous le priâmes de ménager un honnête homme, qui avoit eu la bonté de nous amuſer ſi agréablement, & de répondre avec tant de patience & de bonté à toutes nos objections.

Pour l'en détourner, nous approchâmes de la Fontaine, afin de faire chacun nos petits préſens aux femmes qui ont ſoin de puiſer l'eau & de la ſervir aux Etrangers. Elles méritent bien quelque récompenſe, pour le ſoin qu'elles prennent de la tenir nette; car elles ſont obligées de s'y rendre pour cela dès trois heures du matin, & d'y reſter juſqu'à dix, expoſées à toutes les injures de l'air. Elles n'exigent cependant rien, & ſe contentent de fort peu de choſe. Les gens raiſonnables les payent à proportion du tems qu'ils ont été aux Fontaines, & le moins qu'on leur donne eſt un *Ecu à Couronnes*. Nous vîmes cependant des perſonnes très-riches ne leur donner qu'un eſca-

eſcalin : auſſi leur lézine ſera longtems célèbre à Spa, où, comme par-tout ailleurs, on juge de la généroſité par les petites choſes. Pour nous, nous reçûmes mille bénédictions de ces bonnes femmes, qui firent toutes ſortes de vœux pour notre bonheur. Tandis que nous étions occupés de ces petites libéralités, l'Abeſſe tira de ſa poche le Mémoire de ſa dépenſe, & me pria de l'examiner & de le réduire en monnoie de France. Bien des gens s'y trompent & s'y trouvent embarraſſés, parce que l'on compte en ce Pays-là par *Eſcalins de permiſſion*, qui valent chacun dix ſols argent de Liège, & les deux Eſcalins font une livre de leur monnoie. Je tirai mon crayon, & j'en fis la réduction : elle montoit aſſez haut, parce que l'Abeſſe avoit loué un quartier à part, qu'elle avoit un caroſſe, des chevaux, un valet, un cocher, une compagne, & une femme de chambre. Ce calcul nous donna occaſion de faire des réflexions aſſez curieuſes ſur la dépenſe qui ſe fait à Spa pendant la Saiſon, qui dure au-moins trois mois, & il nous prit envie de voir à quoi elle pouvoit monter. Avant d'en faire le compte général, nous fîmes d'abord en gros un compte particulier de ce qu'un homme avec un valet peut y dépenſer chaque jour, en y ſuivant le train de vie ordinaire. J'ai cru que le Lecteur ſe feroit un plaiſir de le voir. Je le mets ici.

DEPENSE ORDINAIRE

De ceux qui boivent les Eaux à Spa.

	Escal.	Sols.
Chaque jour pour le logis, deux escalins & demi. - - - - - -	2	5
Pour le dîner, trois escalins par tête. - - - - - - - - - -	3	
Pour le souper, deux escalins & demi. - - - - - - - - - -	2	5
Une bouteille de vin, qui s'y vend trois escalins. - - - - -	3	
Nourriture du valet, deux escalins.	2	
Logis du valet, un demi-escalin. - -		5
Pour les voitures, trois escalins. -	3	
Escalins.	16	5

Qui réduits en monnoie d'Hollande, font préciſément un ducat à Liège, qui vaut cinq florins & cinq ſols argent de Hollande.

Nous ne fîmes entrer en compte que les dépenſes ordinaires ; nous prîmes le vin au plus bas prix; nous ne mîmes qu'une bouteille par jour, quoiqu'il y ait des perſonnes qui en boivent beaucoup davantage; ſans compter la nourriture des chevaux que l'on amène, ni les dépenſes extraordinaires que l'on y fait ſouvent, ni la Comédie qui s'y trouve quelquefois, afin d'établir une eſpèce de niveau, & de balancer les bonnes & les mauvaiſes années.

années. Il y a des Saiſons où il s'eſt trouvé plus de 800 perſonnes à Spa, ſans compter les valets, & l'on y vient depuis le mois de Mai juſqu'à la mi Septembre. Nous comptâmes ſeulement 400 perſonnes à un ducat par jour, pendant trois mois de 30 jours. Leur dépenſe ſe monte à 189000 florins, argent d'Hollande.

Nous ſupputâmes enſuite qu'il n'y a perſonne, même des valets, qui n'y faſſe quelque emplette, & qui ſorte de Spa ſans emporter des Etuis, des Cannes, des Cadrans, des Colliers, des Bagues, des Ouvrages de Vernis, & qui n'y faſſe quelque dépenſe en Médecines, Anis, & Confitures. Il y a même des gens qui achètent de toutes les Galanteries que l'on y voit, pour des ſommes conſidérables, tant par commiſſion, que pour faire des préſens. Mais pour faire un compte général, nous ſuppoſâmes que les mêmes 400 perſonnes y achetoient des Marchandiſes l'une portant l'autre, ſeulement pour une piſtole, qui vaut neuf florins neuf ſols argent d'Hollande; & ce calcul nous produiſit 3780 florins d'Hollande, ſans compter l'argent que l'on donne aux femmes des Fontaines, au Médecin, & pour le Blanchiſſage.

Nous ajoutâmes à ce compte le produit du droit qui ſe lève pour le bouchon & le cachet de chaque bouteille qui ſort de Spa. On nous aſſura qu'il y a des années qu'il en ſort pour les Pays étrangers

juſqu'à 150000 bouteilles, dont chacune paye un ſol & demi, argent de Liège. Nous ſuppoſâmes que l'on en tiroit ſeulement chaque année 100000 bouteilles: c'étoit encore 4500 florins, monnoie d'Hollande.

Nous réunîmes ces trois Articles.

400 *Perſonnes pendant trois mois dépenſent un ducat par jour pour leur entretien, c'eſt* - - - - - -	189000
Ils achètent chacun pour une piſtole de Marchandiſes - - -	3780
Plus, les Habitans de Spa retirent du droit des bouteilles - -	4500
Total en monnoie d'Hollande.	Fl. 197280
Monnoie de Liège.	Livres 315648
Monnoie de Brabant, en Livres de gros,	32880

C'eſt-à-dire, que les Fontaines de Spa produiſent chaque année aux ſeuls Habitans du Bourg, au-moins deux-cens-mille florins d'Hollande, qui font quatre-cens-mille francs argent de France.

Je ne l'aurois pas cru, dit la Ducheſſe, & je ſuis étonnée plus que jamais, que ces bonnes gens négligent ſi fort leurs chemins, & les ornemens de ces Fontaines, qui ſont un Pérou pour eux. Ce qui me ſurprend encore plus, dit Milady, c'eſt de voir ici tant de pauvres, & que

que les Habitans en général y ſoient ſi gueux. Car enfin, cet argent qui circule annuellement chez eux, devroit reſter dans leurs coffres. C'eſt ce qui vous trompe Meſdames, reprit Mr. Lake, car cet argent ne leur reſte pas; & quand la dépenſe des Etrangers y ſeroit encore une fois plus conſidérable, ils n'en ſeroient pas plus riches; en voici la raiſon. Leur Pays ne produit preſque rien de ce qui ſe conſume ici. Ils ſont obligés de tirer tout d'ailleurs, juſqu'à la viande, la volaille & le gibier. La plupart même des écreviſſes que nous mangeons, viennent du Luxembourg, & quelquefois de 20 lieues loin; enſorte qu'après avoir payé leurs denrées, il leur reſte peu de choſe: encore faut-il que ces trois mois les faſſent vivre pendant les trois autres quarts de l'année, parce qu'ils n'ont aucun Commerce. Cela étant, dit l'Abeſſe, on ne peut s'empêcher d'admirer ici la Providence dans la diſpenſation de ſes biens. Car puisque ce Pays produit ſi peu de choſe pour la vie, ces bonnes gens auroient été fort à plaindre ſi Dieu n'eût placé dans leurs rochers, ces Fontaines ſalutaires qui leur attirent tant de ſecours. Cela eſt vrai Madame, dit le Comte: mais il me ſemble qu'ils n'en font pas le cas qu'ils doivent, & qu'outre qu'ils ne ménagent pas aſſez les Etrangers, ils négligent trop de leur procurer les commodités que l'on trouve par-

par-tout ailleurs. Mais que voudriez-vous qu'ils fiſſent, répondit Mr. Lake ? car ils ne ſont pas riches. Je voudrois, repliqua le Comte, qu'ils fiſſent ſequestrer l'argent qu'ils tirent du Droit des bouteilles, & qu'ils l'employaſſent tantôt à l'entretien des chemins, tantôt à l'ornement de quelque Fontaine; que l'on bâtît, par exemple, peu à peu une maiſon à la Géronſtère, & que l'on y mît quelque Concierge qui auroit ſoin de la garder, en lui donnant le droit excluſif de diſtribuer l'eau aux Buveurs, & d'en percevoir les petits profits. Tout cela pourroit ſe faire avec un peu de tems & d'induſtrie. Si cela ne leur ſuffiſoit pas, je ne verrois pas grand inconvénient s'ils établiſſoient un Droit de péage de deux ou trois eſcalins par tête, par exemple, en entrant au Bourg, & pareille ſomme en ſortant. Mais je voudrois qu'une partie de ce revenu fût appliqué à former une penſion pour quelque Médecin habile, qu'ils y feroient venir pendant la Saiſon; car il eſt cruel de ne ſavoir à qui s'adreſſer. Je ſuis ſûr qu'il n'y a perſonne de ceux qui viennent à Spa, qui refuſât de payer ce Droit comme on fait aux Ponts de France & aux Barrières des Pays-Bas. La coutume établie ici de donner librement quelque choſe aux Pères Capucins, n'a pas pour objet un bien ſi général; cependant peu de perſonnes s'en diſpenſent. D'accord Mon-

Monſieur, répondit Mr. Lake : cependant cet impôt feroit crier, parce qu'on eſt accoutumé à regarder les Lieux célèbres par leurs eaux minérales, comme des Lieux de franchiſe. On raconte même (& c'eſt ſur la bonne foi de Camerarius) qu'un Seigneur Allemand dans le diſtrict duquel la Providence avoit placé une Fontaine, s'aviſa un jour d'établir un Impôt ſur tous ceux que la maladie y amenoit. Ce Monopole fâcha non ſeulement les Malades, mais irrita la Nature elle-même. On prétend que la Source tarit tout à coup, & qu'elle ne recommença à couler, que lorsque le Propriétaire eut aboli le Droit de péage. Je ne voudrois pas garantir l'hiſtoire, je vous déclare même que je n'en crois rien : mais ce que l'on en peut inférer, c'eſt que l'on eſt généralement perſuadé que tous les hommes ont un droit acquis aux bienfaits de la Nature, & qu'on doit leur laiſſer prendre librement ce qu'elle donne gratuitement : c'eſt pourquoi, tout utile que ſeroit le plan de Mr. le Comte, je crois qu'il ſoulèveroit tout le monde. N'importe, dit la Ducheſſe, j'ai envie de communiquer ce Projet à Salpeteur, avant de partir. Allons Meſdames, dit l'Abeſſe, nous retournerons, s'il vous plaît, car j'ai encore quelque arrangement à prendre : buvons un dernier verre, pour prendre congé de la Fontaine. Nous y fîmes quelques folies, nous caſſâmes nos gobelets,

belets, & nous revînmes au Bourg. Nous allâmes tous nous habiller, parce que c'étoit jour de Bal, & ce fut le dernier que nous eûmes à Spa.

Après midi nous allâmes chercher l'Abeſſe, qui vouloit prendre congé des Capucins ; mais nous en trouvâmes déjà deux chez elle, qui venoient par des vœux réitérés pour ſa ſanté, la faire ſouvenir de la pieuſe coutume ; elle leur promit de ne pas les oublier, & les congédia. Nous nous promenâmes à la Prairie *de quatre heures*, & nous l'amenâmes un peu malgré elle au Bal, où elle ſe contenta du plaiſir du ſpectacle. La compagnie y étoit aſſez nombreuſe, & on ſe mettoit en train d'y paſſer agréablement une partie de la nuit, quand un murmure ſecret vint troubler nos plaiſirs. Chacun ſe mit à raiſonner tout bas par pelotons, & je fus quelque tems ſans pouvoir démêler de quoi il s'agiſſoit. J'appris enfin que le Sieur de B. . . Chevalier-Baronnet étoit averti de ſortir inceſſamment du Bal, & de partir ſecrettement de Spa, parce qu'il y avoit ordre du Prince de Liège de l'arrêter. Il ſortit en effet, partit dès la nuit ; & avant qu'il fût jour, il étoit hors des Etats de ce Prince. Il lui falloit même beaucoup moins de tems ; car cette Principauté eſt enclavée dans tant d'Etats voiſins, que l'on peut ſe réfugier en peu d'heures. Sa femme, ſa ſœur & quelques Dames, ſortirent pour aller

aller lui dire adieu, & nous y allâmes auſſi. Il étoit déjà parti. A peine étoit-il hors de Spa, qu'une Troupe de Soldats Liégeois vinrent le demander à ſon logis. Nous demandâmes à voir leurs ordres, & nous les trouvâmes ſi précis & ſi violens, que nous comprîmes que le Conſeil du Prince avoit été ſurpris; car perſonne ne reconnut dans cette conduite, le caractère humain & bienfaiſant de Son Alteſſe. Nous amuſâmes les Soldats autant que nous pûmes, pour donner le tems au Chevalier d'avancer. Nous les fîmes entrer dans toutes les chambres de l'Auberge, pour les viſiter; & ils ne ſe retirèrent qu'après avoir mis le ſcellé ſur ſes valiſes & celles des deux Dames, auprès de qui leur Chef vouloit mettre garniſon pour les garder à vue. Mais outre que leurs ordres ne portoient pas cette circonſtance, nous leur déclarâmes tous de vouloir mourir, plutôt que de ſouffrir cette inſulte. Une pareille violence contre des Etrangers, mit l'allarme dans tout le Bourg. Les Habitans en murmuroient tous, parce qu'ils ſentoient que rien n'étoit plus capable de décrier leurs Fontaines, & qu'ils craignoient avec raiſon que les Etrangers ne vouluſſent plus y revenir. Ils furent les prémiers à preſſer le Chef de cette Troupe de modérer la rigueur de cet ordre violent, & à facili-

ter

ter l'évaſion du Chevalier & la ſureté des Dames.

La choſe même dont on faiſoit tant de bruit, n'étoit qu'une bagatelle, que l'on avoit aſſurément groſſie aux yeux du Prince, pour porter ſon Conſeil à prendre une réſolution ſi violente contre un Gentilhomme qualifié, & d'une Nation ſi jalouſe de ſa liberté. On ſera ſurpris de ſavoir que cette violence inouïe n'avoit pour objet que de venger le Chien d'un Payſan. Le Chevalier de B. . . étant allé à la Caſcade du Coo avec ſa famille, avoit mené avec lui un Chien qui le ſuivoit toujours. Ce Chien fut attaqué ſur la route par celui d'un Payſan qui paſſoit. Le Chevalier de B. . . cria au Payſan de rappeller ſon Chien. Le Manant ne fit qu'en rire, agaçoit les combattans, & le Chien Anglois étoit déjà tout déchiré. Le Chevalier de B. . .menaça de tirer deſſus; & voyant que le Villageois s'en moquoit & s'applaudiſſoit de la défaite du Chien Anglois, il tira en effet ſon piſtolet ſi juſte, qu'il tua le Chien du Villageois, ſans bleſſer le ſien. Le Payſan furieux court auſſi-tôt au Chevalier, avec une fourche à la main, dont il vouloit l'aſſommer; & ſaiſiſſant la bride de ſon cheval, fit tout ce qu'il put pour le deſarçonner. Le Chevalier tirant ſon couteau de chaſſe, jura au Payſan de l'en frapper s'il ne le laiſſoit, & lui fit véritablement une coupure ſur le travers de la

la main. Le Manant se voyant sans armes & blessé, vomit mille imprécations contre l'Anglois, & le menaça du Prince de Liège. Je ne sai ce que le Chevalier répondit, mais ce Misérable fut à Liège porter sa plainte, & accuser le Gentilhomme Anglois d'avoir manqué de respect au Prince, & d'en avoir parlé d'une manière mépriſante. En toute autre Cour on auroit cité le Gentilhomme, & l'on auroit informé du fait avant de le punir. Cependant le Conseil, sur la seule déposition du Payſan, donna un Decret de prise de corps contre le Chevalier-Baronet. L'ordre portoit, qu'il seroit amené à Liège pieds & mains liées; & cet ordre eût été rigoureuſement exécuté, si quelqu'un ne l'eût averti assez à tems. Tout le tort que le Chevalier eut dans cette affaire, fut de n'avoir pas tâché de l'assoupir avec quelques guinées. Mais c'est-là le défaut presque général des Anglois, de ne savoir faire une dépense à propos, tandis qu'en mille occasions ils sont inutilement prodigues de leurs guinées.

Tandis que nous étions occupés à raisonner sur cette affaire, un des Habitans vint nous avertir secrettement, que dans l'Acte de saisie des valises, il y avoit une nullité essentielle qui anéantissoit l'Arrêt, & que les Dames étoient libres. Nous l'en remerciâmes; & après en avoir conféré entre nous, nous leur conseillâmes

de partir dès le lendemain. Elles y consentirent, & nous les laissâmes pour aller chercher des voitures. L'Abesse qui partoit aussi, s'offrit de les prendre dans son carosse, & de mettre son monde dans les chaises de ces Dames, & leur départ fut conclu. Nous nous retirâmes pour prendre quelques heures de repos, & dès le matin nous montâmes à cheval pour les escorter. Tout ce qu'il y avoit d'Anglois à Spa furent du voyage, & nous faisions une Caravane très-nombreuse, & assez forte pour défendre nos Dames contre toute la Milice Liégeoise, en cas d'attaque. En deux heures de tems nous les mîmes hors des Terres de Liège, & après leur avoir souhaité un heureux voyage, nous reprîmes le chemin de Spa. Je pris en particulier congé de l'Abesse, qui me chargea de faire de nouveaux remercimens à la Duchesse & au reste de la compagnie, des plaisirs que nous lui avions procurés. L'Avanture du Chevalier de B. . . avoit un peu dérangé nos adieux, & nous avoit épargné naturellement des réflexions trop tendres sur l'éloignement d'une personne si aimable & si vertueuse. Il étoit midi quand nous arrivâmes à Spa, où nos Dames étoient inquiètes du succès de notre voyage, parce qu'elles avoient craint quelque rencontre. Le Comte ne fit que manger un morceau à la hâte, & prit congé des Dames pour partir aussi.

On

On lui fit promettre de venir à Bruxelles, ou du-moins à Calais, où elles comptoient s'embarquer. Il promit le dernier article: mais comme le Marquis devoit quiter les Dames à Bruxelles auſſi-bien que moi, nous embraſſâmes tendrement le Comte, en lui ſouhaittant plus de bonheur qu'il n'en n'avoit encore éprouvé, & il prit la route d'Aix pour arriver le lendemain à Cologne.

Après le dîner, nous allâmes nous conſoler avec nos Dames du départ de l'Abeſſe & du Comte, & nous fîmes beaucoup de réflexions ſur deux caractères ſi malheureux. Nous eûmes un vrai chagrin de l'avanture du Chevalier de B. . . qui nous avoit ôté le plaiſir de leur donner des marques particulières de la peine que nous avions de les perdre. Pour faire quelque diſtraction à nos regrets, nous fixâmes au lendemain notre voyage de la Caſcade, & nous fîmes partir dès le ſoir un de nos valets pour aller faire préparer notre dîner, parce que ſans cette précaution on courroit riſque de ne rien trouver. Il eut ordre d'aller à Stavélo, petite Ville à trois quarts de lieue de la Caſcade, qui eſt le ſeul endroit où l'on puiſſe trouver quelque choſe. Nous lui donnâmes un guide de peur qu'il ne s'égarât, & nous lui ordonnâmes de ſe retrouver le lendemain au Coo, pour nous dire l'Auberge qu'il auroit retenue.

Nous partîmes dès quatre heures du

matin, & nous prîmes pour y aller le chemin de la Géronſtère. Quand nous fûmes près de la Fontaine, nous coupâmes ſur la gauche par un chemin tracé à travers les Bois. De toutes les routes que nous avions faites aux environs de Spa, je n'en ai pas vu de plus rude, de plus triſte, ni de plus ſolitaire. Il y a trois lieues environ de Spa au Coo; & je ne ſai ſi nous vîmes trois maiſons ſur la route. Elle eſt en quelques endroits ſi ſauvage, qu'elle inſpire une ſecrette horreur, dont on ne peut ſe défendre qu'en bonne compagnie. Quand on en approche d'environ un quart de lieue, le chemin eſt très-dangereux, & nous eûmes la précaution de mettre pied à terre, & de faire deſcendre les Dames de leurs voitures, par l'avis même de leurs cochers. C'eſt un chemin en pente, qui côtoie la montagne, & qui eſt tout ſemé de roches. Il eſt ſi étroit, qu'il n'y a pas un demi-pied de terrein au-delà de l'ornière, enſorte que pour peu que la roue fît un ſaut, ou que les chevaux fiſſent un faux-pas, la voiture rouleroit dans le vallon qui eſt au bas, & qui eſt très-profond. Heureuſement pour les perſonnes timides, ce chemin eſt bordé d'arbriſſeaux qui dérobent à la vue une partie du précipice. L'attention d'ailleurs eſt ſuſpendue par l'impatience de voir la Caſcade, dont on entend le bruit de fort loin. A la deſcente de cette montagne,

tagne, on en trouve une autre moins difficile, & nous fîmes rentrer les Dames dans leurs chaiſes pour la monter plus facilement. Enfin nous arrivâmes à la Croix, qui eſt au haut de la Caſcade. Nous y trouvâmes le valet que nous avions dépêché la veille, & qui nous aſſura que nous avions paſſé tout le mauvais chemin. Nous deſcendîmes pour conſidérer cette Chute d'eau, & nous n'eûmes pas lieu de regretter la fatigue du voyage. Cet endroit mérite d'être vu. Cette Caſcade ſe forme de l'amas des eaux qui s'écoulent de toutes les montagnes ſupérieures, & qui forment en cet endroit un torrent aſſez large. Il ſe fend en deux bras contre une pointe de roc qui le diviſe, & autour duquel il s'eſt creuſé deux lits. On a pratiqué ſur chacun d'aſſez mauvais ponts de bois, couverts de terre, de branchages & de rocailles, qui ne ſont pas fort aſſurés. Le bruit de l'eau qui coule deſſous, & la vue du précipice où elle s'abîme, impriment une certaine frayeur aſſez pardonnable, ſur-tout quand il y fait un grand vent, qui couvre tous les environs d'un nuage de pluye très-fine, qui s'élève des bouillons de cette eau irritée. Auſſi je ne comprens pas la témérité de ceux qui oſent paſſer en voiture ſur ces deux ponts chancelans, qui n'ont aucuns appuis. Nos Dames n'y paſſèrent qu'en tremblant, & n'oſèrent approcher de la pointe du ro-

cher qui ſépare les deux torrens. L'un des deux eſt beaucoup plus fort & plus rapide que l'autre. Tous deux paroiſſent former diverſes chutes, parce que les rochers le long duquel ils coulent ſont inégaux. Mais cette inégalité fait le plaiſir des yeux, en offrant à la vue une infinité de Caſcades particulières, qui forment diverſes figures, & quantité de petites Napes d'eau infiniment plus belles que celles que l'Art ſait imiter. Ce torrent tombe d'environ cinquante pieds de haut, & forme au pied du roc une eſpèce de lac, qui s'écoule par un ruiſſeau qui porte un quart de lieue loin de-là l'écume qu'il forme en tombant. Cette eau ſert à faire tourner un moulin qui eſt au bas du roc, & la maiſon du Meunier eſt la ſeule habitation que l'on voie en cet endroit ſauvage, avec une petite Chapelle.

Mr. Lake invita les Dames à y deſcendre, pour conſidérer la Caſcade plus commodément. Nous laiſſâmes nos voitures & nos chevaux au haut de la Croix, & nous deſcendîmes auprès de la maiſon. Le Meunier nous conduiſit ſur un roc vis à-vis la Chute d'eau, & offrit de nous la faire paroître auſſi abondante que quand il a plu pluſieurs jours de ſuite. Il monta avec ſes garçons au deſſus des ponts, & ouvrit une eſpèce de digue qu'il y a fait avec des planches, des faſcines, des fagots de bruyère & de la terre, pour retenir une partie de l'eau dans le baſſin ſupérieur.

La Cascade du Coo, à 3 lieues de Spa.

De Water-val van Coo, drie mylen van Spa. N.° 12.

The Water-fall of Coo, three miles from Spa.

périeur. A peine eurent-ils soulevé ces fascines avec leurs fourches, que la Cascade s'enfla, & roula des montagnes d'eau & d'écume, qui imitoient parfaitement les flots de la Mer dans sa plus grande fureur. En quelques endroits elle formoit des Jets-d'eau naturels, qui s'élevoient en forme de gerbes, en se brisant contre les diverses pointes du rocher; & malgré le bruit affreux que ces eaux font en se précipitant, elles offrent un spectacle très-curieux. Le Meunier voulant nous régaler de tous les plaisirs dont ce lieu est susceptible, prit un de ses chiens dressé à cet exercice, & le précipita dans le torrent. Nous le perdîmes un moment de vue, mais il reparut aussi-tôt du fond de l'eau, & vint nous caresser, comme pour nous demander sa récompense. Dans le même moment, un des valets du Meunier s'étant dépouillé de ses habits à la réserve d'un seul caleçon, nous salua du haut du pont, & se précipita de même dans le coulant de la Cascade. Nous le vîmes rouler dans l'eau & tomber dans l'écume qui est au bas, & après y avoir nagé un moment, il vint nous demander s'il y avoit quelque chose de plus pour notre service. Les Dames, surprises aussi bien que nous de l'agilité avec laquelle il s'étoit élancé sans se blesser, le grondèrent de s'exposer de la sorte pour un petit profit. Il nous dit qu'il s'y étoit exercé dès l'âge de sept ans, & qu'il ne s'étoit

jamais bleſſé, parce que l'eau le ſoulevoit au deſſus des pierres. Nous lui donnâmes chacun quelques petites pièces pour ſa récompenſe, & nos Dames s'amuſèrent quelque tems à conſidérer le mouvement impétueux de ces eaux, qui leur parurent d'autant plus admirables, qu'aucune d'elles n'avoit vu de Caſcade, excepté Milady, qui avoit vu celle de St. Cloud. Elle ſoutint cependant que cette Caſcade artificielle étoit fort inférieure en beauté à celle du Coo, toute ſauvage qu'elle étoit; parce que celle-ci étoit l'ouvrage de la ſeule Nature. J'avoue que je ne fus pas de ce ſentiment, qui me parut un peu outré. Mais c'eſt-là le génie Anglois; il eſt extrême en tout. Nous interrogeâmes le Meunier ſur tout ce qui regardoit cette Chute d'eau. Il nous dit que telle que nous la voyions actuellement, elle étoit infiniment moindre qu'en Hiver; ſur-tout après la fonte des neiges, qui durent peu dans ce Pays-là; parce que les vapeurs des minéraux dont les montagnes ſont remplies, les fondent d'abord. Cependant, dit-il, quand les neiges ou les pluyes ont été abondantes, ou continuelles pendant quelques ſemaines, les eaux que la Caſcade roule font un bruit affreux, & on en entend le murmure de Spa même, quoiqu'il y ait trois heures d'ici. Il étoit aiſé de ſe l'imaginer par celui qu'elle faiſoit actuellement, & qui nous obligeoit de parler fort haut pour nous entenden-

tendre. Tout cela n'eſt rien encore, dit Mr. Lake; & tout admirable qu'eſt celle-ci, elle n'a rien de comparable à la Cascade que le Rhin forme près de Schaffouſe en Suiſſe. Ce Fleuve s'y précipite du haut des rochers dans un ſecond lit plus bas de dix toiſes que le prémier, & cette Chute d'eau forme cinq caſcades différentes au pied du petit Bourg de Lauffen. Celle du milieu paſſe entre deux pointes de rochers, qui forment comme deux grands termes à demi rongés par l'écoulement continuel des eaux. Quoique ce Fleuve y roule des volumes immenſes d'eau avec une rapidité & une violence extrême, & que l'écume qu'il élève en tombant ſe porte à pluſieurt lieues de-là, cette Caſcade a quelque choſe de ſi majeſtueux, que quand j'y paſſai, ajouta Mr. Lake, je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ce qu'elle a d'incommode, c'eſt qu'elle fait un bruit horrible, & qu'étant à Lauffen où je m'arrêtai pour dîner, j'avois peine à entendre ce que l'on m'y diſoit. Cependant les habitans, dont les oreilles y ſont accoutumées, entendroient tomber une épingle, & n'y parlent pas plus haut qu'ailleurs. Cela eſt vrai, dit le Signor Gratiani, & je fus frappé du bruit & de la majeſté de la Caſcade de Schaffouſe, quoique j'euſſe vu pluſieurs fois celles de la Rivière de Tévérone, & de Fraſcati. Cependant Monſieur, dit la Ducheſſe, vos Caſcades d'Italie ſont

bien ornées, à ce que j'ai ouï dire, & l'Art doit beaucoup embellir ces jeux de la Nature. Votre réflexion, Madame, eſt juſte, répondit le Signor, par rapport à celle de Fraſcati, où l'Art & la Nature ſe ſont épuiſés pour produire tout ce qui peut charmer les yeux & les oreilles. On y a ſi bien marié l'air & l'eau, que ces deux élémens réunis y formoient autrefois tout ce que l'on peut voir de ſéduiſant. Il y a un Sallon entre autres, que l'on nomme la *Salle d'Apollon*, où l'air comprimé par le poids & la preſſion de l'eau qui deſcend avec impétuoſité du haut de cette Caſcade artificielle, faiſoit jouer un Jeu d'orgues, & imitoit les ſons de quantité d'Inſtrumens très-mélodieux. Ce lieu charmant, que l'on regarde comme un ſéjour enchanté, fit autrefois les délices de Cicéron; & nous avons de lui des Ouvrages qui portent encore le nom Latin de cet endroit, qui eſt aujourd'hui ſi négligé, que l'on a peine à croire toutes les merveilles que les Voyageurs du Siècle paſſé en racontent. Peut-être, reprit Mr. Lake, que dans cent ans d'ici nos Neveux auront la même incrédulité, quand ils verront les deſſeins & les plans de la magnifique Caſcade de Caſſel, que le Landgrave y a fait faire. Quoiqu'il n'y en ait encore qu'un tiers d'achevé, on a peine à en croire ſes yeux. C'eſt un ouvrage digne des anciens Romains, tant pour la hardieſſe que pour la dépenſe.

Ce-

Cependant, quelque belle qu'elle ſoit, pourſuivit Mr. Lake, j'aime encore mieux la Caſcale de Tivoli dans la Campagne de Rome. Elle eſt plus ſimple & plus naturelle, & j'ai trouvé quelque choſe de plus grand dans ſa ſimplicité, que dans les ornemens magnifiques des autres. Les rochers qui l'environnent ont quelque choſe de reſpectable, à mon avis; & quoique je ne ſois aſſurément pas ſuperſtitieux, je me ſentis ſaiſi d'une eſpèce de vénération à l'aſpect de ces roches & de ces voûtes que les eaux ont creuſées, & que l'on dit avoir ſervi de retraite à la dixième Sibylle, connue ſous le nom de *Sibylle Tiburtine* ou d'*Albunée*. Il eſt vrai que Mrs. les Italiens, n'en déplaiſe à Mr. Gratiani, ont un talent particulier pour relever l'idée des Merveilles & des Antiquités de leur Pays. On me montra, par exemple, des débris de murailles dont on voit encore le contour, que l'on me dit avoir été l'Antre ou le Temple de cette Sibylle. Il n'eſt point étonnant que ces reſtes antiques, & l'idée de Divinité que les Anciens y ont attachée, n'aident infiniment à relever le mérite de la Caſcade. Effectivement elle eſt très-belle & très-haute, dit le Signor Gratiani; & on ne croiroit pas, à voir la Rivière de Tévérone qui la forme, qu'elle pût fournir autant d'eau. Sans-doute Monſieur, continua-t-il, que l'on vous fit remarquer le fameux Lac qui en

eſt

eſt tout proche, & qui eſt fort ſingulier: car quoiqu'il ne ſoit pas extrêmement large, il eſt d'une profondeur que l'on n'a pu ſonder encore. L'eau en eſt ſoufrée, & l'on y voit quantité de petites Iles flottantes, qui voguent au gré du vent ſur la ſuperficie de l'eau. Le peuple même les appelle *Barquettes*, parce qu'on peut les pouſſer avec un bâton, comme l'on feroit un petit bateau. Oui, dit Mr. Lake, je l'ai vu. On me mena auſſi à un petit Ruiſſeau qui en ſort, & qui eſt extrêmement ſoufré, & que pour cette raiſon l'on nomme, je crois, *Solfatara*. Car je penſe que par-tout où il y a des Cascades, il y a aux environs des Eaux minérales ou ſoufrées: celle où nous ſommes actuellement en eſt une preuve; &, ſi je ne me trompe, il y en a auſſi vers la Cataracte du Rhin en Suiſſe.

Prend-on auſſi ces Eaux pour la ſanté, demanda la Ducheſſe, ou s'y baigne-t-on? Oui Madame on s'y baigne, répondit l'Italien, ſur-tout pour les bleſſures & les plaies. C'eſt-à-dire que la Providence, dit le Marquis, a multiplié les remèdes autant que les maux, & que chaque Païs a ſa médecine particulière. Mais ce que j'y admire, dit-il, c'eſt que ces mêmes choſes contribuent à l'agrément; car toutes ces Caſcades me paroiſſent bien aimables, à juger des autres par celle du Coo. Nous en avons encore une en Italie, dit le Signor, qui eſt fort bel-

le:

le: c'eſt la Caſcade del Marmore, qui eſt à trois milles de Terni. La Rivière de Véligno s'y précipite du haut d'un rocher qui a pour le moins cent pieds d'élevation. Sa rapidité eſt ſi grande, que les particules d'eau qui s'en échappent en roulant ſur les pierres, y forment un brouillard continuel, qui s'élève en l'air deux fois plus haut que le rocher même.

Tout ce que ces Meſſieurs nous diſent des diverſes Caſcades qu'ils ont vues, dit Milady, me rappelle ce que j'ai lu de la Chute que fait le Nil à quelques lieues de ſa ſource, qu'un Jéſuite prétend avoir découverte en parcourant l'Abyſſinie, dont il a fait une Relation que j'ai lue autrefois. La découverte eſt belle aſſurément, dit le Marquis, & a fait jadis inutilement l'objet des vœux des plus ambitieux Conquérans. On prétend même que Céſar eût préféré l'eſpérance de découvrir l'origine du Nil, au plaiſir de faire la guerre à ſa Patrie. S'il ne falloit qu'être ambitieux pour y parvenir, reprit Milady, je crois qu'un Jéſuite y pouvoit prétendre plus que perſonne. Quoi qu'il en ſoit, ajouta-t-elle, c'eſt, ſi je ne me trompe, le Père Lobo, Miſſionaire Portugais, qui prétend avoir découvert au pied d'une Montagne dans le Royaume de Goyame deux petites Fontaines, qui après avoir coulé quelque tems ſous terre, & entre les joncs, forment à quelques lieues de-là un Ruiſſeau, qui ſe groſſit

ſit tout à coup par les eaux de pluſieurs autres qu'il ramaſſe en ſon chemin. Il ajoute, que ce Ruiſſeau traverſe un Lac avec tant de rapidité, que l'on diſtingue les eaux du Fleuve d'avec celles du Lac qui eſt fort long; & qu'enfin le Nil au ſortir de ce Lac, ſe précipite du haut d'un rocher eſcarpé, & y forme la plus belle Nape d'eau que l'on puiſſe voir. Mais ce qui m'a réjouï, dit-elle, dans cette Relation, c'eſt que le bon Père y raconte que cette Nape d'eau forme une eſpèce de voûte liquide, mais tranſparente comme du criſtal. Il eſt vrai qu'il n'en dit point la hauteur. Il avoit apparemment laiſſé tomber ſa ſonde dans les deux ſources du Nil, qu'il dit avoir exactement meſurées. Mais il fait cette Voûte d'eau aſſez vaſte pour pouvoir paſſer deſſous, & il aſſure avec toute la ſincérité dont un Jéſuite eſt capable, qu'il s'y eſt aſſis ſans ſe mouiller, & qu'il s'y eſt repoſé pour jouïr du frais que donne cette eau, à travers laquelle il admira, dit-il, les plus belles & les plus vives couleurs que la réflection des rayons du Soleil y peignoit, comme ſur autant d'Arc-en-ciels. Ma foi Madame, dit Mr. Lake en riant, je penſe que tandis que le Soleil s'occupoit à cette peinture, le bon Jéſuite s'amuſoit à broder ſa découverte, car le trait me paroît un peu fort. Cette Voûte de criſtal, cette immenſe Nape d'eau, ſent bien l'hyperbole. Ah! croyez-en le Jéſuite,

dit

dit la Ducheſſe, je vous le conſeille même plutôt que d'y aller voir. Nous avons à préſent un voyage plus intéreſſant à faire, c'eſt de prendre inceſſamment le chemin de Stavélo, car ces belles Napes d'eau ne nous donnent point à dîner. Il étoit effectivement déjà près de dix heures: nous repartîmes pour Stavélo, où nous arrivâmes une demi-heure après.

C'eſt une petite Ville fort ſimple & fort triſte, qui par tout ailleurs ne paſſeroit que pour un Bourg. Elle eſt ſituée au bas des montagnes ſur une petite Rivière nommée la Rech, qui prend ſa ſource à quelques lieues de-là au deſſous de Limbourg. Nous y deſcendîmes à la *Ville de Liège*, qui eſt l'Auberge la plus apparente, quoique l'on y ſoit aſſez mal. Après y avoir pris quelques rafraichiſſemens, nous allâmes nous promener dans la Ville, en attendant que le dîner fût prêt. Nous eûmes bientôt vu les dedans, qui conſiſtoient en une grande Place fort propre à tenir une Foire, mais qui n'a rien de beau ni de brillant. De-là nous allâmes voir l'Abaye, qui eſt fort conſidérable; car ſon Abé, qui eſt Moine, a le titre de Prince de l'Empire, & on lui donne de l'Alteſſe. Ce qu'il y a de curieux, c'eſt que comme ces Moines ne font pas preuve de Nobleſſe, & que Mr. l'Abé doit toujours être pris du Corps de l'Abaye, il eſt arrivé plus d'une fois que le Prince de Stavélo étoit fils d'un

d'un des Payſans des environs, & que Son Alteſſe avoit des frères, des oncles & des neveux qui regardoient comme une ſuite de la fortune de leur parent, l'avantage de pouvoir par ſa faveur devenir Fermiers de ſon Abaye. Ces Moines, qui ſont de l'Ordre de *St. Benoit*, ſont extrêmement riches. Leur Abaye a de grandes extenſions, & ils prétendent qu'elle eſt des plus anciennes de leur Ordre. Les Bâtimens en paroiſſent fort beaux. Le Palais du Prince-Moine eſt très-vaſte. Il a ſa table à part & ſes Officiers, & tient un train aſſez leſte. Nous ne le vîmes pas, il étoit allé chaſſer, à ce qu'on nous dit, à une Campagne qui lui appartient à quelques lieues de-là. On nous aſſura qu'il étoit très-poli, & charmé de voir les Etrangers, qu'il recevoit parfaitement bien. Nous n'eûmes pas lieu de nous louer de ſes Moines. Le Marquis fit annoncer la Ducheſſe & ſa compagnie. Il demanda à voir Mr. le Prieur, ou quelqu'un des prémiers Officiers du Prince; mais ils ne jugèrent pas à propos de paroître. Peut-être craignoient-ils que nous ne vinſſions leur demander à dîner; car on nous dit qu'en l'abſence de Mr. l'Abé, les Moines n'aimoient pas à voir des Etrangers. On nous envoya recevoir par un gros Père, qui n'avoit ni manières, ni converſation. Il nous ſervit de guide pour voir l'Egliſe, qui n'a rien de rare. Elle eſt pourtant

tant assez propre, & toute la voûte en est peinte, mais grossièrement. Le Chœur où les Moines chantent, est d'une grande propreté. L'Autel est extrêmement riche: il est d'argent massif, & chargé de quantité de petites figures, & ornemens Gothiques de vermeil doré & émaillé. Le dessus de l'Autel est d'or, à ce qu'on nous dit, aussi-bien que la Châsse qui renferme les os du fameux *St. Remacle*, Patron de leur Abaye. Nous ne pûmes cependant pas les voir, quoiqu'on les montre ordinairement aux Etrangers. Le Moine qui nous servoit de guide, nous dit que depuis quelque tems on avoit caché la Table d'or de l'Autel, & la Châsse du Saint, pour les mettre à l'abri des Voleurs & des Bohémiens, qui rodoient dans le Pays, & y faisoient des ravages étranges. Il nous en montra même une douzaine qui étoient pendus au gibet de l'Abaye, qui est sur une montagne voisine que nous voyions de-là; & il nous dit que depuis six mois, ils avoient volé dans les Eglises du voisinage plus de deux-cens Calices, Ciboires & autres Vases d'argent & d'or qui servent à la Messe. Il ajouta enfin, que pour ces raisons le Prince avoit fait cacher secrettement ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'Abaye, & qu'il n'y avoit que Son Altesse, & deux ou trois des plus anciens du Couvent, qui en savoient l'endroit. Il nous montra quel-

ques Reliquaires, & un Buſte d'argent qui renfermoit la tête de je ne ſai plus quel Saint, dont il nous conta force merveilles. Il nous fit deſcendre enſuite dans une Egliſe ſouterraine, où il y a une Image miraculeuſe, bien vieille, & bien enfumée par la vapeur des cierges & des lampes qui brulent continuellement devant elle. Il nous montra auſſi l'endroit où leur Saint avoit été enterré, & quelques autres choſes de cette eſpèce. De-là il nous fit paſſer dans un petit Préau, qui eſt de plein pied avec ce merveilleux caveau, & nous mena dans une eſpèce de Cabinet iſolé de toutes parts. C'eſt une ſorte de Pavillon ſoutenu de quatre colomnes, au deſſous duquel on voit une vieille Croix de fer, qu'ils ont en grande vénération. La dévotion avec laquelle il s'y proſterna pour l'adorer, nous obligea à lui demander ce que c'étoit. Il nous répondit, que c'étoit la Croix de St. Lambert, & qu'on l'avoit placée à l'endroit où ce Saint avoit été mal à propos mis en pénitence, & d'où on l'avoit retiré tout couvert de neige. Il nous fit à ce ſujet je ne ſai quel conte, auquel nous ne comprîmes rien. Les Dames, qui n'en étoient pas fort curieuſes, continuèrent leur promenade, & entrèrent dans un Jardin, dont elles virent la porte ouverte. Dès que le Moine s'en apperçut, il courut après elles en leur criant, que cela n'étoit pas permis aux

aux Femmes ; & comme elles feignirent de ne le pas entendre, le brutal se jetta sur elles, & prenant Milady par le bras, il la fit retourner avec une violence qui fâcha Mr. Lake au point qu'il dit quelques injures au Moine. La Ducheſſe demanda à voir le Prieur, pour lui en faire ſes plaintes ; mais perſonne ne vint, & nous ſortîmes fort mécontens de notre viſite.

Nous retournâmes à notre Auberge, où nous trouvâmes un dîner fort différent de celui de Franchimont. Nous nous y régalâmes en poiſſon ; car depuis que nous étions à Spa, nous n'en avions pas goûté. Soit parce qu'il y eſt rare & que l'on n'y a que du poiſſon d'eau douce, ſoit parce qu'il eſt effectivement contraire au régime des Eaux, il eſt ſévèrement banni des tables, où tout le monde mange gras, ſi ce n'eſt peut-être quelques Catholiques zèlés, qui font maigre les vendredis ſeulement. Le valet que nous avions envoyé devant nous à Stavélo, avoit fait pêcher des truites & des écreviſſes, & nous en eûmes de très-belles. Nous nous dédommageâmes en dînant, à médire du Moine bourru que nous avions vu, & nous nous promîmes tous de faire en toute occaſion l'éloge de ſes manières brutales ; bien perſuadés que ſi ſon Abé eſt auſſi poli qu'on nous le dit, il apprendroit à ce Frocart à mieux connoître ſon monde, &

à parler du-moins avec reſpect à des femmes de qualité.

Sur la fin du dîner, la Maîtreſſe de l'Auberge ſuppoſant que nous étions accoutumés à boire à Spa de l'Eau minérale avec le vin, vint nous en offrir d'une Fontaine qui eſt près de Stavélo, & que l'on regarde comme la rivale du Pouhon, ſous le nom d'Eau de *Chevron*, qui eſt un Village voiſin. Nous en avions ouï parler à notre Médecin, & quoiqu'il ne nous en eût pas dit grand bien, & qu'il nous eût aſſuré même que Mr. Chrouet ne l'approuvoit pas, nous eûmes la curioſité d'en goûter. Je ne ſai ſi nous avions tort; mais nous étions tous dans l'idée, que quand on eſt dans un Pays étranger, il y faut voir & goûter tout ce qu'il y a de rare. La femme nous en apporta deux bouteilles bien ſcellées, dont elle nous vanta beaucoup les vertus, en nous diſant que quantité de perſonnes en faiſoient venir & s'en trouvoient bien. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que des Marchands de mauvaiſe foi de ce Canton, en ont envoyé en Pays étranger des voitures entières ſous le nom d'Eau de Spa, dont ils avoient frauduleuſement contrefait le cachet. A moins d'être Connoiſſeur & Chymiſte, il eſt aiſé de s'y tromper; car nous lui trouvâmes le même goût qu'à l'Eau du Pouhon; elle a même quelque choſe de plus délicat, & qui plaît encore plus. Son aci-

de,

de, quoique plus léger, a quelque choſe de pénétrant, qui paroît rafraichir davantage; & les véſicules d'eau qui y ſont plus abondantes, & que le Vulgaire prend pour l'eſprit du minéral, préviennent d'abord en ſa faveur. On en eſt pourtant revenu, depuis qu'on a découvert que ces véſicules ne ſont que des parties d'air qui s'y ſont incorporées, & qui en rendent le tranſport plus difficile, par la néceſſité où l'on eſt de laiſſer longtems les bouteilles ouvertes avant de les boucher. Par une ſuite de cette obſervation, quelques bonnes qualités qu'on ſuppoſe à cette Eau dans ſa ſource, elle ne vaut abſolument rien lorſqu'elle eſt tranſportée, parce qu'elle eſt deſtinée de ces eſprits minéraux qui font tout ſon mérite.

Le Public eſclave des nouveautés en a pourtant été quelque tems la dupe, & les Eaux de Spa ſe virent à la veille d'en ſouffrir & d'être abandonnées. Les Habitans de Spa, allarmés de l'attentat de leurs voiſins, traduiſirent la Fontaine de Chevron au redoutable Tribunal des Médecins de Liège. La Faculté s'aſſembla extraordinairement pour lui faire ſon procès en forme, & enfin le 7 Octobre 1711, elle fut ſérieuſement condamnée, comme mal-faiſante, nuiſible, meurtrière même, comme on peut l'inférer des propres termes de leur Arrêt, dont voici la teneur.

Déclaration des Docteurs en Médecine du Collège de Liège, *contre les Eaux minérales de* Chevron, *en date du 7 Octobre* 1711.

Nous les Médecins, compoſans ledit Collège, déclarons que les Eaux de Chevron *prennent plus de teinture avec la noix de galle, que celles du* Pouhon *de* Spa, *à raiſon d'un ſel acre, vitriolique & fixe, dont elles ſont impregnées au-delà de celles de* Spa, *qui ont un ſel de Mars beaucoup plus tempéré par des parties ſulphureuſes qui émouſſent leur activité, par où nous les eſtimons beaucoup davantage; ayant reconnu & reconnoiſſant tous les jours que les plus vitriolées, où l'acide prédomine ouvertement, ne ſe prennent pas impunément par les perſonnes incommodées de maladies de Poitrine, de Catarres & autres accidens, où un acide mordicant peut être nuiſible, &c.*

Le trait eſt malin, dit Milady: mais les Eaux de Chevron n'ont elles point appellé de cette ſentence ? Il y a du-moins nullité dans la forme; Mrs. les Médecins de Liège étant juges & parties, pourroient être recuſés. Vraîment Madame, reprit Mr. Lake, ſi l'on en croit Mr. Chrouet, il y a auſſi nullité dans le fond; car il prétend qu'après avoir analyſé cette Eau, il n'y a pas plus trouvé de vitriol que dans celles de Spa; & j'ai ouï dire qu'il s'étonne de la belle paſſion que Mrs. de Liège ont pour le vitriol, qu'ils

qu'ils prétendent voir par-tout où il n'eſt pas. Mais quoiqu'il raiſonne ſur des principes différens, il convient que les Eaux de Spa ſon infiniment ſupérieures à celles de Chevron, & aſſure qu'elles ont deux tiers plus des mêmes minéraux : 2. que leur ſel double eſt beaucoup plus fort ; 3. enfin qu'elles abondent d'un ſouphre infiniment précieux. Mr. Chrouet eſt cependant plus indulgent que Mrs. de Liège; car il avoue que les Eaux de Chevron ne ſont pas mal-faiſantes, mais ſeulement moins ſalutaires ; & j'ai ouï dire que par cette ſeule raiſon, il ne les conſeille à perſonne. N'en buvons donc plus, dit la Ducheſſe, de peur de nous brouiller en partant avec les Fontaines de Spa, dont nous nous ſommes ſi bien trouvés juſqu'ici. Nous la crûmes, & nous quitâmes la table. Comme il étoit encore de trop bonne heure pour repartir, & que nous ne ſavions que devenir dans cette petite Ville, où il n'y avoit plus rien à voir, Mr. Lake nous propoſa d'aller voir celle de Malmédy, qui n'eſt qu'à une heure de là, & où il y a auſſi une magnifique Abaye, qui eſt de la dépendance de celle de Stavélo, & ſoumiſe au même Abé. Mais Milady s'y oppoſa, par le ſouvenir de l'inſolence qu'elle avoit éprouvée le matin. Cependant nous appellâmes nos cochers, pour ſavoir ſi nous avions aſſez de tems pour faire ce petit voyage ; mais, ſoit qu'ils vouluſſent é-

pargner leurs chevaux, soit qu'effectivement le chemin fût trop rude, ils refusèrent de nous y mener, à moins d'y vouloir coucher, & nous en restâmes-là. Ne sachant donc que faire pour nous amuser, nous demandâmes des cartes, & nous fîmes une partie.

Nous n'avions fait encore que deux tours, lorsque nous vîmes arriver dans notre Auberge, & dans une autre du voisinage, une troupe d'hommes à cheval & de femmes en voitures, suivie de quantité de chevaux, de moutons, & de cochons; & toute la troupe avoit l'air triste & inquiet, comme des gens qui se seroient sauvés à la hâte de quelque accident funeste. La prémière idée qui nous vint, fut que c'étoit des familles échappées de quelque incendie, & nous appellâmes nos valets pour savoir ce que c'étoit. Ils vinrent un moment après, nous dire que c'étoient des personnes qui ayant été mordues par des chiens enragés, revenoient de l'Abaye de St. Hubert, où ils avoient été se faire tailler pour guérir, & s'en retournoient du côté de Cologne, d'où ils étoient partis. Mrs. les Allemans, plus que pas une Nation du monde, ont une foi extraordinaire à la vertu de St. Hubert. La fameuse Abaye de ce Saint est dans le Luxembourg, au milieu des Ardennes, sur les frontières du Duché de Bouillon & de l'Evêché de Liège, c'est-à-dire à huit ou dix lieues environ de la petite Ville de Stavélo où nous étions.

Ce

Ce que nous avions ouï dire en différentes occaſions des merveilles de cette célèbre Dévotion, nout fit quiter le jeu pour nous informer par nous-mêmes de toutes les particularités qu'on en raconte; & peu s'en fallut que nous n'euſſions fait le voyage. Si notre départ n'avoit pas été arrêté, nous aurions été juſqu'à cette Abaye ſi renommée, pour voir de plus près les célèbres ſuperſtitions qu'on y exerce. Car, outre la *Rage* dont ces Moines prétendent pouvoir guérir ou préſerver les Hommes & les Bêtes, ils ont encore une Relique qui a le pouvoir de chaſſer & d'exterminer les *Rats*; fondés peut-être ſur le rapport qu'il y a entre les mots de *Rats* & de *Rage*. (Ce fut la remarque de Milady.) Mais la crainte que la Ducheſſe avoit d'inquiéter Milord ſon époux, qui devoit l'attendre à Bruxelles, arrêta notre curioſité. Nous y ſuppléâmes en interrogeant toute cette troupe, que nous plaignîmes d'abord, & dont nous exagérâmes le malheur, pour nous inſinuer dans leur eſprit, & gagner leur confiance. D'ailleurs il n'eût pas été ſûr pour nous de railler leur ſimplicité, dans l'idée où ils étoient du miracle qui venoit de s'opérer en eux; & nous aurions eu lieu de craindre de voir réveiller contre nous autres Hérétiques, une rage beaucoup plus funeſte encore que celle dont ils ſe croyoient guéris. Ils nous racontèrent, que ſur la

fin de Juillet dernier, un chien enragé avoit passé dans leur Village, & avoit fait des ravages étranges dans leurs troupeaux; qu'il avoit mordu plusieurs chevaux, vaches, porcs & moutons, & même des poules; & qu'au bout de huit jours, ils avoient remarqué que le principal coq de leur basse-cour, qui apparemment avoit été mordu aussi, étoit devenu furieux. Ils nous dirent que ce coq s'étoit jetté sur plusieurs personnes de la maison, qu'il avoit égratigné & pincé jusqu'au sang avec son bec; & que tous ceux qu'il avoit blessés, ayant tout lieu de craindre les funestes effets de cette morsure, étoient allés à St. Hubert avec les bêtes mordues, pour se faire guérir, après avoir pris la précaution de se faire donner le *Répit*, par des gens du voisinage qui avoient eux-mêmes été taillés autrefois à St. Hubert. Pour nous assurer de la qualité de la morsure, nous demandâmes à ces bonnes gens, à quoi ils avoient reconnu que le chien qui avoit mordu leurs bestiaux étoit enragé? Aucun d'eux ne put nous dire qu'il l'eût vu; mais tous répondirent uniformement, qu'on les avoit assurés que ce chien étoit véritablement mauvais, & nous le dépeignirent selon l'idée que l'on a communément de ces animaux. C'étoit, nous dirent ils, un chien noir & maigre, qui couroit la campagne sans suivre de route fixe, s'arrêtant quelquefois tout court & sans sujet, heurtant contre ce qu'il

qu'il rencontroit ſans s'en détourner. Il portoit la queue repliée entre les jambes. Il avoit les oreilles baiſſées, les yeux de travers & étincelans, & ſe jettoit indifféremment ſur toutes ſortes de perſonnes & de beſtiaux. On nous a dit même, ajoutèrent ces bonnes gens, que cet animal avoit la langue pendante, & qu'il rendoit par la gueule & les narines de la bave & de l'écume; qu'il haletoit toujours, & que les flancs lui battoient continuellement; & perſonne ne l'a vu manger.

Cette peinture, qui aſſurément porte tous les traits d'un animal atteint de la rage, nous laiſſa une impreſſion d'horreur, qui augmentoit encore par la conſternation avec laquelle ces gens nous en faiſoient le récit. La Ducheſſe leur demanda ſi quelqu'un de la troupe avoit déjà reſſenti quelques atteintes de ce mal affreux, avant d'aller à St. Hubert. Ils nous montrèrent une fille, en qui ils avoient cru voir déjà des ſymtômes de rage, dont le principal étoit à leur avis, qu'elle commençoit à avoir de l'averſion pour l'eau, à ſe plaîre à entendre les chiens aboyer, & à les imiter quelquefois; & que pour cette raiſon ils s'étoient tous hâtés de prendre le *Répit*, & qu'ils s'étoient mis en chemin vers l'Abaye de St. Hubert, avant l'expiration du terme preſcrit. La précaution leur avoit paru d'autant plus ſage, qu'ils nous racontèrent qu'un

qu'un jeune-homme de leur voiſinage étoit mort miſérablement de cet étrange mal, depuis quelques ſemaines. Les circonſtances qu'ils nous en apprirent, ont quelque choſe de ſi extraordinaire, tout affreuſes qu'elles ſont, que je ne les oubliérai de ma vie. Ce jeune-homme, qui étoit parent d'une perſonne de la troupe, étoit, diſoient-ils, âgé de 20 ans. Il aimoit paſſionnément les chiens, & jouoit indifféremment avec le prémier qu'il rencontroit. Il étoit dans l'idée, qu'un animal ſi fidèle à l'homme, ne pouvoit lui communiquer l'horrible mal de la Rage. On l'avoit ſouvent averti qu'il pourroit l'éprouver un jour, s'il ne prenoit plus de précautions en jouant avec les chiens. Le malheur voulut, nous dirent ces bonnes gens, que cette prophétie ne fût que trop vraie. Un chien, dont la rage n'étoit pas encore manifeſtée, vint à ſa rencontre; il badina avec lui, & cet animal le mordit légèrement au viſage. Il ſe contenta de panſer ſa bleſſure comme une plaie ordinaire, & ne voulut point le *Répit*, quelque inſtance que ſes parens lui en fiſſent. Chacun cependant s'attendoit à ce qui arriva, & on le fuyoit déjà comme atteint de ce mal, perſonne ne voulant le ſouffrir en ſa compagnie. Une petite fièvre qui lui ſurvint environ un mois après, fit ſoupçonner que ce garçon reſſentoit déjà les progrès de ce mal; & quoiqu'il eût encore tout ſon bon-ſens,

on

on le lia dans ſa chambre, & on lui donna malgré lui le *Répit ;* ſon plus proche parent le demandant pour lui & en ſon nom, comme cela ſe pratique à l'égard des Enfans. La fièvre continua avec une grande altération ; & comme on crut que le mal étoit prêt à ſe manifeſter, & que perſonne n'ôſoit en approcher dans la crainte d'être mordu, on alla chercher tout ce qu'il y avoit de gens dans le voiſinage qui avoient été *taillés de la Sainte Etole*, & on le mit de force ſur une charette, à laquelle on le lia ſur la fin de Juillet dernier, & on le mena ainſi à St. Hubert. Dès qu'il eut mis le pied ſur le territoire de l'Abaye, il entra dans une fureur étrange, il déclara qu'il étoit enragé, il hurloit & aboyoit comme un chien ; il ne voulut ni boire ni manger. Il cherchoit à mordre ceux qui l'approchoient, il ſouffroit des convulſions étranges, crioit qu'il voyoit des Spectres, ſa voix étoit enrouée, il avoit une totale averſion de l'eau & des choſes liquides ; quand on lui en préſentoit, il diſoit qu'il y voyoit des chiens prêts à le dévorer. Enfin il expira le lendemain au milieu de ces tourmens, laiſſant, dirent-ils, ceux qui le menoient dans une grande admiration de la puiſſance de Monſieur St. Hubert, qui puniſſoit d'une manière ſi viſible l'incrédulité de ce jeune-homme. Car, ajoutèrent-ils, il étoit ſi bien enragé, que ſon viſage parut prendre la forme

me d'un chien, & que ceux qui le gardoient, obſervèrent que quand ſes urines étoient repoſées, on voyoit au fond du vaſe des dépôts & des ſédimens qui avoient la figure de petits chiens. Cette imagination ridicule nous eût fait rire en toute autre occaſion; mais elle venoit à la ſuite de tant d'horribles circonſtances, que nous nous contentâmes de gémir en nous-mêmes ſur la ſimplicité de ces pauvres gens, & ſur le malheureux ſort de ce jeune-homme, que ſelon les apparences on avoit fait devenir enragé à force de vouloir l'en préſerver; mais nous réſervâmes toutes nos réflexions à un autre tems, pour ſuivre l'examen des rubriques obſervées par ces bonnes gens.

Mr. Lake, qui ignoroit auſſi bien que nos Dames ce que ſignifioit ce *Répit* dont ils nous parloient, leur demanda ce qu'ils entendoient par-là, & comment ſe faiſoit cette cérémonie. Celui d'entre eux qui paroiſſoit le mieux inſtruit dans la rubrique, la lui expliqua ainſi. Quand quelqu'un a été mordu de quelque bête enragée, & que par des empêchemens légitimes il ne peut ſe rendre à l'Egliſe du Saint dans les Ardennes, il doit aller au plutôt trouver quelqu'un qui ait été autrefois *taillé de la Sainte Etole*, & lui demander le *Répit*. Le terme de ce *Répit* eſt de 40 jours ſeulement: mais au bout de ce terme on peut le faire prolonger de 40 autres, & ainſi ſucceſſivement, juſqu'à

qu'à ce que les empêchemens légitimes, comme des affaires de famille, un tems de guerre, ou l'extrémité des deux âges, ayent ceſſé. On ſe met à genoux devant la perſonne qui a été autrefois taillée, ſoit homme, ſoit femme, comme repréſentant le grand Saint Hubert, & on lui demande *Répit* de la Rage. Alors cette perſonne répond, en faiſant le ſigne de la Croix ſur le malade proſterné : *Allez, je vous donne & vous accorde Répit pour 40 jours, au nom de Dieu, de la Sainte Vierge Marie, & du glorieux St. Hubert.* Si la perſonne n'eſt pas en âge de raiſon, ou qu'elle ſoit dans un état à ne pouvoir s'expliquer, comme étoit le garçon dont on vient de parler, le plus proche parent peut le demander en ſon nom. Mais ce *Répit* ne dure que 40 jours, à moins qu'on ne le faſſe renouveller, ou que l'on n'aille en perſonne à St. Hubert des Ardennes, dont les Moines ſeuls ont le privilège d'accorder un *Répit* de pluſieurs années ; & cela ſe pratique à l'égard des Enfans qui ne ſont pas encore en âge de communier. Cette cérémonie ſuſpend, pourſuivit-il, l'effet de la Rage, qui ſans cela ſe manifeſteroit dans les 40 jours, qui ſuffiſent pour faire commodément le voyage. Comment donc, dit la Ducheſſe, êtes-vous obligés de prendre la Communion dans cette cérémonie ? Oui Madame, dit-il, & cela pendant neuf jours après que l'on a été taillé dans l'Egliſe. Il

y a même, ajouta-t-il, plusieurs choses à observer; & si l'on manque à quelqu'une, par mépris sur-tout, le miracle ne s'opère pas. Cet homme en même tems tira de sa poche un Billet imprimé, que les Moines leur avoient donné en partant, & qui contenoit tout ce qu'il faut pratiquer. Comme ils en avoient chacun un pareil, il nous laissa celui-ci, que je joignis à mes Mémoires.

Manière de faire la Neuvaine de Saint Hubert.

1. *La Personne mordue de quelque Bête enragée, & qui veut être guérie ou préservée de la Rage, doit se confesser & communier neuf jours consécutifs.*

2. *Elle doit coucher seule en draps blancs & bien nets, ou bien se mettre au lit tout habillée.*

3. *Elle doit boire dans un gobelet de verre, ou dans quelque autre vase particulier, & ne doit point baisser la tête en buvant, ni boire aux Fontaines & aux Rivières.*

4. *Elle ne peut boire que du vin rouge, clairet, & blanc, trempé avec de l'eau, ou seulement de l'eau pure.*

5. *Elle peut manger du pain blanc, ou autre; de la chair d'un porc mâle, d'un an ou plus; des coqs ou poules, aussi d'un an ou plus; des poissons portant écailles, comme harengs-forets, carpes &c.; des œufs: & toutes ces choses doivent être mangées froides.*

6. *Elle*

6. *Elle ne peut pas peigner ſes cheveux, pendant l'eſpace de quarante jours.*

7. *Le dixième jour après avoir été taillée, elle doit faire délier ſon bandeau par quelque Prêtre, le faire bruler, & en jetter les cendres dans la Piſcine d'une Egliſe.*

8. *Elle doit ſolemniſer tous les ans la Fête de* St. Hubert, *qui arrive le* 3. *jour de Novembre.*

9. *Si la perſonne taillée recevoit enſuite quelque nouvelle bleſſure ou morſure de quelques Animaux enragés, elle doit faire la meme abſtinence trois jours ſeulement, ſans qu'il ſoit beſoin qu'elle revienne à* St. Hubert.

10. *Elle pourra enfin donner* REPIT *ou délai de* 40 *jours à toutes Perſonnes qui ſont bleſſées ou mordues juſqu'au ſang, ou autrement infectées par quelques Animaux enragés.*

Milady ayant entendu lire tous ces Articles, demanda avec étonnement ſi tous les obſervoient régulièrement. Le bonhomme lui repliqua, que ſi l'on en ſupprimoit ſeulement le moindre article, non ſeulement on deviendroit enragé, mais qu'on le feroit de la façon du monde la plus terrible; & que bien loin d'en omettre la moindre choſe, ils y ajoutoient même: que pour s'épargner, par exemple, la tentation de boire aux Rivières & aux Fontaines, ils n'oſoient pas même les regarder; mais que lorſqu'ils en trouvoient ſur le chemin, ils en détournoient promtement les yeux, quand ils ne pouvoient les éviter. Il nous montra un ſac dans lequel ils portoient avec eux les ali-

mens marqués, pour en uſer dans les Auberges ; & nous en vîmes en effet qui prenoient des précautions infinies pour boire ſelon la rubrique. Ils ſe levoient, fermoient les yeux, & buvoient debout, ſans oſer faire la moindre inclination de tête.

Le Signor Gratiani, qui juſques-là n'avoit rien dit, pria ces bonnes gens de nous apprendre comment l'on tailloit de la Sainte Etole, & ils le firent volontiers. Dès-qu'on eſt arrivé à l'Abaye de St. Hubert, dit l'un d'eux, on va trouver les Moines, pour les prier de prêter leur miniſtère. On leur montre les témoignages du Curé ou du principal Prêtre du lieu d'où l'on vient, & même des certificats légaliſés par les Juges du lieu le plus prochain où l'on fait ſa demeure, pour arrêter la morſure faite par des bêtes enragées ; & après que les Moines les ont examinés, & qu'on leur a fait voir le nom de celui à qui l'on a demandé le *Répit*, l'un d'eux introduit les Pelerins dans le lieu deſtiné à cette cérémonie. Il fait quelques courtes prières, après leſquelles il prend la boëte dans laquelle on conſerve l'Etole du Saint. Il fait enſuite une petite inciſion ſur le front de chaque perſonne, & y inſère une petite parcelle qu'il a coupée de la Sainte Etole, en prononçant le nom de Dieu, de la Vierge Marie, & du glorieux Saint ; & il ſerre le front avec un bandeau, que l'on doit por-

porter neuf jours consécutifs. Ce qui est bien admirable, continua le bon homme, c'est que cette Etole ne diminue pas, quoique si l'on ramassoit tout ce qu'on en a coupé depuis plusieurs siècles, il y auroit dequoi en faire une douzaine au moins. Bien plus Monsieur, dit-il, elle s'est conservée sans corruption, malgré l'humidité de l'Eglise qui gâte en peu de tems les autres Ornemens. Son incorruptibilité même paroît encore, en ce que les brins d'Etole que l'on insère dans le front des personnes suspectes de rage, y demeurent dans leur entier sans que la plaie les rejette, comme il arrive d'ordinaire dans les autres blessures, où la Nature repousse jusqu'aux moindres particules des substances étrangères. Tout cela est bien merveilleux, dit le Signor: mais quand on a inséré le petit brin d'Etole, les Malades sont donc en sureté, & peuvent s'en retourner? Oui, dit le bonhomme: dès-que la cérémonie est finie, les bons Pères distribuent à tous ceux qu'ils taillent, un Billet imprimé, pareil à celui que vous avez vu, & exhortent les Pelerins à l'observer rigoureusement pendant leur voyage; car il est libre alors à un chacun de s'en retourner, pourvu que dans la route on puisse communier tous les jours; mais la plupart des Pélerins achèvent la neuvaine sur les lieux. La Ducheſſe demanda ce que c'étoit que la *Sainte Etole.* Le Marquis lui expliqua

en Anglois, que c'étoit une bande d'étoffe fort étroite, que les Prêtres Romains portent au cou pendant le Service, à peu près comme l'Echarpe que les Chanoines & les Chapelains du Roi portent en Angleterre. Car ſi nous avions fait la moindre mention de Miniſtres Anglicans, ces bonnes gens n'auroient plus voulu nous rien dire, & peut-être nous auroient punis de notre curioſité. Mais comme ils ne nous connurent pas pour Proteſtans, ils continuèrent à nous raconter toutes les merveilles de la Sainte Etole, & nous en dirent des plus belles, dont voici le précis.

Ils commencèrent par nous apprendre, que St. Hubert étoit fils d'un Duc d'Aquitaine ; car les Saints de ces ſiècles étoient tous Grands Seigneurs, ſelon les Légendes. Hubert avoit été élevé à la Cour, & vivoit en Courtiſan. Il aimoit particulièrement la Chaſſe, & couroit ſouvent les Bois pendant le Service Divin ; c'eſt-à-dire, qu'il étoit un peu Petit-maître. Un jour qu'il s'étoit égaré en chaſſant dans les Ardennes, & qu'il étoit fort embarraſſé de retrouver ſa route, il vit venir à lui un grand Cerf qui portoit une image du Crucifix, entrelaſſée dans ſon bois. Il entendit même une voix terrible qui le menaça de l'Enfer, s'il ne changeoit de vie. Hubert ſe convertit & ſe fit Prêtre, après avoir mis ſa femme dans un Couvent. De-là il alla à Rome, & pendant qu'il y étoit, le Pape Ser-

Serge eut révélation, que St. Lambert Evêque de Maſtricht avoit été aſſaſſiné; & l'Ange qui lui apporta cette nouvelle, mit ſous ſon chevet le Bâton Paſtoral du défunt Evêque, avec ordre de ſacrer en ſa place Mr. St. Hubert. Ces meſſages céleſtes étoient ſi communs en ce tems-là, que les Faiſeurs de Légendes faiſoient deſcendre du Ciel des légions d'Anges pour la moindre bagatelle. Le rêve le plus abſurde, le ſonge le plus ridicule, étoit toujours dans les Saints de ces ſiècles ténébreux l'ouvrage d'un Ange, à ce que diſoient ceux qui écrivoient leur hiſtoire. Ainſi le Pape Serge ne s'aviſa pas de douter un moment du fait, il exécuta à ſon réveil ce qu'il avoit rêvé; & pendant la cérémonie, le même Ange apporta du Ciel une magnifique Etole de la part de la Vierge Marie, avec un petit compliment à St. Hubert, dont voici la ſubſtance. *Hubert, voilà une Etole que la Vierge Marie t'envoie, qui ſera un ſigne perpétuel de ton pouvoir abſolu ſur les Démons & les Bêtes venimeuſes & enragées &c.* C'eſt cette merveilleuſe Etole que l'on conſerve, nous dit ce bon-homme, depuis tant de ſiècles. Il nous apprit encore, que St. Pierre étoit venu du haut du Ciel faire ſon préſent à St. Hubert, & qu'il lui avoit donné une Clé d'or, ſur le modèle de laquelle on a fait celle dont on marque les Beſtiaux que l'on veut guérir ou préſerver de la rage.

Le Marquis, qui avoit écouté tous ces contes ſans ouvrir la bouche, ſe réveilla dans cet endroit, & dit d'un grand air de perſuaſion : Oh ! cela eſt très-vrai ; car j'ai vu moi-même dans l'Abaye de St. Hubert le Bâton Paſtoral de St. Lambert : c'eſt une croſſe d'yvoire, que l'on y conſerve encore, & avec bien de la raiſon ſans-doute. J'ai auſſi vu faire la cérémonie de l'Inciſion, & tout ce que vous en dit cet honnête-homme, eſt encore fort au-deſſous des merveilles que l'on m'y raconta. On m'aſſura que la vertu de la Sainte Etole eſt ſi grande, qu'elle la communique à tout ce qui l'approche. J'y vis toucher quantité de petits Cornets, de Médailles, de Bagues d'or & d'argent, des Chapelets, des Croix & autres petits Meubles de dévotion que l'on y vend aux Pelerins, au moyen desquels toute perſonne qui les porte n'a, dit-on, rien à craindre de l'approche ou de la morſure des Bêtes enragées. J'en achetai auſſi, dit-il d'un air malin, car il n'eſt pas permis d'y aller ſans en rapporter ; & quoique je n'aye point été taillé, & que j'aye cependant marché en beaucoup de Pays, je n'ai jamais été mordu de chiens enragés.

Cela eſt ſûr Monſieur, dit le Payſan, & le préſervatif eſt infaillible. Mais, lui dit Milady, je ne crois pas que l'on donne des morceaux de la Sainte Etole aux Beſtiaux que l'on mène à St. Hubert ; il me

me ſemble que ce ſeroit profaner une Relique ſi merveilleuſe. Non, non Madame, répondit le Payſan, on les marque ſeulement avec la Clé de St. Hubert. C'eſt un fer que l'on fait rougir, & qu'on applique ſur l'endroit où les Bêtes ont été mordues; & quand la morſure ne paroît pas, on leur applique la Clé brulante ſur la tête, & de mémoire d'homme on n'a vu ces Bêtes devenir enragées. Bien plus même, ajouta-t-il, c'eſt que ſi par l'inobſervation de quelques-uns des Articles qui nous ſont preſcrits, il nous arrivoit à nous autres d'être repris de la rage, elle ne ſera jamais ſi violente, que dans ceux qui n'ont pas été taillés; & la Sainte Etole fait que malgré les tourmens de la rage, nous mourons paiſiblement ſans mordre perſonne. Mais j'avois cru, dit la Ducheſſe, que quand on avoit été à St. Hubert, on étoit préſervé pour toujours de la rage. Cela eſt bien vrai Madame, dit le Payſan: cependant, quand on manque de foi, ou que l'on néglige par mépris quelques-unes des rubriques preſcrites, alors le grand Saint Hubert punit ſévèrement ces miſérables, mais dans cette vie ſeulement; car comme il leur accorde une mort tranquile, ils ont le tems de ſe confeſſer. Pareillement, dit-il, ceux qui ont obtenu le *Répit*, ſont quelquefois repris de la rage, quand ils négligent ſans raiſon légitime de faire leur pelerinage avant l'expiration du *Répit*;

pit; & c'eſt alors une punition viſible que le Saint leur envoie, pour avoir mépriſé ſon pouvoir. Croyez-moi Madame, pourſuivit-il, puiſque vous en êtes ſi près, vous devriez y aller; car il pourroit arriver quelque jour, que vous ſeriez obligée de faire un voyage plus long. La Ducheſſe lui répondit bonnement, que pour cette fois la choſe n'étoit pas poſſible, parce qu'elle étoit obligée de repartir inceſſamment; mais que ſi elle revenoit une autre fois à Spa, elle pourroit bien alors aller à St. Hubert. Le bon homme nous y exhorta fort, & conclut par nous prier d'acheter de petits cornets & autres ſemblables béatilles qu'il avoit rapportées; & comme nous vîmes qu'il en vouloit à notre argent, & que d'ailleurs il étoit bien juſte de payer ſes hiſtoires, Mr. Gratiani en prit pour tous, & lui donna une guinée, c'eſt-à-dire deux fois plus que ces babioles ne valoient. Il nous les diſtribua enſuite, & chacun de nous rangea cette précieuſe pièce parmi les colifichets que l'on rapporte de Spa. Toute la troupe fit bien des vœux pour notre conſervation, & nous leur ſouhaitâmes un heureux voyage.

Cette converſation avoit duré aſſez longtems, & nos cochers nous étoient venus avertir qu'il étoit tems de repartir. Nous rentrâmes un moment dans la ſalle, où nous fîmes de triſtes réflexions

ſur

ſur la crédule ſimplicité de ces pauvres gens. Mais comme les cochers nous preſſoient, Milady, qui avoit envie de raiſonner ſur la rage & ſur ces prétendus préſervatifs, nous invita tous à venir ſouper chez elle à notre retour à Spa, à condition que le Marquis nous diroit tout ce qu'il avoit autrefois vu à St. Hubert, que Mr. Lake l'expliqueroit, & que chacun diroit ſon avis. On accepta la partie; & le Signor Gratiani, qui étoit celui de notre compagnie qui pouvoit le moins s'accommoder de nos réflexions, marqua une grande paſſion d'entendre la compagnie raiſonner ſur ces faits merveilleux. Les Dames remontèrent dans leurs voitures, & nous repartîmes. Nos cochers ne nous ramenèrent point par la Caſcade, parce que ç'eût été un détour d'une heure. Ils prirent le chemin qui mène droit à Spa, & qui eſt beaucoup plus doux & plus court. Nous y arrivâmes en moins de trois heures, car il n'en étoit pas huit quand nous entrâmes au Bourg.

Nous trouvâmes en y arrivant notre petit Abé, qui vint à la portière préſenter la main aux Dames, pour les aider à deſcendre. Il leur marqua beaucoup de regret d'avoir ignoré ce petit voyage, & fit poliment quelques plaintes à Milady de le lui avoir caché. Nous y eûmes quelque regret auſſi; car à ſon étourderie près, dont les leçons de Milady l'avoient un

peu corrigé à Chaud-Fontaine, il étoit fort amuſant. Nous lui en fîmes nos excuſes, parce qu'en effet c'étoit plutôt par oubli qu'à deſſein, qu'on ne lui en avoit pas parlé. Milady, pour l'en conſoler, l'invita à venir ſouper avec nous, en s'excuſant cependant ſur le peu de choſe qu'elle auroit à donner. Mais comme notre partie eſt plutôt un prétexte pour cauſer enſemble, lui dit-elle, que pour manger, je crois que vous y tiendrez bien votre place. Nous lui racontâmes enſuite une partie de ce que nous avions vu à la Caſcade & à Stavélo, & nous le trouvâmes parfaitement inſtruit de tout ce qui regarde les guériſons de St. Hubert, qu'il traitoit hautement de ſuperſtitions. C'étoit bien en effet le plus incrédule petit Prêtre que j'aye jamais vu, par rapport à ces dévotions. Quoiqu'il n'aimât point les Janſéniſtes, chez qui il avoit été élevé, il eſt apparent qu'il avoit malgré lui retenu beaucoup de leurs maximes & de leurs dogmes, qui ſont infiniment plus raiſonnables & plus éclairés, que la plupart des points enſeignés par les Jéſuites & les autres Docteurs. Il débuta par nous dire des choſes ſi fortes contre le *Répit*, & les autres pratiques du Pelerinage de St. Hubert, que nous nous promîmes beaucoup de plaiſir de ſa converſation. Courage, l'Abé, dit Milady, ramaſſez-nous tout ce que vous ſavez là-deſſus, & nous le gardez pour le

des-

deſſert : je vai en attendant voir ſi vous aurez à ſouper. Elle rentra chez elle avec la Ducheſſe & deux Dames qui les accompagnoient toujours, & nous allâmes faire un tour ſur la Place.

Il y avoit beaucoup de monde que nous ne connoiſſions pas, parce qu'il étoit arrivé quantité de perſonnes de Liège & des environs, qui viennent toujours ſur la fin de la Saiſon. Comme ils ſont dans le voiſinage, ils ont moins à craindre que les Etrangers, en cas que les pluyes d'Automne détraquent les chemins. Rien n'eſt cependant plus mal imaginé de leur part, car ils laiſſent paſſer le tems le plus brillant : mais comme ils ont eſſuyé en divers tems pluſieurs mortifications de la part des Anglois, qui voudroient ſe rendre maîtres des plaiſirs à Spa, les Liégeois ont préféré la tranquilité & la liberté de leurs divertiſſemens, au fracas des plaiſirs bruyans des Compagnies Angloiſes. C'eſt une perte cependant pour le Public ; car de toutes les Femmes du monde il n'y en a pas, je crois, de plus enjouées que les Liégeoiſes ; je parle de celles qui ont eu quelque éducation. Elles aiment toutes la Muſique, la Danſe, & les Parties ; on diroit à les voir, qu'elles ont toujours le pied en l'air & prêt à commencer un menuet. On nous montra entre autres les deux Demoiſelles R .... qui ſont bien les plus charmantes perſonnes qu'on puiſſe

puiſſe voir, & qui paſſent pour les plus aimables Filles de Liège. Nous les entendîmes chanter un Air en partie, avec toutes les graces & les agrémens poſſibles. Outre que ces deux ſœurs ont un air de douceur & de majeſté que l'on trouve rarement enſemble, elles ſont parfaitement aimables. Nous regrettâmes de n'avoir plus qu'un jour à reſter à Spa, par le plaiſir que nous nous ſerions flatés de goûter dans leur compagnie. Nous les ſaluames, & nous les trouvâmes auſſi polies que belles. Mais le valet de Milady nous étant venu avertir que l'on ſervoit, nous les quitâmes pour aller rejoindre nos Dames.

Dès-que nous fûmes entrés, nous nous mîmes à table. Elle étoit parfaitement bien ſervie pour un *repas à la hâte*; & quoique ce fût un ſouper de Spa, c'eſt-à-dire un ambigu, il n'y manquoit cependant aucune des délicateſſes que l'on peut trouver dans le lieu : nous y avions des coqs de bruyère, qui ſont excellens dans ce Pays-là, & un pâté de ſanglier. Nous voulûmes parler des aimables Liégeoiſes que nous avions vues : mais Milady avoit l'idée ſi pleine de ſon St. Hubert, qu'après que l'on eut bu quelques verres de vin, elle ramena la converſation ſur la Rage, & pria Mr. Lake de nous dire ce qu'il penſoit de cette maladie; & ſi elle étoit naturelle à l'Homme, ou ſi elle pouvoit naître en lui, indépen-

dam-

damment de toutes morſures contagieuſes.

La réponſe à votre queſtion, Madame, eſt très-embaraſſante, répondit Mr. Lake, & demanderoit une plus grande connoiſſance de la Médecine que je n'en ai. Vous m'expoſez pour y ſatisfaire, à créer peut-être quelque nouvelle Héréſie dans l'*Ecole de Salerne*. Mes ſentimens d'ailleurs ſont un peu ſinguliers ſur cette matière, & abſolument oppoſés aux préjugés vulgaires. On croit communément que la Rage eſt une maladie ſi particulière aux Chiens & aux Loups, qu'il paſſe pour conſtant, que l'Homme n'en peut être atteint qu'en conſéquence de la morſure de quelque animal enragé. Pour moi je penſe que c'eſt une erreur, & que la Rage peut naître des principes internes de corruption, qui ſont dans l'Homme comme dans les Chiens; & je regarde cette maladie comme une ſuite d'une violente affection mélancolique qui attaque tout le corps, principalement le cerveau, mais par degrés. Je ſuis même porté à croire que ſi l'on y remédioit de bonne heure, les accidens en ſeroient plus rares & moins funeſtes. Rien n'eſt plus ordinaire, que de voir des Mélancoliques devenir furieux. La Mélancolie eſt, à mon avis, le prémier degré de la Rage. Quand on ne remédie pas de bonne heure à cette pernicieuſe affection, l'humeur mélancolique dégénère en Phrénéſie, la Phrénéſie trou-

ble

ble l'imagination & devint Fureur ; & chacun ſait qu'il n'y a qu'un pas à faire de la Fureur à la Rage, qui n'eſt en effet qu'une eſpèce de la prémière.

De plus, Meſdames, les Philoſophes conviennent entre eux, que tous les Venins mortels peuvent s'engendrer dans le Corps Humain, comme dans celui des Brutes. Il eſt même d'expérience, que l'Homme en produit abondamment de très-dangereux, & que ſa nature en ce point n'eſt pas différente de celle des Serpens & des Vipères. Mais pour ne point entrer dans un détail peu ragoûtant dans la circonſtance où nous ſommes, pourſuivit Mr. Lake, faiſons attention ſeulement à la Petite-Verole, à la Peſte, à la Lèpre, aux Fièvres malignes, & à tant d'autres miſères auxquelles l'Homme eſt ſujet par lui-même. Tout contagieuſes que ſont ces maladies, il eſt pourtant certain qu'elles lui ſont propres, qu'elles naiſſent en lui, & qu'elles ont commencé par lui. Les précautions n'y font rien, & l'on voit tous les jours des perſonnes en être attaquées dans la retraite la plus profonde, dans l'air le plus pur, & dans des lieux où ces maladies étoient inconnues avant qu'elles les euſſent attaqués. On peut, ce me ſemble, raiſonner de même ſur la Rage, puiſqu'il eſt arrivé plus d'une fois, que des perſonnes en ont été ſurpriſes ſans avoir été mordues d'aucunes Bêtes.

Je

Je me ſouviens même d'avoir ouï raconter qu'un Enfant qui tettoit encore en fut attaqué, quoique ſelon les apparences il n'eût été approché d'aucune Bête enrangée; & l'on a dans l'Hiſtoire Naturelle pluſieurs exemples pareils, qui regardent des perſonnes formées & d'un âge plus avancé, en qui cette maladie a paru ſans qu'ils ayent eu aucun commerce avec des Hommes ou des Animaux enragés. Il y a des Auteurs qui prétendent, que le Cormier, le Cornouiller, peuvent cauſer la rage; & on rapporte des exemples de gens qui ont eu cette maladie, pour avoir dormi à l'ombre d'un de ces arbres; & d'un Cardeur de laine, qui devint enragé pour avoir battu ſa laine avec une baguetre de Cornouiller. On nomme auſſi quelques Herbes, auxquelles on donne la même vertu; mais j'en doute. Quoi qu'il en ſoit Madame, fondé ſur mes principes & ſur des faits plus conſtans, je crois pouvoir vous aſſurer que la Rage eſt d'elle-même une maladie naturelle à l'Homme, & qu'elle eſt preſque toujours accompagnée du délire, en attaquant tout à la fois le corps, l'eſprit & l'imagination, par la fermentation d'une humeur mélancolique qui ſe répand dans tout l'Homme, & qui attaque principalement ſon cerveau. Auſſi les tempéramens bilieux & mélancoliques ſont bien plus ſuſceptibles de tous les Venins en général, & en particulier de la Rage, que

que les autres. Ceux qui ſont maigres, & dont les vaiſſeaux ſanguins ſont plus amples, y ſont auſſi plus expoſés que les perſonnes graſſes.

Cependant Monſieur, dit la Ducheſſe, les Animaux ſont bien plus ſujets à la Rage que l'Homme: elle paroît même une maladie particulière au Chien. J'en conviens Madame, reprit il; & les Chiens y doivent être plus ſujets, parce que ces Animaux ſont plus mélancoliques, & ne ſuent jamais. Ce défaut de tranſpiration fait que leur ſang ne pouvant ſe dépurer par cette voie naturelle, ni ſe décharger de ſes impuretés, ſe charge plus aiſément de parties groſſières qui le troublent, & qui venant à fermenter ſans trouver d'iſſue, infectent ſa ſalive, & le jettent dans une fièvre qui tient de la furie. D'ailleurs, tous les Animaux ont leur maladie particulière; le Pourceau, par exemple, eſt plus ſujet à la Lèpre qu'un autre Animal, & l'on en ſait les raiſons. Mais cela n'empêche pas que les Hommes dont le tempérament a quelque rapport avec ces Animaux, ne ſoient auſſi ſujets aux mêmes maladies. Tout le monde convient que la Lèpre eſt contagieuſe. Les précautions que Moïſe preſcrivoit au Peuple Juif pour connoître & éviter les Lépreux, la ſévère défenſe de manger du Porc qui y eſt ſi ſujet, n'empêchèrent pourtant point cette maladie de pulluler; parce que les Juifs, ſoit

ſoit par leur malpropreté, ſoit par l'ardeur du climat qu'ils habitoient, en avoient en eux les principes internes. Je crois, Meſdames, que l'on peut regarder la Rage à peu près comme la Lèpre; parce que l'une & l'autre eſt commune aux Hommes & aux Bêtes, qui peuvent ſe la communiquer réciproquement, quoiqu'elle puiſſe naître de la corruption intérieure des uns & des autres.

Tout le monde approuva le ſentiment de Mr. Lake, qui parut d'autant plus raiſonnable, que ſes raiſons étoient ſenſibles; & le plaiſir que l'on prit à l'entendre, fit que chacun ſupprima ſes objections. Il n'y eut que la Ducheſſe qui lui fit une inſtance. Si la rage, lui dit-elle, eſt naturelle à l'homme, comme vous le ſuppoſez, pourquoi voit-on que tous ceux qui ſont dans les accès de cette affreuſe maladie, empruntent les qualités & les inclinations du chien, qu'ils hurlent, qu'ils abboient & qu'ils mordent? Permettez Madame, reprit-il, que je vous faſſe obſerver deux eſpèces de Rage; l'une naturelle, qui ſe forme dès principes de corruption qui ſont dans l'homme; & l'autre accidentelle, qui eſt communiquée par le ſang, la bave & la morſure d'un animal enragé, & quelquefois par la frayeur ſeulement que l'on en a. Je doute, dit-il, que ceux qui ſont attaqués de la rage de la prémière eſpèce, éprou-

vent les horribles ſymptômes qne vous venez de dire ; mais que ceux qui ſont dans les accès de la ſeconde , hurlent, mordent & abboient , je n'y vois rien que de très-naturel & très-conſéquent au trouble de l'imagination, qui fait partie de ce mal.

Pour éclaircir ma penſée , pourſuivit Mr. Lake, je dois vous expliquer de quelle façon je conçois que la rage ſe communique à l'homme, par la morſure d'un chien qui en eſt attaqué. Quand un chien ſe jette ſur un homme & qu'il le mord, il laiſſe toujours échapper quelque bave, ou ſalive , dont ſa gueule & ſes dents ſont humectées. Cette ſalive eſt indubitablement venimeuſe ; elle contient même toute la malignité de la maladie du chien , qui ne ſuant pas , & ne tranſpirant que peu , la charge de parties ſalines, acres, corroſives & brulantes , qui font tout ſon mal. Cette ſalive devenant par-là très-ſubtile & très-agiſſante, pénètre la partie bleſſée, & ſe mêlant avec le ſang , corrompt & infecte tous les reſſorts du corps humain , & en porte dans un inſtant le poiſon juſqu'aux parties les plus éloignées. Le cerveau même ne tarde point à en être infecté , parce que l'imagination troublée par l'idée du danger, avance elle-même le mal, & le réaliſe ſouvent. Cependant, le mal ne ſe déclare pas tout d'un coup , ſes progrès ſe font par degrés ; & l'on a vu des perſon-

nes

nes en qui ce germe mortel n'a paru que pluſieurs mois, pluſieurs années même après leur morſure. Généralement parlant, la morſure de quelque animal que ce ſoit eſt dangereuſe, & ſa ſalive envenimée lorſqu'il eſt en furie; on ne peut même y penſer ſans une ſecrette horreur. Jugez donc, Meſdames, de l'impreſſion que doit faire ſur l'imagination d'un homme, la morſure qu'il reçoit d'un animal qu'il ſait être enragé. Le ſouvenir des affreuſes hiſtoires qu'il aura entendues, les contes dont les Nourrices bercent leurs Enfans, lui reviennent alors à l'eſprit; & l'idée vulgaire, que la rage ne peut être guérie que par un miracle, fait ſur ſon cerveau une impreſſion que rien ne peut guérir. L'imagination conſerve cette empreinte fatale, & au moindre dérangement que le corps ſouffre après la morſure, elle ſe trouble, & le regarde comme un ſymptôme de la rage; & alors elle rend incurable un mal, qui ne ſeroit rien ſans-doute, ſi l'on pouvoit ôter de l'eſprit d'un pareil Malade, qu'il eſt ou qu'il va devenir enragé.

Il me ſemble Monſieur, dit le Signor Gratiani, que vous donnez beaucoup de force à l'imagination; & ſuivant vos principes, la Rage, qui eſt un mal ſi terrible, ne ſeroit plus qu'une maladie imaginaire. Si cela étoit, elle ne ſeroit pas contagieuſe. Elle l'eſt cependant. Je ne ſai d'ailleurs, ſi l'on pourroit étendre cette ima-

gination juſqu'aux Bêtes. Je ne prétens pas, Signor, faire de la rage une maladie purement d'imagination, répondit Mr. Lake: je dis ſeulement que l'imagination a beaucoup de part à cette maladie, en ce qu'elle l'accélère, qu'elle l'augmente, & qu'elle y cauſe preſque tous les fâcheux ſymptômes qui la rendent ſi horrible. Je ne dis rien que l'expérience ne démontre. La force incompréhenſible de l'imagination ſe fait ſentir tous les jours dans ces bizarreries de la Nature, & dans ces marques ſingulières qu'une femme enceinte imprime ſur le fruit qu'elle porte dans ſon ſein, quoique l'enfant ſoit en quelque ſorte un corps étranger à la mère, & qu'il ait une ame à part. Perſonne n'ignore les terribles effets qu'une frayeur exceſſive eſt capable de produire. Souvent, & preſque toujours, l'imagination demeure occupée de l'objet qui l'a frappée dans cet inſtant de terreur, & le ſouvenir de ce même objet la trouble toutes les fois qu'elle s'en retrace l'idée. Marie Reine d'Ecoſſe, continua Mr. Lake, étant enceinte de Jaques qui devint enſuite Roi d'Angleterre, lui communiqua une impreſſion ſi vive de la frayeur qu'elle eut en voyant aſſaſſiner à ſes pieds ſon cher Riccio, que ce Prince la conſerva toute la vie. On raconte que ce Roi, plus ſavant que guerrier, ne pouvoit voir tirer une épée hors du fourreau, ſans s'évanouïr: juſques-là même, que voulant un jour tou-

toucher de l'épée un Seigneur qu'il créoit Chevalier, il ne put la regarder, & penſa crever l'œil du nouveau Chevalier. Nous avons auſſi eu, dit le Marquis, un Roi de France qui ne pouvoit ſoutenir la vue d'un chat, qui frémiſſoit même s'il s'en trouvoit ſans qu'il le ſût, dans une chambre où il étoit ; & l'on prétend que cette foibleſſe étoit la ſuite d'une frayeur qu'il avoit eue dans ſa jeuneſſe. Quant à l'objection de Monſieur Gratiani par rapport aux Bêtes, reprit Mr. Lake, il eſt conſtant qu'elles éprouvent auſſi la force de l'imagination ; & l'on montre en pluſieurs endroits des œufs, dont la coque eſt chargée de figures bizarres. Cela eſt vrai, dit Mr. Gratiani, & je n'y penſois pas. Il y a dans notre Pays un œuf merveilleux, ſur la coque duquel eſt imprimée en relief une figure du Soleil avec ſes rayons très-diſtincts, & l'on aſſure que cet œuf fut pondu pendant une Eclipſe. Mais malgré cela, je ne puis croire que l'imagination des Brutes s'étende auſſi loin que celle des Hommes, qui tire ſa force de la réflexion.

Je ne le prétens pas auſſi, répondit Mr. Lake. Mais pour demeurer dans notre thèſe, & dans le point unique qui regarde la rage par rapport à l'Homme, je penſe que le venin communiqué par la morſure d'une Brute, excite par l'ardeur qu'il cauſe dans le ſang, le trouble de l'imagination déjà dérangée, & que les

hurlemens que pouſſe un homme attaqué de la rage, ne ſont que l'effet d'un délire véritable. Troublé par l'idée du chien qui l'a mordu; effrayé par un tas d'hiſtoires qu'il a entendues, que le préjugé de l'enfance & une horreur naturelle pour ce mal rendent encore plus vraiſemblables; attriſté par les précautions que l'on prend à ſon égard, ou qu'on le force de prendre malgré lui, comme le malheureux jeune homme dont on nous a parlé à Stavélo; je ne vois rien de bien merveilleux, ſi cet homme dans ſon délire ſe croit un chien, s'il abboie, s'il hurle, & s'il mord. En fait de délire, il n'y a que du plus ou du moins; & il n'eſt pas plus étonnant de voir un homme ſe croire chien, & en imiter les actions, que d'en voir tant d'autres ſe croire loups, chevaux, mulets, comme on en a vu pluſieurs s'imaginer qu'ils avoient des jambes de paille, un ventre de verre, un corps de cire, parler & agir en conſéquence de ces ridicules idées, pendant des mois & des années entières. Ces ſymptômes ſont pourtant les effets naturels d'une maladie ſi connue & ſi célèbre ſous le nom de *Lycanthropie*, qui n'eſt encore, à mon ſens, qu'une eſpèce de rage. Si l'on en croit Pline, il ne faut que goûter de la cervelle d'ours, pour cauſer cette étrange altération de cerveau. Combien de fois même notre imagination ne nous ſéduit-elle pas en ſonge? Pour moi, je

vous

vous avoue que j'ai rêvé une fois que j'étois mort, & que perſonne ne voulant venir à mon enterrement, j'avois moi-même porté mon corps au lieu de la ſépulture. J'ai connu des gens qui rêvoient ſouvent qu'ils étoient oiſeaux, & qu'ils voloient dans les airs. Dans ces circonſtances, il eſt certain que tant que le rêve dure, on ſent les mêmes affections que ſi l'on étoit réellement ce que l'on croit être. Il y a ſi peu de différence entre le rêve & le délire, que le délire n'eſt qu'un rêve prolongé. Quoi qu'il en ſoit, je demeurerai toujours perſuadé, que ſi l'on s'effrayoit moins de la rage, elle ſeroit moins terrible & plus facile à guérir. Croyez-moi Meſdames, le pauvre garçon dont on nous parloit à Stavélo, a été la victime du préjugé populaire, & je ſuis ſûr qu'on l'a fait devenir enragé, à force de lui dire qu'il le ſeroit; & le *Répit* qu'on lui a donné malgré lui, a troublé ſa cervelle, & lui a cauſé ces terribles accès que l'on nous a racontés, dont je crois pourtant qu'il faut rabattre la moitié.

Toute la compagnie convint de la juſteſſe du parallèle, & de la ſolidité des raiſons de Mr. Lake, & l'on fit une petite pauſe pour boire quelques ſantés, & raiſonner ſur les divers effets que produit une imagination dérèglée. Milady nous en raconta une des plus plaiſantes, d'un Seigneur Anglois qui s'imaginoit avoir des grenouilles dans le ventre, & que cette

idée faiſoit ſecher ſur pied. Elle nous dit que ſon valet de chambre ne l'en avoit guéri, qu'en mettant adroitement de petites grenouilles dans la chaiſe-percée, un jour que ſon Maître avoit pris médecine, & que l'Anglois crut fermement les avoir rendues. Cette hiſtoriette, dit-elle, dont je connois le héros, m'aide à croire une partie des raiſons de Mr. Lake: mais ce que je ne comprens pas bien encore, c'eſt pourquoi tous ceux en qui la rage ſe déclare, ont une ſi invincible averſion de l'eau & des liqueurs, que l'on prétend que ſi on lave la plaie récente avec de l'eau fraîche, la maladie eſt incurable. Voilà, dit-elle, ce qu'il faut que Mr. Lake nous diſe encore, après qu'il aura vuidé ſon verre.

La ſoif horrible, reprit Mr. Lake, & l'averſion de l'eau, qui ſont presque toujours inſéparables en ceux qui ſont attaqués de la rage, forment peut-être le phénomène le plus difficile à expliquer dans cette maladie. Voici ce que l'on en dit. Il ſe pourroit qu'il y eût entre le venin de la rage, & l'eau, une antipathie particulière, qui feroit qu'à ſon approche il ſe retireroit de la ſurface du corps au dedans, & qu'il rendroit par-là la plaie plus dangereuſe en concentrant le venin. Peut-être auſſi que cette liqueur irrite la douleur du Malade, en délayant & agitant les ſels venimeux dont la gorge & l'eſtomac du Malade ſont impreg-

pregnés. Pour moi, je penſe que cette averſion de l'eau fait une maladie à part, que l'on nomme *Hydrophobie*, qui quelquefois vient ſeule, mais qui eſt preſque toujours inſéparable de la rage. Et dans les deux cas, je la rejette encore ſur le compte de l'imagination. Oh pour le coup, dit la Ducheſſe, Mr. Lake en veut bien à l'imagination. . . . Je ne crois pas Madame qu'il ait tort, dit le Marquis : car j'ai ouï parler d'une femme qui étoit devenue *Hydrophobe*, c'eſt-à dire qui avoit pris une averſion de l'eau & des liqueurs, pour avoir demeuré ſeule la nuit au bord d'une rivière où elle s'étoit endormie: la frayeur qu'elle en avoit eue à ſon réveil, lui inſpira une ſi étrange horreur de l'eau, qu'elle mourut de ſoif, ſans qu'on ait pu la forcer à avaler aucune liqueur: & ſurement cette averſion de l'eau n'étoit que l'effet de l'imagination de cette femme, qui avoit été vivement frappée du danger qu'elle avoit couru auprès de la rivière. Une preuve, continua Mr. Lake, que cette averſion de l'eau eſt une ſuite d'un cerveau bleſſé, c'eſt que la plupart de ceux en qui l'*Hydrophobie* eſt jointe aux fureurs de la rage, la plupart, dis-je, croient y voir des chiens prêts à les mordre encore & à les dévorer. Vous êtes pourtant, à ce que je crois, bien perſuadées, Meſdames, que ces chiens n'y exiſtent pas. C'eſt donc l'imagination qui les produit.

D'accord, dit l'Abé: mais je gage que ces Dames vont demander pourquoi ces perſonnes voient toujours des chiens préférablement à tant d'autres animaux, & que parmi tant de ſpectres effrayans qu'une imagination échauffée eſt ſi habile à ſe former, elle choiſit uniquement les chiens enragés. Fort bien Mr. l'Abé, dit Milady, je vous aime de faire cette objection, car elle m'embarraſſoit. Je m'en étonne Madame, reprit Mr. Lake, car il me ſemble que je l'avois prévenue. J'y répons cependant encore. Outre ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de la force d'une imagination dérèglée pour conſerver longtems l'impreſſion de la morſure, il n'eſt pas impoſſible que la ſalive envenimée du chien, qui s'eſt inſinuée dans les parties du corps, ne contribue par la fermentation qu'elle y excite, à entretenir ce délire, & à renouveller continuellement l'idée de ce chien dont on a été ſi vivement frappé. Ne pourroit-on pas dire même, que ce venin ayant circulé dans les parties les plus intimes de cet animal, en auroit en quelque ſorte entraîné la ſubſtance, & que cette ſubſtance incorporée à l'homme mordu, fixeroit l'imagination ſur ce qui fait le ſujet de ſon trouble, en lui en retraçant continuellement les images? En ce cas la merveille ceſſe, & il ne ſeroit plus étonnant qu'un homme dans cet état crût voir ces chiens dans l'eau, qu'il

qu'il crût même s'y voir lui-même transformé en chien, à l'aide des images trompeuſes que l'eau peut former, ſur-tout quand ſa ſuperficie eſt agitée. Cela même eſt ſi vrai, que l'on raconte qu'un Philoſophe mordu par un animal enragé, ſentant déjà les accès de ce mal qui ſe manifeſtoit par l'averſion des liqueurs, ramaſſa les reſtes de ſa raiſon prête à s'éteindre, & jugea que ſon unique remède étoit celui qu'il fuyoit. L'image du chien qu'il croyoit voir dans l'eau d'un Bain où il étoit prêt d'entrer, lui parut une ſéduction de ſa fantaiſie bleſſée, puiſqu'il n'y a aucun rapport naturel entre un Bain & un Chien. Il crut qu'il falloit paſſer outre, & par un effort de jugement bien digne de ſa Philoſophie, il ſe jetta ſubitement dans le Bain, & s'y étant plongé juſqu'à perdre haleine, il but tant d'eau qu'il fut guéri. Cette eau bue largement émouſſa ſans-doute, & emporta les ſels venimeux exprimés dans cette agitation violente.

Mais ſi cette averſion de l'eau eſt une maladie de l'imagination, & que la maladie de la rage en ſoit une ſuite, il s'enſuit de-là, dit Milady, que la rage eſt incurable : ou bien il faut aller à St. Hubert, dont le pouvoir imaginaire pourra guérir une imagination malade. N'en riez pas Madame, dit l'Abé : je ſuis très-aſſuré que la foi ridicule des Peuples en la vertu de ce Saint, fait tout le miracle

racle de la guériſon: & comme ces bonnes gens en reviennent avec une ferme confiance qu'ils ſont guéris ou préſervés, leur imagination ſe raſſure, & rendue à elle-même, elle ne voit plus que de l'eau dans l'eau, ſans y chercher des chiens qui n'y ſont pas. La cauſe de leur effroi étant ceſſée, leur eſprit ſe tranquiliſe, & ce calme arrête l'efferveſcence du ſang. Cependant, dit Mr. Lake, quelque puiſſance qu'ait l'imagination pour faire le mal, je ne voudrois pas trop m'y fier pour ma guériſon, ſi j'avois été mordu juſqu'au ſang par un animal enragé. Que feriez-vous donc, dit la Ducheſſe? Il y a des remèdes, Madame, qui ſont très-efficaces. Si-tôt qu'on apperçoit que l'on a été mordu, le plus ſûr eſt d'employer au-plutôt les ſcarifications & les ventouſes, en cernant les chairs qui ſont les plus voiſines de la bleſſure. Cette opération empêche le progrès du venin que la ſalive de l'animal a communiqué; & le ſang que l'on fait ſortir en abondance, l'entraîne dehors avec ſoi. La brulure, ou l'application du feu ſur la plaie, eſt encore très-ſalutaire. Un fer brulant qu'on en approche, atténue par l'agitation qu'il cauſe, les particules envenimées, & les diſſipe. Mais le grand & infaillible remède, ajouta-t-il, c'eſt de plonger les Bleſſés dans la Mer.

En pluſieurs endroits de l'Italie, dit Mr. Gratiani, on les guérit en les plongeant

geant dans des Bains d'eau douce ſeulement, & l'on eſt perſuadé qu'ils ſuffiſent pour emporter le poiſon, au moyen des évacuations qu'ils cauſent par la voie des urines. En Normandie, ajouta le Marquis, les Payſans n'ont pas d'autres remèdes que de ſucer le ſang de la plaie pour en exprimer le venin, de la frotter enſuite de ſel, &.d'y en appliquer deſſus un petit paquet entre deux linges qu'ils lient fortement ſur la plaie ; & l'on m'a aſſuré qu'avec ces précautions il n'arrive jamais d'accidens. En Hollande, d'où aſſurément on ne court pas fort à St. Hubert, on ne laiſſe pas de guérir & de ſe préſerver de la rage, par des potions & des fomentations très-efficaces. J'ai ouï parler, pourſuivit le Marquis, d'un remède ſouverain, qu'un Payſan du Village de Ferwert en Friſe diſtribuoit avec un ſuccès infaillible. Les Etats de cette Province en ayant fait examiner & vérifier les effets, l'ont acheté de ſa Veuve, & l'ont fait imprimer & diſtribuer *gratis* par toute l'étendue de leur Province, de peur que ce Secret ne ſe perdît à la mort de cette femme. Elle s'appelle, ſi je ne me trompe, *Hykes Botes*, & les Etats de la Province lui font une penſion, pour la dédommager du profit qu'elle pouvoit tirer de la diſtribution de ce remède. J'en ai quelque part un Exemplaire imprimé à Léwarde, avec le Placard des Etats qui le rend autentique.

tique. Il y entre de la Thériaque, de la Rue & plusieurs Herbes fortes, & très-aisées à trouver, dont l'effet est aussi salutaire aux Animaux qu'aux Hommes. En vérité, dit Milady, il faut avouer que Messieurs les Hollandois sont bien plus occupés du Bien Public, que la plupart des Souverains; & je pense qu'on ne sauroit assez louer la vigilance & la générosité des Etats, dans une action si utile au salut de leur Province. Tout cela ne détruit pas mon système, dit Mr. Lake; parce que tous ces préservatifs rassurent l'imagination du Malade, & empêchent l'action du venin. D'ailleurs, les immersions dans la Mer guérissent la peur de l'eau, & par la frayeur ou la surprise qu'elles causent au Blessé, elles produisent une révolution salutaire.

Eh bien Mr. l'Abé, dit alors Milady, que nous direz-vous du remède de St. Hubert? Que c'est une superstition, Madame, répondit l'Abé, & la plus inepte & la plus ridicule des superstitions, une vraie mommerie pour tromper le peuple, & l'attirer à ce pélerinage, sous ombre de dévotion, & dans l'idée d'un miracle. Mais, Mr. l'Abé, y pensez-vous bien, dit l'Italien, peu accoutumé à voir parler un Prêtre avec tant de liberté? Oui Monsieur j'y pense, dit-il, & ce que j'ai l'honneur de vous dire n'est que d'après nos Théologiens de Paris. La Sorbonne a condamné les cérémonies de

la

la Neuvaine, & dans les Cas de conſcience de Mr. de Ste. Beuve, qui ſont imprimés avec Approbation, il eſt formellement décidé que les pratiques de cette Neuvaine, & le *Répit* ſur-tout, ſont vaines, ridicules, & purement ſuperſtitieuſes. En effet, dit-il, tout le miracle eſt appuyé ſur la vertu de l'Etole, que l'on prétend qu'un Ange apporta à St. Hubert, pendant que le Pape Serge l'ordonnoit Evêque en la place de St. Lambert. C'eſt une fable qui ajoute l'abſurdité au ridicule: car il eſt démontré par les plus habiles Chronologiſtes, que St. Lambert ſurvécut de ſept années au Pape Serge qui mourut en 701, St. Lambert n'ayant été aſſaſſiné qu'en 708. Voilà qui démonte déja l'hiſtoire de l'Etole. Auſſi, dit le Marquis, quand j'allai à St. Hubert, on ne me parla point ſi poſitivement de l'origine de la Sainte Etole. Soit que le Moine qui m'en montra quelque lambeau n'en crût rien lui-même, ſoit qu'il eût honte de me débiter ce conte, il m'en parla comme d'une croyance pieuſe. Son incorruptibilité & ſa multiplication journalière eſt encore fort ſujette à caution, continua l'Abé: car de tous les miracles qui ſe font, il n'y en a pas qui me ſoient plus ſuſpects que ceux qui s'opèrent entre les mains des Moines. Qui nous aſſureroit, dit-il, qu'ils n'ont pas eu ſoin d'en ſubſtituer d'autres, quand la prémière a manqué? Car enfin ce pieux Tréſor

eſt

eſt en leurs mains, & l'on m'a aſſuré qu'ils montrent bien aux Etrangers un paquet ou rouleau d'étoffe, mais ils ne ſouffrent pas qu'on le déplie. Vraîment, dit le Marquis, vous me faites ſouvenir qu'ils me racontèrent, quand j'y fus, qu'un Nonce du Pape ayant voulu la voir de près, fut puni de ſa témérité par un tremblement ſoudain par tout le corps, dont il fut ſurpris dès-qu'il porta la main à ce précieux lambeau.

La précaution eſt prudente, dit la Ducheſſe, pour arrêter les Curieux. Ils en ont bien d'autres, Madame, reprit l'Abé: car les Articles preſcrits ne ſont chargés de tant d'obſervances, qu'afin que ſi quelqu'un ne ſe trouve pas guéri, on en puiſſe rejetter la faute ſur l'inobſervation de ces Articles, qui ſont en ſi grand nombre, qu'un Juif même, tout accoutumé qu'il eſt aux Cérémonies Légales, pourroit aiſément s'y trouver prévaricateur. Ils ont encore ſoin d'avertir que le préſervatif n'eſt pas infaillible, ſur-tout quand la perſonne a été mordue à la tête. D'ailleurs, il n'eſt pas ſûr que tous ceux qui y vont, ſoient guéris: on a même des exemples de gens qui ont été repris de la rage, malgré le *Répit* & le Pelerinage. Il n'eſt pas ſûr encore que tous les chiens que l'on croit enragés le ſoient réellement, ni que ceux qui en ſont mordus le ſeroient; puiſqu'il y a des tempéramens heureux qui ſont moins ſuſcepti-

bles

bles que les autres, des venins les plus contagieux. En d'autres, l'imagination fait le reſte. Et cela n'eſt pas étonnant, ajouta-t-il: car outre ce que Mr. Lake nous a dit de la force de l'imagination, il n'y a perſonne de ceux qui courent à St. Hubert, qui ne ſe trouve flatté par l'idée d'un miracle opéré en ſa faveur; & cette idée eſt trop précieuſe à l'amour-propre, pour ne pas former cette conviction intérieure qui calme la frayeur. Quant au *Répit*, & à l'inſertion de la Sainte Etole par manière de préſervatif, c'eſt encore une vraie piperie. Tous ceux qui vont à St. Hubert n'ont pas de révélation, que ſans cette précaution ils auroient été mordus de Bêtes enragées. Il s'enſuivroit de-là, que toutes ces perſonnes auroient été prédeſtinées à être enragées; quoiqu'il ſoit très-probable que la plupart d'entre eux ſeroient tranquilement morts chez eux ſans cette précaution. Quoi qu'il en ſoit, ajouta l'Abé, il y a des pratiques très-injurieuſes à la Religion, dans cette Neuvaine. Les neuf Communions, par exemple, ont quelque choſe de profane, en ce qu'elles donnent à quantité de Scélérats & de Pécheurs indignes le droit d'exiger les Sacremens. Il eſt vrai que les Moines de St. Hubert, depuis une vingtaine d'années, ont adouci ces Articles par une gloſe plus tolérable: mais il eût mieux valu pour l'honneur de la Religion & du prétendu miracle, qu'ils

les euſſent ſupprimés ; & il eſt étonnant que l'Evêque & les Grands-Vicaires de Liège ayent approuvé ſolemnellement une ſi pitoyable Pièce, malgré les plaintes & les cenſures des Théologiens de Paris. Car ſi le miracle eſt infaillible, à quoi ſervent les précautions ridicules qui le rendent conditionnel? Si la prémière Communion a été faite dans les règles, les Confeſſions qui la ſuivent ne ſont qu'un jeu. Si cette Communion eſt ſacrilège, comme elle a dû l'être à l'égard de tant de Miſérables qui s'y ſeront préſentés avant la dernière explication des Articles, n'eſt-ce pas un blaſphême de dire & de croire que Dieu aura fait pour l'approuver un miracle auſſi éclatant? Croyez-moi, Signor Gratiani, tout cela n'eſt qu'une de ces charlataneries ordinaires aux Moines ; & ce n'eſt pas la ſeule que ceux de St. Hubert exercent, & qui toutes expoſent l'Homme à l'orgueil, & la Puiſſance Divine au mépris : c'eſt au-moins tenter Dieu, que d'exiger de lui des miracles dépendans de certains ſignes arbitraires, comme l'Etole & les Clés de St. Hubert.

A ce que je vois, dit le Marquis, Mr. l'Abé n'a pas plus de foi au miracle des Rats, dont on prétend que tout le Territoire de St. Hubert dans les Ardennes eſt exempt. Eh! Monſieur, reprit l'Abé, je meurs de honte que l'on vous ait informé de ces petiteſſes. Croyez, Monſieur,

ſieur, que les gens raiſonnables regardent ce miracle comme la ſuperſtition la plus indécente qu'il y ait jamais eu. Car les Moines prétendent qu'en répandant dans une maiſon des morceaux de pain qu'ils béniſſent à l'honneur de leur Saint, c'en eſt aſſez pour faire crever les Rats qui en goûtent. Ils devroient rougir, de profaner ainſi ce qu'ils béniſſent. Pour moi, dit Milady, je ne ſuis pas ſi incrédule que Mr. l'Abé; parce que je ſuppoſe que les Moines ont mis dans ce pain quelque puiſſant *mort-à-rats*, qui exterminе ces animaux. Cela ſe peut Madame, dit le Signor Gratiani, qui commençoit à ſe rendre à tant de raiſons; mais je ſuis véritablement étonné que l'on ôſe couvrir toutes ces tricheries du manteau de la Religion.

Monſieur, reprit le Marquis, c'eſt que les Moines y trouvent leur compte; & ſans la dévotion de St. Hubert, leur Abaye ne ſeroit pas ſi puiſſante qu'elle l'eſt devenue. Croiriez-vous que l'Abé de St. Hubert ſe voyant ſi riche, voulut faire le petit Souverain vers la fin du XVI. Siècle; & qu'il eut l'orgueil, ſur cette prétention, de refuſer de comparoître à l'Aſſemblée des Etats du Luxembourg? Mais Philippe II, à qui il avoit à faire, & qui, tout dévot qu'il étoit, ne connoiſſoit ni Dieu ni ſes Saints quand il s'agiſſoit de ſes intérêts, le mit bientôt à la raiſon. Il fit ſaiſir ſon Temporel par le Pro-

cureur-Général de la Province. L'Abé en appella au Grand-Conseil de Malines, & y plaida contre son Souverain. Mais il n'y gagna rien, & il n'obtint main-levée de ses revenus, qu'après avoir honteusement ratifié tout ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée, & donné caution d'y comparoître à l'avenir.

Il me semble, dit la Ducheſſe, que c'est dommage qu'il soit si tard, car nous voilà fort en train de raisonner. Pour moi Madame, répondit Milady, je ne me suis point ennuyée. Tout ce que ces Messieurs nous ont dit me paroit extrêmement amusant; & graces à leurs raisonnemens, je me crois aussi sure de n'avoir jamais la rage, que si j'avois été à St. Hubert. Je suis fâchée que nous soyons sur le point de nous séparer: M. Lake me rendroit savante, & Mr. l'Abé pourroit bien me rendre dévote. Finissons donc, dit la Ducheſſe, car je crains horriblement une Dévote savante. Je crois d'ailleurs qu'il faut songer à se retirer, car nous voulons aller demain dire adieu au Pouhon, & je ne sai si notre conversation n'aura pas déplu à Mr. Gratiani. Point du tout Madame, répondit l'Italien. J'en ai profité, & me suis fait un grand plaisir de l'entendre. D'ailleurs voilà Mr. l'Abé, dit-il agréablement, qui me donnera l'absolution, s'il m'a rendu incrédule. La Ducheſſe, en se levant, lui fit un petit compliment sur des sentimens si raisonnables.

bles. Milady vouloit nous garder encore, mais chacun ſe leva. Cependant elle nous porta les ſantés de nos abſens, du Comte & de l'Abeſſe : nous bûmes enſuite à notre bon voyage, & nous prîmes congé d'elle pour remener la Ducheſſe.

Comme il étoit un peu tard, & que chacun ſongeoit à ſon départ, nous ne deſcendîmes le lendemain au Pouhon que vers les ſept heures. Nous y prîmes congé de tous ceux de notre connoiſſance, & ces ſortes d'adieux ſe font à Spa avec une apparence de tendreſſe tout extraordinaire. Nous allâmes auſſi voir le Sr. Salpeteur notre fidèle ami ; mais il avoit ſa maiſon ſi pleine de monde, & il étoit ſi occupé à donner ſes comptes à ceux qui partoient, que nous remîmes nos adieux à l'après-midi. Nous ne pûmes même le remercier de nous avoir indiqué la promenade du Coo, qui nous avoit paru ſi agréable ; & nous nous contentâmes de lui demander s'il n'y avoit plus rien à voir à Spa ou dans les envions, afin de ne négliger aucune des Curioſités du Pays. Il y penſa un moment, & nous dit que nous devions encore une viſite à la Fontaine de Nivezé près du Tonnelet. Nous n'avions rien à faire, & nous prîmes ſur le champ la réſolution d'y aller. On chercha des voitures, & en attendant qu'elles fuſſent prêtes, nous allâmes faire nos petites libéralités aux Femmes de la Fon-

taine du Pouhon, à qui l'on a coutume de donner quelque choſe de plus qu'aux autres, parce que l'on boit toujours de cette Fontaine plus abondamment & plus longtems que d'aucune autre. Nous fîmes auſſi appeller la *Béate* qui fait les affaires des bons Pères Capucins, & nous lui remîmes ce que nous avions réſolu en commun de lui donner pour eux. Mr. Lake y ajouta même une galanterie. Car ayant vu un Payſan qui apportoit un ſanglier au Marché, il l'acheta pour une guinée, & l'envoya gracieuſement à ces Pères, avec quelques bouteilles de vin de Bourgogne qui lui reſtoient de ſa proviſion. Bien des Etrangers ne pouvant s'accommoder du vin & de la bière des Auberges, en font venir des paniers de Liège; & Mr. Lake, qui ne vouloit manquer de rien, en avoit acheté une aſſez ample proviſion, dont le reſte accommode parfaitement les Capucins. Les bons Pères ſe conſolèrent aiſément, à ce prix, des petites railleries que nous en avions faites entre nous: c'étoit, ce me ſemble, leur en faire une ſatisfaction ſuffiſante: auſſi ne tardèrent-ils pas à venir nous en remercier.

Comme nous nous promenions dans la rue en attendant nos voitures, l'Abé nous fit remarquer ſur la porte du Caffé, un Cavalier de bonne mine & fort ajuſté. Nous le regardâmes tous avec ſurpriſe, parce que juſques-là nous l'avions

considéré comme un de ces Misantropes & de ces Hypocondriaques, que l'on envoie aux Eaux comme au dernier remède. En effet, sa physionomie lui donnoit aux Eaux plus de droit qu'à personne. C'étoit un grand garçon, maigre, jaune, les yeux enfoncés, que nous avions vu fort négligé jusques-là sur sa personne. Il avoit toujours eu les cheveux mal en ordre, un chapeau enfoncé, un air rêveur, toujours mal vétu, quoiqu'avec des habits riches; marchant seul, fuyant toute compagnie, n'approchant des Fontaines que pour boire, se promenant à l'écart, suivi d'un valet de chambre & d'un laquais, qui ne le quitoient jamais. La misantropie l'avoit tellement gagné, qu'il s'étoit logé à l'écart, dans une maison où il mangeoit seul, & se faisoit apprêter à manger par son valet: car à Spa c'est l'usage, que quand on y loue un quartier, les Hôtes sont obligés de fournir les meubles & les ustensiles de cuisine. En un mot, il s'étoit tenu si solitaire que je ne sache pas qu'il eût parlé à personne, & chacun le regardoit avec compassion. Il étoit François, & avoit pourtant malgré sa mélancolie, un air de condition qui le faisoit respecter. Il n'avoit vu personne dans toute la Saison, & tout ce que nous en avions appris, c'est qu'il s'appelloit Mr. de Riancourt, & qu'il cachoit son véritable nom. Le changement que nous vîmes dans sa personne nous

frappa ſi fort, que nous doutâmes s'il étoit bien le même homme.

Eſt-il poſſible, dit Milady, que les Eaux ayent fait cette guériſon? cette cure ſeroit un miracle. Il faut abſolument que je m'en informe, avant de partir. Si j'étois homme, j'irois lui parler; car ſon changement a quelque choſe de trop frappant pour l'ignorer. En effet, il avoit l'air ouvert, les yeux éveillés, le teint plus clair, & toute ſa perſonne plus ajuſtée. Il paroiſſoit même avoir envie de faire des connoiſſances: car comme il vit que les Dames avoient les yeux ſur lui, il les ſalua de très-bonne grace. Sa révérence nous rejetta dans nos doutes, & pour nous en éclaircir, Mr. Lake s'offrit de l'aborder, en feignant que nous avions fait une gagure à ſon ſujet, & nous quita pour le joindre. Il lui fit ſon compliment, & lui dit que Madame la Ducheſſe & ces Dames avoient fait un pari, qu'il lui expliqua, & dont elles le faiſoient juge. Le Cavalier reçut poliment le meſſage, & aborda les Dames d'un air très-civil Il eſt fâcheux Meſdames, leur dit-il galamment, que pour la prémière fois que j'ai l'honneur de vous parler, vous me mettiez dans la néceſſité de juger entre vous, & de m'expoſer par ma déciſion à déplaîre à l'une ou à l'autre. N'importe Monſieur, dit la Ducheſſe, décidez je vous en prie. Nous ne pouvons croi-

re

re que vous ſoyez le même homme que nous avons vu ſi mélancolique il y a deux mois. La compaſſion même que nous avons eue de votre état, exige de vous une réponſe poſitive ; & qui que ce ſoit de nous qui perde la gagure, gagnera toujours aſſez par le plaiſir d'aprendre une cure ſi merveilleuſe. Eh bien Mesdames, répondit le Cavalier en rougiſſant, c'eſt moi-même. Je ſuis cet homme que vous avez vu ſauvage, miſantrope, hypocondriaque ; je ne me reconnois pas moi-même, je ris le prémier de l'état où j'ai été. C'eſt le Pouhon qui m'a guéri, & je lui dois le retour de ma raiſon & de ma ſanté. Chacun l'en félicita de la façon du monde la plus ſincère ; mais Milady lui demanda ſi l'on pourroit ſavoir de lui quel étoit le fond de ſon mal. Il ne fallut pas beaucoup l'en preſſer ; car un Malade guéri n'eſt jamais plus charmé, que quand il a occaſion de parler de ſes maux paſſés. Il nous dit que ſa maladie étoit dans le foie. Je n'ai jamais pu la bien définir, dit-il, & les Médecins même ne s'accordoient pas à la qualifier. Cependant mon mal a duré trois ans. Il fut une ſuite d'une triſteſſe violente, & il commença par des inſomnies ſi longues & ſi cruelles, que je paſſai des mois entiers ſans dormir. L'épuiſement où je tombai, joint au ſouvenir continuel de la juſte cauſe de mes chagrins, me jetta dans une mélancolie réelle. Je

perdis l'appétit ſans recouvrer le ſommeil, & mon dégoût fut général. Je fuyois également les plaiſirs & les alimens. On me fit faire pluſieurs ſaignées, qui me dégagèrent le cerveau, & me rendirent l'eſprit plus libre. Mais ce ne fut pas pour longtems : ma mélancolie prit le deſſus, & ſe fixa, à ce qu'on a cru, ſur le foie. Je ſentois continuellement des douleurs très-vives dans les entrailles, & un feu dévorant que rien ne pouvoit calmer. De tems en tems j'avois peine à reſpirer, & je tombois dans des eſpèces de ſyncôpes, que l'on diſoit être auſſi dangereuſes qu'elles étoient douloureuſes. Dans cet état, j'avois quelquefois un appétit que rien ne pouvoit aſſouvir; & d'autres fois un dégoût ſi grand, que rien n'étoit capable de le réveiller. La bile ſe répandit par tout mon corps, & vous en avez encore vu quelque choſe ici, dit-il; car ce n'eſt que depuis un mois, que mon viſage a commencé à reprendre peu à peu ſa couleur. Vous vous imaginez bien Meſdames, continua-t il, que je n'avois pas l'eſprit fort libre au milieu de ces maux. L'image continuelle de l'objet de mes ennuis me rendoit la vie inſuportable, & je fuyois tout commerce avec les humains, pour ne m'occuper que de mes chagrins. Je devins d'une maigreur affreuſe, & l'on craignit tout à la fois pour ma vie & pour ma raiſon. On conſulta tous les Médecins de Paris, & leurs réponſes différentes augmen-

augmentèrent encore mes maux. Les uns, à cauſe de mes ſyncôpes, & des palpitations que j'éprouvois quelquefois, jugèrent que je devois avoir dans le cœur quelque excreſcence de chair, qu'ils nommoient *Polype*, s'il m'en ſouvient bien, & déclarèrent mon mal incurable. Cette réponſe n'avoit rien de fort conſolant, d'autant qu'à peu près dans ce tems-là le Duc d'Albrêt étoit mort d'un pareil accident, que l'on n'avoit reconnu qu'en ouvrant ſes entrailles. D'autres, raiſonnant ſeulement ſur les chaleurs d'entrailles, & ſur la douleur fixe & conſtante que j'y ſentois, jugèrent plus ſainement, à mon avis, que le mal étoit dans le foie. Mes alternatives d'appétit & de dégoût, mes inſomnies, l'effuſion générale de la bile dont j'étois inondé juſques dans les yeux, confirmoient leur opinion; mais elle n'en étoit pas plus réjouïſſante pour moi. Quelques-uns même jugèrent que j'avois un abſcès bien formé dans le foie, & me propoſèrent de tenter l'opération fameuſe que l'on avoit faite peu auparavant à Mr. Le Blanc, qui avoit la même maladie. Quoique cette opération eût été d'abord auſſi heureuſe que hardie, pour ne pas dire téméraire, Mr. Le Blanc mourut peu après, & quelques-uns regardèrent ſa mort comme une ſuite de l'opération. Il me reſtoit encore aſſez de liberté d'eſprit pour ne pas conſentir à cette propoſition, & je me réſolus d'attendre

la

la mort, dont j'étois uniquemsnt occupé. Ces idées ſombres me changèrent tellement, que quand je réfléchis ſur l'état où je me ſuis vu, j'ai peine à le comprendre. J'ai cependant paſſé trois ans, Meſdames, dans cette triſte ſituation, & j'y ſerois peut-être encore, ſi un Médecin de Poitiers ne m'avoit conſeillé de venir ici. Il m'y accompagna lui-même ſur la fin d'Avril dernier, & a paſſé près de deux mois avec moi. Il m'a fait boire régulièrement les Eaux du Pouhon, il m'a mené pluſieurs fois à Chaud-Fontaine; & ſans employer d'autres purgations que ces Bains & ces Eaux, il m'a mis au point de ne deſeſpérer pas de ma guériſon. Il a joint à l'Eau du Pouhon l'uſage d'une Poudre, qu'il m'a vantée comme ſpécifique pour deſopiler les obſtructions du foie, & je n'ai pas tardé à en voir les effets. L'humeur qui faiſoit mon mal, a pris ſon cours par diverſes voies, & inſenſiblement je me ſuis ſenti mieux, & ſans douleurs. Quand mon Médecin a vu ma cure en bon train, il m'a laiſſé ici pour continuer le régime auquel il m'avoit aſſujetti. Il eſt fort ſimple : la ſeule choſe qui me paroiſſoit rude, étoit la tâche qu'il m'avoit impoſée de courir tous les après-midis, & de me fatiguer beaucoup à marcher, & à grimper ſur les Montagnes. Il m'obligeoit même à remuer des pierres très-rudes & très-peſantes, pour déterminer, diſoit-il, par ce pé-

pénible exercice, le cours de l'humeur, ſoit par les ſueurs, ſoit par les autres voies. Il ne me laiſſoit boire que deux verres de vin par jour, l'Eau du Pouhon faiſoit mon unique boiſſon, même aux repas; & les ſoirs, je ne prenois que du ris ou du gruau. Je ſentis bientôt toute la ſageſſe de ce régime, & j'eus honte de ma miſantropie. Quoiqu'il y ait déjà plus d'un mois que je me trouve mieux, je n'ai pu me réſoudre à fréquenter plutôt les Aſſemblées, parce qu'il me ſembloit que l'on devoit m'y montrer au doigt. Mais une nouvelle fort intéreſſante que j'ai reçue depuis huit jours, ayant achevé de me guérir radicalement, en ſupprimant les ſources d'ennuis qui avoient été l'origine de ma maladie, m'a fait paſſer par deſſus cette fauſſe honte; & avant de rentrer dans le Monde, je me ſuis enhardi à m'y reproduire ici. Il me ſemble, Meſdames, que vous devez me trouver bien ſauvage, & que je dois avoir l'air d'un homme de la vieille Cour.

Point du tout Monſieur, dit Milady; & nous vous avons ſi peu trouvé cet air, que nous ne pouvions nous imaginer que vous fuſſiez le même. Nous le félicitâmes tous d'une guériſon ſi ſingulière, & nous prîmes une part véritable à ſon rétabliſſement. Il reçut nos complimens avec beaucoup de politeſſe, & marqua aux Dames une reconnoiſſance très-vive de l'honneur qu'elles lui faiſoient,

de

de s'intéreſſer au retour de ſa ſanté.

Milady, qui ſe doutoit que ſa maladie venoit de quelque amour malheureux, lui dit en riant, qu'elle croyoit que le cœur avoit été chez lui auſſi malade que le foie, ou que la maladie de l'un avoit cauſé celle de l'autre. Il y a peut-être de l'indiſcrétion, Monſieur, dans ma demande, lui dit-elle; mais il me ſemble que pour nous mettre en état de bien juger de votre rétabliſſement, & de nous en réjouïr avec vous comme il faut, vous devriez nous apprendre toutes les cauſes que votre maladie a eues. En vérité Monſieur, dit auſſi la Ducheſſe, la ſingularité de votre guériſon nous donne une ſi grande curioſité d'en entendre toutes les circonſtances, que je doute que vous puiſſiez vous défendre de nous raconter tout ce qui y a rapport. Nous n'ôſerions cependant l'exiger: mais ſi ce récit ne vous fait pas de peine, nous ſerions charmées de l'entendre. Je vous dirai même, que depuis que nous ſommes ici, nous n'avons fait autre choſe que nous raconter nos avantures . . . Je ne refuſerai pas, répondit-il en ſoupirant, de vous faire part des miennes, ſi vous avez la patience de les entendre. La cauſe m'en eſt trop glorieuſe, pour que je veuille la diſſimuler devant des Dames. Eh bien, lui dit Milady, nous allons faire une promenade à une demi-lieue d'ici, vous nous ferez plaiſir d'en

être.

La Fontaine de Nivezé proche du Tonnelet, a Spa.

De Fontein Nivezé by de Tonnelet, tot Spa. N.° 14.

The Fountain Nivezé near the Tonnelet, to Spa.

être. Les voitures arrivèrent dans l'instant ; & pour ne point perdre de tems à chercher un cheval, on pria Mr. de Riancourt de monter dans la chaise de la Ducheſſe, & nous arrivâmes une demi-heure après à la Fontaine de Nivezé. Elle eſt ſituée dans un Hameau dont elle porte le nom, & qui n'eſt pas fort éloigné du Tonnelet. Elle en a aſſez le goût, & à peu près les mêmes qualités, qui lui ont fait donner, à ce qu'on nous dit, le nom de *Petit Tonnelet* par quelques Auteurs. Elle a cependant quelque choſe de plus âcre. On ne la fréquente guères ; & quoiqu'elle ſoit aſſez bien entretenue, elle ne ſert qu'à l'uſage des Payſans du Hameau. Sa ſituation eſt riante, & moins ſolitaire que les autres. Nous en goutâmes par curioſité ; & après avoir à notre ordinaire fait quelques obſervations ſur la qualité de cette Eau, avec le ſecours de Mr. Lake, la Ducheſſe pria Mr. de Riancourt de commencer ſon hiſtoire. Nous fîmes cercle autour de lui, & il ſatisfit ainſi notre curioſité.

HIS-

HISTOIRE

DE MR. DE RIANCOURT.

SI vous ſoupçonnez, Meſdames, qu'il ſoit entré un peu de tendreſſe dans les cauſes de ma maladie, vous devinez très-juſte, & j'aurois tort de ne vous pas faire un aveu qui n'a rien que d'honorant. Il eſt vrai que juſqu'ici ma tendreſſe n'a pas été heureuſe, & que je n'ai éprouvé que les bizarreries de l'Amour, qui paroit cependant vouloir à-préſent me dédommager de ſes caprices. Je ſuis né fils unique d'un père que j'ai perdu trop tôt, & qui avec un bien aſſez conſidérable pour vivre avec diſtinction dans ma Province, m'a laiſſé en mourant pluſieurs procès, comme une partie eſſentielle de ſa ſucceſſion. Je n'avois que vingt-deux ans quand je perdis mon père, & j'étois déja depuis deux ans Cornette dans le Régiment de C .... Je quitai le Service à la mort de mon père; & après avoir donné quelque tems aux juſtes larmes que je lui devois, je fus obligé de travailler avec ma mère à l'arrangement de nos affaires, qui avoient beaucoup ſouffert du goût que feu mon père avoit pour les procès. Parmi ceux qu'il m'avoit laiſſés, il y en avoit un, dont le ſuccès

cès ne m'étoit pas indifférent. On y avoit attaché la poſſeſſion d'une aimable parente, qui s'appelloit Léonore, avec qui j'avois été en quelque ſorte élevé, & que j'aimois uniquement. L'union de nos cœurs, fondée ſur la conformité de nos ſentimens, avoit prévenu le conſentement de nos parens. J'aimois ma chère couſine dès l'enfance: mais quand je vins à certain âge, je m'apperçus bientôt que le ſang & la nature n'agiſſoient pas ſeuls en moi, & que ma tendreſſe pour elle étoit plus vive & plus reſpectueuſe que ne le ſont ordinairement les amitiés de l'enfance. Ma petite couſine éprouvoit auſſi les mêmes ſentimens: car dès-que l'âge eut développé en elle ces traits de beauté qui m'avoient frappé d'abord, & ces ſentimens d'honneur & de généroſité qui font ſon caractère, elle évitoit de rencontrer mes yeux, elle rougiſſoit quand nous nous trouvions enſemble, & ſouvent nous gardions le ſilence quand nous nous trouvions ſeuls, après avoir deſiré longtems cet heureux entretien. Pluſieurs fois j'avois voulu l'entretenir de ma paſſion naiſſante, mais toutes les fois ſa pudeur s'étoit effrayée de ma déclaration. A peine avois-je pu lui dire que je l'aimois. Un jour cependant je rompis ce ſilence, & je priai ma belle couſine de m'expliquer ſes ſentimens pour moi, & d'accepter les aſſurances de mon éternelle eſtime. Léonore, à ces mots, rougit & ſou-

ſoupira; & ſe levant auſſi tôt, me dit en me quitant bruſquement. " Si vous m'aimez, mon cher Riancourt, ne m'obligez pas à vous faire le même aveu: contentez-vous de mon eſtime, c'eſt tout ce que je puis vous accorder, vous la poſſédez entièrement: c'eſt à mon père à diſpoſer de mon cœur & de ma main. Si j'étois maitreſſe de l'un & de l'autre! . . . Adieu, dit-elle, évitez-moi . . . " Ces dernières paroles, qu'elle prononça d'un air ferme, me firent comprendre que la ſévère vertu de ma chère Léonore l'emportoit de beaucoup ſur les ſentimens de la tendreſſe innocente qu'elle m'accordoit; & je ſentis que pour lui plaîre, il falloit ménager ſa délicateſſe. Quelques précautions cependant que je puſſe prendre, nos familles s'apperçurent de mes feux: je les avouai à mon père, & je l'engageai même à demander pour moi ma chère couſine. Elle avoit moins de bien que de vertu, & ſon père avoit une grande paſſion de la marier richement. L'alliance propoſée lui parut convenable; mais le diſcrédit des Billets vint faire un obſtacle à notre union. Mon père avoit acheté quelques années auparavant une Terre très-conſidérable, & ceux qui la lui avoient vendue, profitant des droits que *l'Agiot* donnoit alors, voulurent rembourſer la Terre en Billets de Banque, & la retirer à droit de parentage. Mon père refu-

refusa les Billets; ils furent déposés au Greffe, & l'incertitude de ces procédures suspendit le consentement du père de Léonore, qui déclara positivement, qu'il ne me donneroit sa fille qu'en cas que ce procès fût gagné; parce que s'il étoit jugé à notre desavantage, il apportoit un notable changement à ma fortune. Vous jugez bien Mesdames, que cette réponse ne dût pas m'être fort agréable; mais l'espérance, qui fait la ressource des Amans & des Plaideurs, m'empêcha de réfléchir trop fortement alors sur l'injustice de ce père avare. Le mien mourut dans ces circonstances; & dès-que je le pus décemment, ma mère me fit partir pour Paris, chargé de recommandations pour aller solliciter ce procès, qui devoit décider de mon amour. Je pris congé de Léonore, & nous nous réitérâmes en partant les sermens d'une inviolable tendresse: car depuis que nos parens avoient agréé notre amour, cette aimable cousine s'étoit expliquée plus clairement avec moi, & m'avoit marqué combien elle trouvoit la condition dure.

Dès-que je fus à Paris, je me donnai tout entier à la poursuite de mon procès. Quelque épineux qu'il fût, l'intégrité de mon Rapporteur me rassuroit beaucoup. Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher, j'usai prudemment de mes recommandations selon les occurences. J'allai tous les matins au Palais, & cha-

que jour à la porte d'un certain nombre de Conſeillers ; & pour me délaſſer de ces ennuyeux exercices, j'allois les après-midis à l'Hôtel des Mouſquetaires, chercher quelques amis de ma Province, avec qui je paſſois plus agréablement le reſte du jour.

L'un d'eux me fit connoître une fort jolie Dame, qui demeuroit au Marais. Elle étoit veuve d'un Conſeiller depuis deux ans, & n'en avoit pas trente. C'étoit une Brune piquante, qui n'avoit pas encore ſouffert des langueurs du Veuvage. Je compris dès les prémiers jours que je la vis, que le défunt ne lui avoit couté que des larmes de cérémonie. A l'oraiſon funèbre qu'elle en faiſoit de tems en tems, il étoit aiſé de juger, que ſi elle n'avoit pas bien vécu avec lui, elle n'étoit pas diſpoſée à mieux vivre avec un ſecond. Cependant, comme elle avoit autant d'eſprit que de coquetterie, elle ſavoit cacher au dehors, ſous une honnête pruderie, les libertés qu'elle ſe donnoit chez elle. Sept ou huit jeunes-gens fréquentoient ſa maiſon, & y étoient reçus à titre de parens. Je fus le ſeul qui y fût admis à titre de protection. Dès-qu'elle eut appris le fond de mon procès, la juſtice de ma cauſe parut à cette belle veuve une occaſion ſure de faire valoir ſes charmes & ſon eſprit. En deux ou trois converſations, elle me parut plus inſtruite de mes affaires que moi-même,

même, & elle me promit tout ſon crédit. Son rang, ſes alliances & ſon mérite lui en donnoient beaucoup, & je ne puis nier que d'abord elle ne m'ait réellement ſervi. Mais que j'ai chèrement payé ſes bons offices !

L'union de tant de rivaux qui ſe voyoient tous les jours chez elle ſans jalouſie, quoiqu'ils y fuſſent également bien reçus, me donna d'abord quelque ſoupçon ſur ſa conduite. Je ne cherchai pourtant pas à l'éclaircir. Un Officier, comme vous ſavez Meſſieurs, n'y regarde pas ordinairement de ſi près. D'ailleurs, comme en fait de procès tout ſert, & que les yeux d'une belle femme, en France ſur-tout, ſavent répandre un grand jour ſur les Cauſes les plus obſcures, je réſolus imprudemment, à quelque prix que ce fût, d'intéreſſer les ſiens dans la mienne. Je n'y connoiſſois qu'un moyen, c'étoit de lui marquer quelque attachement particulier. Je balançai cependant ſur cette idée, par la crainte d'une apparente infidélité à ma chère Léonore. Mais l'avantage que j'en prévoyois pour terminer heureuſement un procès dont ma belle couſine devoit être le prix, calma mes répugnances. Bien ſûr de mon cœur, & de ma conſtance pour l'unique & charmant objet de mes amours, je réſolus d'en conter à la veuve, beaucoup moins par tendreſſe, que par intérêt, & peut-être auſſi par indolence. Rebuté du mé-

tier de Plaideur, il me parut plus ſûr & plus doux de remettre mes intérêts dans les mains d'une jolie femme, & d'en acheter la protection par quelques ſoupirs étudiés, que d'aller éternellement de porte en porte ſolliciter des Juges, ſouvent inabordables, & toujours ſérieux. Cette méthode au-moins me parut plus courte & plus conforme à mon humeur. Celle de la veuve m'épargna les fraix d'une déclaration méditée, & je lui fis la mienne ſans beaucoup de façons. Elle en badina d'abord, elle m'en railla même: je la réitérai en toutes les occaſions où je le pouvois décemment; & je la menai en peu de jours au point de la perſuader, ou du-moins de la faire douter de ma paſſion.

Je m'en apperçus ſenſiblement, par l'intérêt nouveau qu'elle prenoit à mon procès. Elle m'en parloit continuellement; & ſous prétexte que ces converſations ne réjouïſſoient pas le reſte de la compagnie, elle me tiroit à l'écart dans un coin de la fenêtre. Je profitois en galant-homme de ces tête-à têtes, & je n'en ſortois jamais ſans lui renouveller l'ardeur de la paſſion que je feignois pour elle; & elle payoit ces proteſtations, des aſſurances les plus marquées de faire ſa propre affaire de mon procès. Cependant, je vis que nous étions tous deux dans l'erreur; elle, en penſant que je l'aimois ſérieuſement; & moi, en croyant que je ne m'engageois

gageois à rien avec elle. Quelque différence qu'il y ait de l'amour à la galanterie, le paſſage de l'un à l'autre eſt ſi facile, qu'il n'y a ſouvent qu'un pas à faire. Ma veuve étoit ſi ſéduiſante, que je donnai preſque dans le panneau. Paſſez-moi cet aveu Meſdames, en faveur de la longue & cruelle pénitence que j'en ai faite, pour expier l'infidélité paſſagère que je fus prêt de faire à ma belle Léonore, dans l'unique but de hâter ſa poſſeſſion. Les ſcrupules qui me vinrent à propos ſur ma démarche, me firent éviter une partie du piège que l'on me tendoit. Heureux! ſi j'avois pu le prévoir de meilleure heure. Je crus cependant devoir ſuivre la route que j'avois priſe; & comme mon amour pour la veuve étoit méthodique & raiſonné, tel qu'il doit être avec une Coquette de profeſſion, je n'étois pas incapable de réflexions. J'en fis beaucoup ſur la confidence qu'elle me fit, de la paſſion qu'avoit eu pour elle le Prince de . . . Ambaſſadeur de . . . à Paris, du vivant même de ſon époux.

Les particularités qu'elle m'en conta, me confirmèrent dans l'idée que je m'étois faite un peu trop tard de ſon humeur galante. Mais je n'eus plus lieu d'en douter, ſur la réponſe qu'elle me fit un jour. Il s'agiſſoit de quelques petits reproches que je m'étois cru obligé de lui faire, pour ſoutenir le ton paſſionné que j'avois pris avec elle pour l'intérêt de

mon procès; & ces reproches rouloient ſur l'égalité de ſentimens qu'elle marquoit à tous ceux qui la voyoient régulièrement, ſans diſtinguer la vivacité de ma paſſion, des petits ſoins des autres." Vous „ êtes un ingrat, me dit-elle. Si je ne „ m'explique pas aſſez clairement, les „ mouvemens que je me donne pour le „ ſuccès de vos affaires, devroient vous „ en dire aſſez. Croyez-vous, ajouta-t-„ elle, qu'il n'en coute rien à ma répu-„ tation, quand on me voit ſans-ceſſe „ occupée du procès d'un Cavalier de „ votre âge? On dit déjà dans la famille „ de feu mon époux, que je n'attens „ que la fin de votre cauſe, pour vous „ donner ſa place. Je ne ſai même ce „ que je ne ferois pas ſi vous étiez plus „ ſage, ne fût-ce que pour les faire tai-„ re." C'étoit m'en dire aſſez, & je ſentis tout le fin de ces avances. Je m'étois cependant trop avancé moi-même pour reculer. Je me contentai de la remercier confuſément avec un air d'embarras, qu'elle prit pour une marque de diſcrétion pour le reſte de la compagnie qui avoit les yeux ſur nous.

La première réflexion que je fis ſur cette déclaration, fut que c'étoit un piège manifeſte. Quelque bonne opinion que j'euſſe de moi-même, dans un âge où les jeunes-gens s'eſtiment toujours beaucoup plus qu'ils ne valent, je ne me connoiſſois cependant pas un mérite capable de

fair

faire de si rapides conquêtes, sur-tout parmi les femmes de Paris, qui méprisent infiniment les Provinciaux. D'ailleurs l'état incertain de mes affaires, qu'elle connoissoit très bien, me mettoit fort au-dessous de la situation brillante où elle étoit. Ne pouvant cependant porter un jugement fixe sur son cœur, parce que celui d'une Coquette est un labyrinthe inexplicable, je crus devoir laisser la veuve dans l'idée de ma passion, & observer prudemment les progrès de la sienne. Mon unique but fut de tâcher d'en profiter, pour hâter le jugement de mon procès, dont je lui avois indiscrettement confié le secret & les papiers. C'est une imprudence Mesdames, que je ne puis vous dissimuler; puisqu'elle fut la source principale des justes ennuis qui ont causé ma maladie.

Mais en vous avouant mes foiblesses, continua Mr. de Riancourt, il est juste que je vous informe aussi Mesdames, des reproches secrets que mon cœur me faisoit sur les protestations que je prodiguois à la veuve. Je sentois toute la duplicité d'un amour feint, & qui n'étoit relatif qu'à mes intérêts. Je me blâmois moi-même d'en imposer à une femme, dont les foiblesses sont toujours respectables; & si quelque chose étoit capable de m'excuser, c'est que je ne trompois qu'une Coquette qui cherchoit à me duper. Mais le plus importun de mes scrupules

rouloit ſur le partage extérieur de ma tendreſſe entre Léonore & elle. Je ne lui avois pas plutôt dit une douceur, que mon cœur me la reprochoit comme un larcin fait à Léonore. Je rougiſſois même de proſtituer des expreſſions, qui n'étoient légitimement dues qu'à l'unique objet de ma tendreſſe. Si Léonore m'entendoit, diſois-je en moi-même, que pourroit-elle penſer de ma conſtance & de ma foi, elle dont les Lettres ſont ſi tendres? Que diroit-elle, ſi elle apprenoit que j'ai pris plaiſir à entretenir une flamme coupable, dans une femme qui lui eſt ſi inférieure en mérite & en vertu? La droiture de mes intentions pourroit-elle excuſer à ſes yeux les apparences de mon infidélité? . . . Ces réflexions ſi fréquentes expioient dès-lors l'irrégularité de ma démarche, & je ſoupirois ſans-ceſſe après la fin de mon procès, pour me tirer avec bienſéance des mains de cette artificieuſe femme.

Ces conſidérations m'obligèrent à la ménager encore davantage, pour épier l'occaſion de retirer mes papiers adroitement, & de rompre enſuite avec elle. Je la vis donc à l'ordinaire. Je jouai, je ſoupai chez elle avec les autres, ſans qu'elle me marquât rien de particulier. J'affectai même un peu moins d'empreſſement, pour découvrir ſans affectation le ſecret de ſes ſentimens pour moi, & de ſa conduite à l'égard des autres. Hélas

las Meſdames ! la mienne à ſon égard marquoit bien mon peu d'expérience ; & j'ignorois alors ce que je n'ai que trop appris depuis, qu'une femme de ſon caractère a plus de ruſes que l'homme le plus fin n'en peut inventer. Tout ce qui me revint de mes obſervations, c'eſt que ma veuve paroiſſoit depuis quelques jours plus triſte, plus rêveuſe, & moins vive que de coutume. J'en fus quelque tems la dupe, en m'imaginant que malgré moi j'aurois enfin pu fixer une Coquette. Mais ſi cette idée flattoit mon amour-propre, elle allarmoit ma prévoyance, par les réflexions que je faiſois ſur un avenir où je ne prévoyois rien de bon. Je crus néanmoins pouvoir lui demander le ſujet de ſa triſteſſe. Elle prit auſſi-tôt un air de bonté, pour me tromper par une fauſſe confidence ; & après quelques façons, elle me dit d'un air miſtérieux, que ſa rêverie provenoit d'une perte immenſe qu'elle venoit de faire ſur des *Billets de Banque*, & des *Actions*, que l'on avoit dérobés à ſon Facteur dans le tumulte de la rue *Quinquempoix*. Je vis tant de vraiſemblance dans cette hiſtoire, que je ne m'aviſai pas d'en douter, dans un tems ſur-tout où tout Paris, depuis le Vigneron juſqu'au Prince, donnoit dans l'*Agiot* avec une eſpèce de fureur.

Cette avanture, dont elle me cacha adroitement les circonſtances eſſentielles, en même tems qu'elle m'en exagéroit les con-

conſéquences, me toucha véritablement. Je la plaignis, je tâchai de la conſoler; & dans le fort de mes civilités, il m'échappa de lui dire, que ſi j'étois aſſez heureux pour gagner mon procès, je comptois être en état de lui offrir des reſſources. Je crus que la reconnoiſſance exigeoit de moi ces ſentimens; & outre que je me ſerois eſtimé trop heureux d'en être quite à ce prix, c'eſt un uſage aſſez commun à Paris, de faire quelque préſent à ces Solliciteuſes, qui font métier de vendre leur crédit au prémier-venu. Hélas Meſdames! je courois à mes diſgraces, en ne croyant faire qu'un compliment. Qui l'eût cru, que ce mot dût me couter ma chère Léonore, & que la perfide veuve en prît occaſion de jurer ma perte? S'il y eut de l'indiſcrétion de ma part, permettez, Meſdames, que ſans me plaindre d'un Sexe aimable que je reſpecte, je vous avoue que la perfidie de la veuve n'eut peut-être jamais d'exemple. Je doute même que jamais homme ait été plus ſévèrement puni que moi, pour avoir feint un amour imaginaire. Quoi qu'il en ſoit, l'habile veuve, me prenant au mot, me répondit avec un faux air de tendreſſe: „ Quelle que ſoit jamais ma fortu-„ ne, Monſieur, elle me plaîroit tou-„ jours, ſi j'étois ſure de votre cœur....” La botte étoit d'autant plus preſſante, que je ne m'y étois pas préparé. Je lui repliquai cependant, qu'elle ne devoit pas

pas douter des droits qu'elle avoit ſur un cœur, en qui la reconnoiſſance ſeule feroit tout ce qu'elle avoit lieu d'attendre de ſon rare mérite; mais qu'elle ne devoit attribuer la diſcrétion de mes feux, qu'à l'effet d'une paſſion trop reſpectueuſe. Enfin, pour ne la pas bruſquer, j'allois me répandre en proteſtations & peut-être en ſermens, ſi le Ciel, qui me préparoit tant de chagrins, n'eût encore pris ſoin de m'épargner celui d'être parjure. Car enfin, Meſdames, il m'étoit auſſi difficile de feindre une paſſion que je ne ſentois pas, que de cacher celle qui me poſſédoit. Vingt fois même je me ſuis étonné d'avoir pu ſi longtems ſoutenir ce perſonnage aux yeux d'une auſſi fine Coquette. Peut-être que pour cacher mon trouble, j'aurois pu dire quelque choſe de trop: peut-être auſſi me ſerois-je trahi, par quelque expreſſion conforme à l'état violent où ſe trouvoit mon cœur. Heureuſement pour moi, une Lettre qu'on vint lui rendre miſtérieuſement, me tira fort à propos d'intrigue cette fois, & elle congédia la compagnie ſous prétexte d'affaires importantes.

Comme il étoit déja tard, & que l'Opéra où nous aurions pu aller étoit trop avancé, je propoſai au Mouſquetaire qui étoit de ma connoiſſance, de venir avec moi paſſer une heure au Caffé de *Batiſte*, & nous y allames. Nous y trouvâmes

mes tout en rumeur sur la prise du malheureux Comte de Horne, dont la fin tragique est connue de toute l'Europe. Nous y apprîmes que l'on faisoit beaucoup de perquisitions, pour trouver un de ses complices qui s'étoit échappé; en même tems que l'on donnoit la chasse à quantité d'Avanturiers de tout Pays, que *l'Agiot* avoit rassemblés à Paris. Cette nouvelle nous fit réfléchir sur la mélancolie de la veuve, sur la Lettre mistérieuse qu'elle avoit reçue, qui pouvoit bien en être un avis; mais sur-tout sur l'absence du Marquis de B . . . . qui n'avoit point paru chez elle depuis quelques jours, quoiqu'il y fût un des plus assidus. Nous nous communiquâmes nos soupçons. Je fis part au Mousquetaire de la confidence que la veuve m'avoit faite, & nous ne balançâmes point à croire que le Marquis ne fût du nombre de ceux que l'on cherchoit, parce qu'il nous avoit souvent parlé du Comte de Horne, & qu'il s'étoit chargé de l'amener chez la veuve au prémier jour. Mon ami me dit à son tour, que la mélancolie de la veuve tenoit lieu de démonstration dans nos doutes; parce qu'il savoit que le Marquis en étoit le mieux traité, & qu'il ne doutoit pas qu'ils n'eussent vécu ensemble très-familièrement. Il me conseilla enfin d'observer un peu les suites de cette affaire avant de retourner chez elle, de peur d'y être enveloppé.

L'avis

L'avis ſans-doute étoit prudent, mais il ne me fut pas poſſible de le ſuivre. Mon procès qui étoit dans ſa criſe, m'y rappella bientôt; & parce que je m'étois trop repoſé ſur la veuve, du ſoin d'en ſolliciter les Juges, elle en étoit en quelque façon devenue l'arbitre. Les choſes d'ailleurs avoient changé de face. J'avois reçu nouvelle de la mort de ma mère, qu'une fièvre chaude avoit emportée en trois jours. L'état de mes affaires ne me permit pas même d'aller lui rendre les derniers devoirs. Je me vis obligé d'en aller faire part à la veuve, à cauſe des nouvelles formalités qu'il faiſoit inſérer au procès, qui devoit ſe pourſuivre dorénavant en mon ſeul & privé nom, au lieu qu'auparavant ma mère y avoit part. Le grand deuil que j'avois repris, me ſervit d'excuſe ſur mon abſence. Elle étoit ſi apparente, & ma douleur ſi naturelle, que la belle veuve fut obligée de s'en contenter. Mon affliction étoit en effet ſi vive, que je ne pus retenir mes larmes en ſa préſence. Outre que je perdois la plus tendre des mères, ma chère Léonore y perdoit une confidente, & mon amour pour elle un véritable appui. C'étoit par elle que j'écrivois à cette aimable parente, dont elle entretenoit la tendre eſtime pour moi; & ma mère, qui ſouhaittoit impatiemment ce mariage, conſoloit par ſes conſeils la tendre Léonore, de l'injuſtice des ſentimens de ſon père.

Cet-

Cette généreuſe fille m'écrivit pour me conſoler de cette perte commune, en me renouvellant les aſſurances de ſa conſtante eſtime. Mais, ſoit que la veuve ne crût pas mes larmes plus ſincères que celles qu'elle avoit verſées pour ſon mari, ou qu'elle voulût profiter de mon trouble, elle me fit ſouvenir de l'offre que je lui avois faite, & qu'elle avoit reçue, diſoit-elle, comme un véritable engagement de cœur, qu'elle me ſommoit de ratifier par écrit, en offrant d'y ſouſcrire aux mêmes conditions.

Une propoſition ſi injuſte & ſi déplacée me fit frémir, & j'eus peine à retenir mon indignation. Je vis dès-lors plus clairement toutes les ſuites de l'imprudence avec laquelle je lui avois confié les papiers importans qui la rendoient maîtreſſe de mon ſort. Perdant auſſi-tôt les ſentimens de reconnoiſſance que ſes prémiers ſoins m'avoient d'abord inſpirés pour elle, je réſolus de riſquer tout, plutôt que de conſommer mon imprudence, en ſignant un engagement également fatal à mon amour & à mon honneur. Je me contentai cependant de lui repréſenter poliment, „ que ma ſitua-
„ tion étoit trop incertaine, pour vou-
„ loir unir ſa deſtinée à la mienne; que
„ la bienſéance s'oppoſoit pendant ces
„ jours de deuil, à ce qu'elle exigeoit
„ de moi; & qu'enfin il y auroit une eſ-
„ pèce d'inhumanité à ſigner un engage-

„ ment

„ ment de cœur, dans une circonſtance „ ſi triſte, qui d'ailleurs pourroit être „ de mauvais augure pour notre union.

Ces raiſons, au lieu de la calmer, m'attirèrent une grêle de reproches que le dépit lui dictoit, ſous les apparences d'une tendreſſe affectée. Je gardai le ſilence, & je ne l'interrompis que par des larmes & des ſoupirs que je donnois à la mort de ma chère mère, & au ſouvenir de la tendre Léonore. Je m'apperçus que la perfide s'en faiſoit honneur, elle ſe radoucit; mais la froideur avec laquelle je continuai de l'écouter ſans lui répondre, la détrompa bientôt. Ceſſant alors de ſe contraindre, elle entra dans une fureur qui lui fit vomir mille imprécations contre moi, répétant à tous momens qu'elle n'avoit introduit que des ingrats chez elle; que le Marquis de B.... la ruïnoit, mais qu'elle étoit moins ſenſible à cette perte qu'à ma perfidie .... Je ſongeois à me retirer, lorſque cette indigne ſcène finit par un évanouïſſement que lui cauſa ſon deſeſpoir. J'appellai du ſecours: ſa femme de chambre accourut au bruit, & le trouble où la mit l'état de ſa maîtreſſe lui faiſant oublier que j'étois-là, l'indiſcrète fille laiſſa échapper un mot, qui juſtifia tout ce que le Mouſquetaire ſoupçonnoit des liaiſons familières que le Marquis fugitif avoit eues avec cette Dame. Il ne tenoit qu'à moi de m'en convaincre par mes jeux; mais

le trait eût été noir, & la vengeance trop ſanglante. Je laiſſai donc à ſa femme de chambre la liberté de rendre à ſon infame maîtreſſe, des ſoins que la bienſéance m'interdiſoit, & qui n'étoient pas de ma compétence.

Je courus promtement à mon caroſſe; & dans le deſſein de rêver tranquilement à cette avanture, j'ordonnai à mon cocher de me mener ſur le chemin de Vincennes. Dès que je me vis libre, j'en repaſſai toutes les circonſtances; & plus j'y réfléchiſſois, plus je me félicitois de ma fermeté. En rapprochant enſuite mes idées, je compris clairement que cette Dame n'avoit pris un intérêt ſi particulier à mes affaires, que pour me faire ſervir en tems & lieu à couvrir l'infidélité du Marquis, qu'elle avoit peut-être prévue trop tard. Un Provincial, un jeune Plumet, lui avoit paru propre à faire une dupe. Mais, coquette comme elle étoit, pouvoit-elle ignorer qu'un Officier épouſe rarement, & que le contrat eſt preſque toujours dans la pratique commune la fin de ſes amours? De ces idées je revins à mes prémières frayeurs ſur mes papiers. „ Elle les a, diſois-je „ en moi-même, je n'en ai aucune re„ connoiſſance, elle peut les ſupprimer; „ elle le fera infailliblement, pour ſe „ venger de la honte dont elle s'eſt cou„ verte à mes yeux. Inutilement les lui „ redemanderois-je. Si je perds mes pa-

„ piers,

„ piers, la perte de mon procès eſt iné-
„ vitable; & qui pis eſt, je perds Léo-
„ nore . . . . N'importe pourtant, dis-je
„ encore: ſi mon imprudence me prive
„ du fruit de tant de ſoupirs innocens,
„ j'aime encore mieux ſacrifier mon a-
„ mour que ma fidélité. Ah! chère Léo-
„ nore, m'écriois-je dans ce tranſport, ſi
„ je dois vous perdre, vous ſaurez au-
„ moins que ce n'eſt que pour vous a-
„ voir été trop fidèle! Qui ſait pourtant,
„ ajoutois-je, ſi pour ménager ma diſ-
„ crétion, la perfide veuve n'affectera
„ pas une généroſité forcée? Une Coquet-
„ te a bien des reſſources: elle eſſayera
„ peut-être de me retenir à ce prix. La
„ reverrai-je, ou ne la reverrai-je pas "?
Incertain du parti que je devois prendre, je me fis ramener à mon hôtel garni.

J'y trouvai un Billet de mon Procureur, qui m'avertiſſoit qu'il étoit tems de produire les pièces de mon procès. La circonſtance étoit en effet preſſante. Les Billets ſe décréditoient tous les jours. La Cour même paroiſſoit vouloir anéantir le Syſtême du Papier; & ſi mon procès ſe perdoit, je courois riſque de me voir à la main une poignée de Billets ſans valeur, en place d'une très-belle Terre: au lieu qu'en hâtant le jugement du procès, s'il ne m'étoit pas avantageux, je pouvois les négocier encore, & en retirer quelque choſe. Sur cet avis, je réſolus d'écrire un mot à la

veuve, pour lui redemander mes papiers; car je ne pouvois pas retourner ſi-tôt chez elle avec bienſéance, après l'accident qui lui étoit arrivé. J'en attendis deux jours la réponſe. Elle vint enfin, & elle me manda en deux mots, qu'elle ne ſavoit ce que je lui demandois. Cette réponſe m'étonna, mais je n'en ſentis pas d'abord toute la noirceur. Loin de penſer que je duſſe la prendre à la lettre, je m'aviſai de croire que c'étoit un artifice pour me rappeller chez elle, afin d'y faire un dernier effort ſur mon inſenſibilité. Sa conduite autoriſoit ce jugement; & je le crus ſi bien fondé, que dès le lendemain j'allai chez elle vers le midi, pour lui réitérer ma demande. Je compoſai mon air. Elle affecta beaucoup de tranquilité, & me parla des nouvelles du tems. Laſſé de cette converſation générale, je la ramenai doucement ſur mon procès, & delà ſur mes papiers, que je la priai de me remettre . . . . Pourriez-vous le croire, Meſdames? la perfide me ſoutint qu'elle n'avoit jamais eu aucuns papiers à moi. Je voulus tourner ſa réponſe en badinerie; mais quelque choſe que je puſſe lui dire, elle perſiſta à nier qu'elle eût rien à moi. Je la priai, je lui offris de lui faire un Billet de dix-mille francs, ſi elle vouloit me les rendre; mais je ne gagnai rien ſur elle, ni par prières, ni par menaces. Un trait ſi odieux me mit au deſeſpoir. L'idée ſeule que j'allois peut-

être

être perdre Léonore, me jetta dans une eſpèce de fureur, que j'eus une peine infinie à retenir. Je me contentai cependant de lui marquer en deux mots mon indignation ſur la menace qu'elle eut l'audace de me faire; & je me retirai la rage dans le cœur, en maudiſſant la veuve & ſa maiſon.

J'allai auſſi-tôt trouver le Mouſquetaire qui m'y avoit introduit, pour lui raconter cette perfidie. Le pauvre garçon en fut ſi étonné, qu'il avoit peine à m'en croire. Il vouloit que nous y retournaſſions ſur le champ, pour les lui faire rendre de gré ou de force, & que le piſtolet ſur la gorge nous l'obligeaſſions à remettre cet important dépôt. Le projet étoit certainement d'un fidèle ami, & d'un brave Mouſquetaire: mais le pas étoit trop gliſſant, & mon deſeſpoir me laiſſa encore aſſez de raiſon, pour refuſer un parti qui nous auroit mené ſur l'échaffaut. J'eus même beaucoup de peine à empêcher mon ami d'y aller ſeul; parce qu'il vouloit me marquer par-là qu'en m'introduiſant chez elle, il n'avoit pas prétendu m'expoſer à cet affreux revers. Nous paſſâmes une partie de la journée enſemble, à raiſonner ſur cette indigne action. Je le quitai pour aller conſulter mon Procureur, ſur les meſures que je pourrois prendre pour la forcer à reconnoître le dépôt que je lui avois confié. Mais il en deſeſpéra, quand il ſut que je n'en avois ni reconnoiſſance, ni

témoins; parce qu'il comprit comme moi, qu'un ſerment ne coute guères à une femme capable de fauſſer ceux qu'elle avoit faits à ſon mari. Il me conſeilla d'écrire inceſſamment à cette perfide, & de lui faire parler de mes papiers par pluſieurs perſonnes, & ſur-tout par le Mouſquetaire; dans l'idée qu'elle pourroit lâcher dans ſes réponſes quelques expreſſions, ſur leſquelles je pourrois l'attaquer en Juſtice. Mais la fine veuve refuſa de répondre à mes Billets, & nia conſtamment le fait à tous ceux qui lui en parlèrent, juſqu'à me menacer de me demander réparation.

Léonore cependant, que j'avois informée du mauvais tour que prenoient mes affaires, pour tirer de nouvelles aſſurances de ſon cœur à tout évènement, me preſſoit extrêmement de ne rien négliger; parce que ſon père, laſſé des lenteurs d'une procédure qui devenoit plus incertaine que jamais, ſongeoit à lui faire épouſer un jeune Gentilhomme du voiſinage, qui étoit devenu fort riche par une ſucceſſion conſidérable. Mais en même tems que ma chère Léonore m'apprenoit cette nouvelle accablante, elle m'aſſuroit auſſi que rien ne pourroit l'y forcer que les ordres abſolus d'un père, à qui elle devoit un reſpect ſans bornes.

Jugez, Meſdames, de la douleur que j'éprouvai en liſant cette Lettre, dans une circonſtance où j'entrevoyois

yois ſi bien mes malheurs, & où j'en liſois preſque l'arrêt de la main même de Léonore. Cette aimable fille étant extrêmement vertueuſe, pouvoit bien marquer des répugnances pour une union que l'intérêt ſeul formoit; mais ſa délicateſſe ne me permettoit pas de penſer qu'elle fût capable de réſiſter aux ordres de ſon père. Cette conſidération m'obligea à reprendre le train de mon procès, & à remettre tout en œuvre pour éclaircir mon ſort. Mais je me donnai des peines inutiles, & je deſeſpérai même d'y réuſſir. Un jour que je m'étois extrêmement fatigué à ſolliciter, & que pour me délaſſer j'étois allé chercher mon fidèle Mouſquetaire, nous fîmes partie d'aller ſouper enſemble chez un Traiteur, nommé Chéret, qui n'étoit pas loin de chez moi. Nous allâmes faire un tour au Bois de Boulogne, tandis que j'avois envoyé ordonner le ſouper. Nous nous mîmes à table fort tard, & comme nous nous arrêtâmes à raiſonner fort longtems ſur mon avanture, il étoit près de deux heures quand nous nous retirâmes. Je logeois dans la rue de Buſſy, & le Mouſquetaire devoit paſſer vis-à-vis de chez moi, pour retourner à ſon quartier. Nous étions à pied, & mon valet portoit un flambeau devant nous. A peine eûmes-nous fait quelques pas dans la rue, que nous fûmes attaqués par cinq hommes que nous ne connoiſſions pas, & qui cependant

nous demandèrent réparation d'une injure qu'ils ne jugèrent pas à propos de nous expliquer. Nous ne leur en donnâmes pas le tems. Nous mîmes tous deux l'épée à la main, & nous parâmes plusieurs coups, à la lueur du flambeau que mon valet avoit laissé dans la rue. Le pauvre garçon, effrayé de voir tant de gens contre nous deux, s'en étoit fui en criant de toute sa force, *au meurtre! à l'assassinat!* Mon ami de son côté, s'appercevant que la partie n'étoit pas égale, & que nous avions à faire à des Assassins, crioit, *à moi, Mousquetaires! à moi, la Maison du Roi!* Mais c'étoit inutilement; parce que tous les Caffés étoient fermés, & nous courions risque de périr sous les coups de ces misérables, si le Guet à cheval qui survint ne leur eût fait prendre la fuite. Il étoit tems, car mon ami avoit reçu un coup dans le bras, qui l'avoit mis hors de défense. Nos Aggresseurs avoient aussi reçu plusieurs coups, & mon ami crut en avoir percé un, que l'on trouva mort le lendemain dans une rue voisine, où il étoit apparemment tombé en se sauvant. Nous nous fîmes connoître à l'Officier du Guet; il nous traita poliment, & nous reconduisit jusqu'à mon auberge, où je fis entrer mon ami pour le faire panser. L'Hôte nous ayant avoué pour gens d'honneur, l'Officier se retira en nous plaignant. La prémière idée qui vint au Mousquetaire, c'est que ce

ce coup étoit concerté par la veuve, & il n'y eut que trop d'apparence. Mon valet nous dit auſſi, qu'il avoit cru reconnoître la voix d'un de ſes gens. Mais ce qui ne nous donna plus lieu d'en douter, fut que ce garçon nous raconta, qu'il avoit vu pluſieurs fois les valets de la veuve roder depuis quelques jours autour de mon auberge; & que ce même ſoir il en avoit rencontré un qui l'avoit joint à la porte de Chéret, l'invitant à venir boire avec lui; & que s'en étant excuſé ſur la néceſſité de nous ſervir à table, il étoit allé donner avis de cette partie à ſa Maîtreſſe. Ces indices m'en diſoient aſſez, mais ils étoient inſuffiſans pour éclater contre elle. Quoi qu'il en ſoit, mes amis me conſeillérent de quiter Paris pour quelque tems, dans la crainte que cette méchante femme ne fît quelque nouvelle tentative, dans un tems où les aſſaſſinats étoient ſi fréquens au milieu de Paris, que dans une ſemaine ſeule on trouva vingt-ſept corps morts, tant ſur le pavé, que dans la rivière.

Ce parti, tout dangereux qu'il étoit à la pourſuite de mes affaires, fut pourtant celui que je pris, comme néceſſaire à ma ſureté; moins encore par frayeur, que par amour. Il y avoit huit mois que je n'avois vu Léonore; & ſes Lettres moins fréquentes me faiſoient craindre qu'un père auſſi intéreſſé que le ſien, ne la forçât de donner enfin la main à ce riche

Gentilhomme qu'il me donnoit pour rival. Je mourois d'envie de revoir cette charmante couſine, dont je n'aurois pu ſupporter une ſi longue abſence, ſans l'eſpoir de la poſſéder un jour. Il importoit trop à mon cœur de m'aſſurer du ſien, dans le délabrement prochain de mes affaires. Je retournai donc en Province, & je fus d'abord ſaluer Léonore & ſon père. Il me reçut très-froidement; & ſans me donner preſque le tems de parler à ſon aimable fille, il m'accabla de queſtions ſur l'état de mon procès. Je lui cachai la perte de mes papiers: mais j'eus beau lui diſſimuler mes craintes, il avoit des correſpondances à Paris, par où il étoit informé de tout, à ce que j'appris par Léonore; & il me fit aſſez comprendre, que vu l'état incertain de mes affaires, je ne devois plus compter ſur ſa fille. Jugez, Meſdames, combien cet arrêt dut paroître rude à un cœur conſtant, ſincère, & malheureux. Je tâchai de raſſurer ſur mon procès, ce père intéreſſé; & ſoit qu'il eût honte de ſon avarice, ou qu'il voulût encore garder quelque bienſéance avec un parent dont il avoit voulu faire ſon gendre, il me retint à dîner, & je paſſai la journée chez lui. J'eus aſſez de peine à entretenir librement Léonore: mais dès-que je pus me trouver ſeul avec elle, je me jettai à ſes pieds, pour lui renouveller mes ſermens. " Se-
„ roit-il poſſible, lui dis-je, belle Léo-
„ no-

„ nore, que le reſpect pour un père vous
„ rendroit infidèle ? N'avez-vous donc
„ tant de vertus, que pour devenir par-
„ jure à l'égard d'un Amant ſi tendre &
„ ſi reſpectueux ? . . Parlez, chère Léo-
„ nore, parlez. Ne ſuis-je pas le même
„ que j'étois il y a ſix ans ? Eſt-il bien
„ vrai que vous m'aimez encore autant
„ que vous m'aimiez alors ? Tant de con-
„ ſtance, tant d'amour, tant de ſoupirs,
„ ne peuvent-ils donc balancer les capri-
„ ces de la Fortune qui me perſécute ?
„ Ma ruïne jurée, la mort évitée, la per-
„ te inévitable de mon procès pour vous
„ avoir été fidèle juſqu'à refuſer un ſou-
„ pir à toute autre qu'à vous, tant de
„ ſacrifices enfin, qui ne ſont que l'om-
„ bre de ceux que je ſuis prêt de vous
„ faire encore, ne me donnent-ils pas
„ quelque droit à votre cœur ?... Déci-
„ dez Léonore, décidez de mon ſort. ...
„ Quelque arrêt que votre belle bouche
„ prononce, aſſurez-vous que je vous ſe-
„ rai toujours fidèle ; & que ſi la violence
„ vous met dans les bras d'un autre, mon
„ triſte cœur vous conſervera toujours
„ ſon inutile tendreſſe ; & que comme
„ vous avez toujours été l'objet de ſes
„ vœux, je ne ceſſerai jamais d'en faire
„ pour votre bonheur . . . En prononçant ces mots, je fondois en larmes, & mes ſoupirs m'empêchèrent de continuer. La vertueuſe Léonore ſoupiroit de ſon côté, & me dit les yeux baignés de pleurs,

ces

ces paroles si tendres. "Je ne suis ni par-
„ jure, ni ingrate, mon cher Riancourt.
„ Je vous ai promis mon estime, vous
„ avez même toute ma tendresse. Mais
„ si je suis fidèle Amante, je suis fille
„ respectueuse. Permettez que j'accorde
„ mon amour & mon devoir. Je dé-
„ pens d'un père, & mon respect pour
„ lui est le seul rival que vous avez à
„ craindre. Croyez au-moins que tant
„ que votre procès durera, je prendrai
„ occasion de son incertitude pour vous
„ marquer ma fidélité. Quelque chose
„ enfin qui arrive, n'en n'accusez pas ma
„ constance . . . . Léonore en finissant me donna la main, & comme je la ser-rois tendrement entre les miennes, son père rentra. L'attendrissement où il nous vit, lui faisant craindre que sa fille ne prît avec moi de plus forts engagemens, lui inspira une défiance qui a fait tous mes malheurs & mes ennuis. Il passa le reste du jour avec moi, sans me quiter d'un moment; & lorsque je pris congé de lui, il me signifia que je lui ferois plaisir de ne plus voir sa fille, & m'interdit sa maison. Je le conjurai de se souvenir de ses engagemens avec feu mon père, & de vouloir au-moins attendre la fin de mes affaires: mais il fut inexorable, & je me vis obligé de renoncer à voir Léonore: il me fut même difficile d'avoir de ses Lettres, & elle ne ré-

répondoit aux miennes qu'avec les expreſſions les plus meſurées.

Le chagrin que me cauſa ce changement, me fit une impreſſion ſi vive, que je tombai dans la mélancolie où vous m'avez vu. Tout me devint inſupportable ; & après avoir paſſé quelques mois dans cet état, je retournai à Paris, dans le deſſein d'y chercher la mort. L'idée que je n'échapperois pas à la fureur de la veuve, me réjouïſſoit, parce que je me faiſois un plaiſir de mourir fidèle à Léonore. Je ne pouvois d'ailleurs m'accoutumer à reſter ſi près d'elle ſans la voir, & la liberté que mon rival avoit d'y aller à mes yeux, étoit pour moi un ſupplice continuel. Je repris courage à Paris, je ſollicitai le jugement de mon procès. Hélas! il n'arriva que trop-tôt. Comme je l'avois prévu, je le perdis entièrement, & dans un tems où les Billets étoient dans leur plus grand diſcrédit. Moins ſenſible à cette infortune qu'à la perte de ma chère Léonore, je me me livrai au deſeſpoir le plus affreux. Je me reprochai l'imprudence avec laquelle je m'étois livré à la malheureuſe veuve qui cauſoit mon malheur. Je fus même tout prêt à me porter contre elle aux dernières extrémités ; mais ne pouvant en accuſer que moi-même, je réſolus de m'en punir. J'écrivis à Léonore pour lui dire adieu, en la priant de ſe ſouvenir au moins du malheureux Riancourt. Hélas ! Meſdames,

dans

dans le trouble où j'étois, j'aurois fini mes misères par un crime affreux, si mon valet n'avoit averti le Mousquetaire de mes extravagances. Ce fidèle ami vint loger chez moi, il ferra toutes mes armes, & pendant un mois entier il ne me quita ni le jour ni la nuit.

Cependant la tendre Léonore, qui avoit reçu ma Lettre, n'étoit guères dans un état plus tranquile Mon desespoir l'attendrit; elle eut la bonté de me répondre, & m'ordonnoit, s'il étoit encore tems, de conserver des jours qui lui étoient chers. Enfin elle me consoloit, en me priant de tout attendre du tems & de sa constance. Cette Lettre calma mes fureurs, mais ma mélancolie avoit déjà pris le dessus. Je tombai dans une langueur mortelle. Toujours occupé de Léonore, je lui parlois, je lui écrivois, je l'appellois à tous momens comme un homme égaré; je renonçai à tout commerce avec les hommes; j'évitois de voir les Dames; je pris de l'aversion pour tous les plaisirs, pour la lecture même; & je n'eus pour compagnie que mon fidèle Mousquetaire. Cet affreux état dégénéra enfin en maladie réelle, je fus attaqué des vives douleurs que j'ai eu l'honneur de vous détailler: & lorsque les remèdes que mon ami me forçoit de prendre, me procuroient quelque intervalle de repos, j'en profitois pour assurer Léonore que je mourois fidèle. Mais la sévérité des ordres

dres de ſon père rendit notre commerce ſi rare, que je n'ai oſé lui écrire que trois fois dans les deux dernières années. Son barbare père la preſſoit de tems en tems de donner la main à mon rival. Il avoit du mérite, & j'avois tout lieu de craindre qu'enfin ma chère Léonore ne ſe rendît à ſa tendreſſe, & aux ſollicitations de ſon père. Hélas, que j'étois injuſte ! La vertueuſe Léonore me conſervoit ſon cœur, comme je l'ai ſu depuis par le bruit public, & comme elle me l'a marqué elle-même. Cette fidèle Amante voyant que ſon père ne vouloit rien relâcher de ſes droits, & qu'elle ne pouvoit obtenir la liberté du choix d'un époux, demanda la permiſſion d'y renoncer. Elle feignit du goût pour la retraite. Le père de ſon côté parut y conſentir, pour punir ſa fille. Il croyoit la laſſer, tandis que Léonore ſe repoſoit de ſa conſtance ſur les évènemens. Ce fut dans ces circonſtances, qu'après trois années de langueur & de douleurs, je conſentis à venir ici prendre les eaux. Je le fis ſavoir à Léonore, parce qu'il m'étoit doux au-moins de penſer que ſon cœur s'intéreſſoit au ſupplice du mien.

Je ne vous rappellerai pas, Meſdames, tout ce que je vous ai dit d'abord du deſordre de mon eſprit & de ma ſanté: vous avez été témoins de ma déplorable ſituation. Il m'a paru même, que vous m'avez fait l'honneur de me plaindre. Le chan-

changement que les Eaux du Pouhon y ont apporté, tient assurément du prodige; car au bout d'un mois, j'ai senti le retour de ma raison. Je commençois à espérer la guérison de mes maux, lorsque l'on me manda la mort du père de Léonore, & que l'on m'apprit qu'en mourant il avoit reconnu l'injustice qu'il m'avoit faite. Cette nouvelle, en ranimant mes espérances, a surement accéléré chez moi les bons effets des Eaux. J'écrivis sur le champ à cette aimable personne, pour lui marquer la part que je prenois à sa douleur; & sa réponse a opéré mon parfait rétablissement. Vous avez la bonté Mesdames, ajouta Mr. de Riancourt, d'y prendre un intérêt si particulier, que je ne crois pas devoir vous cacher le contenu de cette Lettre. S'il y a de l'indiscrétion à la communiquer, je mérite, je crois, quelque indulgence: car outre que j'ai le cœur plein de mon bonheur, cette Lettre n'a rien que d'honorant pour Léonore. La voici, Mesdames: vous jugerez si elle étoit capable d'opérer un moindre miracle.

REPONSE
DE LEONORE à Mr. de RIANCOURT.

Si quelque chose pouvoit me consoler de la perte d'un père que je pleure sans-cesse, & que je regretterai longtems, ce seroit sans-doute, mon cher Riancourt, *la nouvelle de votre*

votre convaleſcence. Votre cœur connoît aſſez le mien, pour ſuppléer à tout ce que je pourrois vous dire dans une autre circonſtance. Cependant, comme c'eſt à vous même que j'écris, je vous avouérai que s'il eſt poſſible d'éprouver tout à la fois l'excès de deux ſentimens oppoſés, perſonne ne l'a mieux ſenti que moi au moment que je reçus votre Lettre. Mon cœur, accablé de triſteſſe ſur la mort d'un père infiniment reſpectable, ne put ſe refuſer à la joie de vous ſavoir guéri. Hélas! m'écriai je dans ce combat de douleur & de plaiſir, le Ciel ne veut donc pas que je ſois abſolument malheureuſe, puiſqu'en m'arrachant le prémier objet de ma tendreſſe, il me conſerve mon cher Riancourt! *Si ce que je vous mande vous paroit déplacé, ſongez que vous en êtes la cauſe; & que mon père en mourant, ſatisfait de votre amour & de mon reſpect, a conſenti à notre union. Vous me contraignez à cet aveu, peut être prématuré, en me mandant que votre entier rétabliſſement dépend de mes ſentimens pour vous. Il me ſemble que je m'explique ſuffiſamment, pour ne vous faire oublier rien de ce qui peut contribuer à me procurer bientôt le plaiſir de vous revoir ſain, conſtant & fidèle. Comme votre conſtante tendreſſe eſt l'unique bien que j'aye jamais eſtimé en vous, il m'importe peu quelle ſoit votre fortune.... Adieu, cher* Riancourt . . . *Je vous parle de tendreſſe, & je dois pleurer un père! .. Je rougirois, ſi vous n'étiez de moitié dans l'oubli que je parois ici faire de moi même...*

Songez à vous rétablir, cher Riancourt, *& à venir bientôt partager les juſtes larmes que je donne à un père, que votre conſtance a ſu toucher autant que moi.*

LEONORE.

Vous voyez Meſdames, continua Mr. de Riancourt avec un ſoupir qui marquoit ſon tranſport & ſon amour, vous voyez ce que j'ai lieu d'attendre d'un cœur ſi vertueux, ſi tendre & ſi conſtant. Jugez à-préſent ſi ma mélanclie étoit bien fondée. Pouvois-je trop regretter de me voir enlever la poſſeſſion d'une perſonne ſi capable de faire mon bonheur? Auſſi je repars demain, pour aller à ſes pieds lui porter le renouvellement de mon amour & de ma reconnoiſſance, afin de hâter par mes reſpects & mes ſoupirs une union ſi deſirée, & juſqu'à-préſent ſi cruellement traverſée.

Le Marquis, à qui cette hiſtoire ſi tendre avoit rappellé le ſouvenir d'Emilie, ne put s'empêcher de laiſſer échapper quelques larmes. Il dit même à Mr. de Riancourt, avec une eſpèce de tranſport: Vous êtes bien digne, Monſieur, de la généroſité de Léonore; & quoique votre douleur ſur les obſtacles que Mr. ſon père apportoit à votre union ait été extrême, la conſtance de cette vertueuſe perſonne juſtifie l'excès de vos ennuis. Mais, ajouta-t-il en ſoupirant, il n'eſt pas donné à tout le monde de voir couronner ſes ſoupirs. Ah Monſieur, dit le Signor Gratiani,

ni, que n'ai-je trouvé une Léonore! Il me ſeroit doux d'avoir été pendant quelque tems le jouet de l'amour: ſes plaiſirs m'en euſſent paru plus légitimes, & plus charmans. Mais hélas! après avoir éprouvé ſes caprices, il ne me reſte que la honte & le regret d'avoir ſoupiré pour un objet indigne de ma paſſion. Je vous avoue, dit la Ducheſſe, que la vertu de Léonore me rend la veuve encore plus odieuſe, par le parallèle que j'en fais; & il me ſemble que l'une & l'autre ont pouſſé le vice & la vertu juſqu'au dernier période. Pour moi, dit Milady, je me ſens une ſi forte indignation contre cette maudite veuve qui a troublé vos amours, & ruïné vos affaires, que je m'étonne que dans le trouble où vous avez été, vous ayez pu conſerver aſſez de raiſon pour la laiſſer tranquilement jouïr du fruit de ſon iniquité. Je vous dirai même Monſieur, ajouta-t-il, que ſans vouloir vous faire de corrections, je ſuis ſurpriſe que vous ayez pu ſoutenir ſi longtems avec elle un rôle paſſionné. Il me ſemble qu'une femme qui ſe jette à la tête des hommes, doit leur inſpirer un ſouverain mépris pour elle. Je crois même que ſi j'étois homme, j'eſtimerois infiniment plus une Belle inhumaine, qu'une Beauté commode. Les rigueurs agacent naturellement les deſirs, au lieu que des faveurs offertes les éteignent. . . Ne diroit-on pas, dit Mr. Lake, à entendre

Milady, qu'elle feroit la plus grande prude qu'il y eut jamais? . . . La Ducheſſe interrompit la converſation, pour féliciter de nouveau Mr de Riancourt ſur ſa guériſon, & ſur ſon bonheur prochain; & lui dit agréablement, qu'elle croyoit que la Lettre de Léonore avoit encore eu plus de pouvoir ſur ſes maux, que les Eaux de Spa. Je ne vous diſſimulerai pas Madame, répondit-il, que ſans Léonore ma ſanté m'eût toujours paru imparfaite: mais il y auroit auſſi de l'ingratitude à moi, de nier que je ne doive beaucoup à l'effet des Eaux du Pouhon. Milady s'appercevant que le bonheur de Mr. de Riancourt rappelloit trop vivement au Marquis l'idée d'Emilie, & au Signor Gratiani le ſouvenir de Juſtina, changea à deſſein la converſation, & nous propoſa d'aller faire encore un tour au Tonnelet, qui n'eſt pas loin. Nous y fumes en nous promenant, & nous donnâmes ordre aux cochers d'aller nous y attendre. L'Abé qui étoit avec nous, ranima la gayeté par quelques chanſons badines, & nous rentrâmes à Spa auſſi gayement que nous en étions partis. Le Marquis invita Mr. de Riancourt à venir dîner avec l'Abé à notre auberge, & nous quitâmes les Dames avec parole de nous retrouver après dîner. Le Signor Gratiani fit à Mr. de Riancourt un récit abrégé de ſes avantures avec Juſtina, & le Marquis lui raconta quelque choſe des ſiennes avec Emilie.

Mais

Mais comme ces récits ne ſervoient qu'à nous attriſter, Mr. Lake fit venir des Inſtrumens, l'Abé chanta, nous fîmes trève d'hiſtoires, & nous ne ſongeâmes plus qu'à nous réjouïr. Nous pouſſâmes la joie aſſez loin: celle de Mr. de Riancourt étoit ſi naturelle, & la gayeté de l'Abé ſi vive, qu'un mélancolique conſommé n'auroit pu tenir contre leur enjoûment.

Nous fûmes malheureuſement interrompus par la viſite des Pères Capucins. Ces bons Pères venoient nous ſouhaitter un heureux voyage, & nous remercier de nos petites libéralités. Contre l'ordinaire des autres Moines, qui comme eux vivent de bienfaits, les Capucins de Spa ſont extrêmement reconnoiſſans. Ils nous dirent même, que de tous les Etrangers qui y viennent, il n'y en a pas de plus généreux à leur égard que les Proteſtans en général, ſur-tout les Anglois & les Hollandois; & ils nous en nommèrent pluſieurs, qui à leur retour leur avoient envoyé proviſion de Morues & de Harengs. Il eſt vrai qu'ils ſont ſenſibles à ces ſortes de préſens. Auſſi firent-ils à Mr. Lake des remercimens particuliers ſur le régal qu'il leur avoit envoyé. Nous voulûmes leur verſer un verre de vin, qu'ils refuſèrent conſtamment; & pour s'en défendre, ils nous quitèrent pour faire leurs viſites aux Dames qui partoient auſſi. Celle qu'ils firent à la Ducheſſe fut ſi longue qu'ils la retinrent fort tard, & qu'elle

ne vint au rendez-vous que vers les quatre heures. En l'attendant nous envoyâmes chacun un ducat au Médecin de Spa, quoique nous ne l'euſſions vu qu'une fois. Mais comme c'eſt un uſage, & que tout ſon revenu conſiſte dans les Malades étrangers, nous ne voulûmes pas qu'il pût ſe plaindre de nous.

Comme nous nous promenions dans la rue, nous vîmes enfin arriver la Ducheſſe, que nous attendions pour faire notre dernière promenade. Nous allâmes d'abord chez Salpeteur, où Mr. Lake, qui étoit allé payer ſa petite dépenſe au Caffé, vint nous retrouver. L'Apoticaire nous harangua ſur le bon ſuccès de nos Eaux, & jugea à propos de nous donner quelques règles, qu'il nous dit être néceſſaires pour en conſerver le bon effet. Comme elles me parurent aſſez ſages, & fondées ſur la longue expérience & les obſervations de cet honnête-homme, j'ai cru qu'elles ſeroient de quelque utilité au Public.

I. Il nous dit d'abord, qu'il eſt à propos que tout Buveur d'Eaux ſe purge en les quitant; & pour nous prouver qu'il ne parloit pas par intérêt, il nous exhorta d'en continuer l'uſage pendant notre voyage, en faiſant mettre pour cet effet quelques bouteilles dans les coffres de nos voitures Chaque Etranger a droit d'en emporter une douzaine, ſans payer de droits en ſortant de Spa, ni en arri-

vant

vant à Liège. Mais il nous avertit d'avoir ſoin de les déclarer aux Barrières & aux Bureaux du Brabant, où il y a quelque petite choſe à payer, ſans quoi nous risquions de nous faire des affaires fort deſagréables.

II. Il nous conſeilla de ne pas interrompre tout d'un coup l'uſage des Eaux, mais de les quiter par degrés, & même par des degrés encore plus étendus que ceux que l'on a obſervés en les commençant; parce que les fibres de l'eſtomac, accoutumées à ſe dilater pour contenir régulièrement un certain volume d'eau, pourroient ſe relâcher trop vite, & cauſer pluſieurs incommodités. Les raiſons ſur leſquelles il appuya cette règle, nous parurent ſi ſenſibles, que nous nous promîmes de ſuivre ſon conſeil à tous égards, & il étoit encore tems: car, ſelon ſa maxime, il ne faut ſe purger qu'après avoir abſolument ceſſé l'uſage des Eaux, afin de nettoyer l'eſtomac, de la craſſe & du limon qu'elles auroient pu y laiſſer.

III. Il nous avertit de continuer encore quelque tems, après l'uſage des Eaux, le régime que l'on obſervoit lorſqu'on les prenoit, & il nous en donna deux raiſons. La prémière, que les Eaux de Spa, pour l'ordinaire, opèrent encore un mois après qu'on les a priſes; & que l'expérience a démontré que pluſieurs de ceux qui les ont bues, éprouvent pendant les quarante jours qui les ſuivent, les

mêmes ſymptômes qu'elles cauſent dans le tems même qu'on les boit actuellement. La ſeconde raiſon, qui eſt très-conſolante pour ceux qui ne s'en trouvent pas ſoulagés d'abord, c'eſt que ſouvent elles n'opèrent qu'un mois ou deux après. Il nous aſſura même qu'il avoit connu tels Malades, qui étant repartis de Spa au deſeſpoir de ſe voir encore attaqués des maux qu'ils y avoient apportés, lui avoient mandé que ſix ſemaines après ils s'étoient trouvés radicalement guéris. Ces deux raiſons prouvoient, ſelon lui, que la vertu des Eaux reſtant encore quelque tems dans le corps, il falloit bien ſe garder de troubler leur effet par aucun excès.

Si l'on en croit Mr. Salpeteur, dit la Ducheſſe, nous nous ferons malades dans la crainte de l'être, & nous ne nous tirerons jamais des mains de la Faculté. Nous avons pris les Eaux de Spa par précaution, dit-elle, ou du moins pour de légères incommodités, & il a fallu nous préparer à ces Eaux par de nouvelles précautions; nous les avons réitérées à Chaud Fontaine; & maintenant que nous quitons les Eaux, il faut encore purger : ſans-doute qu'il nous faudra une autre médecine, pour expulſer auſſi les reſtes de celle-là, & nous nous purgerons à l'infini. Fort bien Madame, dit le bon-homme, vous en badinez; mais ſi vous mépriſez mes avis, je crains que vous ne vous en repentiez.

Ce-

Cependant Madame, ajouta-t-il, rien n'eſt plus ordinaire que de voir des gens, qui pour avoir négligé de ſe purger en quitant les Eaux, ſe plaignent un mois après, d'échauffures, de boutons, d'inſomnies, de gratelles, & quelques uns même d'abſcès par tout le corps. Cela pourroit vous arriver à tous, nous dit-il, plus qu'à perſonne; parce que vous avez pris les Eaux un peu trop cavalièrement. Vos veilles prolongées juſqu'après minuit ſont ſi contraires au régime de Spa, que rien ne prouve tant leurs qualités ſalutaires que de vous voir encore tous en ſanté... Je crois véritablement qu'il avoit raiſon en ce point: ſon ſentiment du-moins eſt ſi généralement reçu, que les Liégois que nous avions à Spa, regardoient notre manière de vivre comme très-ſcandaleuſe, à cauſe de nos veilles; & c'eſt un reproche que l'on y fait communément aux Anglois. Cependant Mr. Lake nous dit, qu'il y avoit vu autrefois des Allemands, qui ne venoient aux Fontaines qu'après midi, qui n'y prenoient les Eaux que vers le ſoir & au frais, & qui paſſoient la nuit à jouer ou à danſer. Ces *Bohelins* hétéroclites étoient dirigés par un Médecin qu'ils avoient amené de Saxe, où ils s'en étoient retournés guéris. Il y en a d'autres qui prennent les Eaux au lit, & en qui elles ne peuvent paſſer autrement: j'y en ai vu pluſieurs de cette eſpèce, qui

s'en trouvoient bien. Ainſi l'on ne peut rien déterminer de général ſur ces méthodes ; chaque Malade doit conſulter ſon Médecin, mais plus encore ſon tempérament.

Ces raiſonnemens nous mirent inſenſiblement à portée de faire à Salpeteur une dernière queſtion, ſur le tems le plus propre à boire les Eaux. Il n'y a pas de doute, dit-il, que généralement parlant ce ne ſoit l'Eté, ſur-tout ſi l'on veut les venir boire ſur les lieux. Le voyage eſt plus facile, le ſéjour de Spa plus gai, la compagnie plus abondante, les auberges mieux fournies, & la ſaiſon plus commode pour courir le matin aux Fontaines. La plupart même des Médecins Allemands ſont perſuadés, ajouta-t-il, que nos Eaux, au contraire des Huitres, ne ſont bonnes que dans les mois dans le nom deſquels il ne ſe trouve pas de *r*, & ils en ont fait un proverbe. Mais c'eſt une erreur. Outre que vous avez vu ici, dit-il, un Jeune-Homme qui les a bues avec ſuccès pendant quatre ans conſécutifs, ſans diſtinction de mois ni de ſaiſon ; c'eſt qu'il eſt conſtant que nos Fontaines ſont en tout tems les mêmes, pourvu que la ſaiſon ne ſoit pas trop pluvieuſe. Je vous dirai plus : c'eſt que je préfèrerois de les boire en Hiver, même ſur les lieux ; parce que j'ai l'expérience que les bouteilles que l'on emplit au fort de l'Hiver, & pendant les gelées, ſont in-

incomparablement plus fortes que celles que l'on emplit l'Eté ; parce que la chaleur de la terre eſt alors toute concentrée, & que la coction des minéraux eſt plus parfaite. Auſſi, ajouta-t-il, quand on me donne commiſſion d'en envoyer dans les Pays étrangers, je fais toujours emplir les bouteilles en Hiver.

Après toutes ces curioſités, nous remerciâmes civilement Mr. Salpeteur de ſes avis, de ſes attentions pour nous, & nous prîmes congé de lui. Il nous fit mille ſouhaits pour notre bon voyage, & nous ſortîmes de chez lui. La Ducheſſe & Milady prièrent le Marquis & moi de les accompagner dans quelques viſites d'adieu qu'elles alloient faire aux autres Dames Angloiſes qui reſtoient ; & après les avoir remenées chez elles, nous revînmes à l'auberge règler nos comptes, & faire remplir nos valiſes. Un moment après, nous vîmes arriver les deux berlines que nous avions fait venir de Liège pour nous ramener. Nous en fîmes avertir les Dames, & immédiatement après le ſouper, nous allâmes leur demander l'heure à laquelle elles vouloient partir. La Ducheſſe fut d'avis de partir le lendemain à ſix heures, afin de pouvoir dîner à Liège, & nous l'envoyâmes dire aux cochers pour qu'ils ſe tinſſent prêts. De-là nous allâmes à la *Prairie de ſept heures*, faire un adieu général à tous les *Robelins* qui s'y trouvoient.

Un

Un moment après que nous y fûmes, nous entendîmes les hautbois & les cors de chaſſe, ſuivis de toute la ſymphonie ruſtique de Spa, qui vinrent ſe placer dans les mazures d'un vieux moulin. C'étoit encore une galanterie de Mr. Gratiani, qui vouloit donner ce dernier régal aux Dames. La muſique interrompit les complimens d'adieu, & on ſe mit en humeur de danſer à la ronde. Cette dernière ſoirée fut très agréable; mais la roſée étoit ſi abondante, que les Dames ſe retirèrent de bonne heure.

Malgré ce divertiſſement, nous rentrâmes tous au logis fort triſtes. Notre départ nous annonçoit notre prochaine ſéparation, & j'en vis le Marquis tout attendri. Quoiqu'il fût avec nous du voyage de Bruxelles, nous n'avions cependant plus que peu de jours à vivre tous enſemble. Les Dames avec Mr. Lake retournoient en Angleterre par Calais, où le Comte devoit les joindre; Mr. Gratiani s'en alloit à Aix; le Marquis partoit pour ſe rendre auprès de ſon Prince; & moi j'aurois voulu pouvoir les accompagner tous. On ne peut guères en effet trouver une Société plus charmante, que celle que nous avions formée. Quoique chacun de ceux qui la compoſoient eût un caractère à part, cette diverſité contribuoit au plaiſir commun. L'enjoûment de Milady ranimoit le phlegme de la Ducheſſe; le goût du Signor Gratiani

pour

pour la Muſique & la Danſe, égayoit la mélancolie de l'Abeſſe, du Comte, & du Marquis; & les connoiſſances que Mr. Lake avoit des Curioſités Naturelles, fourniſſoient toujours quelque choſe de nouveau & de varié dans nos entretiens. Auſſi, dans les derniers tems de notre ſéjour à Spa, la converſation devint presque notre unique plaiſir. La diverſité de ſentimens & de religion qui ſe trouvoit en quelques-uns de nous, ne troubla jamais notre commerce, dont la liberté étoit la baſe. Chacun ſe prêtoit à la raillerie & au plaiſir; & l'agrément que les uns & les autres ſavoient donner à tout ce qui s'y diſoit, faiſoit que les bagatelles, auſſi bien que les choſes les plus graves, nous divertiſſoient également. Il me paroit juſte de rendre ici ce témoignage à leur politeſſe. Et je me flate que ſi ce petit Ouvrage tombe entre les mains de quelques-uns de ceux qui formoient notre Société, ils voudront bien le regarder comme un hommage que ma reconnoiſſance doit à leur mérite. Le nom de ces illuſtres amis donneroit ſans-doute du relief à ces AMUSEMENS; mais c'eſt une ſatisfaction que je ne puis me donner, pour ne pas trahir les confidences qu'ils m'ont ſi généreuſement faites. Il me ſuffit de dire, que rien ne prouve tant la bonté de cœur de ces perſonnes ſi aimables, & la douceur de leur commerce, que les ſentimens d'hon-

d'honneur, de compaſſion, & de généroſité qu'elles marquèrent pour les illuſtres Malheureux dont j'ai raconté les hiſtoires. Mr. de Riancourt même eut part à ces ſentimens ; & quoiqu'il ne ſe fût fait connoître qu'en partant, & que ſa mélancolie nous eût d'abord prévenu contre lui, chacun partagea ſincèrement ſa joie. On le mit du voyage ; mais il nous quita à Liège, où l'intérêt de ſon cœur l'obligea de prendre la poſte. Enfin nous partîmes le lendemain à l'heure que les Dames avoient marquée, & nous prîmes la route de Liège. Quoique notre voyage de Bruxelles ait eu auſſi ſes agrémens, le Lecteur me permettra de finir ici ma Relation, pour me renfermer dans les bornes que je me ſuis preſcrites.

Fin du ſecond & dernier Volume.